

THE ROYAL CANADIAN INSTITUTE

12



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

1212

BULLETIN

DE

L'INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

0 5 9

Sci
I

BULLETIN

DE

L'INSTITUT

NATIONAL GENEVOIS

TRAVAUX DES CINQ SECTIONS

1^o DES SCIENCES NATURELLES ET MATHÉMATIQUES; 2^o DES SCIENCES
MORALES ET POLITIQUES, D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE; 3^o DE
LITTÉRATURE; 4^o DES BEAUX-ARTS; 5^o D'INDUSTRIE ET D'AGRICULTURE

TOME XL

GENÈVE

H. KÜNDIG, LIBRAIRE DE L'INSTITUT, CORRATERIE, 41
ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE LA SUISSE

1913

618536

20.9.55

AS
322
155
t.40

TABLE DES MATIÈRES

I. — TRAVAUX ORIGINAUX

Edouard CHAPUISAT. — <i>M^{me} de Staël et la Police</i> , épisodes. (1 planche hors texte)	I
W. DEONNA. — <i>Comment les procédés inconscients d'expression se sont transformés en procédés conscients dans l'art grec</i> . (2 fig.)	67
W. DEONNA. — <i>Peut-on comparer l'art de la Grèce à l'art du Moyen-âge</i> . (14 fig.)	98
OTTO KARMIN. — <i>L'apprentissage à Genève de 1539 à 1603</i>	153
Virgile ROSSEL. — <i>Edouard Rod</i> , notice biographique lue à la séance publique annuelle de l'Institut genevois du 2 mai 1910	227
B. P. G. HOCHREUTINER. — <i>La philosophie d'un naturaliste</i>	245

II. — DOCUMENTS ADMINISTRATIFS

Compte rendu des travaux de l'Institut pendant l'année 1909.	485
Compte rendu des travaux de l'Institut pendant l'année 1910.	489
Compte rendu des travaux de l'Institut pendant l'année 1911.	495
Comptes de l'exercice 1909, approuvés par l'assemblée générale	501
Comptes de l'exercice 1910, approuvés par l'assemblée générale	502
Comptes de l'exercice 1911, approuvés par l'assemblée générale	503
Etat des Membres de l'Institut national genevois au 31 décembre 1912	505
Sociétés et institutions correspondantes de l'Institut national genevois.	535

I

TRAVAUX ORIGINAUX

M^{ME} DE STAËL ET LA POLICE

ÉPISODES

Par EDOUARD CHAPUISAT

I

M^{me} de Staël et le résident Desportes

Dans les études si pénétrantes qu'il a consacrées à M^{me} de Staël, M. Paul Gautier a retracé — d'après des documents conservés aux Archives nationales — les démêlés qu'elle eut en 1796 avec la police du Directoire ¹. La correspondance de Genève conservée à Paris, au ministère des Affaires étrangères, contient, elle aussi, des renseignements sur la surveillance exercée autour de l'illustre baronne ².

En 1795 déjà, un membre de la Convention, l'ancien boucher Legendre, avait réclamé le bannissement de

¹ Cf. *M^{me} de Staël et la police du Directoire* (*Revue bleue*, 1898).

² Correspondance de Genève, vol. 104. M. R. Guyot la signale dans la *Bibliothèque universelle et revue suisse*, t. XXV, p. 503 et suiv.

M^{me} de Staël dont le salon était le rendez-vous, chaque décadi, des modérés de toutes nuances. Le baron de Staël réussit à faire rapporter l'arrêté, mais Boissy d'Anglas affirme, à ce propos, que si on lui eût donné à choisir entre sa femme et sa position d'ambassadeur de Suède à Paris, de Staël eût préféré celle-ci à celle-là !

M^{me} de Staël n'était plus en sûreté dans la grande capitale : d'elle-même, elle ne tarda pas à abandonner la place et gagna Coppet. C'est dans cette retraite, ou, plus exactement, à Lausanne où elle était de passage, que M^{me} de Staël apprit une nouvelle mesure dont elle était l'objet : ordre avait été donné de l'arrêter au cas où elle franchirait la frontière française.

M^{me} de Staël bondit sur sa plume. A vrai dire, c'est à Barthélemy, alors envoyé de la République française près les Cantons suisses, qu'elle aurait dû adresser ses doléances. Supposa-t-elle que Félix Desportes, résident de France à Genève, serait mieux disposé vis-à-vis d'elle ou qu'il pourrait plus facilement lui rendre service ? Quoiqu'il en soit, le 30 floréal-18 mai, Desportes transmit à Delacroix, ministre des Relations extérieures, la copie des lettres échangées entre lui et la fugitive. Celle-ci avait écrit au résident, de Lausanne, le 17 mai ¹ :

« Vous m'avez toujours témoigné de l'intérêt, Monsieur, et l'estime que j'ai pour vous me donne la confiance de vous parler comme si j'étais plus particulièrement liée avec vous. On m'a envoyé de Versoix, ce matin,

¹ Dans les lettres qui vont suivre les noms propres sont souvent mentionnés par Desportes en écriture chiffrée. M^{me} de Staël, par exemple, était représentée par le nombre 342. 1127. 711. 8, Genève par 198.1038, etc...

un ordre donné par le commissaire du département de l'Ain ¹ de *m'arrêter*. J'ajouterai que c'est à la suite d'hommes de toute espèce qu'il lui a plu d'insérer mon nom avec les formes qui appartiennent à sa grossière impudence. Je me disposais à partir pour Paris, — et M. de Staël, qui en a prévenu depuis longtemps le Directoire, m'y attend, — lorsque cette inconcevable grossièreté m'a laissé dans l'impossibilité d'en imaginer les motifs. A-t-il étendu, ce commissaire, à d'autres frontières son singulier pouvoir ? Qui peut lui avoir donné la hardiesse de violer dans ma personne le droit des gens, sans parler d'autres égards ? J'ose vous demander de prendre à cet égard quelques renseignements positifs et de fixer mon incertitude le plus tôt qu'il vous sera possible. Je n'insiste pas, je connais votre caractère et j'espère que le mien ne vous est pas étranger.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

[Signé :] « NECKER B^e STAEL DE HOLSTEIN. »

Desportes répondit le même jour :

« Madame,

« Aucun commissaire du Directoire exécutif dans le département de l'Ain ne m'a jusqu'ici communiqué l'ordre que l'on vous a dit avoir été envoyé à Versoix, et mes pouvoirs ne s'étendant pas jusqu'à interroger nos agens intérieurs sur leurs rapports avec le ministre de la police générale, je me flatterais en vain de fixer très promptement votre incertitude.

« Ayez la bonté, Madame, de prévenir sur-le-champ

¹ Morand.

M. de Staël de cette nouvelle : le Directoire a seul le droit de lui expliquer le motif de l'ordre dont vous vous plaignez, si toutefois cet ordre existe.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

[Signé :] « Félix DESPORTES. »

Malgré cette réponse. M^{me} de Staël ne se trompait pas en pensant que Desportes, plus qu'un autre, était mêlé aux mesures prises contre elle par le Directoire. L'ordre d'arrestation, que Desportes feint d'ignorer, avait été donné le 3 floréal-22 avril. Il était, d'ailleurs, parfaitement vrai qu'aucun commissaire du département de l'Ain ne l'avait communiqué au résident, puisque c'est lui-même qui, de concert avec l'agent Rousselet — embusqué à Versoix — avait pris les mesures nécessaires pour filer M^{me} de Staël ! Et Desportes semble fort vexé de l'intervention maladroite du commissaire Morand. Voici la lettre qu'il adresse à ce sujet au ministre des Relations extérieures :

« Genève, le 30 floréal, an 4 de la République française
une et indivisible,

« Citoyen ministre,

« M^{me} de Staël vient d'être prévenue des mesures de surveillance et de rigueur que notre gouvernement devait faire employer contre elle à son entrée sur le territoire de la République. Il paraît qu'elle en a été informée par quelques-uns des émissaires qu'elle entretient à Versoix. Mais elle n'eût pas manqué de le savoir bientôt par la voix publique elle-même, car *l'ordre de l'arrêter* a été envoyé à tous les commissaires du département de l'Ain

et à tous les receveurs des Douanes, *dans une liste imprimée*. On a poussé à cet égard l'indiscrétion au bureau de Collonges jusqu'à faire descendre de sa voiture une Genevoise qui entrait en France, pour la fouiller avec indécence, en lui déclarant qu'on la prenait pour M^{me} de Staël et qu'on était obligé d'employer de pareilles précautions vis-à-vis de toutes les femmes qui passeraient par ce bureau, jusqu'à ce qu'on eût pris celle contre laquelle cet ordre avait été lancé. M^{me} de Staël, qui ignore ces détails, mais qui ne peut presque douter que cette liste n'existe, m'a écrit avant-hier de Lausanne pour me demander quelques éclaircissemens et pour tâcher de découvrir par ma réponse si je n'étais pas déjà instruit des dispositions de mon gouvernement contre elle. Je vous envoie, citoyen ministre, la copie de sa lettre et de ma réponse. Sans la publicité coupable que nos agens sur la frontière ont donnée à ces ordres, il est très certain qu'il eût été exécuté par le citoyen Rousselet avec toute l'adresse et tous les ménagemens qu'il comportait. J'ignore par quel motif M^{me} de Staël a été portée sur les listes de la police, puisque ce citoyen était chargé *spécialement* de l'arrêter, aussitôt son entrée en France.

« Sans doute que le fâcheux éclat qui résulte, dans cette circonstance, des *listes imprimées* pour les gens suspects, servira du moins à faire changer une mesure si peu propre à remplir le but que le gouvernement se propose. Depuis que ces listes sont en usage, tous les émigrés, tous les contre-révolutionnaires de l'extérieur savent, peut-être avant nous, qu'ils sont désignés à la vigilance de nos autorités frontières ; et jusqu'à présent nous n'avons pu surprendre aucun de ceux dont elles contenaient le signalement.

« Le citoyen Rousselet voulait s'éloigner sur-le-champ de Versoix : je l'ai invité à y rester encore quelques jours pour ne point éveiller le soupçon sur la cause du séjour qu'il y est venu faire.

« Peut-être trouverez-vous essentiel, citoyen ministre, d'instruire sans délai de cet événement le Directoire exécutif et le ministre de la Police générale.

« Salut et fraternité.

[Signé :] « Félix DESPORTES. »

A vrai dire, si Morand était responsable, au point de vue administratif, de la publication d'une liste de signalements, il n'en était point l'auteur. En son absence, un commis trop zélé avait pris sur lui de la livrer à l'impression. Vertement tancé par le ministre, Morand ne put que s'excuser et reconnaître implicitement le tort causé à la mission de Rousselet : elle était devenue tout-à-fait inutile. Chacun se défiait de l'agent qui affectait en vain de peindre le port de Versoix : il ne trompait personne. D'autre part, l'ordre d'arrêter M^{me} de Staël avait été rapidement connu. Desportes le marque en ces termes à Delacroix, le 5 prairial :

« M^{me} de Staël n'était point encore revenue hier à Coppet ; elle est toujours à Lausanne : frappée de la crainte d'être arrêtée, elle tremble d'approcher de nos frontières, et peut-être le château de son père lui en a-t-il paru trop voisin pour qu'elle hasardât d'y faire sa résidence. L'ordre de son arrestation a fait grand bruit à Genève et dans la Suisse ; mais, généralement, on ne l'a point désapprouvé. L'esprit intrigant de cette dame, les voyages fréquens et sans but qu'on lui voit faire, ses rapports secrets avec les chefs du parti constitutionnel

de 1789 et ses conciliabules avec toutes sortes de gens qu'elle n'est point appelée par son état à fréquenter la rendent suspecte même à nos ennemis et jettent sur ses moindres démarches une incertitude, un louche qui la font paraître dangereuse à tous les gouvernemens.

« J'espère pouvoir, par le courrier prochain, vous donner une note exacte des personnages avec lesquels elle a été en relation intime depuis son départ de Coppet : mon agent secret est avec elle à Lausanne, et il ne la quittera point qu'elle ne s'éloigne de cette ville.

« Le citoyen Rousselet est venu m'annoncer qu'il avait écrit au ministre de la Police générale pour demander son rappel, puisque la publicité donnée aux mesures qu'il était chargé de prendre vis-à-vis de M^{me} de Staël rendait désormais sa présence absolument inutile à Versoix. Il m'a prévenu également qu'aussitôt qu'il aurait reçu les ordres de votre collègue, il me demanderait la somme de six cents livres pour payer quelques dettes qu'il a contractées dans les environs et pour effectuer son retour. Vous m'avez autorisé, citoyen ministre, par votre lettre du 7 floréal (timbrée 1^{er} bureau), à faire à cet agent l'avance des fonds qui lui seraient nécessaires ; je lui compterai donc cette somme lors de son départ, et je porterai sa quittance dans l'état de mes dépenses extraordinaires et secrètes.

« Salut et fraternité.

[Signé :] « Félix DESPORTES. »

(Suit un post-scriptum sans intérêt pour l'affaire qui nous occupe.)

L'agent secret dont parle Desportes dans cette lettre s'appelait Monachon. Il était d'origine vaudoise. Ci-

devant ministre du Saint-Evangile à Carouge, Monachon rempli à Genève les fonctions de secrétaire du résident avec lequel il était fort lié. Lors de l'annexion de Genève à la France, Desportes, en outre de ses pleins pouvoirs, le nomma commissaire près l'Administration municipale du canton genevois *extra muros*. On trouve des traces de l'intimité qui existait entre Desportes et Monachon dans les pamphlets de l'époque : tous deux furent en butte aux dénonciations plus ou moins calomnieuses d'un nommé Michel Chastel, ancien général de brigade, sans-culotte, qui joua un rôle dans son district pendant la Révolution. Desportes avait fort affaire à parer les coups de cet adversaire. Il avait cependant barre sur lui ; en 1796, la mode du patriotisme tel que le concevait Chastel était passée ; le Directoire élaguait, peu à peu, les branches folles de l'arbre de la Liberté ; vis-à-vis des sans-culottes, il observait une réserve de bonne compagnie, mais, s'il jugeait certains de leurs actes avec sévérité, il en commettait lui-même qui rappelaient les plus mauvais jours des lettres de cachet. Au ministère de la Police, Cochon-Lapparent avait succédé à Merlin ; il y régnait en maître, veillant aux frontières, filant les émigrés, ouvrant les lettres de Benjamin Constant et ne perdant pas de vue les déplacements de « la nommée Staël » dans son exil même.

« Tout ce qui excite à l'action trompe le malheur. ¹ » Si M^{me} de Staël était malheureuse — et je crois qu'elle l'était au moment où elle écrivit ces lignes — elle trompait singulièrement la solitude qu'elle loue d'autre part

¹ *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, p. 194.

comme le premier des biens. A Lausanne, à Coppet, elle voyait nombre de partisans de l'ancien régime, recevant, d'ailleurs, des républicains avec eux. Ainsi elle appliquait ses théories sur l'esprit de parti, et, adaptant la méthode cartésienne à la politique, elle suivait une route indépendante de celles déjà tracées, ou, plutôt, s'attachait à créer, pour celles-ci, un brillant carrefour. « On approche d'une femme distinguée comme d'un homme en place, écrit-elle ; la langue dont on se sert n'est pas semblable, mais le motif est pareil. » Elle fait suivre cette phrase, décelant un certain contentement de soi, de ces mots : « Les adorateurs s'exaltent mutuellement, mais, dans leur sentiment, ils dépendent les uns des autres. Les premiers qui s'éloigneraient pourraient détacher ceux qui restent, et celle qui semble l'objet de toutes leurs pensées s'aperçoit bientôt qu'elle retient chacun d'eux par l'exemple de tous ». La prisonnière de Coppet devait connaître plus tard ces détachements, ces abandons ; elle devait voir, de 1810 à 1813, les visites s'espacer au château hospitalier, les amis se faire plus rares, les uns retenus par ordre dans quelque terre éloignée, comme M^{me} Récamier et Matthieu de Montmorency, les autres par crainte, comme les Noailles ou le vieux marquis de St Priest. Mais, en 1796, M^{me} de Staël prophétisait et semblait fort mauvais prophète. Coppet narguait alors le Directoire, et, tandis que Barras pontifiait, que Reubell tonnait et que le ministre Cochon rabaissait, par ses procédés, la grandeur de Carnot dont il dépendait, M^{me} de Staël, entre deux livres, tenait sa cour.

Monachon et Desportes regardaient; celui-ci de la frontière qu'il ne pouvait franchir légalement, celui-là du cœur même de la place. Et le résident qui avait été honoré de la confiance de M^{me} de Staël, fit à Delacroix un tableau de la vie de Coppet qui n'est pas sans intérêt; il décrit le château comme un repaire de conspirateurs. A l'entendre, M^{me} de Staël tiendrait tous les fils de l'émigration.

« Le cit. Monachon est de retour depuis hier du voyage que je lui ai fait faire en Suisse. Il n'a point perdu de vue M^{me} de Staël avec laquelle il est très bien : il l'a accompagnée à Coppet et a passé avec elle les journées du 8 et du 9 de ce mois.

« Pendant son séjour à Lausanne, il a remarqué, au milieu des émigrés et des hommes suspects qui entouraient la baronne, un particulier nommé *Terrai*, arrivant tout récemment de Paris, et se proposant d'y retourner bientôt. Il pense que cet individu est celui qui a été chargé, par la faction dont cette dame est secrètement le mobile, de transmettre en France, aux agens qu'elle y a disséminés, les documens et les lettres que M^{me} de Staël devait elle-même leur apporter si l'ordre de son arrestation, devenu public, n'eut point mis obstacle à son voyage.

« Tous les émigrés de Nyon ont paru au cit. Monachon très satisfaits des égards et de la bienveillance avec lesquels elle les accueille : quels qu'ils soient, ils sont bien reçus dans le château de Coppet. Mais c'est surtout à l'abbé de *Bouillé*, demeurant habituellement à Nyon, à la *Croix-Blanche*, que l'ambassadrice de Suède

témoigne le plus de soins et de prévenances. Cet homme d'un esprit froid, mais plein de finesse et de ruse, semble abonder pour l'ordinaire dans le sens du parti auquel il parle, faisant adroitement des questions pour parvenir à savoir ce qu'il lui est important de découvrir. Il fréquente les sociétés les plus relevées du pays de Vaud ; il n'ignore rien de tout ce qui se passe dans l'armée du Condé ; c'est par lui que l'on est instruit de toutes les nouvelles d'Allemagne ; *Le Clerc*¹, premier secrétaire de Wickham, correspond avec lui, et, sans crainte de porter un jugement téméraire, le citoyen Monachon envisage cet homme comme un des agens les plus actifs de la coalition et comme le plus dangereux des émissaires lâchés en Suisse contre la France.

« Après cet abbé de Bouillé, l'ennemi de la France que M^{me} de Staël considère le plus, est un nommé *Thomas*, de St Claude, département du Jura, qui a généralement en Suisse la réputation d'être l'espion de Wickham. Cet individu est sans cesse en course sur la frontière. On le voit presque dans le même jour à Lausanne, à Nyon, à

¹ Jean-Antoine-François Leclerc était ancien officier de dragons. Il avait émigré à la fin de 1791. Rentré peu après en France, il en repartit en 1792 et fit la campagne dans l'armée des princes. Après sa dislocation, Leclerc suivit le duc d'York en Angleterre ; en 1795, il rejoignit Wickham et le seconda dans ses rapports avec le prince de Condé. Il rentra en France sous le Consulat. Wickham lui-même avait épousé une Genevoise, Madeleine Bertrand, fille d'un professeur de mathématiques. Au mois d'octobre 1794, il avait été envoyé en mission confidentielle en Suisse, à l'insu de Fitz-Gérald qui y tenait un mandat officiel. Il le remplaça comme ministre en 1795. Ses agissements provoquèrent les protestations du Directoire qui demanda son expulsion aux autorités helvétiques. Il se retira volontairement en 1798.

Coppet et à St Claude. Il était à Lausanne le 7 de ce mois avec M^{me} de Staël, au moment où celle-ci monta en voiture pour se rendre à Coppet.

« Le jeune chevalier de Mun, petit-fils d'Helvétius, ne quitte point la baronne dans toutes ses promenades en Suisse, mais il est sans conséquence. ne tenant à M^{me} de Staël que par les agrémens de sa société, sa jeunesse et son inexpérience le faisant juger incapable d'être l'agent en chef d'une faction ¹.

« Parmi les femmes qui sont en relation suivie avec M^{me} de Staël, le cit. Monachon a signalé M^{me} Trevor ², épouse de l'ambassadeur britannique à Turin. Ces deux femmes se voient tous les jours quand elles sont l'une et l'autre à Lausanne. Un anglais qu'on dit membre du parti de l'opposition, nommé *Wickombe*, fait une des personnes essentielles de leur société. Il y amène fréquemment la femme du ministre anglais à Florence, dont il passe pour être l'intime ami : et l'on croit fermement à Lausanne que ce *quatuor* est l'âme de toutes les intrigues qui s'ourdissent en Suisse contre la tranquillité de la République française.

« La princesse de Monaco, retirée actuellement dans les environs de Berne, entretient aussi une correspondance avec M^{me} de Staël. Celle-ci disait, le 9 de ce mois,

¹ Jean-Antoine-Claude-Adrien de Mun (1773-1843), avait été admis en 1788 dans les gardes du roi. Ce jeune homme « sans conséquence » devait devenir chambellan sous l'Empire et pair de France en 1815. En 1817 il fut créé marquis. (Nous devons la confirmation de ces renseignements à l'amabilité de M. le comte A. de Mun).

² Née Harriet Burton : son mari, John-Hampden Trevor, (1749-1824) fut successivement ministre à Munich et à Turin pendant quinze ans.

à Coppet, qu'elle avait reçu la veille une lettre de la « pauvre princesse » de Monaco, et qu'elle lui avait dépêché aussitôt un de ses amis pour lui mieux exprimer la continuité de son attachement — (cet ami est M. Coindet, ancien secrétaire de M. Necker).

« M^{me} de Staël est on ne peut mieux encore avec le baron d'Erlach de Spiez¹, ancien bailli de Lausanne et l'ennemi le plus virulent de la République française. C'est par lui qu'elle est exactement informée de toutes les délibérations du Conseil secret de Berne ; c'est encore à lui et à lui seul qu'elle s'adresse pour obtenir des permissions de domicile, en faveur de ceux des émigrés qui sont nécessaires à ses projets.

« C'est à peu près ainsi que se composent la société et les relations intimes de cette femme : elles font aisément deviner ses principes et ses intentions. Mais, caméléon toujours indéfinissable aux yeux du public, elle se pare de toutes les couleurs dans ses conversations générales. Royaliste avec les émigrés, et démocrate avec les patriotes, elle encense tous les partis à leur tour. Dans cet instant, sa manie principale est de paraître grande républicaine : tous ses propos ont pour but de persuader à ceux qui l'écoutent qu'elle aime la République. et qu'il est surtout impossible de contester à notre gouverne-

¹ En marge de ce document, nous lisons, écrite d'une autre main, cette phrase : « C'est sans doute ce d'Erlach dont le Directoire et le ministre de la Police ont une belle épître ». Maréchal de camp en France avant la Révolution, d'Erlach commandait l'armée bernoise lors de l'invasion du pays de Vaud par les Français. Lors de la prise de Berne, et malgré sa bravoure, d'Erlach fut massacré par ses soldats qui le crurent traître.

ment une force et des moyens capables de déjouer tous les projets de ceux qui voudraient tenter de le renverser. Cependant l'observateur qui était attaché à ses pas s'est aperçu qu'elle ne mettait pas toujours la même importance à ce qu'on la crût sur parole. Par exemple, quand elle parle à des hommes connus par leur haine contre la République, elle se contente de leur dire : « Vous ne « pensez sans doute pas comme moi ; il est possible que « je me trompe, mais, si je suis dans l'erreur, vous « devez me pardonner, car j'y suis de bonne foi ». Et, au contraire, lorsqu'elle se croit en société vraiment républicaine, son espoir se monte, son imagination s'enflamme, et, pour ne pas rester au dessous de l'opinion des plus ardents républicains, elle va quelquefois jusqu'à énoncer des idées que les anarchistes seuls pourraient adopter.

« Mais quelque discours qu'elle se permette, les monarchistes lui pardonnent de trop bonne grâce pour qu'on ne soit pas fondé à croire qu'ils ont par devers eux des raisons suffisantes pour l'excuser, et les républicains auxquels elle prétend faire illusion par l'excès de son dévouement à la République cessent de s'y méprendre lorsqu'ils prennent la peine de comparer ses propos et sa conduite. Et, même si l'on doit attacher quelque importance à ses paroles, on ne perdra pas de vue ce qu'elle disait dans une occasion où elle soutenait avec une grande chaleur l'existence de notre gouvernement ; elle finissait par cette réflexion, qui annonce bien une arrière-pensée : « Mais renvoyons à la paix ; et alors « nous verrons ce qu'il y a de mieux à faire ».

« En général, pour se maintenir dans un juste milieu, M^{me} de Staël reçoit tout le monde à Lausanne comme à

Coppet. Chaque parti est admis indistinctement à toutes les heures chez elle ; les républicains s'y rencontrent souvent avec les royalistes ; les premiers n'y sont pas mal, mais les royalistes y sont mieux ; ceux-ci jasant et sourient avec elle dans l'angle d'une croisée, tandis que les autres promènent leur ennui et attendent que l'idole de la maison veuille bien les en tirer par quelque saillie de cet esprit qui la caractérise. Enfin, dit mon observateur : « Les premiers y dînent, mais les derniers « y couchent ». Cette ingénuité termine le portrait de M^{me} de Staël et le tableau de l'intérieur de sa maison.

« Avant-hier 11 prairial, cette dame reçut une lettre de son mari par laquelle il lui témoignait sa surprise de ce qu'elle lui avait mandé touchant son signalement à la frontière. Il lui assurait qu'il n'en avait point entendu parler jusqu'alors, et il allait, disait-il, se rendre sur-le-champ auprès du ministre de la Police générale pour connaître la cause d'une mesure si extraordinaire. Cet événement a causé une grande rumeur en Suisse. Les nombreux ennemis de M^{me} de Staël en ont tiré parti pour l'abreuver d'amertume et la couvrir de ridicule. Quelque soin qu'elle apporté à cacher son dépit, elle ne peut cependant pas toujours le vaincre. En se plaignant dernièrement de l'ordre lancé contre elle, elle ajouta, avec un ton de bonté, « que c'était une manœuvre de ses « adversaires dont le Directoire exécutif n'était certaine-
« ment point instruit ; que les membres qui le com-
« posent étaient trop délicats pour avoir consenti à une
« mesure aussi déplacée envers une femme de son rang » ; puis, après quelques minutes de silence, elle se leva d'un air courroucé et dit avec un accent ironique : « Ceux qui
« ne connaissent pas le droit des gens ne peuvent être

« tenus de le respecter ». Elle semblait rappeler par ce mot la mésaventure de son ami Carletti ¹.

« C'est encore aux soins vigilants du citoyen Monachon que je dois la découverte de la perfidie du nommé Chenet. Se trouvant à Lausanne en société avec un Suisse, appelé M. Bastier, qui correspond secrètement avec le cit. Barthélemy ², celui-ci lui demanda s'il avait entendu parler dans ses courses du Fribourgeois Chenet ³, que l'on soupçonnait, d'après quelques propos qu'il s'était permis, d'être payé par le Directoire pour surveiller M. Wickham. Le cit. Monachon répondit négativement à cette question. mais, sur-le-champ, il écrivit à M. Frisching ⁴, dans l'espoir que ce sénateur, ayant des relations avec la Légation britannique, pourrait lui donner quelques renseignemens utiles. En effet, M. Frisching lui répondit que Chenet avait tenté plusieurs fois de s'attacher à M. Wickham et qu'il avait promis à ce ministre de lui vendre le secret des ordres

¹ Le comte François-Xavier Carletti (1730-1803) avait rempli les fonctions de ministre de Toscane à Paris. Il y était bien vu, ayant pris, plusieurs fois, des révolutionnaires sous sa protection. Pourtant, avant que la fille de Louis XVI, captive au Temple, fût remise à l'Autriche, Carletti se souvint qu'elle était la cousine de son souverain, et, galant homme, demanda au Directoire de pouvoir lui rendre visite avant son départ. Mais le Directoire considéra sa requête comme une mauvaise plaisanterie : Carletti reçut l'ordre de se retirer sans délai du territoire de la République.

² Ambassadeur de France en Suisse.

³ Chenet était originaire de Morat. Dans une lettre qu'il adresse au gouvernement français, il le supplie de taire son nom. On comprend pourquoi. (Cf. Archives du Min. des Affaires étrangères, correspondance de Genève, vol. 103).

⁴ Trésorier de la République de Berne.

du Directoire dont il assurait qu'il était l'agent. C'est sur cet avis, citoyen ministre, que je vous ai invité à m'ordonner la cessation de mes rapports avec ce fourbe.

« L'agent secret de Kellermann sur les frontières du Valais me prévient que la fille du ci-devant prince de Condé est depuis le 11 de ce mois réfugiée à St Maurice. Salut et fraternité.

[Signé :] « Félix DESPORTES. »

« *P.-S.* Désormais, citoyen ministre, je ne vous désignerai plus le nom du citoyen Monachon que par la lettre initiale *M*, cet agent ne devant être connu que de vous seul, si je veux assurer le succès des missions dont j'ai encore à le charger ¹. »

De Coppet, disions-nous, M^{me} de Staël avait nargué le Directoire. Cette tactique ne lui réussit pas. La frontière lui demeurerait interdite, et, comme l'on tente toujours de saisir ce que l'on ne peut atteindre, M^{me} de Staël n'ambitionna plus qu'une chose : rentrer en France. Ses vivacités de langage s'atténuèrent ; ses réflexions se tassèrent ; il lui arrivait, sinon de louer le Directoire, du moins de ne pas le charger de tous les crimes ; de temps en temps, elle faisait de flatteuses allusions au caractère personnel de ses membres et corrigeait les épreuves d'un ouvrage auquel le gouvernement, pour une fois, n'aurait rien à reprocher. Le Directoire ne se déridait pas. La galanterie n'était pas de saison. La conspiration de Babœuf venait de resserrer les prescriptions, et les

¹ Min. des Affaires étrangères, correspondance de Genève, vol. 105, lettre du 13 prairial.

absents ne furent pas oubliés. M^{me} de Staël, dont on ne peut nier l'entêtement si ce n'est le courage — son ami Sismondi la déclarait fort poltronne — ne se laissa pas abattre. Les renseignements qui parvinrent à ce sujet au ministre de la Police ont été cités et commentés par M. Paul Gautier¹. Voici, *in extenso*, la lettre que Desportes adressa au ministre des Relations extérieures :

« Genève, le 23 prairial, an 4 de la
République française, une et indivisible.

« Citoyen ministre,

« M^{me} de Staël s'est présentée ce matin chez moi, accompagnée de M. Necker de Germany, son oncle. Quelque surprise que m'ait causé son apparition imprévue, puisqu'étant signalée aux frontières, elle ne peut passer à Versoix sans y être arrêtée, je n'ai paru nullement étonné de la voir. et. quoique je n'aie mis dans mes manières vis-à-vis d'elle aucune prévenance marquante, cependant il lui a été impossible d'être mécontente de ma réception. Elle m'a appris sans affectation que, devant se rendre aujourd'hui à la maison de campagne de son oncle, elle avait préféré « pour son agrément » la voie du lac à la route de Versoix, et qu'elle séjournerait à Cologny jusqu'à mardi prochain. Après la déclaration la plus insidieuse des sentimens et de la confiance qu'elle me portait, elle m'a expliqué, à peu près en ces termes, le motif secret qui l'amenait à ma résidence : « Je vous prévins, Monsieur, qu'un de ces jours « je vous apporterai mon passeport pour le viser. mon

¹ Article cité.

« intention étant de me rendre auprès de M. de Staël, avant
« son départ pour Stockholm. Je n'ai pas besoin, je crois,
« de vous convaincre que l'ordre prétendu de m'arrêter à
« mon entrée en France n'est qu'une fable grossièrement
« méchante, inventée à plaisir par mes ennemis et abso-
« lument ignorée des chefs de votre gouvernement. Une
« lettre que j'ai reçue de M. de Staël m'en donne la cer-
« titude : il me marque textuellement, *comme vous le*
« *voyez*, qu'il a eu une conférence avec le citoyen Cochon
« et que ce ministre l'a assuré que, non seulement il
« n'avait point l'idée de l'existence de cet ordre, mais
« qu'il allait commander encore les recherches les plus
« rigoureuses pour en découvrir et punir l'auteur. Cet
« auteur est le commissaire du département de l'Ain ;
« c'est lui qui m'a inscrite, de son chef, sur une liste de
« scélérats ; mais cet outrage est trop bas pour que je
« veuille en tirer vengeance. Il m'importe seulement de
« confondre par ma présence à Paris les bruits calom-
« nieux et les insipides plaisanteries que les émigrés et
« les aristocrates de la Suisse se permettent contre moi à
« cause de mes principes. Mon honneur m'ordonne de
« retourner en France et j'y veux rentrer sur-le-champ.
« Ne pensez pas, Monsieur, que le Directoire ne m'y
« voie pas avec plaisir : il sait que je suis en partie l'au-
« teur de l'ouvrage de Benjamin Constant ¹, que cet
« ouvrage a été composé en entier, dans ma maison et
« sous mes yeux et, dès lors, il lui est impossible de sus-
« pecter mon dévouement à sa cause. M. Constant est
« très lié avec tous les membres du Directoire et il n'en

¹ De la force du gouvernement actuel et de la nécessité de s'y rallier.

« est pas un qui ne lui ait parlé de moi d'une façon très
« honorable. Aussi, Monsieur, je vous prie, comme
« femme d'ambassadeur, comme fille d'un Genevois,
« comme amie de votre République, de me viser mon
« passeport lorsque je vous le présenterai. »

« Le peu de mots que j'avais remarqués dans la lettre
de M. de Staël et la réponse du ministre de la Police
générale à cet ambassadeur ont servi de texte à la
mienne. « Je n'ai jamais douté, Madame, ai-je dit, que
« l'ordre dont vous vous plaignez ne fût une méprise, et
« si le commissaire du Directoire près le département de
« l'Ain s'est permis de le lancer, j'ai la conviction intime
« que cet ordre ne vous concernait pas. Je sais que plu-
« sieurs femmes, habitant la Suisse ou Genève, et qui
« portent à peu près votre nom, sont suspectées de favo-
« riser des correspondances contre-révolutionnaires.
« Peut-être que le commissaire aura eu quelque connais-
« sance de leurs manœuvres, et, confondant malheureu-
« sement votre nom très célèbre avec celui presque ignoré
« de ces femmes, peut-être, dans la précipitation de son
« zèle, se sera-t-il laissé entraîner à vous désigner sur les
« listes qu'il a envoyées aux frontières. Tel est, Madame,
« du moins je le présume, le principe de cette erreur.
« Quant à votre passeport, il ne m'est pas permis de le
« viser. Vous habitez ordinairement à Coppet, et, votre
« domicile étant en Suisse, c'est au citoyen Barthélemy
« seul qu'il appartient de délivrer ce visa. »

« Vous pouvez du moins, Monsieur, m'a-t-elle répli-
« qué, informer le ministre des Relations extérieures du
« désir que j'ai de rentrer en France ; alors il vous auto-
« risera sans contredit à faire ce que je vous demande.
« Non, Madame, je ne puis paraître aux yeux du mi-

« nistre vouloir sortir des bornes qui me sont prescrites ;
« mais, si cela vous est agréable, je lui apprendrai que
« j'ai eu l'honneur de vous voir et que vous m'avez
« manifesté la volonté de vous rendre bientôt à Paris.
« Cependant, si vous me permettez de vous donner un
« conseil, *que je dois aux sentimens que vous venez de*
« *m'exprimer*. je serais d'avis qu'avant de hasarder ce
« voyage, vous voulussiez bien attendre le résultat des
« recherches que le ministre de la Police générale a pro-
« mis de faire sur l'ordre prétendu de vous arrêter ; car,
« quelque étranger que cet ordre soit à mon gouverne-
« ment, je craindrais qu'il ne vous causât de légers désa-
« grémens dans votre route. »

« J'ai cru devoir lui suggérer cette idée pour retarder son départ, parce que j'ai remarqué dans une lettre du citoyen Cochon au citoyen Rousselet que ce ministre ne tenait plus à l'arrestation devenue inutile de cette dame. puisque certainement, si elle revenait en France, elle n'y rentrerait point avec les papiers que nous supposions qu'elle devait porter.

« M^{me} de Staël a paru approuver mon conseil ; elle est partie, me renouvelant ses protestations d'attachement « inviolable » à la République et surtout au Directoire.

« Le hasard a fait tomber dans mes mains, en floréal dernier, une lettre saisie à Carouge, et qui était adressée à une M^{me} Destales, marchande de verre à Genève. Le commissaire du pouvoir exécutif dans cette commune, qui m'a remis cette lettre, soupçonnait qu'elle était écrite de Turin par le ci-devant prince Joseph de Monaco à un de ses amis de l'armée du Condé, dont la dame Destales favorisait ainsi la correspondance.

« M^{me} de Staël m'ayant prévenu qu'elle allait charger

son mari de voir une seconde fois le ministre de la Police générale, pour en obtenir la cassation de l'ordre du commissaire du département de l'Ain, je vous envoie, citoyen ministre, cette pièce (qui vous paraîtra intéressante par le rapprochement de nom) pour que vous la transmettiez à votre collègue et qu'il en fasse, s'il le juge à propos, un usage à peu près analogue à ma réponse à cette dame. Elle peut lui servir à démontrer à M. l'ambassadeur de Suède que notre commissaire a fait une méprise et que c'était contre la femme Destales seule qu'il devait diriger ses instructions.

« J'ignore si votre collègue sera autorisé à casser l'arrêté dont l'épouse de cet ambassadeur est l'objet ; c'est à la prudence du Directoire seul à en décider : ma dépêche du 13 de ce mois, n° 80, a dû faire connaître à notre gouvernement la confiance qu'il devait avoir dans « l'attachement inviolable » de cette dame.

« Salut et fraternité.

[Signé :] « Félix DESPORTES. »

La mise en garde de Desportes n'était pas nécessaire. Le ministre de la Police fit usage de la lettre adressée à la marchande de verre et suspendit sa décision sur le retour de M^{me} de Staël. Au reste, les circonstances ne le pressaient plus guère. M. de Staël, endetté, disgracié par la cour de Suède, se retira à son tour à Coppet. Un instant il avait pensé conserver ses fonctions. En 1795, le parti opposé au sien, qui réclamait une alliance entre la Suède et la Russie, avait gagné une première manche : le mariage du jeune roi Gustave-Adolphe IV avec la grande-duchesse Alexandra, petite-fille de l'impératrice Catherine, avait été décidé. Gustave était lui-même fort

épris de la grande-duchesse qu'on lui destinait. Tous les préparatifs du mariage eurent lieu à Pétersbourg et, devant les dignitaires rassemblés, on lut le contrat si important pour l'alliance des deux nations. L'émoi de l'assistance fut grand lorsque Gustave refusa péremptoirement sa signature en déclarant qu'il avait été joué : à son insu, une clause avait été introduite, permettant à Alexandra de demeurer dans la religion grecque. Gustave quitta immédiatement Pétersbourg, tandis que la cour, affolée, s'empressait autour de la fiancée évanouie.

Cette aventure aurait dû servir au baron de Staël en rejetant la Suède dans les bras de la France. Il n'en fut rien. Au mois de juin 1796, de Staël fut relevé de ses fonctions.

Dès l'hiver, M^{me} de Staël travailla à assurer le succès de son ouvrage sur les *Passions* qu'elle venait de rédiger¹. « Calomniée sans cesse — écrit-elle dans son avant-propos — et me trouvant trop peu d'importance pour me résoudre à parler de moi, j'ai dû céder à l'espoir qu'en publiant ce fruit de mes méditations je donnerais quelque idée vraie des habitudes de ma vie et de la nature de mon caractère. » L'œuvre répond-elle à cet avant-propos dont on ne saurait suspecter la sincérité? En très grande partie. Nous sommes loin de la manière qu'employa M^{me} de Staël dans *Dix années d'exil* ou dans *De l'Allemagne*. Ce n'est pas un pamphlet à la fois vigoureux et sentimental dont l'introduction même cloue les adversaires au pilori. Ce n'est pas non plus une œuvre ordonnée : elle est pourtant singulièrement intéressante et

¹ *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations.*

vivante. Les politiciens peuvent y relire de justes remarques sur l'esprit de parti, le militaire de touchants appels à la générosité, et ceux que la gloire n'a pas touchés vont, d'une page à l'autre, soulignant les passages et s'instruisant à la fois sur la vanité et sur l'amour.

Si l'avant-propos de M^{me} de Staël témoigne de quelque modestie, la baronne en mit beaucoup moins pour faire apprécier son ouvrage, quémendant, en France, les éloges du *Journal de Paris*, où commandait alors Rœderer, et tâchant de s'assurer des sympathies en Allemagne par l'intermédiaire de son ami Henri Meister. Elle chargea ce dernier de faire parvenir des exemplaires de son ouvrage à Goethe et à Wieland ; elle lui demanda aussi de lui trouver un bon traducteur. Elle rappelle, à ce propos, qu'Usteri, qui n'était pourtant point le premier venu, avait récemment irrité Benjamin Constant ; dans son livre intitulé *Du gouvernement actuel de la France*, Benjamin, parlant des Jacobins, avait écrit : « ces êtres féroces », ce qu'Usteri avait traduit par « ces messieurs cruels ! »¹. M^{me} de Staël ne se cache d'ailleurs nullement de faire ce que l'on appelle communément « de la chauffe » pour son volume ; elle sait fort bien s'y prendre pour tenter d'introduire dans la société, dans toutes les sociétés, son nouveau-né intellectuel. Celui-ci, d'ailleurs, était l'un de ses enfants préférés. L'amie de Benjamin Constant, l'admiratrice intermittente et involontaire de Bonaparte, celle qui devait être un jour la femme du jeune et séduisant lieutenant Rocca se connaissait en passion... et l'on ne parle bien que de ce que l'on connaît !

¹ Cf. Usteri et Ritter, *Lettres inédites de Mme de Staël à Henri Meister* (Paris, 1903, in-8°), p. 143.

On a dit que ce livre des *Passions* était, le plus souvent, d'une pensée fugitive et flottante. On lui a reproché de ne pouvoir dépasser l'époque où il fut écrit, et l'on a affirmé que nous ne saurions y reconnaître aujourd'hui toutes les allusions qu'y rencontrèrent les contemporains.

Pensée fugitive, soit. Mais que d'imprévu dans cette fuite, dont toute la route est jalonnée de traits sailants, de détails piquants ! Que nous importe si nous ne pouvons appliquer à qui de droit des allusions malicieuses ? les personnalités disparaissent, mais l'humaine nature demeure, et les flèches de M^{me} de Staël atteignent leur but aujourd'hui encore. Evidemment sa philosophie, cette philosophie dont elle réclame à si grands cris l'assistance, est rudimentaire. C'est une manière de stoïcisme : elle prêche l'amitié, dont elle a fait, dit-elle, la religion de sa vie¹ ; elle prêche l'étude, la charité. Elle prêche tout ce qui peut détourner des passions, ces sombres puissances qui se partagent notre existence ; elle ne leur oppose en somme que deux moyens de salut : la fuite² ou le système de l'autruche cachant sa tête dans le sable à l'approche du danger ! M^{me} de Staël n'est pas assez chrétienne pour demander à la religion un secours positif. Elle l'est trop, par atavisme peut-être, pour l'écarter complètement : elle la tient donc à disposition pour ceux qui voudraient s'en servir comme d'un garde-fou. L'œuvre serait singulièrement triste et mélancolique, si la passion qu'elle attaque ne débordait elle-même constamment sous la plume de l'écrivain.

¹ Rœderer, *Œuvres*, t. VIII, p. 647.

² Cf. Sorel, *Mme de Staël* (Paris, 1893, in-8°), p. 68.

M^{me} de Staël fut bien servie par Rœderer; il loua dans le *Journal de Paris*¹ l'esprit éminent de cette femme à peine âgée de trente ans. Il fit cependant des réserves sur quelques incorrections de style. M^{me} de Staël répondit à sa critique, puis, par un retour de modestie, demanda à Rœderer de lui marquer d'une croix les passages incorrects, afin d'en tenir compte dans sa prochaine édition². Nous assistons ainsi à l'éducation littéraire de M^{me} de Staël.

Elle n'avait pas attendu l'article de Rœderer pour renaître à l'espérance. Desportes le marque en ces termes à son ministre :

« J'apprends par mon agent secret en Suisse que le baron de Staël vient de recevoir à Coppet un courrier de Suède, qui lui annonce qu'il est conservé dans sa place d'ambassadeur auprès de la République française et lui donne l'espoir de voir bientôt la plus parfaite intelligence régner entre les deux puissances.

« M^{me} de Staël a fait éclater une joie extrême à l'arrivée de ce courrier. Elle se flatte hautement d'accompagner son époux en France : elle publie que ses sentimens sont aujourd'hui bien connus de notre gouvernement; et elle continue à parler avec enthousiasme de la marche imposante et noble du Directoire et des succès qui couronnent tous les jours ses opérations militaires et politiques.

« Salut et fraternité.

[Signé :] « Félix DESPORTES³. »

¹ N° du 22 novembre.

² Rœderer, *ibid.*, p. 651-655.

³ Lettre du 30 brumaire an V (Ministère des Aff. étrangères, corresp. de Genève, vol. 105, f° 388.).

Plus que cette joie bruyante et que cet enthousiasme tardif, le compte-rendu de Rœderer influença le Directoire. Quelques mois plus tard, et grâce à l'intervention de Barras, affirme lady Blennerhasset, M^{me} de Staël, accompagnant son mari, put rentrer à Paris. Elle venait d'épiloguer sur l'amour, « de toutes les passions la plus fatale au bonheur de l'homme »; elle avait écrit, se mettant à la place des délaissées : « A quel prix ne voudrait-on pas n'avoir jamais aimé, n'avoir jamais connu ce sentiment dévastateur qui, semblable au vent brûlant d'Afrique, sèche dans la fleur, abat dans la force, courbe enfin vers la terre, la tige qui devait et croître et dominer ? » M^{me} de Staël, qui avait tant de reproches à adresser à Benjamin Constant, se laissa étreindre par la passion qu'elle venait de stigmatiser, et cette femme, qui avait loué la « douce mélancolie... seule situation du cœur qui laisse à la méditation toute son action et toute sa force », se lança de nouveau dans la mêlée que dominait déjà le plus implacable de ses ennemis : Napoléon Bonaparte.

Mais M^{me} de Staël avait justifié d'avance sa conduite par ces mots : « Il n'y a sur la terre que des commencements.... Laissez-en jouir les âmes ardentes »¹.

¹ *Essai sur les fictions.*



JOSEPH UGINET

Intendant des Tuileries sous Louis-Philippe



ANNE-OLIVE UGINET

née Complainville

M^{me} de Staël et la police impériale de 1810 à 1813 ¹

Les documents qui suivent nous reportent aux dernières années de la lutte engagée entre la police impériale et M^{me} de Staël : les uns proviennent d'une récente acquisition de la Bibliothèque de Genève, les autres d'un dossier conservé à Paris, aux Archives nationales.

La première lettre du dossier de Genève a été publiée dans la *Revue de Paris* du 1^{er} décembre 1903, par M. Léonce Pingaud, et par M. Paul Gautier dans l'édi-

¹ Cf. *Œuvres complètes de M^{me} de Staël publiées par son fils*, t. xv (Paris, 1821, in-8°) ; [M^{me} LENORMANT], *Souvenirs et correspondance, tirés des papiers de Madame Récamier* (Paris, 1876, in-12) ; Paul GAUTIER, *Madame de Staël et Napoléon* (Paris, 1902, in-8°) ; M^{me} DE STAEL, *Dix années d'exil* (Edition nouv. publ. par Paul Gautier, Paris, 1904, in-8°) ; M^{me} DE STAEL, *De l'Allemagne* (Paris, 1857, in-8°) ; Lady BLENNERHASSETT, *Madame de Staël et son temps* (Paris, 1890, 3 vol. in-8°), t. III ; J.-B.-G. GALIFFE, *D'un siècle à l'autre* (Genève, Paris, Neuchâtel, 1878, in-8°) t. II ; Henri WELSCHINGER, *La censure sous le premier empire* (Paris, 1887, in-8°) ; M^{me} LENORMANT, *Coppet et Weimar* (Paris, 1862, in-8°). — *La Bibliothèque Universelle et Revue suisse* a publié (n° de septembre 1909) le chapitre qui suit, auquel nous avons fait, depuis lors, quelques adjonctions.

tion qu'il a donnée de *Dix années d'exil* (p. 401)². Nous ne la reproduisons donc pas. Elle est, d'ailleurs, intéressante par les détails qu'elle contient sur la saisie de *De l'Allemagne*. M^{me} de Staël y narre à Savary, duc de Rovigo, ministre de la Police, ses démêlés avec Portalis, directeur général de l'imprimerie et de la librairie, qui lui avait demandé des modifications. Elle s'étonne de ce que, les ayant effectuées, la censure lui interdît une publication « sur la littérature allemande » et proteste contre l'ordre qui lui avait été donné de quitter la France.

La réponse que lui fit Savary est connue.

Cette lettre de M^{me} de Staël ne porte pas de date ; ni M. Gautier, ni M. Pingaud ne l'ont précisée. Essayons donc de le faire.

Elle est certainement de 1810 et probablement du 1^{er} ou du 2 octobre. C'est le 27 septembre, en effet, que M^{me} de Staël avait appris du comte de Corbigny, préfet de Blois, la saisie de *De l'Allemagne* par le ministre de la police générale Savary, duc de Rovigo. M^{me} de Staël, à laquelle ordre avait été donné de quitter la France dans les quarante-huit heures, déclare que, pour pouvoir remettre son manuscrit au préfet, elle doit attendre le courrier du *jeudi*. Le 27 septembre 1810 était un jeudi ; elle entendait donc parler du jeudi suivant. 4 octobre. Voici notre recherche circonscrite ; mais il y a mieux. M^{me} de Staël affirme au ministre de la Police que, depuis quatre jours, elle a commencé ses préparatifs. L'intention

² M. Paul Gautier, qui a eu nos notes sous les yeux, a bien voulu nous signaler les citations qui ont été faites de quelques parties du dossier de la Bibliothèque de Genève. Nous l'en remercions ici.

d'obéir qu'elle a manifestée au préfet permet de supposer qu'elle a, dès le 27 septembre, pris ses dispositions en vue du départ, ce qui porte la date de sa lettre au 1^{er} octobre. D'après Corbigny lui-même, c'est le 3 octobre que M^{me} de Staël lui remit le manuscrit réclamé, ou plutôt « une mauvaise copie ». Le véritable manuscrit était déjà en sûreté. Le 29 septembre, elle avait abandonné au préfet les deux premiers tomes imprimés de *De l'Allemagne* dont parle sa lettre à Savary. Il ne nous paraît pas vraisemblable que la lettre ait été écrite plus tôt. Si nous insistons sur ce point, c'est parce que la date que nous indiquons peut servir à dater la fameuse lettre de M^{me} de Staël à Napoléon sur laquelle nous aurons l'occasion de revenir.

Savary répondit à M^{me} de Staël le 3 octobre par les lignes que, suivant l'expression de M. Gautier, elle cloua au pilori dans sa préface de *De l'Allemagne* et qu'elle reproduisit également dans *Dix années d'exil*. Elle écrit, à ce propos, dans ce dernier ouvrage (p. 145) :

« Je vis dans les papiers que des vaisseaux américains étaient arrivés dans les ports de la Manche, et je me décidai à faire usage de mon passeport pour l'Amérique, espérant qu'il me serait possible de relâcher en Angleterre. Il me fallait quelques jours, dans tous les cas, pour me préparer à ce voyage, et je fus obligée de m'adresser au ministre de la Police pour demander ce peu de jours. On a déjà vu que l'habitude du gouvernement français est d'ordonner aux femmes, comme à des soldats, de partir dans les vingt-quatre heures. »

Et, dans *De l'Allemagne* (page 7) :

« Au moment où l'on anéantissait mon livre à Paris, je reçus à la campagne l'ordre de livrer la copie sur la-

quelle on l'avait imprimé, et de quitter la France dans vingt-quatre heures. Je ne connais guère que les conscrits à qui vingt-quatre heures suffisent pour se mettre en voyage ; j'écrivis donc au ministre de la Police qu'il me fallait huit jours pour faire venir de l'argent et ma voiture. »

M^{me} de Staël écrivait ces lignes le 1^{er} octobre 1813. Ses souvenirs la trompent quelque peu, puisque, dans sa lettre à Savary, elle parle de quarante-huit heures et non de vingt-quatre. C'est aussi quarante-huit heures que mentionne un bulletin de police du 29 septembre :

« Le 24 de ce mois, le ministre a donné ordre au préfet de Blois de faire partir M^{me} de Staël dans les quarante-huit heures pour l'Amérique ou Coppet. »¹

Il faut relever aussi, dans la lettre que nous venons de lire, une contradiction entre M^{me} de Staël et Portalis. Portalis, directeur général de l'Imprimerie et de la Librairie, avait protesté auprès du ministre de la Police contre l'arbitraire qui avait présidé à la saisie de *De l'Allemagne* ; en soulevant le conflit de compétence, il écrivait :

« Cet ouvrage est actuellement à l'examen d'un des censeurs impériaux. et, comme il n'a point été examiné en entier, je n'ai point rendu de décision qui le concerne. »²

M^{me} de Staël, elle, affirme que son éditeur, Nicolle, a été dûment autorisé par Portalis. Elle en est tellement persuadée qu'elle la notifie à M^{me} Récamier — une

¹ Archives nationales AF^{IV} 1510 ; cf. Welschinger, p. 347.

² Arch. nat., F⁷ 6331 ; cf. Welschinger, p. 348 ; Gautier, p. 245.

amie avec laquelle on ne fraude point — et qu'elle lui signale l'étonnement de Portalis en apprenant la saisie :

« Ce sont les deux premiers volumes déjà *censurés* qui ont été saisis, écrit-elle, et M. Portalis ne savait pas plus que moi cette aventure »¹.

Le fait est que, si Nicolle s'était trop hâté de publier, il avait cependant des assurances sérieuses de la censure dont le directeur général de l'Imprimerie et de la Librairie croyait tenir les fils. M^{me} de Staël pouvait, de bonne foi, attribuer à Portalis la décision qu'il a déclaré ne pas avoir prise.

Comme on l'a déjà observé, elle ne s'attendait du reste pas à ce que l'impression de *De l'Allemagne* fût définitivement interdite. Elle supposait qu'il ne s'agissait que de corrections à effectuer. Sa lettre le prouve d'une manière péremptoire et l'on s'explique les termes relativement mesurés dans lesquels elle est conçue : qu'on les compare avec les lignes désespérées adressées à M^{me} Récamier en apprenant la décision du gouvernement impérial. Au moment où elle écrit à Savary, M^{me} de Staël croit encore à la clémence de l'empereur dont elle sollicite une audience : « Mon fils porte la lettre et je ne puis renoncer à l'espoir d'être entendue ».... De quelle lettre s'agit-il ? C'est certainement de la lettre dont nous avons déjà parlé, dans laquelle, en adressant à Napoléon les deux premiers volumes de *De l'Allemagne*, M^{me} de Staël demande à être entendue de son redoutable adversaire². On sait qu'Auguste de Staël ne fut pas reçu à Fontaine-

¹ *Souvenirs et correspondances de M^{me} Récamier*, t. I. p. 164.

² Cf. *Dix années d'exil*, p. 150 ; c'est aussi l'avis de M. Gautier, (voir son édition de *Dix années d'exil*, p. 403).

bleau ; on lui fit dire, ainsi qu'à son frère qui l'accompagnait, qu'ils seraient arrêtés s'ils y restaient. Avant la démarche de M^{me} Récamier, qui demanda à la reine Hortense de faire parvenir la requête de M^{me} de Staël à son destinataire ¹, il faut donc placer une tentative d'Auguste de Staël pour remettre lui-même ce document. Et cela nous permet d'appuyer l'hypothèse de M. Gautier qui le date de cette époque, contre lady Blennerhasset qui lui attribue une date antérieure.

Signalons encore un malentendu entre M^{me} de Staël et Savary au sujet de ses lieux de séjour. Nous venons de voir que M^{me} de Staël déclare avoir été autorisée par les ministres et les préfets à vivre à quarante lieues de Paris. Une décision ministérielle du 24 novembre 1808 lui assignait 50 lieues, et une note du 14 juin 1809 la confirme. Mais une autre note du même dossier fait allusion à une décision du 8 mars 1810 — Fouché était encore en fonctions — d'après laquelle M^{me} de Staël aurait été autorisée à demeurer à quarante lieues et non plus à cinquante ². Savary, qui avait succédé en juin à Fouché, ne semble pas l'ignorer, mais il affirme, dans sa réponse à la baronne, que ce fut là une simple tolérance de son prédécesseur, ne révoquant pas les dispositions prises à son égard. A quoi bon jouer sur les mots ? Pourquoi même invoquer une décision régulière ? L'arbitraire qui dictait celle du duc de Rovigo lui fit offrir à M^{me} de Staël l'Amérique ou Coppet. On sait qu'elle choisit le château familial. « Un sentiment profond m'attirait toujours vers Coppet, écrit-elle, malgré les peines qu'on m'y faisait éprouver » ³.

¹ Cf. Gautier, p. 254.

² Arch. nat., F⁷ 6331. — ³ *Dix années d'exil*, p. 160.

* * *

Les peines vinrent trop vite, mais, de l'aveu même de M^{me} de Staël, ce fut avec un sentiment de réconfort dans le cœur qu'elle revit la grande maison, le parc et cette contrée à laquelle l'attachaient tant de souvenirs. Ce fut presque légèrement qu'elle sauta de la berline ; un instant, Savary et *De l'Allemagne* furent oubliés. « En revenant à Coppet, traînant l'aile comme le pigeon de La Fontaine, je vis l'arc-en-ciel se lever sur la maison de mon père ; j'osai prendre ma part de ce signe d'alliance. » Dans *Dix années d'exil*, elle fait suivre ces lignes-là de celles-ci : « J'étais alors presque résignée à vivre dans ce château, en ne publiant plus rien sur aucun sujet ».

Savary ne lui laissa pas le temps de mûrir les sentiments de renoncement auxquels elle était portée. Le 18 octobre, il adressait au préfet du Léman, le baron Claude-Ignace de Barante, une lettre lui annonçant l'arrivée de M^{me} de Staël ; il lui enjoignait de se procurer des renseignements sur les personnes qu'elle recevrait, sur l'esprit et sur l'objet des réunions qui pourraient avoir lieu chez elle. Enfin le ministre de la Police ordonnait au préfet de l'aviser dans le cas où elle tenterait de réimprimer *De l'Allemagne*¹.

Dans *Dix années d'exil*, M^{me} de Staël ne fait allusion qu'à l'éloignement de ses fils : « Le premier ordre que reçut le préfet de Genève fut de signifier à mes deux

¹ Arch. nat., F° 6331 ; cf. Welschinger 367. *De l'Allemagne* fut réimprimé à Londres en 1813.

filis qu'il leur était interdit d'entrer en France sans une nouvelle autorisation de police. » La lettre de Savary que nous avons citée réclame des mesures plus rigoureuses. Les Archives nationales conservent une lettre de Barante du 27 octobre qui semble lui répondre en lui notifiant l'exécution des ordres reçus. Mais, avant cette lettre du 27, Barante en avait écrit une autre, dont il est difficile de préciser la date, et que voici :

« Monseigneur,

« J'ai reçu la lettre que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'adresser le 18 de ce mois, et par laquelle Elle m'annonce que M^{me} de Staël a reçu l'ordre de retourner à Coppet avec ses enfans.

« Votre Excellence me charge de faire connaître à M^{me} de Staël qu'elle ne doit point, ainsi que ses enfans, rentrer en France sans une autorisation expresse, et, dans le cas où elle et ses fils quitteraient Coppet, Votre Excellence me prescrit de l'en informer.

« Les ordres de Votre Excellence seront ponctuellement exécutés, en tout ce qui peut dépendre de moi. Je n'ai eu connaissance que depuis hier de l'arrivée de M^{me} de Staël à Coppet. Ses deux fils y sont avec elle, et l'aîné s'est présenté devant moi pour m'en informer. Je lui ai notifié et l'ai prié de faire savoir à Madame sa mère la défense qui leur est faite de revenir en France.

« Mais, Monseigneur, il me paraît indispensable que vos intentions me soient encore plus clairement connues pour qu'elles puissent être suivies sans aucune difficulté.

« Sans doute, j'ai dû penser que la défense de revenir en France n'emportait pas la prohibition de venir à Genève,

qui est éloignée de moins de deux lieues de Coppet, et où M^{me} de Staël a une partie de sa famille, et a, depuis 1803, occupé presque chaque année un appartement. Je pouvais considérer peut-être comme une décision applicable à la circonstance présente celle qui m'a été transmise le 1^{er} vendémiaire an 14 au nom du prédécesseur de Votre Excellence. Par lettre du 16 fructidor précédent, dont je joins ici copie, il m'avait été recommandé de ne délivrer à M^{me} de Staël aucun passeport pour *rentrer en France*. Je demandai le 22 fructidor les explications qui m'étaient nécessaires pour savoir si la ville de Genève, faisant partie du territoire français, était comprise dans la prohibition générale de *rentrer en France*; il me fut répondu, le 1^{er} vendémiaire, qu'elle pourrait *habiter à Genève comme par le passé*. Je joins également ici copie de cette lettre.

« Cependant, Monseigneur, quelle que soit l'autorité d'une décision sur une question qui se présentait dans les mêmes termes qu'à présent, je crois qu'il est de mon devoir de demander à Votre Excellence si je dois donner, en cette occasion, à ces mots : *rentrer en France*, la même interprétation qui lui fut donnée en l'an 14.

« Dans le ministère rigoureux qui m'est imposé, il importe, Monseigneur, que je connaisse avec précision la mesure de ce qui m'est prescrit, afin que je ne sois ni plus sévère, ni plus indulgent que je ne dois l'être, et que je puisse me conformer exactement à vos intentions.

« Je dois aussi, Monseigneur, faire observer à Votre Excellence que le lieu de Coppet ne fait partie ni de mon département, ni même du territoire français; il est situé en Suisse, dans le canton de Vaud, à très peu de

distance au delà de notre frontière. Mais quelle que soit sa proximité, Votre Excellence sentira aisément que l'action de la police ne pouvant s'exercer directement sur un territoire étranger, la surveillance y est nécessairement plus imparfaite, et les renseignements plus incertains. Je m'empresserai, Monseigneur, de recueillir tous ceux que je pourrai me procurer sur les différens objets rappelés dans votre lettre, et lorsqu'ils seront de nature à mériter votre attention, je les mettrai sous les yeux de votre Excellence.

« Agréez, Monseigneur, l'hommage de mon profond respect.

« Le préfet du Léman, baron de l'Empire,

[Signé :] « BARANTE »¹.

Le 27 octobre, une autre lettre du préfet du Léman avisa le ministre de la Police qu'il avait transmis ses ordres à M^{me} de Staël. Il l'informa, d'autre part, que la veille — soit le 26 octobre — elle était venue à Genève pour recevoir ses instructions. Sur une demande de M^{me} de Staël, M. de Barante avait déclaré qu'il attendait une réponse du ministre pour lui faire savoir si le séjour de Genève lui serait permis. La réponse fut favorable. Le duc de Rovigo le notifia en marge du document que nous venons de lire, par ces mots, tracés de sa main : « Accordé Genève seulement ». Le même document porte encore, mais d'une autre écriture : « Deschamps. Répondre » et au-dessous : « Ecrit le 31 8^{bre} pour accorder l'autorisation ». Peu après, sur un avis du duc de Feltre, ministre de la Guerre, qui signalait l'installation de M^{me} de Staël à Genève en vue

¹ Biblioth. de Genève, ms. supp. 382.

d'y passer l'hiver, Rovigo écrivait à son collègue : « Le séjour de cette dame dans cette ville a été autorisé »¹.

M^{me} de Staël ne faisait pas de distinction entre Coppet et Genève. L'un et l'autre n'élevaient-ils pas autour d'elle les murs d'une prison ? A peine venait-elle de prendre une décision qui la ramenait dans son pays, qu'elle écrivait à son amie la duchesse de Saxe-Weimar : « La saison étant trop avancée pour s'embarquer, j'ai préféré Genève pour cet hiver »². La tâche du préfet chargé d'espionner M^{me} de Staël devait en être facilitée. Il le marque lui-même le 25 novembre au ministre de la Police³ :

« Monseigneur.

« Conformément à la décision de Votre Excellence qui permet à M^{me} de Staël de venir à Genève et de laquelle j'avais donné connaissance à cette dame, ainsi que j'ai eu l'honneur de Vous le marquer, elle a quitté le séjour de Coppet pour venir s'établir en cette ville. Elle y occupe un appartement et se propose d'y passer tout le tems de l'hiver.

« Je crois, Monseigneur, qu'il doit en résulter quelque avantage. Toute surveillance sera plus facilement exercée ici que dans un lieu qui est, comme j'ai eu l'honneur de le dire à Votre Excellence, situé hors du territoire de

¹ Cf. Welschinger, p. 374.

² Lettre du 10 octobre 1810, (*Coppet et Weimar*, p. 175.)

³ La lettre porte, en tête, de trois écritures différentes : « M. Deschamps lui répondre — N° 6991 — Rép. le [?] Décembre 1810 ».

l'empire et, par conséquent, hors de toute action de l'administration et de la police.

« La transmission de vos ordres, si vous en avez quelques-uns à faire parvenir à M^{me} de Staël, sera aussi plus prompte et plus immédiate tant qu'elle sera placée aussi près de moi.

« Quoique j'aie été bien imparfaitement informé, Monseigneur, de ce qui a pu se passer à Coppet depuis que M^{me} de Staël y était revenue, je crois pouvoir assurer à Votre Excellence qu'elle ne s'y est occupée de rien qui puisse mériter un reproche ou même motiver des soupçons.

« Elle n'a auprès d'elle que ses enfans et les personnes qui, depuis plusieurs années, font partie de sa maison. Elle a reçu plusieurs visites de personnes domiciliées à Genève. La plupart sont ses parens ou d'anciens amis d'elle et de sa famille; et, d'ailleurs, en lui rendant, à l'occasion de son retour, cette espèce de devoir, ils n'y ont passé que quelques momens.

« En quittant Coppet, et avant de rentrer à Genève, elle a passé un jour et demi chez une de ses parentes, dans une campagne à une demi-lieue de Genève.

« J'ai cru, Monseigneur, devoir mettre ces détails sous les yeux de Votre Excellence. Je serai exact à Vous informer de tout ce qui me paraîtra mériter de Vous être connu.

« Je suis avec un profond respect, Monseigneur, de Votre Excellence, le très humble et très obéissant serviteur.

« Le Préfet du Léman,

[Signé :] « BARANTE.

« Genève, 25 novembre 1810 »¹.

¹ Bibl. de Genève.

A vrai dire, M. de Barante avait ses entrées à Coppet ; sans doute, il lui répugnait d'y exercer son ministère, bien que M^{me} de Staël, à propos de sa destitution, ait tracé de lui ce portrait : « Le préfet de Genève fut destitué et l'on crut assez généralement que c'était à cause de moi. Il était de mes amis, néanmoins il ne s'était pas écarté des ordres qu'il avait reçus. Bien que ce fût un des hommes les plus honnêtes et les plus éclairés de France, il entraînait dans ses principes d'obéir avec scrupule au gouvernement qu'il servait » ¹. Et M^{me} de Staël rappelait le chagrin qu'elle eut à passer pour avoir été « la cause de la destitution d'un tel homme ». « Il fut généralement regretté dans son département, et, dès qu'on crut que j'étais pour quelque chose dans sa disgrâce, tout ce qui prétendait aux places s'éloigna de ma maison, comme on fuit une peste » ².

* * *

Ce fut le baron Capelle qui succéda à M. de Barante. M^{me} de Staël n'eut pas à y gagner. M. de Barante avait montré dans sa carrière beaucoup de mesure et de pondération. Dans la sienne, le préfet Capelle donnait les preuves d'un esprit insinuant et désireux de réussir ; dès le 18 brumaire, il avait suivi la fortune de Bonaparte ; par Chaptal, qui appréciait son intelligence, il

¹ Cf. notre article, *La surveillance spéciale en 1807 dans le département du Léman*, dans *La Révolution française*, N° de fév. 1908.

² *Dix années d'exil*, p. 157.

était entré dans l'administration d'Etat. Préfet à Livourne en 1808, il y rencontra la grande-duchesse de Toscane, sœur de l'empereur, et leurs relations devinrent assez étroites pour que Napoléon jugeât prudent de les suspendre en envoyant Capelle administrer le Léman.

Si les Genevois n'eurent guère à se plaindre de leurs rapports avec lui, il n'en fut pas de même de M^{me} de Staël. La surveillance de ses faits et gestes devint plus étroite.

Le 8 mars 1811, quelques jours après son installation, Capelle adressa au duc de Rovigo une lettre confidentielle¹ dans laquelle — après un jugement de première vue sur les Genevois — il fait sa cour au ministre en lui narrant une conversation avec la célèbre baronne.

« *Confidentielle.*

« A. S. E. Monseigneur le Duc de Rovigo,
Ministre de la Police générale.

« Monseigneur,

« J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que je suis à Genève et installé dans mes fonctions depuis dix jours.

« J'ai déjà vu toutes les personnes qui marquent ou ont de l'influence dans cette ville. Je me suis attaché à les observer pour les bien connaître, pour découvrir les véritables manières et les véritables causes de cet esprit d'*anglomanie* et d'opposition qu'on remarque encore ici, pour découvrir les moyens de le combattre et de parvenir à le vaincre.

¹ Bibl. de Genève.

« Le Genevois est essentiellement raisonneur. il faut jaser avec lui et tout mettre en œuvre pour le persuader et le ramener au but qu'on se propose. C'est ce que j'ai déjà commencé, que je m'efforcerai de continuer.

« Il est tout-à-fait important de lui inspirer de la confiance en même temps que de lui montrer de la force, que de lui montrer qu'on sait et voit tout, mais qu'on ne veut s'en servir que pour son bien.

« Déjà plusieurs, même des plus influents, soit qu'ils l'aient cru nécessaire, soit du fond du cœur, se sont empressés de me parler dévouement à Sa Majesté, et quelques-uns même de renchérir sur ce que me dictait mon enthousiasme pour l'auguste maître que je sers.

« Je m'occupe à organiser une police secrète qui n'avait jamais existé ici, qui est indispensable, mais qui sera difficile parce qu'il faut en créer les premiers éléments¹.

« Dans les soirées où l'on s'est empressé de m'inviter et où je suis allé, parce que c'est là qu'on peut le mieux étudier le Genevois, j'ai déjà rencontré plusieurs fois M^{me} de Staël. Je ne l'avais jamais vue et cependant, et malgré qu'elle se soit sûrement aperçue de l'attention que je mettais à l'éviter, elle s'est attachée à venir à moi avec obstination. Elle a si peu de mesure dans ses manières ! elle en a mis cependant dans les courtes conversations que je n'ai pu éviter et que je n'ai pas été fâché d'avoir avec elle parce qu'il faut bien l'observer.

« Elle m'a beaucoup parlé de son ouvrage sur l'Allemagne ; elle était surtout curieuse de savoir si l'empe-

¹ Ceci est une erreur : une police secrète, rémunérée en partie par les négociants, avait été utilisée longtemps avant la gestion de Capelle. Cf. *Le commerce et l'industrie à Genève pendant la domination française*, p. 54.

reur l'avait lu lui-même. J'éludai de répondre ; enfin, et pour me forcer sans doute à m'expliquer : « Monsieur, « s'il l'avait lu, il ne l'aurait pas défendu, car il n'y avait « pas un seul mot contre lui. »

« A cela j'ai cru devoir répliquer : « Madame, l'empereur, trop grand pour ne pas mépriser ce qui lui serait « personnel, aura sans doute été blessé de ce que l'ouvrage « contenait d'offensant pour le peuple français. »

« J'ai saisi cette occasion pour lui faire sentir combien il serait fâcheux, même pour elle, que son ouvrage fût imprimé en tout ou en partie dans quel pays que ce fût. Elle a protesté avoir pour l'empereur pris toutes les précautions possibles. Je lui ai dit que, puisqu'elle m'en donnait l'assurance aussi positive, je m'empresserais de l'écrire. Ceci a paru l'inquiéter ; elle tenait surtout à ce que je n'écrivisse rien avant d'avoir eu avec elle, chez elle ou chez moi, une longue conversation. C'était dans les premiers jours ; elle a, depuis, employé tous les moyens, m'a parlé, m'a fait parler pour que je la reçusse ou que je fusse la voir afin d'en venir à cette conversation. Il est possible que je consente à ce dernier moyen ; il me paraît tout-à-fait nécessaire que j'aie avec elle une conversation dans laquelle, n'étant gênée par la présence de personne, elle pourra se livrer à l'abandon qui lui est naturel et me montrer davantage ses secrètes pensées.

« D'après ce qu'elle m'a dit, je dois conclure qu'il est resté à Vienne quelques portions de son ouvrage ¹.

« J'ai lieu de croire aussi, mais sans pouvoir encore bien l'affirmer, qu'elle en a conservé un premier manuscrit. C'est ce que je m'attacherai à mieux savoir.

¹ Cité par M. Pingaud dans la *Revue de Paris* depuis les mots « Je ne l'avais jamais vue ».

« De ce que j'ai remarqué et de tout ce qu'on m'a dit, je dois induire qu'elle devient bien plus prudente et qu'elle sent la nécessité de le devenir encore davantage.

« En général, elle ne jouit ici d'aucune considération réelle. On la reçoit et on va chez elle parce qu'elle amuse et que les Genevois aiment les bals et les fêtes. Mais on redoute ses inconséquences et on blâme son peu de retenue.

« Je ne tarderai pas à ajouter à ces premiers aperçus : je serai exact et empressé à mettre sous les yeux de Votre Excellence tout ce qui me paraîtra de quelque intérêt et sur Genève, et sur M^{me} de Staël, et sur ses alentours. Je ne connais pas encore assez ceux-ci pour en écrire ; il est bien, cependant, que Votre Excellence sache que Benjamin Constant, qui est venu passer ici trois semaines, vient d'en repartir pour l'Allemagne avec sa femme qui l'a épousé depuis peu en troisième divorce.

« Je prie Votre Excellence de me donner ses instructions et ses ordres et d'agréer l'hommage de mon profond respect.

« Son dévoué serviteur,

[Signé :] « CAPELLE

« Genève 7 mars 1811.

préfet du Léman. »

Cette lettre porte en tête, de la main de Savary : « A M. Desmarests pour répondre au sujet de M^{me} de Staël », et, à côté, d'une autre écriture : « Lui répondre qu'il doit voir M^{me} de Staël et tâcher de savoir ses intentions sur son ouvrage et, s'il est possible, où est le manuscrit. »

Ce fut au mois de septembre que M^{me} de Staël eut avec Capelle l'entretien qu'elle lui avait demandé. Le

préfet ne resta pas indifférent à son sort, ainsi que le prouve la lettre suivante ¹, adressée au ministre de la Police.

« *Confidentielle.*

« A S. E. Monseigneur le Duc de Rovigo,
ministre de la Police générale.

« Monseigneur,

« M^{me} de Staël est venue hier soir chez moi, comme j'avais eu l'honneur de vous l'annoncer, et voici le résumé d'une fort longue audience. Je vais vous donner ce résumé avec quelques détails, d'abord parce que je crois nécessaire que Votre Excellence les connaisse, et ensuite par un motif qui m'est particulier. M^{me} de Staël m'a dit que j'étais le seul fonctionnaire public, le seul être qui se fût montré insensible à son malheur. Elle paraît persuadée que je la traite avec une injuste rigueur, que je mets de l'inimitié dans tout ce que je fais ou ce que j'écris la concernant. Cette opinion de sa part m'importe peu ; je ne suis même pas fâché qu'elle la conserve, parce que la crainte qui en résulte la contient ; mais c'est une obligation de plus imposée à ma délicatesse de vous dire tout ce qui peut lui être favorable et tout ce qu'elle croit devoir adoucir son sort.

« Elle est accablée à un point extrême par l'idée de quitter la France, ses affections. d'aller s'ensevelir en Amérique. Mais supporter plus longtemps sa position actuelle lui paraît au-dessus de ses forces : sa santé en souffre, son génie s'en éteint ; elle craint d'ailleurs

¹ Bibl. de Genève.

qu'elle n'empire et elle est, à ce sujet, tourmentée de mille terreurs qui la décident à partir. « Cependant, « m'a-t-elle dit à plusieurs reprises, mon sort est-il donc « désespéré ? N'ai-je aucun moyen de le changer ? L'em- « pereur sait bien que je suis sans haine, sans ressenti- « ment, que la moindre faveur, le moindre adoucisse- « ment me ramènerait à lui et me ferait lui consacrer « toutes mes facultés. » Je rapporte ses propres paroles.

« Elle m'a ensuite pressé, conjuré pour qu'en demandant ses passeports pour l'Amérique, je misse encore sous les yeux de Votre Excellence sa demande d'un passeport pour l'Italie. Elle ne tient, dit-elle, à l'obtenir que parce que ce serait une grâce, une faveur qui lui rendrait le courage, l'espérance, et qui lui permettrait d'en témoigner sa reconnaissance.

« Voici quelques raisons déduites et de ce qu'elle m'a dit et de ce que je savais : son imagination ardente se croit comme en prison à Genève et à Coppet, pays qu'elle déteste pour leur monotonie et parce qu'elle est forcée d'y vivre. Ce qui, pour une autre, ne serait qu'un peu de gêne est, pour sa tête exaltée, un sujet de désespoir. Impossible qu'elle écrive dans une telle situation.

« D'autre part, parmi les Genevois et les Suisses qu'elle voit, il en est qui exercent sur elle de l'influence ; ce sont de vieux amis de son père, qui la repaissent sans cesse de l'idée de sa dignité, de son honneur, de l'espèce de lâcheté qu'il y aurait, après s'être montrée comme elle l'a fait, à tenir aujourd'hui un langage contraire, à devenir l'adulatrice de la puissance qui l'a persécutée.

« En Italie, des considérations, cette sorte de respect humain ne la retiendraient pas. Là, on pense différemment, on ne la connaît point ou on la connaît bien

moins ; la voyant libre, on croirait sa disgrâce finie et c'en serait assez.

« Suivra-t-elle ces dispositions ? je dois le croire sans oser en répondre. Cependant j'observe que, pour un peu qu'on tînt à ce qu'elle consacra sa plume à célébrer les merveilles de ce règne, il y aurait peu d'inconvénients à lui accorder ce qu'elle demande, attendu que si, une fois en Italie, elle se conduisait mal ou manquait à sa promesse, on aurait tous les moyens de la remettre dans la position où elle est aujourd'hui, ou de la réduire à s'embarquer, car je pense bien qu'un être aussi remuant, qui associe à une imagination aussi active, aussi féconde, un aussi grand besoin de mouvement et de bruit, doit être, ou rallié à la cause de la nouvelle dynastie, ou contenu par une grande sévérité, ou éloigné.

« C'est à Milan, ou à Florence, ou à Rome qu'elle voudrait qu'on lui permît d'aller ¹.

« J'ai dit, Monseigneur, et tout ce que j'ai cru de nature à appuyer les instances de M^{me} de Staël et tout ce que mon devoir, mon dévouement à Sa Majesté m'ordonnaient de placer à côté de ces instances.

« J'en viens à son départ pour l'Amérique. Elle y paraît décidée, si on lui refuse sa dernière espérance. Elle voudrait l'effectuer sur la frégate *La Constitution*, dernièrement arrivée à Cherbourg, porteur d'un envoyé des Etats-Unis, et qui va bientôt repartir de ce port. Le consul de cette nation doit la prévenir du jour du départ ; elle attend incessamment cet avis et craint que, du jour où il lui parviendra, elle n'ait le temps d'attendre ses

¹ Cité par M. Pingaud depuis : « Mais supporter plus longtemps... »

passeports. Se rendre à Cherbourg avec un passeport provisoire de moi ne lui présente pas assez de sécurité. Elle voudrait que Votre Excellence consentit à m'envoyer de suite ses passeports pour l'Amérique, qui resteraient en mes mains et que je ne lui délivrerais qu'au moment de son départ et qu'au vu de la lettre ou du consul ou du capitaine américain.

« Les personnes qu'elle voudrait emmener avec elle sont M. Albert de Staël, son fils cadet, M^{lle} de Staël, sa fille, M. Auguste-Guillaume Schlegel, un homme d'affaire autrefois valet de chambre, un valet de chambre, un cuisinier, une femme de chambre, un domestique de son fils Albert.

« Je prie Votre Excellence d'agréer l'hommage de mon profond respect et de mon dévouement.

« Le préfet du Léman,

[Signé :] « Le B^{on} CAPELLE.

« Genève, 30 Septembre 1811. »

On aura remarqué l'allusion de Capelle à la plume de M^{me} de Staël ; quel triomphe ç'eût été pour le préfet que d'amener à l'empereur, captives volontaires, cette plume et cette femme ! Il s'y employa de son mieux. M^{me} de Staël affirme qu'il vint chez elle à plusieurs reprises, la priant « d'écrire pour l'empereur, ne fût-ce qu'une feuille de quatre pages », ou de chanter la naissance du roi de Rome. Elle s'en tint à faire des vœux pour que la nourrice de ce dernier fût bonne ¹.

Sans réponse à ces questions, Capelle les renouvela un mois et demi plus tard :

¹ Cf. *Dix années d'exil*, p. 159, *Coppet et Weimar*, p. 175, Gautier, p. 286.

« A S. E. Monseigneur le Duc de Rovigo, ministre de la Police générale.

« Monseigneur.

« M^{me} de Staël, désolée de n'avoir pas de réponse à sa demande de passeports, est venue me prier de faire parvenir à Votre Excellence la lettre ci-jointe. Je n'ai pas cru devoir m'y refuser.

« Elle m'a renouvelé les protestations dont j'ai déjà eu l'honneur de vous faire part dans ma lettre du 30 du mois dernier. Elle paraît de plus en plus sentir sa position, de plus en plus disposée à expier le passé.

« Elle habite toujours Coppet; l'incertitude où elle est de son sort l'a empêchée de faire des arrangements pour passer l'hiver à Genève.

« L'alternative, si on daignerait lui accorder des passeports pour l'Italie ou si elle n'en obtiendrait que pour l'Amérique, la supposition tirée de l'espérance qu'elle assure que Votre Excellence a donnée à son fils de permettre que le sieur Schlegel l'accompagnât, ont ramené celui-ci à Coppet depuis quelques jours.

« Comme, d'après la même assurance, à laquelle je n'ajouterai cependant pas trop de foi, je n'avais pas cru devoir me refuser à comprendre ce Schlegel dans la demande que j'ai eu l'honneur de vous faire le 30 octobre des passeports de cette dame pour l'Amérique, j'ai pensé aussi que je pouvais, jusqu'à la réponse de Votre Excellence, ne point signifier de nouveau au premier l'ordre de s'éloigner. D'ailleurs, il s'est bien gardé de paraître sur le sol français.

« Je suis toujours d'avis que sa présence auprès de

M^{me} de Staël est nuisible, si, surtout, elle obtenait la permission d'aller en Italie; non que je le croie un homme bien méchant, ni bien dangereux, mais il est à l'excès imbu de l'esprit *germanique, anti-français*, et, quoiqu'il soit tout-à-fait aux ordres de la dame de Staël, dont il se dit l'affranchi, son érudition, jointe à un caractère ferme, exercent de l'influence sur elle qui manque de l'un et de l'autre.

« Son isolement continue et va croissant. M. de St-Priest, ainsi que Mesdames ses filles, ont cessé toute relation avec elle ¹. Le vieux M. de Noailles, qui la voyait beaucoup, n'ose plus y aller. Les Genevois, même les plus affidés, cherchent et trouvent mille prétextes pour ne point aller à Coppet, ne point la recevoir, enfin pour l'éviter. Tout concourt à lui rendre sa position insupportable. C'est un sujet de désespoir pour une tête comme la sienne. Aussi suis-je de plus en plus persuadé que, si on croit qu'elle vaille la peine d'être conquise au gouvernement, l'occasion est propre.

« Il paraît, d'après ce qu'elle m'a dit, qu'en supposant qu'elle soit réduite à aller en Amérique, elle n'y emmènera pas son fils cadet (Albert) et qu'elle s'attache de nouveau au projet qu'elle avait montré et dont j'avais, je crois, eu l'honneur de vous faire part il y a trois ou quatre mois, de l'envoyer au service de la Suède et de l'y envoyer très prochainement.

« Elle dit, dans la lettre qu'elle écrit à Votre Excellence, que le retard qu'a éprouvé sa demande de passeports a

¹ M^{me} de Staël assure dans *Dix années d'exil* que ce fut à la demande expresse de ses filles, appuyées par elle-même; que M. de St-Priest renonça à lui rendre visite.

fait manquer son passage en Amérique, que la saison devient trop avancée pour qu'elle puisse s'y exposer avant le retour du printemps. L'extrême *poltronnerie* qui lui est propre entre bien pour quelque chose dans cette résolution¹ ; mais je crois que l'espérance qu'elle ne sera pas réduite à quitter l'Europe, y entre pour davantage.

« Je prie Votre Excellence d'agréer l'hommage de mon respect et de mon dévouement.

[Signé :] « Le Baron CAPELLE,

préfet du Léman.

« Genève. le 12 novembre 1811 ».²

A la lettre du préfet était jointe celle de M^{me} de Staël, qui demande un adoucissement à son sort et se termine sur ces lignes : « Je supplie Votre Excellence de mettre ma demande sous les yeux même de l'empereur ; Sa Majesté a daigné dire à mon fils à Chambéry que toujours elle me permettrait le séjour de l'Italie ; je ne puis me persuader qu'elle veuille réduire au désespoir une femme qui ne peut plus inspirer à personne que de la pitié. »

Quelques années auparavant, en effet, — le 30 décembre 1807 — Auguste de Staël avait eu audience de l'empereur ; il l'a lui-même narré dans la préface des *Œuvres*. « Qu'elle aille partout où elle voudra, lui avait dit Napoléon en parlant de sa mère, à Rome, à Naples, à Vienne, à Berlin, à Milan, à Londres même faire des libelles. Il n'y a que votre mère qui soit malheureuse lorsqu'on lui laisse toute l'Europe »³. Les circonstances avaient changé ; la sévérité s'était accrue. Schlegel, l'ami, le

¹ Cf. ci-dessus p. 22. — ² Bibl. de Genève.

³ Cf. Gautier, p. 230.

confident, fut obligé de quitter Coppet. M^{me} de Staël protesta. « Le préfet, dit-elle, m'objecta ses opinions littéraires... En comparant la *Phèdre* d'Euripide à celle de Racine, il avait donné la préférence à la première. C'était bien délicat pour un monarque corse de prendre ainsi fait et cause pour les moindres nuances de la littérature française. Mais, dans le vrai, on exilait M. Schlegel parce qu'il était mon ami, parce que sa conversation animait ma solitude et que l'on commençait à mettre en œuvre le système qui devait se manifester, de me faire une prison de mon âme, en m'arrachant toutes les jouissances de l'esprit et de l'amitié »¹.

L'hiver 1811-1812 fut, pour M^{me} de Staël, rempli de tristesse et d'amertume. Elle songeait avec douleur à ceux qui souffraient à cause d'elle, à Schlegel expulsé, à M^{me} Récamier exilée à Châlons; elle constatait les défections et tremblait pour ceux qui demeuraient fidèles à son amitié. Sans doute l'état de sa santé était pour quelque chose dans ses angoisses. Elle essayait de se distraire en combinant un voyage. « Je passais ma vie à étudier la carte d'Europe pour m'enfuir, comme Napoléon l'étudiait pour s'en rendre maître, et ma campagne, ainsi que la sienne, avait toujours la Russie pour objet »².

Le mariage secret de M^{me} de Staël avec le jeune et séduisant lieutenant de Rocca, ses couches, qu'elle n'avait pas réussi à dissimuler, ne contribuaient pas à lui ramener la sympathie des Genevois. Dans son important ouvrage sur *M^{me} de Staël et Napoléon*, M. Gautier a cité plusieurs lettres du préfet du Léman et du commissaire

¹ *Dix années d'exil*, p. 162.

² *Ibid.*, p. 164.

spécial de police, le baron de Melun, relatives à ces événements. Nous avons retrouvé dans un autre dossier conservé aux Archives nationales¹ trois lettres confidentielles de Capelle relatives à la fuite de M^{me} de Staël. Elles étaient adressées à Montalivet, ministre de l'Intérieur. Le premier de ces documents ne porte pas le nom du destinataire, mais la minute d'une réponse qui lui est annexée ne permet pas de douter qu'il ait été destiné, lui aussi, à Montalivet.

« *Confidentielle.*

« Monseigneur,

« Je dirais difficilement à Votre Excellence combien je suis sensible à l'obligeance et à l'empressement qu'elle a mis à me rassurer sur la crainte que j'avais de lui avoir déplu ! je ne le suis pas moins à la bonté et à l'indulgence qu'elle me témoigne.

« Vous savez peut-être déjà, Monseigneur, que M^{me} de Staël a fui précipitamment de Coppet où elle était depuis trois mois. C'est la première fois qu'elle a mis dans un acte de sa vie adresse et mystère. Elle gardait, depuis assez longtemps, beaucoup le lit et tout le monde la croyait malade, les uns parce qu'ils avaient encore foi à son hydropisie, dont elle avait toujours soin de montrer les signes apparents, les autres, qui savaient qu'elle avait bien et duement accouché d'un garçon dans le milieu d'avril dernier, parce qu'ils savaient aussi qu'elle avait dû commettre bien des imprudences pour cacher cet événement. Il paraît que c'est la publicité qu'il avait

¹ F⁷ 3681¹.

acquis, le scandale qui en résultait à Coppet et à Genève, où on est fort sévère, où le public ne l'aime pas plus qu'il ne l'estime, et la honte qu'elle en a éprouvée, qui ont été les dernières causes déterminantes de son départ.

« Il a eu lieu le mercredi au soir 27 mai. Son fils Albert et sa femme de chambre ne l'ont suivie que le 29 au soir : elle les devait attendre à un point donné; je ne l'ai su et n'ai pu en rendre compte que le premier juin ; mais c'était assez tôt pour qu'on ait été à temps de la faire arrêter en Allemagne si on l'a voulu. Il paraît certain, malgré que ses amis cherchent à répandre et aient l'air de croire qu'elle n'a été qu'aux bains de Schintznach ¹ (Suisse), il paraît certain, dis-je, qu'elle est partie pour s'expatrier, qu'elle cherchera d'abord à arriver à Odessa pour de là passer en Angleterre.

« J'ai donné à la police bien des renseignements et sur la route que tout annonce qu'elle tiendra et sur le nom sous lequel je crois qu'elle voyage. J'ai aussi envoyé les signalements de ceux qui l'accompagnent.

« J'ai été fort contrarié de ne pas le savoir plus tôt, mais ce n'a point été de ma faute ; elle était à Coppet où elle [était] autorisée à résider habituellement. Or Coppet est [en] Suisse ; toutes les autorités y sont à sa dévotion ; elle a trompé même des gens de sa maison, en disant qu'elle allait dîner et passer deux jours dans une campagne voisine, et en partant dans une calèche de promenade. Il n'est donc pas étonnant qu'elle ait caché facilement sa fuite à la personne qui me rend ordinairement compte de ce qui se passe à Coppet lorsque elle y est. Au surplus, eût-elle été à Genève, je n'avais point ordre d'empêcher son départ, mais seulement d'en informer.

¹ Capelle écrit *Schenitzzenow*.

« J'entre dans tous ces détails afin que Votre Excellence ne croie point que, dans cette circonstance, mon zèle et mon activité aient été en défaut.

« Elle a emmené sa fille et son fils cadet ; son fils aîné est resté [à] Coppet.

« C'est le seul événement qui mérite de vous être rapporté. Nous sommes ici dans la plus grande tranquillité, dans la plus grande confiance aux événements à venir et au grand homme qui les dirige. Jamais, depuis leur réunion, les Genevois n'ont montré un meilleur esprit : plus de sots discours, plus de sottes conjectures et je suis presque content d'eux.

« Nous n'avons pas la moindre inquiétude pour les subsistances. Toutes les apparences de la récolte sont belles et les blés baissent d'une manière très sensible.

« Je prie Votre Excellence d'agréer l'hommage de mon dévouement et de mon respect.

[Signé :] « Le Baron CAPELLE,

préfet du Léman.

« Genève, le 6 juin 1812. »

On aura constaté la différence qui existe entre la date du départ de M^{me} de Staël indiquée par le préfet et celle qu'elle donne sur elle-même dans *Dix années d'exil*. M^{me} de Staël parle du samedi 23 et Capelle du mercredi 27. Les deux jours mentionnés correspondent aux dates du mois de mai 1812 : il n'y a donc pas à rechercher une erreur de copie. Lady Blennerhasset et M. Gautier, se basant sur les documents connus jusqu'ici, ont donné, à leur tour, la date mentionnée par M^{me} de Staël. Auguste de Staël, dans une note qui suit le chapitre descriptif de la fuite, ne précise pas. Il relate le départ de son frère

Albert quelques jours plus tard et affirme que c'est à ce moment-là seulement que l'éveil fut donné à la police du préfet du Léman. Le document que nous venons de publier semble appuyer ses dires. Mais Capelle avait quelque intérêt à reculer la date : c'est donc M^{me} de Staël qu'il faut croire.

Voici la minute de la lettre, datée du 17 juin 1812, que reçut Capelle en réponse à la sienne :

« J'ai reçu, Monsieur le baron, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 6 de ce mois, dans laquelle vous m'informez de la fuite précipitée de M^{me} de Staël. Je vous remercie des détails que vous me donnez à ce sujet, ainsi que de ce que vous me dites relativement à l'esprit de votre département et à sa situation pour le rapport des subsistances ; mais je vous ferai remarquer que vous auriez dû me faire connaître plus tôt ce qui regarde M^{me} de Staël. En général, je dois être informé à l'instant même de tous les événements et de toutes les circonstances qui offrent quelque importance, quand même les mesures à prendre ou les instructions ultérieures à donner ne seraient pas dans mes attributions. Je ne vous ferais pas cette remarque, si j'étais moins accoutumé à votre habitude ». ¹

Le préfet avait donné des renseignements plus détaillés à Savary qu'à Montalivet. Il n'était pas encore en possession de la lettre que nous venons de lire qu'il écrivait la lettre confidentielle suivante au ministre de la Police :

¹ Arch. nat. F⁷, 3681 ¹.

« Je n'ai pas perdu un moment pour savoir avec quels passeports et sous quel nom pouvait être partie M^{me} de Staël. Ci-joint copié de la réponse que m'a faite le juge de paix de Coppet. Dans les cercles du pays de Vaud, ce sont les juges de paix qui ont le pouvoir municipal et délivrent les passeports. Si ce fonctionnaire dit vrai, comme j'ai lieu de le croire, il n'est pas probable que M^{me} de Staël soit partie avec des passeports délivrés en décembre 1810 et qui n'étaient valables que pour un an.

« Quelques personnes supposent qu'elle aura pu s'en procurer d'avance pour elle et les siens à Vienne, où elle conserve dans le gouvernement de chauds et puissants amis.

« Mais je m'arrête plus volontiers à la conjecture suivante : j'ai fait rechercher dans les registres de ma préfecture, et j'ai trouvé que le 11 janvier dernier il en a été délivré un à la dame Uginet, née Complainville, femme de l'homme d'affaires de M^{me} de Staël vulgairement appelé Eugène et qui elle-même est dans la maison en qualité de femme de chambre un peu *renforcée*, où elle porte le nom d'*Olive* ; son signalement et même sa stature ont du rapport avec le signalement et la stature de la *baronne* ; cette dame Uginet a, de plus, une fille qui est portée dans le passeport et où elle est dite âgée de 18 ans, âge qui est à peu près celui de M^{lle} de Staël.

« Le passeport n'est — il est vrai — qu'à la destination de Berne, mais rien de plus facile que de l'y faire viser à la légation française où la dame Uginet aura pu se présenter elle-même ; il me paraît donc très probable que c'est avec ce passeport que M^{me} de Staël voyage. Il est délivré et signé par M. Fabry, conseiller de préfecture, qui me remplaçait à cette époque où j'étais en congé à Paris.

« Le mari Uginet, dit Eugène, est parti avec M^{me} de Staël, ce qui rend la conjecture plus probable. Il avait pris, le 26 novembre 1811, dans un moment où il devait aller accompagner Albert de Staël à Stockholm (Suède) un passeport pour cette destination et qui a pu lui servir aujourd'hui. Je transmets ci-joint le talon du passeport délivré le 11 janvier à sa femme, ou, pour mieux dire, copie de ce talon tel qu'il est dans un registre. Je transmets aussi copie du vieux passeport sur le dépôt duquel le nouveau fut délivré ; il servira de plus ample indication.

« Les renseignements que j'ai recueillis, depuis ma lettre du 1^{er} et 2 du courant, coïncident assez avec les détails qu'elle contient. Voici cependant quelques changements et quelques additions. Il paraîtrait que c'est le mercredi au soir 27 mai et non le vendredi 29 qu'elle est partie ; que même une partie des siens l'avait devancée pour l'attendre à un point donné ; que Rocca, son amant, ne l'accompagnera qu'une partie de la route, et que le sieur Schlegel, qui ne doit pas la quitter, aurait fait depuis peu un voyage en Allemagne pour s'assurer du chemin à suivre. Elle serait aussi partie déguisée en femme de chambre ; on suppose qu'il ne serait pas impossible qu'elle se réfugiât, pour se reposer quelque temps et prendre ses moyens ultérieurs, dans une terre du prince de Ligne, son ami, terre située en Autriche.

« Son fils aîné (Auguste) qui, comme j'ai eu l'honneur de le dire à Votre Excellence, est resté à Coppet, assure que sa mère est aux bains de Schintznach. Une demoiselle Rhindal, sorte de dame de compagnie qu'elle a laissée et qui est venue à Genève auprès de sa sœur, donne même assurance ; mais personne n'y ajoute foi et ceux que je dois croire les mieux informés, ceux qui même

étaient habitués à défendre auprès de moi les intérêts de M^{me} de Staël, sont persuadés qu'elle a fui pour s'expatrier et passer en Angleterre. Il n'est depuis hier au soir bruit que de cela à Genève.

« Je n'ai point le signalement de M^{me} de Staël, mais il est trop connu pour que je cherche à y suppléer. Ci-joint sont ceux des sieurs Schlegel, Rocca et Uginet dit Eugène.

« Je n'ai pas non plus, ni n'ai pu me procurer, ni celui de M^{lle} de Staël, ni celui de son frère Albert. La demoiselle est de petite taille, mince et blonde un peu rouge ; Albert a même couleur de cheveux, il est grand d'environ cinq pieds huit pouces et fort mince.

« Il est à observer, relativement à M^{me} de Staël, qui passe pour avoir les cheveux noirs parce qu'elle les a toujours fait teindre, qu'ils sont naturellement rouges : ce pourrait avoir été pour elle un moyen facile de déguisement.

« Je prie Votre Excellence d'agréer l'hommage de mon profond respect et de mon entier dévouement.

« Le préfet du Léman,

[Signé :] « BON CAPELLE.

« Genève, 4 juin 1812. »

Le registre des passeports auquel Capelle fait allusion dans cette lettre est conservé aux archives d'Etat de Genève : il est donc facile de se rendre compte de l'exactitude de ses dires. M^{me} Uginet, native de Malicorne (département de la Sarthe) avait déclaré se rendre à Berne avec sa fille Fanny, pour affaires de famille. Son passeport était tout-à-fait en règle car, à côté de la signature de Fabry, conseiller de préfecture, il portait celui du baron

de Melun, ce commissaire spécial de police nommé, à l'instigation de Capelle, pour la surveillance du Léman. On aura cependant remarqué la digression de Capelle sur la couleur des cheveux de M^{me} de Staël ; or le passeport ne parle pas de cheveux rouges, mais de cheveux châains. C'est là question de détail.

En marge de cette lettre, Savary, facétieux, écrivit en la recevant : « Bon voyage » et, redevenu policier, traça, pour ses bureaux, l'instruction suivante : « En rendre compte par une note anecdotique à l'Emp[ereur]. Cette femme va être signalée pour les agents diplomatiques ».

* * *

Contrairement à la supposition de Capelle, M^{me} de Staël ne fit viser aucun passeport à la légation française de Berne ; M. de Schraut, ministre d'Autriche, lui délivra celui dont elle avait besoin pour se rendre à Vienne, qu'elle ne tarda pas à atteindre. Capelle écrit confidentiellement au ministre de l'Intérieur, le 5 juillet :

« On a déjà eu de Vienne plusieurs lettres de M^{me} de Staël et plusieurs autres qui ont parlé d'elle. Il paraît qu'elle veut y soutenir la fable de son hydropisie, qui cependant lui a laissé faire trois cents lieues sans accident, courant en poste et nuit et jour. C'est sans doute par ses ordres que la *Gazette de Lausanne* d'avant-hier annonçait son arrivée à Bienne et son départ pour les eaux de *Carlsbad*. Ses lettres tendent à faire croire qu'elle a le projet d'aller en Suède, ce qui ne m'empêche pas de persister encore dans l'opinion que j'ai à ce sujet émise à Votre Excellence, que son intention est de pas-

ser en Angleterre. Son fils aîné est toujours à Coppet. Son voyage est une singulière caravane ; elle, femme de 44 ans, avec un amant¹ qui n'en a pas 24 et une fille qui en a 18!!² »

M^{me} de Staël se rendit en Angleterre en passant par la Suède où l'attendait l'amitié de Bernadotte, renforcée par leur antipathie commune pour Napoléon ; deux mois plus tard, Montalivet recevait une lettre du préfet annonçant lui-même l'arrivée de M^{me} de Staël en Suède.

« On a reçu des nouvelles de M^{me} de Staël de la Suède. Je crains bien que sa présence ne soit d'une influence funeste sur le prince royal ! si surtout les inconcevables bruits qui courent sur les plus inconcevables dispositions de ce prince sont fondés ; je parle de ces bruits parce qu'ils ont couru à Genève plus qu'ailleurs et avec des détails trop invraisemblables pour que j'ose les répéter ici.³ »

Cette lettre est datée de Genève, le 29 septembre. C'est le 24 de ce mois-là que M^{me} de Staël était arrivée à Stockholm, venant de Pétersbourg. Le 28 déjà, elle décrivait à Galiffe l'excellent accueil de Bernadotte : « Je ne saurais trop me louer du noble *prince royal* ; il a nommé mon fils son aide de camp et il m'a reçu comme une ancienne amie⁴ ». Elle paya généreusement sa bien-

¹ Capelle partageait l'erreur du public, qui ignorait le mariage secret de M^{me} de Staël et de Rocca.

² Arch. nat. F⁷ 3681¹.

³ *Ibid.* En tête de la lettre il y a cette désignation : « Objets confidentiels ».

⁴ Galiffe, tome II, p. 317.

veillance ; son salon devint le centre d'une véritable intrigue dont le but était la substitution, sur le trône de France, de Napoléon par Bernadotte. Elle agit à côté de la diplomatie ; elle écrit ou dicte à Schlegel cette diatribe violente intitulée *Sur le système continental et sur ses rapports avec la Suède*, qui glorifie Bernadotte, le « véritable héros » du siècle, en l'opposant à Bonaparte ¹.

L'émotion à Paris est évidente. Le duc de Rovigo reprend la correspondance confidentielle avec Capelle, et Capelle, flatté d'être mêlé aux détails même domestiques d'une poursuite, entre dans les vues du policier et lui écrit le 17 février la lettre suivante ² :

« *Confidentielle.*

« A S. E. Monseigneur le Duc de Rovigo,
Ministre de la Police générale.

« Monseigneur,

« J'ai reçu hier 18 la lettre confidentielle que Votre Excellence m'a fait l'honneur de m'écrire le 13 de ce mois. Elle doit être bien certaine des soins que je mettrai à la commission qu'elle me donne : je la regarde comme très difficile, mais j'espère bien y réussir si des circonstances que je ne puis prévoir ne se réunissent pas pour s'y opposer.

« Dès le moment que j'ai su M^{me} de Staël en Suède, je n'ai pas douté que les *affinités préexistantes* entre le prince royal et elle ne devinssent très promptement des

¹ Gautier, p. 335.

² Bibl. de Genève : signalé par M. Pingaud, art. cité.

liens intimes et que ce prince ne l'associât aux intrigues dont il paraît qu'il est dans le Nord un des principaux promoteurs. Non qu'elle ait assez d'énergie ni de consistance pour jouer un rôle influent dans les projets qui exigeraient ou de la conception, ou de la suite, ou qui exposeraient à des dangers, mais parce que sa tête est un véritable *brandon* politique qu'on peut facilement allumer et diriger.

« Je n'ai point cessé depuis de faire observer ici son fils Auguste et je suis assez bien instruit de ce qu'il fait et de ce qu'il dit. Rien, jusques à présent, ne m'annonce qu'il ait cherché un valet de chambre pour sa mère; mais, comme il vient de passer quelques jours à Lausanne, il est possible que ce soit là qu'il ait fait des démarches pour cela; la presque impossibilité d'en trouver un à Genève, jointe à la réputation qu'ont les Suisses d'être meilleurs serviteurs et au désir de faire la commission d'une manière plus secrète et plus sûre, auraient bien pu le déterminer à ce parti. Mais il est possible aussi qu'il n'ait mis ni empressement, ni importance à cette commission de sa mère, pour laquelle sa vénération a diminué depuis les dernières couches de la dame, sa fuite avec le sous-lieutenant de hussards Rocca et surtout les bruits qu'on répand de son mariage secret avec celui-ci dès leur arrivée en Suède.

« Quoi qu'il en soit, je saurai où en est Auguste de Staël pour cela. J'ai déjà fait mes dispositions en conséquence. Quant aux moyens de lui faire jeter les yeux sur le *jeune homme* dont me parle Votre Excellence, ils ne sont pas aisés. Il est si facile d'éveiller les soupçons de quelqu'un qui est dans sa position et qui ne manque d'ailleurs ni de méfiance, ni de finesse! Ne faudrait-il pas que cet

Armand soit ici ? sa présence lèverait, ce me semble, bien des difficultés. Toutes les précautions seraient prises pour empêcher que qui ce fût ne le crût dirigé par moi.

« Toutefois, pendant qu'il est encore à Lyon, on pourrait tenter un moyen qui serait peut-être le meilleur de tous. M^{me} Récamier, qui est dans cette ville (Lyon), est non seulement la plus intime amie de M^{me} de Staël, mais la maîtresse de son fils Auguste. Celui-ci va très souvent faire des courses secrètes et j'ai lieu de croire qu'il y en fera une très prochainement.

« Quelqu'un qui arriverait à ce dernier, recommandé par M^{me} Récamier, serait sûr d'être accueilli le mieux possible, et il est si facile d'intéresser cette dame !

« Ce n'est au surplus qu'une idée que je sou mets à Votre Excellence et qui n'empêchera pas que je n'agisse de mon côté, aussitôt que j'aurai reçu les instructions complémentaires que m'annonce la lettre de Votre Excellence. J'ai déjà préparé quelques moyens.

« Le Sr *Uginet*, dit *Eugène*, cet ancien *factotum* de M^{me} de Staël, nouvellement venu de Suède et qui, depuis son retour, a été l'objet de plusieurs lettres à Votre Excellence, est toujours à Paris ; Votre Excellence l'y fait-elle surveiller ? je lui ai déjà dit que c'était un intrigant fort adroit¹. Je ne sais pas trop s'il ne faudrait pas

¹ Dès le 8 février, une note de police avait ordonné la surveillance d'Uginet. (Cf. Gautier, p. 234. n. 1.) Sous Louis-Philippe, Joseph Uginet remplit les fonctions d'intendant du palais des Tuileries. L'un de ses descendants, M. Mercier-Espérandieu, auquel nous devons ce renseignement, a bien voulu nous autoriser à reproduire ici son portrait ainsi que celui de sa femme, sous le passeport de laquelle M^{me} Staël put s'enfuir.

aller à son égard au-delà de la surveillance pour empêcher son retour en Suède. Il dit y avoir renoncé, mais ce serait un motif de croire le contraire. Sa femme est toujours femme de chambre de M^{me} de Staël et toujours auprès d'elle ; en retenant cet homme, on rendrait plus nécessaire le nouvel homme de confiance.

« Je prie Votre Excellence d'agréer l'hommage de mon respect et de mon dévouement.

[Signé :] « Le Baron CAPELLE,

préfet du Léman.

« Genève, 9 février 1813. »

Ces lignes sont quelque peu machiavéliques. Elles prouvent l'opiniâtreté de l'Administration impériale dans sa lutte contre M^{me} de Staël ; elles prouvent aussi le zèle du préfet, qui ne se borne pas à exécuter des ordres mais donne des conseils à Savary pour sauvegarder les choses de l'Empire. Et ce zèle apparaît comme fort plaisant lorsqu'on se rappelle que — sous Charles X — le préfet de l'Empire remplit les fonctions de ministre ! A cette époque, du reste, les vicissitudes de M^{me} de Staël touchaient à leur fin. Elle ne devait pas tarder à être acclamée à Londres, à rentrer en France à la suite des Bourbons, et, si elle eut encore des heures d'angoisse, elle ne se sentit plus d'une manière continue une bête traquée ou une femme avec laquelle — suivant sa propre expression — les employés des douanes eux-mêmes se croyaient « en état de diplomatie ».

COMMENT LES PROCÉDÉS INCONSCIENTS D'EXPRESSION SE SONT TRANSFORMÉS EN PROCÉDÉS CONSCIENTS DANS L'ART GREC

*Extrait d'une leçon sur la sculpture d'expression à l'époque hellénistique,
prononcée à l'Université de Genève, le 26 Février 1910.*

par

W. DEONNA

Une des conquêtes du réalisme hellénistique, c'est la sculpture d'expression. Sans doute, nous l'avons vue naître dès le IV^e siècle, où Scopas avait « donné une âme au marbre » ¹, où Praxitèle avait « mêlé au marbre les passions de l'âme » ². Mais l'expression des têtes praxitéliennes est toujours la même : celle d'une demi-rêverie indifférente, d'un charme plein de douceur, d'une voluptueuse morbidesse ³; l'expression qui anime les têtes scopasiques est toujours celle d'un pathétique un peu conventionnel, qui ne reflète pas des sentiments bien définis. Ces deux maîtres ont ouvert la voie à la sculpture pathétique, mais ce sont les artistes hellénistiques qui ont su développer les formules ébauchées par eux, et tirer d'elles les conséquences les plus raffinées ⁴.

On s'efforce maintenant de traduire dans la matière toute la gamme des sentiments humains ⁵. Ce sera la douleur physique, celle de Philoctète « à la chevelure hérissée et inculte, à la peau rugueuse et desséchée, avec des larmes figées sous la paupière » ⁶; ce sera la douleur

morale, celle d'Ajax, dont « le sculpteur a dû partager la rage pour la représenter avec tant d'intensité » ⁷, ou celle du vieux Centaure aiguillonné par Eros ⁸. Ce sera la tristesse, sombre, mélancolique ou résignée; ce sera la joie, celle des enfants qui jouent ou des Satyres rieurs; ce sera l'hébétude de l'ivresse, celle de la vieille femme ivre de Munich. En un mot, il n'est plus de sentiments intimes dont on ne cherche la transcription.

Mais on va plus loin encore, et l'on s'ingénie à concilier dans un même visage des sentiments contraires. « Lorsque la main de Timomaque peignait la cruelle Médée, tiraillée entre sa jalousie et son amour maternel, il prit une peine infinie pour caractériser les deux sentiments dont l'un l'entraînait à la colère et l'autre à la pitié. Il a su rendre l'un et l'autre; voyez son œuvre. Au milieu de ses menaces, elle pleure; au milieu de sa pitié, sa passion l'entraîne » ⁹. Dans une autre épigramme. « Iphigénie est furieuse, mais la vue d'Oreste la ramène au doux souvenir de son frère. C'est une prêtresse courroucée, et c'est une sœur qui revoit son frère : la pitié et la fureur se mêlent sur son visage » ¹⁰.

Cette recherche croissante de l'expression atteint aussi les dieux. Ils ont perdu la sérénité qu'ils avaient dans l'art de Phidias; eux aussi sont en proie à toutes leurs passions déchaînées. Le réalisme hellénistique les a fait déchoir de l'Olympe, ils ne sont que des mortels qui souffrent ou se réjouissent.

Un voile de mélancolie est répandu sur le visage de l'Apollon Pourtalès ¹¹; est-ce le délire musical qui l'inspire, ou pleure-t-il la mort d'Hyacinthe?

Demandons-nous plutôt comment l'artiste est parvenu à rendre cette expression de tristesse, de manière qu'elle frappe à première vue celui qui contemple cette tête.

Elle résulte de la forme donnée aux yeux et aux sourcils. Ils ne sont pas placés horizontalement, mais l'angle externe de l'œil s'abaisse, et l'arcade sourcilière suit ce mouvement. L'artiste sait que chez les personnes plongées dans le chagrin ou dans un profond abattement, les yeux et les sourcils prennent cette direction. « Nous avons tous dans notre enfance, dit Darwin ¹², contracté maintes fois nos muscles orbiculaires, sourciliers et pyramidaux, afin de protéger nos yeux, tout en poussant des cris, dans le chagrin et la douleur; nos ancêtres ont agi de même avant nous pendant de longues générations, et quoiqu'avançant en âge, il nous devienne facile de retenir nos cris lorsque nous éprouvons quelque douleur, nous ne pouvons toujours vaincre l'effet d'une longue habitude et empêcher une légère contraction des muscles des sourcils. » C'est là un phénomène naturel bien connu des artistes, et l'on sait qu'il suffit, dans un dessin schématique de la figure humaine, de modifier la ligne des yeux, pour transformer une physionomie riante en une physionomie douloureuse. « Il est impossible en fait, dit Tœpffer, que mille personnes, que cent mille personnes qui rient, n'aient pas toutes les yeux, les narines, les coins de la bouche relevés à leurs extrémités, tout comme il est impossible en fait que cent mille, que deux cent mille personnes pleurent pitoyablement sans que leurs yeux, leurs narines, leurs coins de bouches, soient tombans à leurs extrémités » ¹³.

L'auteur de la tête d'Apollon, scrupuleux observateur de la nature, n'a eu garde de négliger ce détail d'expression.

* * *

Mais ne rencontrons-nous pas cette obliquité des yeux avant l'époque hellénistique? Bien au contraire, on la voit dans une quantité de monuments primitifs. Je mentionnerai : une tête néolithique, en argile, de Butmir ¹⁴; une série de têtes de terre cuite d'Illyrie ¹⁵; des vases à tête humaine de Troie ¹⁶; un poignard anthropoïde de Chaumont ¹⁷; la statue d'un roi élamite ¹⁸; des monuments chaldéens ¹⁹; une tête d'Hathor sur un vase chypriote ²⁰; des bronzes sardes ²¹; des figurines de terre cuite minoennes ²². Dans l'art grec archaïque, ce sont des terres cuites de Granmichele ²³: des masques de Gorgone ²⁴; des sculptures en poros de Mycènes ²⁵; les Kouros de Naucratis ²⁶, de Rhodes ²⁷, etc.

Cette même position de l'œil apparaît dans l'art gallo-romain. On comprend aisément pourquoi. La représentation de la figure humaine était sans doute interdite en Gaule par la religion avant la conquête romaine, et « les Gaulois en étaient encore au point où étaient les habitants de la Grèce à l'époque que l'on appelle pélasgique, alors que les Dédalides ne leur avaient pas encore enseigné à représenter leurs divinités sous forme humaine » ²⁸. Quant l'artiste s'attaqua à ce problème, il dut nécessairement passer par les mêmes phases que les arts primitifs, et c'est ainsi que ces yeux aux angles externes abaissés que nous constatons dans des terres cuites néolithiques, se retrouvent dans de nombreuses têtes gallo-romaines ²⁹.

Dois-je encore citer des sculptures coptes? ³⁰ ou des sculptures du moyen-âge où l'on retrouve les deux formes primitives de l'œil, c'est-à-dire l'angle externe tantôt abaissé, tantôt relevé ³¹ ?

Cette liste d'exemples, qu'il serait facile d'allonger, suffit à prouver que cette inclinaison de l'œil est propre à tous les arts à leurs débuts, comme à tous les arts en décadence ou provinciaux qui, par l'incapacité des artistes, retournent involontairement aux procédés primitifs. Si la tête de Ghé, trouvée en Thessalie ³², offre ce même détail, bien qu'elle appartienne à une époque où l'art grec était depuis longtemps dégagé des entraves de l'archaïsme (IV-II^e siècles), c'est que son auteur « était un praticien de dernière catégorie qui, par l'instruction technique, n'avait pas dépassé le niveau de ses lointains ancêtres du VI^e siècle ³³ ».

A cette époque, ce n'est donc pas encore un moyen d'expression, comme c'est le cas à l'âge hellénistique, et il ne faut pas y attacher plus d'importance qu'à l'obliquité en sens inverse, celle où les yeux, au lieu d'abaisser leurs angles externes, les relèvent. Cette dernière forme est aussi naturelle, aussi involontaire à ses origines que la première ³⁴ ; on la rencontre aussi bien dans des têtes préhistoriques ³⁵, chaldéennes ³⁶, mycéniennes ³⁷, du moyen-âge ³⁸, que dans l'archaïsme grec. Toutes deux naissent spontanément, car, placer les yeux obliques dans un sens ou dans l'autre, paraît plus facile à l'artiste maladroit des âges reculés que de les placer suivant une ligne horizontale ³⁹. Souvent aussi, la matière qu'il travaille lui suggère l'idée de cette obliquité : si la tête préhistorique sculptée sur un oursin pétrifié a des yeux aux

coins externes relevés, c'est que l'artiste les a dessinés en suivant les lignes naturellement obliques formées par les rangées à peu près parallèles des points de l'animal ⁴⁰; si la tête de Rochebertier ⁴¹ a bouche et yeux aux coins très relevés, c'est que la forme du bois de renne employé pour la gravure et sa texture fibreuse conduisait l'outil de l'ouvrier sans que celui-ci s'en doutât. Du reste, l'ouvrier primitif n'attache aucune importance à la position de l'œil; il le place trop haut ou trop bas, trop en avant ou trop en arrière, aussi bien qu'il en incline ou en relève les extrémités. Il suffit qu'il soit là; on ne voit pas encore en lui un moyen d'expression ⁴².

Si l'on voit bientôt la représentation des yeux aux angles externes levés s'imposer comme une mode, une pure affectation d'élégance, et s'accompagner du sourire qui retrousse les coins de la bouche, dans l'art grec archaïque, comme dans la sculpture chaldéenne ⁴³ — il est inutile que j'insiste sur ce point bien connu ⁴⁴ — on remarque en revanche la disparition des yeux abaissés dans le sens opposé, pour longtemps, jusqu'au moment où le sculpteur hellénistique, voyant que la nature, dans certains cas, donne aux yeux humains cette apparence, retrouva sous son ciseau cette forme primitive née des seules difficultés techniques, et en fit un moyen d'exprimer la tristesse, la douleur ⁴⁵.

* * *

Voici une tête d'Apollon trouvée dans les Thermes de Caracalla, l'Apollon Castellani ⁴⁶. Elle est apparentée de très près à l'Apollon Pourtalès, mais l'expression en est



Le sourire archaïque.

Fig. 1-2. — Kouros de Volomandra. DEONNA, *op. cit.*, p. 137, fig. 12.

encore plus intense. Les yeux ne nous apprennent rien de nouveau, puisqu'ils ont la même direction que précédemment. Regardons plutôt la bouche, que nous avons passée sous silence en parlant de la tête Pourtalès, parce qu'elle y est légèrement restaurée. Les commissures en sont abaissées d'une manière sensible. C'est là un détail saisi sur le vif, puisque dans la douleur et le chagrin la bouche s'affaisse tout comme les yeux ⁴⁷.

Procédons comme pour la tête Pourtalès, et recherchons dans l'art antérieur des exemples de cette forme de la bouche. C'est celle de plusieurs des têtes que nous avons citées plus haut : l'artiste a voulu rétablir l'équilibre entre les yeux abaissés et la bouche, tout comme son confrère qui relevait les coins des yeux a relevé aussi les coins de la bouche et l'a fait sourire ⁴⁸. Mais cette bouche tombante qui paraît triste, n'est pas plus expressive alors que les yeux aux extrémités baissées, puisqu'elle résulte comme eux du travail tout mécanique, involontaire de l'ouvrier. N'en est-il pas de même au début du V^e siècle où les lèvres des statues ne sourient plus, mais ont un air de tristesse et de bouderie ? On aurait tort de croire que l'artiste a cherché à traduire des sentiments nouveaux, en modelant cette bouche boudeuse, aux coins affaissés. Il est arrivé à cette forme uniquement en voulant réagir contre la vieille convention du sourire. « N'est-ce pas que le sculpteur, attentif à réagir contre une convention qui tendait la bouche en arc et plissait la chair des joues, ne s'est point borné à détendre l'arc de la bouche, et l'a quasi retendu à l'inverse ? N'est-ce pas que, soucieux de ne plus relever, si peu que ce fût, les coins des lèvres, il les a un peu trop abaissés ? Bref, dans le dessin de la bouche autant que dans celui de

l'œil, il aurait été un peu au-delà de son but, et il se serait imposé à lui-même la nécessité, pour l'avenir, de faire un pas en arrière » ⁴⁹.

Ici encore, il s'agit d'une forme qui, inexpressive dans l'art antérieur, est devenue expressive, voulue, à l'époque hellénistique, parce qu'elle correspond à un détail naturel.

* * *

La tristesse des Apollons Pourtalès et Castellani s'adoucit dans la Melpomène du Vatican ⁵⁰ : « c'est un singulier mélange de tristesse douce et de bienveillance souriante... C'est bien cet « air de sphinx » dont on a tant parlé à propos de la Joconde de Léonard de Vinci, et qu'« aucune tête antique ne présente au même degré que celle-là » ⁵¹.

D'où provient cette expression de « mystère léonardesque » ⁵² ? La bouche, légèrement entr'ouverte, relève à peine ses coins, et cela fait errer un sourire atténué sur les lèvres. Les yeux ne sont que peu ouverts, allongés, avec des paupières supérieures lourdes qui recouvrent en partie le globe oculaire, et le regard « en coulisse » en devient voilé et mélancolique.

Regardez d'autre part cette tête de Coré de l'Acropole ⁵³. « La bouche sourit d'un sourire léger, que l'on sent plutôt qu'on ne le voit, qui reste flottant sur les lèvres, qui ne fait qu'éclairer la physionomie sans l'épanouir, et ce sourire tout intérieur est en complète harmonie avec le calme modeste des yeux baissés, à demi voilés par les paupières » ⁵⁴. Cette description de M. Lechat ne s'applique-t-elle pas aussi bien à la Melpomène du Vatican qu'à la Coré de l'Acropole ? N'est-ce

pas, chez toutes deux, ce même « doux sourire errant, à la fois candide et fin, et imperceptiblement attristé » ⁵⁵ ? et M. Klein n'a-t-il pas invoqué le souvenir de la Joconde à propos de cette Coré ⁵⁶, comme M. Reinach le faisait à propos de la statue du Vatican ?

Même bouche à peine souriante, contrastant avec la mélancolie de ces yeux languissants, aux paupières lourdes. Ne sont-ce pas déjà les longs yeux mi-clos des Vierges des XIV^e et XV^e siècles ⁵⁷, les yeux des statues de Nanni di Banco, au regard las, mélancolique et quelque peu dédaigneux ⁵⁸, ou le sourire infiniment pensif et triste des Vierges et Vénus de Botticelli ? ⁵⁹

A des siècles de distance, les artistes se sont rencontrés. Mais celui du VI^e siècle n'a pas cherché cette expression qui nous charme aujourd'hui, il l'a rencontrée inopinément sous son ciseau. « Ayant à sculpter une figure féminine, il a fait de son mieux, cela est sûr, pour lui donner l'apparence de la vie; mais je doute fort, dit M. Lechat ⁶⁰, qu'il ait choisi pour elle telle façon de vivre plutôt que telle autre, qu'il ait vu avec netteté quelle nuance morale devaient exprimer ses traits, en un mot, qu'il y ait à cette enveloppe de marbre des dessous psychologiques ». Mais le maître hellénistique, lui, en possession d'un art parfaitement sûr de lui-même, épris de réalisme, et scrutant avec une curiosité passionnée les sentiments intimes les plus délicats, a consciemment répandu sur le visage de son œuvre cette expression de bienveillance mélancolique.

* * *

Nous pouvons, grâce aux trois exemples précédents, dégager de l'ensemble de ces faits une loi artistique, que

nous formulerons de la sorte : « *Les procédés d'expression, nés inconsciemment sous la main de l'artiste primitif qui n'en comprend pas la valeur, se retrouvent, à une époque plus avancée de l'art, cherchés d'une manière consciente par l'artiste qui étudie attentivement la réalité.* »

* * *

Je n'insisterai pas sur certains points bien connus déjà. C'est le *sourire* : à l'origine il résulte uniquement de l'inhabileté technique de l'artiste, et ne devient intentionnel que dans la suite ⁶¹. C'est la *nudité* : dans l'art primitif il ne faut y voir qu'une convention ne répondant nullement à la réalité, mais trahissant l'impuissance de l'artiste à rendre le vêtement; plus tard, elle devient voulue, consciente d'elle-même, parce qu'elle donne à la figure virile un caractère impersonnel, idéal ⁶². C'est la *draperie transparente* : l'artiste primitif veut figurer le vêtement, imitant en cela la réalité, mais, d'autre part, il ne peut se résoudre à sacrifier le moindre détail du corps humain; aussi en arrive-t-il à indiquer à la fois le vêtement et la nudité, sans que le premier, comme il serait naturel, ne voile rien de la seconde ⁶³; plus tard, cette draperie translucide, née de l'incapacité technique de l'ouvrier primitif, est recherchée par le sculpteur et le peintre comme un élément de beauté propre à faire valoir le corps. C'est l'*asymétrie* des diverses parties du visage : dans l'art archaïque, ce détail, qui est fréquent, est involontaire ⁶⁴, et il est inexact de voir en lui, comme l'ont fait certains, l'affirmation de « la tendance réaliste du génie du sculpteur » ⁶⁵; mais cela devient vrai quand il s'agit d'œuvres plus récentes ⁶⁶, où

le réalisme qui envahit la plastique se trahit par le rendu intentionnel de l'asymétrie que présentent naturellement les traits de la figure humaine ⁶⁷.

* * *

Mais voici d'autres détails qui ont été moins remarqués, et qui confirment eux aussi la loi que nous avons formulée.

On constate que certaines figures primitives *penchent fortement en arrière*, d'une façon tout à fait irréaliste, telles des idoles des Cyclades ⁶⁸, ou des figurines préhistoriques en argile de Cucuteni, en Roumanie ⁶⁹. L'art minoen offre de fréquents exemples de cette attitude insolite, et l'on a souvent remarqué dans ses produits la prédilection des artistes à cambrer et à renverser le corps en arrière : voyez le porteur de rhyton sur une des fresques de Cnossos, ou bien, dans la plastique en ronde-bosse, une petite figurine masculine en bronze de Berlin ⁷⁰; cela devient même ridicule sur un vase chypriote de style mycénien ⁷¹.

C'est un trait de l'esthétique crétoise, et l'on a eu parfois le tort d'y reconnaître un caractère ethnographique de la race minoenne ⁷². C'est bien plutôt l'effet d'une tendance générale de l'art primitif à renverser le corps humain en arrière, puisque nous le constatons ailleurs qu'en Crète.

Car de cette attitude penchée nous avons encore d'autres exemples. Dans l'art grec archaïque, c'est la statue masculine drapée, découverte à Samos en 1906 ⁷³; c'est le Kouros de Naucratis, un des plus anciens de la série ⁷⁴; ce sont des Corés, des figurines dites «samiennes» ⁷⁵, etc.

Avec le temps, cette position atténuée ce qu'elle avait d'exagéré, mais, bien que le corps se rapproche de la verticale, on en trouve encore des traces jusque dans le Ve siècle, entre autres dans l'éphèbe Sciarra ⁷⁶, dans l'Aurige de Delphes ⁷⁷, et chez les peintres de vases à figures rouges, où Brygos et Hiéron aiment à montrer des corps rejetés en arrière ⁷⁸.

Est-ce voulu à l'origine? Lange ⁷⁹ remarque l'attitude rigide, le port altier de la tête, dans les statues des arts des monarchies orientales; il se demande si cela ne veut pas exprimer l'orgueil, la vanité des personnages représentés, ou s'il n'y faut voir qu'un procédé technique.

Cette dernière opinion me paraît la plus vraisemblable. Jetons un coup d'œil sur les dessins des enfants que l'on peut en bien des points comparer aux produits des arts primitifs. L'enfant ne semble avoir qu'une idée très imparfaite de la verticale, ses maisons sont ivres, ses animaux tombent à la renverse ⁸⁰, et ses personnages, vus de profil, « sont souvent penchés comme s'ils allaient tomber en arrière » ⁸¹.

Il en est de même dans l'art archaïque. Kalkmann, en étudiant les figures en mouvement dans l'archaïsme grec, a fait observer avec raison que chez elles le centre de gravité est placée tout d'abord très en arrière, que peu à peu il se déplace en avant; que beaucoup de personnages courants semblent tomber en arrière, tout en tenant une jambe levée, comme suspendue en l'air ⁸².

Nous verrons donc dans cette attitude du corps incliné en arrière l'effet involontaire d'un phénomène général à l'art primitif.

Il est devenu voulu dans la suite, et déjà l'art minoen a trouvé en lui un procédé commode pour accentuer l'élégance de ses figures. Mais il ne correspond pas encore à une observation précise de la nature; ce n'est qu'une convention, rien de plus.

Cependant, nous savons que l'orgueilleux manifeste le sentiment de sa supériorité en redressant le corps et la tête, en se cambrant, en faisant saillir sa poitrine, en rejetant le torse en arrière ⁸³. Nous ne nous étonnerons donc pas de retrouver cette attitude inconsciente de l'art primitif appliquée à l'expression de la jactance, de l'emphase, dans un art plus avancé ⁸⁴.

C'est bien ce que nous voyons dans le Poseidon de Milo ⁸⁵, à l'attitude emphatique et déclamatoire, qui se redresse, penche le torse en arrière, et semble dire : me voilà, admirez-moi !

Ne retrouverons-nous du reste pas la même attitude affectée dans certaines œuvres des XIV^e et XV^e siècles ? c'est Jésus, sur le retable de Conrad Witz, à Genève, qui marche au bord du lac, tout penché en arrière ⁸⁶; c'est saint Louis, dans les fresques de Bruges ⁸⁷; ce sont des dames qui, dans cette attitude imposée par la mode d'alors, ont parfois l'air, à tort, d'être enceintes ⁸⁸.

* * *

Les idoles des Cyclades portent la *tête levée en l'air*, face au ciel; c'est ce que l'on a appelé la tête « levée à l'égéenne » ⁸⁹. On a voulu expliquer cette position du chef par les nécessités mêmes de la taille du marbre ⁹⁰. L'explication serait valable — et encore — si ce détail

n'apparaissait que dans les figurines de cette matière. Mais ne voilà-t-il pas qu'on le rencontre aussi dans les terres cuites, et non seulement en Grèce, mais partout dans les arts primitifs ? En veut-on des preuves ? Sur une peinture préhistorique d'Espagne, la tête d'un personnage forme un angle droit avec son corps ⁹¹. Ce sont des statuettes de l'Égypte primitive ⁹², des figurines néolithiques en terre cuite de Serbie ⁹³, d'Illyrie ⁹⁴, de Thrace ⁹⁵. Dans l'art égéen, c'est, entre autres, la statuette de bronze que j'ai citée plus haut à propos du torse renversé en arrière. Ce sont les figures béotiennes en forme de cloche ⁹⁶, ou les plus anciennes canopes étrusques ⁹⁷. N'en reste-t-il du reste pas des traces dans l'art du VI^e siècle, et la tête n'est-elle pas encore quelque peu relevée dans le Kouros de Naucratis ⁹⁸, dans un torse de Délos ⁹⁹, dans une tête en terre cuite d'Argos ¹⁰⁰, sur un relief avec un sphinx ¹⁰¹ ?

Il est inutile de multiplier les exemples. Nous voyons déjà que c'est une attitude toute spontanée, un phénomène général qui, tout comme le précédent, va en s'atténuant avec le temps ¹⁰², et qui n'exprime nullement un sentiment spécial.

De bonne heure cependant, ce schéma primitif disparaît, et la tête se meut plus librement. Si la majorité des statues du VI^e regardent droit devant elles, il y en a quelques-unes qui inclinent légèrement la tête, tels les « Apollons » de Milo ¹⁰³ et du Ptoion ¹⁰⁴. Avec la rupture de la frontalité, cette inclinaison peut se compliquer d'une légère torsion sur une des épaules, comme c'est le cas pour l'éphèbe de l'Acropole, l'éphèbe Somzée ¹⁰⁵, etc. Et bientôt cela devient dans la sculpture du V^e siècle un

procédé. C'est cette pose de la tête qui fait un des charmes des stèles attiques ¹⁰⁶ et de la frise du Parthénon, où les éphèbes penchent leur tête pensive et grave. Il en résulte une impression de calme, de recueillement, parfois même de tristesse, et l'on songe à la Déméter douloureuse, de l'hyme homérique, « fixant à terre ses beaux yeux » ¹⁰⁷.

La céramique, qui est toujours en avance sur la sculpture, connaît déjà à cette époque les têtes rejetées en arrière. C'est un motif favori de Brygos ¹⁰⁸ et d'autres maîtres de ce temps. Peut-être faut-il reconnaître là l'influence de Cimon de Cléonées, qui passait pour avoir inventé, entre autres attitudes nouvelles, le visage levé pour regarder en l'air, ou courbé vers la terre. Mais dans la plastique, les visages s'inclinent plus qu'ils ne se lèvent. L'Eros de Saint-Petersbourg ¹⁰⁹ lève il est vrai sa tête mutine, mais il ne veut point par là exprimer les sentiments de son âme, il regarde plutôt l'Aphrodite avec laquelle il pouvait être groupé ¹¹⁰, tout comme Aphrodite qui naît sur le relief du trône Ludivise regarde les Heures qui la reçoivent au sortir de la mer ¹¹¹.

L'artiste du V^e siècle incline la tête de ses personnages dans les statues et les reliefs, et cette attitude de soumission, de recueillement, exprime bien l'idéal de ce temps, si pur et si austère, où l'homme ne s'enorgueillit pas, mais s'incline devant la divinité:

Au IV^e siècle, Praxitèle se rattache à la tradition du V^e siècle ¹¹²: ses éphèbes, ses femmes inclinent la tête dans une rêverie sentimentale, et en ce point, comme en tant d'autres, il se révèle le continuateur de l'art attique.

Mais Scopas préfère l'attitude opposée, il rejette en arrière la tête de ses personnages. L'Eros de Lysippe bande son arc la tête haute ¹¹³, et l'Agias de Delphes regarde fièrement le ciel ¹¹⁴. Les portraits d'Alexandre nous le montrent « la face tournée vers le ciel, comme lui-même Alexandre avait accoutumé de regarder » ¹¹⁵. A mesure que décroît l'idéalisme du V^e siècle, à mesure que les dieux descendent du ciel sur la terre, les mortels lèvent la tête, et regardent le ciel avec audace.

A l'époque hellénistique, cette tendance s'accroît de plus en plus. Non seulement les mortels regardent le ciel d'un air de défi, et semblent dire, comme l'Alexandre à la lance de Lysippe : « Pour toi, retiens le ciel, car la terre est pour moi » ¹¹⁶, mais les dieux eux-mêmes, qui ne sont plus que des mortels, subissent la contagion. On a observé avec raison que c'est un contre-sens pour des divinités que de regarder le ciel où elles demeurent, et de sembler l'implorer ¹¹⁷. Jadis les statues de culte dirigeaient leurs regards droit devant elles ¹¹⁸; maintenant le Poseidon de Milo, l'Asklépios du Pirée, Hélios, l'Athéna scopasique de Florence, l'Artémis Warocqué, lèvent leurs regards au ciel d'où le scepticisme les a fait tomber.

On s'est demandé si le type plastique d'Alexandre n'avait pas contribué à propager cette attitude nouvelle qui devient de mode chez les hellénistiques. Cette explication est insuffisante, puisque déjà les œuvres scopasiques ont ce port de tête. Il est plus simple de croire que les artistes ont donné cette attitude à Alexandre pour les mêmes motifs qu'aux dieux, parce qu'elle leur semblait exprimer parfaitement leur idéal nouveau ¹¹⁹.

Une fois de plus, nous constatons que l'art est re-

tourné à une vieille formule. Les idoles égéennes levaient leur face d'une manière inconsciente; maintenant les statues regardent le ciel volontairement, pour exprimer leurs sentiments intimes.

* * *

Nous avons donc trouvé dans ces divers exemples l'application de cette loi générale que je vous ai énoncée il y a un moment.

Mais on peut en tirer un enseignement de plus. A voir que l'artiste aux origines a créé, inconsciemment et sans y attacher aucune importance, des moyens d'expression qui seront repris plus tard dans un but conscient, on peut se demander si l'on ne prête pas souvent aux vieux ouvriers des intentions qu'ils n'ont jamais eues.

L'erreur a été commise plus d'une fois. Fea, dans son commentaire de l'Histoire de l'Art de Winckelmann ¹²⁰, ne pensait-il pas que chez les Egyptiens « la forme des yeux plats et trop allongés d'un si grand nombre de leurs figures doit être attribuée au mal d'yeux auquel ce peuple était généralement sujet » ? N'a-t-on pas cru d'une manière analogue que l'obliquité des yeux des statues archaïques était un caractère ethnographique, erreur contre laquelle M. Heuzey a eu le mérite de réagir ¹²¹ ? L'oreille trop haute, que l'on sait être un défaut commun à tous les archaïsmes, a été considérée par Winckelmann ¹²², et par bien d'autres après lui, comme un trait de race ¹²³. N'a-t-on pas dit la même chose de la taille mince jusqu'à l'exagération des œuvres minoennes et de leurs torsos renversés en arrière, détails que nous avons vus être généraux, et non point propres à tel ou tel

art ¹²⁴ ? Car c'est une erreur fréquente et un procédé familier aux archéologues que de vouloir reconnaître dans les œuvres primitives des copies fidèles d'une race, alors que la plupart du temps ces soi-disant traits ethnographiques ne proviennent que de la maladresse de l'ouvrier ou de conventions particulières aux arts en enfance. Aussi ne puis-je accorder qu'une confiance très limitée dans les dires de ces savants qui reconnaissent dans les terres cuites de Phaestos les caractères de la race minoenne ¹²⁵, ou dans le « vase aux moissonneurs » les types de deux races différentes ¹²⁶, qui déduisent des ivoires de Brassempouy des considérations ethnographiques ¹²⁷, ou s'efforcent de reconstituer les types des Égyptiens préhistoriques d'après les statuettes de Hiéraconpolis ou de Naquada ¹²⁸. Je hausse les épaules en lisant des affirmations telles que celle-ci : « aussitôt qu'un peuple primitif arrive à la représentation de la figure humaine, l'art devient un miroir fidèle des caractères ethnographiques de ce peuple ¹²⁹, et je préfère répéter les paroles pleines de bon sens de M. Heuzey : « Ce n'est qu'avec une extrême réserve que l'on peut se hasarder à faire de l'ethnographie avec les types créés par la sculpture, surtout avec les types archaïques, soumis plus que tous les autres aux conventions d'écoles » ¹³⁰ ; j'ajouterai : aux conventions générales des arts primitifs.

Je pourrais citer encore bien des exemples de ces intentions subtiles attribuées à tort aux imagiers primitifs, qui n'en avaient cure. L'oreille, que l'ouvrier, aux débuts de l'art, place presque perpendiculairement au crâne, « en contrevent », de manière que l'œil du spectateur n'en puisse perdre aucun détail ¹³¹, a paru à M. Capart, qui l'a rencontrée dans des ivoires préhistoriques d'Égypte ¹³²,

une déformation intentionnelle. On s'est étonné jadis du réalisme des dits portraits archaïques, jusqu'à ce que M. Lechat ait montré que ces traits individuels ne résultaient pas d'un désir de l'artiste de reproduire la physionomie de son modèle, mais naissaient involontairement sous son ciseau ¹³³.

M. Heuzey admire « la vieille école chaldéenne qui seule parmi les écoles archaïques a l'audace de s'attaquer du premier coup aux figures de face »; il y voit « une tentative hardie à laquelle l'art renoncera ensuite pendant de longs siècles, et nous ne la verrons plus reparaître dans la sculpture avant la frise du Parthénon ¹³⁴ ». C'est prêter aux Chaldéens des intentions de progrès qu'ils n'avaient pas, puisque nous savons au contraire que l'art commence partout, aussi bien chez les enfants, les primitifs modernes, que chez les anciens, par représenter de face le corps humain, et ne passe à la vue de de profil qu'après ce premier stade ¹³⁵.

* * *

N'avons-nous donc pas des motifs sérieux de nous montrer sceptiques quand on vient nous parler de l'avance énorme de certains arts primitifs, qui ont abordé des problèmes abandonnés après eux pendant des siècles ? Dans un article ingénieux qu'il a consacré aux gobelets de Vaphio, Riegl ¹³⁶ montre que l'artiste mycénien a résolu une quantité de données difficiles, d'une manière si habile qu'elle ne se retrouve qu'à une époque tardive de l'art grec : perspective savante, raccourcis osés, paysage, etc. C'est bien l'impression que l'on éprouve en présence de cet art minoen qui, « le plus

ancien, est cependant le plus près de nous par son amour de la vie et sa tendance réaliste » ¹³⁷. Que de fois n'a-t-on parlé du caractère moderne de cet art ? Cette impression est exacte. Mais il faut s'entendre. Provient-elle d'un effort voulu de l'artiste, ou bien n'est-elle qu'accidentelle, inconsciente ? Je crois que cette dernière opinion est la vraie.

On trouve, a-t-on dit, des effets de perspective déjà remarquables dans l'art minoen ¹³⁸ : les personnages ne sont pas, comme dans l'art grec classique, sur un seul plan, mais sur plusieurs. Mais l'art primitif commence partout de la sorte. Dans les peintures préhistoriques, on voit déjà que les pieds des personnages ne reposent pas sur la même ligne, mais à des hauteurs différentes. Ce sont deux bisons : on dirait que l'artiste a voulu les mettre sur deux plans, le plus rapproché cachant en partie le plus éloigné ¹³⁹. Voici une ronde de femmes autour d'un homme nu : elles sont toutes à des plans différents ¹⁴⁰. Il en est de même dans les peintures des sauvages d'aujourd'hui, tels les Bushmens ¹⁴¹, ou dans les dessins des enfants. Cette perspective par superposition est aussi celle des monuments de l'Égypte préhistorique ¹⁴².

On parle de raccourcis osés : mais n'en trouve-t-on pas déjà dans l'art quaternaire ¹⁴³ ? et ne venons-nous pas de constater que le raccourci de la tête et du corps vus de face s'impose au début de l'art pour disparaître ensuite pendant longtemps ¹⁴⁴ ?

La représentation du paysage tient une beaucoup plus grande place aux origines que plus tard. C'est un fait bien connu sur lequel il est inutile d'insister ¹⁴⁵.

Tous ces traits de naturalisme disparaissent ensuite,

et ce n'est que plus tard que l'art se reprend à reproduire des paysages, à étudier les raccourcis et la perspective.

Mais il ne faudrait pas pour cela admirer outre mesure les primitifs. Leur talent est tout à fait involontaire, et ils n'ont pas voulu davantage montrer des paysages, des raccourcis, des perspectives habiles, qu'ils n'ont voulu donner des portraits fidèles, reproduire des traits ethnographiques, ou mettre sur les visages l'expression des sentiments de l'âme. L'art était obligé de passer par cette phase de naturalisme, et le talent des artistes n'y fut pour rien. Car l'art commence par être *physioplastique* c'est-à-dire par représenter les objets au naturel, tel qu'on les voit; l'œil des primitifs a encore toute sa fraîcheur, il ne veut pas imposer à la nature ses conceptions, et se place devant elle sans parti-pris. Mais, de même que l'œil de l'enfant perd vite son innocence première, et au lieu de reproduire ce qui est véritablement devant lui, prétend voir ce que lui ont appris à connaître l'étude et la logique ¹⁴⁶, de même l'œil de l'artiste aux origines reproduit bientôt les objets d'une manière conventionnelle, et l'art passe de la phase physioplastique à la phase *idéoplastique* ¹⁴⁷. C'est pourquoi, à cette période de naturalisme intense succède une période de schématisme; l'art naturaliste des chasseurs de rennes tombe dans la stylisation ¹⁴⁸, celui de l'Égypte primitive devient l'art formaliste de l'Ancien Empire ¹⁴⁹; la céramique si libre des Minoens est suivie d'une réaction de schématisme ¹⁵⁰.

En résumé, quand nous admirons l'avance de certains arts à leurs débuts, qui osent aborder des problèmes

compliqués destinés à disparaître pour un temps, cette admiration repose sur une équivoque. C'est un stade naturel de l'art, c'est le premier échelon de l'évolution artistique, et cette hardiesse n'est autre chose que de l'inconscience. Ce ne sera que longtemps après que ces mêmes problèmes seront repris, cette fois d'une façon consciente et réfléchie.

NOTES

¹ Glaucos d'Athènes; cf. Collignon, *Scopas et Praxitèle*, p. 37; id., *Sculpture grecque*, II, p. 252.

² Id., *Scopas et Praxitèle*, p. 96.

³ *Ibid.*, p. 97.

⁴ Sur l'expression dans la sculpture antérieure au IV^e siècle, cf. entre autres, Girard, *REG*, 1894, p. 337 sq.

⁵ Sur la recherche de l'expression à l'époque hellénistique, cf. *Rev. arch.*, 1894, I, p. 315 sq.

⁶ *Ibid.*, p. 353.

⁷ *Ibid.*

⁸ Centaures d'Aristéas et de Papias, Collignon, *Sculpture grecque*, II, p. 678-9.

⁹ *Rev. arch.*, 1894, I, p. 355.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Reinach, *Recueil de têtes antiques*, p. 200, pl. 247.

¹² *L'expression des émotions* (2), p. 191.

¹³ *Essai de physiognomonie*, 1845, p. 22-3.

¹⁴ Hoernes, *Urgeschichte der bildenden Kunst*, pl. V, 1-3; Forrer, *Reallexikon*, p. 129, fig. 2.

¹⁵ Hoernes, *op. l.*, p. 228.

¹⁶ *Ibid.*, p. 175, fig. 29; 231.

¹⁷ *Anthropologie*, 1895, p. 19, fig. 145

¹⁸ *Comptes rendus Acad. I. B. L.*, 1907, p. 398, fig. 1.

¹⁹ *Rev. arch.*, 1885, I, p. 55, fig.; Heuzey, *Catal. des antiquités chaldéennes*, p. 359.

²⁰ *REG.*, 1893, p. 39, fig. 3.

²¹ *Mon. antichi*, XI, pl. X-XIV.

²² Lagrange, *Crète ancienne*, p. 72, fig. 45.

²³ *Mon. antichi*, VII, p. 219, fig. 8.

²⁴ *Arch. Anzeiger*, 1892, p. 116, n° 112; 1894, p. 117, fig. 5.

²⁵ *Jahrbuch*, 1901, p. 20.

²⁶ Deonna, « *Apollons archaïques* », p. 243, fig. 168-9.

²⁷ *Ibid.*, p. 232, fig. 157-8.

²⁸ Reinach, *Bronzes figurés*, p. 1; *Cultes, mythes et religions*, I, p. 146 sq., p. 149.

²⁹ Ex. : tête en bronze de Saint-Germain, Reinach, *Cultes*, I, p. 253, fig. 1; cippe du château de Virecourt, *Rev. arch.*, 1883, I, pl. II-III; *Bronzes figurés*, p. 8, fig.; p. 229 sq.; 235, n° 228; 236, n° 434; etc.

³⁰ *Gaz. des B. A.*, 1892, II, p. 80, fig.

³¹ Œil aux coins externes abaissés : Viollet-le-Duc, *Dict. d'arch.*, s. v. Sculpture, p. 122, fig.; *Gaz. des B. A.*, 1903, I, p. 180, fig.; p. 181; *Mitt. Zurich*, I, 1841, pl. IV, n° 7, 8; pl. VI, n° 7; pl. VIII, n° 7, 10; pl. IX, n° 8, 9.

³² *Rev. arch.*, 1899, I, p. 329 sq., pl. XII; *REG*, 1899, p. 474 sq., 500 sq.

³³ *Ibid.*, p. 475.

Un hermès du Vatican, dont le style est apparenté à celui des sculptures d'Olympie, présente aussi cette particularité. C'est vraisemblablement une adjonction du copiste, qui a fait aussi déborder la paupière supérieure sur l'inférieure, ce qui n'apparaît jamais dans les originaux de cette époque. Cf. *Rom. Mitt.*, 1886, pl. IV.

Cf. aussi œnochoé en forme de tête humaine, d'Erétrie, fin du V^e s., *Wienerjahr.*, I, 1898, pl. IV.

³⁴ C'est ce que montre justement Lermann, *Altgriech. Plastik*, p. 104.

³⁵ *Anthropologie*, 1895, p. 149, n° 5, pl. V-VI : Déchelette, *Manuel d'archéologie préhistorique*, p. 216 (tête à la capuche).

³⁶ Heuzey, *op. l.*, p. 219, 232, 235, 192, 196, 213, 239.

³⁷ Tête en chaux de Mycènes. *Eph. arch.*, 1902, pl. 1-2; *REG*, 1904, p. 82.

³⁸ Lechat, *Sculpture attique*, p. 179, note 1, ex. divers;

buste reliquaire de Reichenau: *Rev. arch.*, 1901, I, p. 195, fig. 16; chapiteau de Virecourt, *Rev. arch.*, 1883, I, p. 2; chapiteau de Cluny, Viollet-le-Duc, *op. l.*, s. v. Sculpture, p. 115, 116.

³⁹ Hoernes, *l. c.* Cet auteur a donc tort de voir, p. 231, une influence orientale dans l'obliquité des yeux de certaines terres cuites d'Illyrie.

⁴⁰ *Rev. arch.*, 1883, I, p. 10 sq.

⁴¹ Déchelette, *op. l.*, I, p. 223, fig. 88,6.

⁴² Lechat, *Sculpture attique*, p. 392, note 1. M. Heuzey a constaté dans un certain nombre de figures chypriotes que l'angle externe des yeux est abaissé. Il y voit une affectation, un maniérisme, qui succède, à une époque plus avancée de l'archaïsme, à celui des yeux aux angles externes relevés. (*Figurines de terre cuite*, p. 132, 158). Il répète cette même idée à propos d'une statue ibérique où il relève un détail analogue : « j'y ai reconnu un caractère de transition, un effort pour abandonner les lignes montantes et retroussées du profil éginétique et pour donner à la physionomie plus de gravité ». (*BCH.*, XV, 1891, p. 613). C'est une erreur : ce n'est pas une mode qui succède à celle des yeux relevés, c'est un procédé primitif.

⁴³ M. Heuzey a montré que l'obliquité des yeux s'accroît avec le temps dans la sculpture chaldéenne, et s'accompagne souvent du sourire. « On remarque l'obliquité très prononcée des yeux relevés vers les tempes, sorte d'affectation qu'il faut se garder de prendre pour un caractère ethnographique, car les têtes précédentes nous ont montré ce parti-pris s'introduisant peu à peu dans l'art chaldéen, à une époque relativement avancée, comme un trait d'expression et un élément de beauté inconnus aux premiers sculpteurs, » *op. l.*, p. 239.

⁴⁴ Heuzey, *Catal. des figurines de terre cuite*, p. 131; Lechat, *op. l.*, p. 179; *Anzeiger für schweizerische Altertums-kunde*, 1909, p. 231 (Deonna).

⁴⁵ J'ai déjà donné quelques indications sur cette forme d'œil aux coins abaissés, dans l'*Anzeiger*, 1909, p. 231-2.

⁴⁶ Reinach, *Recueil de têtes*, p. 197, pl. 242-3; Gardner, *Journal of hellenic Studies*, 1903, p. 120.

⁴⁷ Darwin, *op. l.* (2), p. 205.

⁴⁸ M. Heuzey, *Catal. des figurines*, p. 132, pense que l'artiste a commencé par retrousser les coins de la bouche par un sourire, qu'ensuite, observant que l'équilibre est rompu, et

obéissant à une loi naïve de parallélisme, il a transporté aux yeux le même principe d'obliquité, s'efforçant de les faire sourire avec les lèvres.

Je crois plutôt que c'est le contraire qui est vrai, que l'obliquité des yeux a été transportée aux lèvres et a donné naissance au sourire. On remarque en effet que dans certaines têtes primitives où, suivant une convention familière aux arts dans l'enfance, la bouche est omise, les yeux sont déjà obliques.

⁴⁹ Lechat, *Sculpture attique*, p. 357, 373 sq.

⁵⁰ Reinach, *op. l.*, p. 182, pl. 226.

⁵¹ *Ibid.*

⁵² On a parlé de « mystère léonardesque » à propos d'œuvres telles que le David de Donatello, Michel, *Hist. de l'Art*, III, 2, p. 570.

⁵³ Lechat, au *Musée de l'Acropole*, pl. II.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 284.

⁵⁵ Id., *Sculpture attique*, p. 391.

⁵⁶ Klein, *Gesch. der gr. Kunst*, I, p. 276.

⁵⁷ Michel, *op. l.*, III, 2, p. 718.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 538.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 676.

⁶⁰ Lechat, *Au Musée de l'Acropole*, p. 286.

⁶¹ Cf. les référ. que j'ai données dans l'*Anzeiger für schweizer. Altertumskunde*, 1909, p. 229.

⁶² Deonna, *Apollons archaïques*, p. 52-3; *Journal des Savants*, 1910, p. 8 (Collignon).

⁶³ Deonna, *op. cit.*, p. 52.

⁶⁴ Ex. : Lechat, *Au Musée de l'Acropole*, p. 13; 283 note 1, 289, 306 note 1, 361 note 2; *Rev. arch.*, 1900, I, p. 164; II, p. 4, 198; *REG*, 1899, p. 213-4, etc. Ce détail est du reste fréquent à toutes les époques.

⁶⁵ C'est ce que dit M. Joubin à propos de l'Aurige de Delphes, *Sculpture grecque*, p. 150.

⁶⁶ Ex. tête d'Eros de Bioncourt (lysippique), *Mon. Piot*, XIII, 1906, p. 146; *REG*, 1908, p. 356; Hermès Azara, Collignon, *Lysippe*, p. 44.

⁶⁷ Cf. Homolle, *Mon. Piot*, IV, 1897, p. 202; *Jahrbuch*,

1904, p. 63. Sur la dissymétrie naturelle de la figure humaine : Liebreich, *L'asymétrie de la figure et son origine*, 1908. Cf. *Anthropologie*, 1908, p. 680 sq.

⁶⁸ Müller, *op. l.*, pl.

⁶⁹ Hoernes, *op. l.*, p. 211, fig. 41 : Déchelette, *op. l.*, II, p. 568, fig. 213.

⁷⁰ Muller, *Nacktheit und Entblössung*, pl. V, 1-3.

⁷¹ BCH., 1907, p. 231, fig. 8-9.

⁷² Hall, cité par Paribeni, *Monn. antichi*, 19, 1908, p. 63.

Il est imprudent de reconnaître en cela un trait ethnographique, parce que les peintres égyptiens qui ont représenté les Keftiu ont insisté sur ce détail, tout autant qu'il serait inexact de voir dans la taille mince de l'art minoen un caractère de race, comme on l'a fait, et pour le même motif (cf. Burrows, *Discoveries in Crete*, p. 94, 171). La taille de guêpe et le corps renversé en arrière sont des conventions générales à l'art primitif, et si les Egyptiens ont caractérisé les Minois par ces détails, c'est parce que l'artiste crétois les exagérait dans ses œuvres ; ils les ont empruntés non à la nature, mais à l'idéal crétois.

⁷³ *Ath. Mitt.*, 1906, pl. ; cf. Deonna, *op. cit.*, p. 288, note 1 (référ.) ; BCH. 1908, p. 260.

⁷⁴ Deonna, *op. cit.*, p. 243, fig. 168-9.

⁷⁵ REG, 1899, p. 477, fig.

⁷⁶ Joubin, *Sculpture grecque*, p. 146, fig. 44.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 147, fig. 45.

⁷⁸ Hartwig, *Meisterschalen*, p. 311.

⁷⁹ *Darstellung des Menschen*, p. 12.

⁸⁰ Sully, *Etudes sur l'enfance*, p. 520-1.

⁸¹ *Ibid.*, p. 540.

⁸² *Jahrbuch*, 1895, p. 63.

⁸³ Darwin, *op. l.* (2), p. 292.

⁸⁴ Il ne faut pas confondre cette attitude, expressive de sentiments intimes avec l'attitude analogue qui résulte d'une action déterminée, celle des Ménades en proie à l'ardeur bacchique, qui se renversent en arrière, celle des joueuses de crotales, etc.

⁸⁵ BCH, XIII, pl. III ; Bulle, *Schöne Mensch*, pl. 190.

⁸⁶ Michel, *op. l.*, III, I, p. 287, fig. 159.

⁸⁷ Fierens-Gevaert, *La Renaissance septentrionale*, p. 33, fig.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 32, fig. : 201, 147-8; Michel, *op. l.*, III, 1, p. 213, fig. 116; Mâle, *L'art religieux de la fin du moyen-âge en France*, p. 223, fig. 100; p. 419, fig. 263; p. 418, fig. 202.

⁸⁹ L'expression a été employée, je crois, par M. Perdrizet dans les *Fouilles de Delphes* (V). Je cite de mémoire, n'ayant pas sous la main cet ouvrage.

⁹⁰ Smith, *Annual of the Brit. School*, III, p. 28-9.

⁹¹ *Anthropologie*, 1909, p. 10, fig. 6, p. 11.

⁹² Capart, *Les débuts de l'art en Egypte*, p. 151, fig. p. 152.

⁹³ *Anthropologie*, 1901, p. 529, fig. 5.

⁹⁴ Hoernes, *op. l.*, p. 229.

⁹⁵ *Ibid.*, pl. III, fig. 2; pl. V, fig. 3.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 398, p. 396, fig.

⁹⁷ *Mon. ant.*, IX, p. 158, fig. 22-3, p. 162, fig. 25.

⁹⁸ Cf. note 26.

⁹⁹ Deonna, *Apollons archaïques*, p. 202, n° 84, fig. 97-99.

¹⁰⁰ *BCH*, 1907, p. 156, fig. 5.

¹⁰¹ *Mon. ant.*, IX, p. 110, fig. 35.

¹⁰² Je ne parle évidemment pas des actions qui nécessitent cette pose relevée de la tête, comme celle de chanter. Cf. stèle d'Anactorion. *Ath. Mitt.*, XVI, pl. XI. Je ne m'occupe ici que de l'expression d'un sentiment traduit par le relèvement de la tête. Cf. note 84.

¹⁰³ Deonna, *op. cit.*, p. 217, n° 114.

¹⁰⁴ p. 167, n° 43, p. 90.

¹⁰⁵ Joubin, *op. l.*, p. 81, fig. 12.

¹⁰⁶ *Gaz. d. B. A.*, 1910, p. 75.

¹⁰⁷ Heuzey, *Recherches sur les femmes voilées dans l'art grec*, *Mon. grecs*, 1874, n° 3, p. 18.

¹⁰⁸ Hartwig, *op. l.*, p. 311; Pottier, *Catal. des vases*, III, p. 969-970, p. 1035.

¹⁰⁹ Joubin, p. 80, fig. 11.

¹¹⁰ Cette explication, il est vrai, n'est pas admise par tous. Cf. Klein, *Gesch. d. gr. Kunst*, I, p. 411.

¹¹¹ On pourrait expliquer autrement l'attitude de la tête levée d'Aphrodite sur le relief Ludovisi. Le torse se présente de face,

et l'artiste aurait levé et placé la tête de profil, pour éviter les difficultés qu'il aurait rencontrées à la montrer de face. Ce serait un procédé analogue à celui d'Euphronios, qui, dans un corps de face, inclinait la tête de profil sur l'épaule, pour éviter la vue de face de la tête. Cf. ce que j'ai dit sur ce sujet dans la *Rev. arch.*, 1910, I.

¹¹² L'Eros de Parion levait cependant la tête, comme celui de Saint-Petersbourg, *Ath. Mitt.*, V, p. 38, note 2 ; Collignon, *S. G.*, II, p. 280.

¹¹³ Collignon, *Lysippe*, p. 73, fig. 14.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 9, fig. 1.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 47 (Plutarque).

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 48.

¹¹⁷ Dutschke, *Antike Bildwerke*, V, p. 40, n° 98 ; *Röm. Mitt.*, 1887, p. 164-5 (Hartwig).

¹¹⁸ Furtwängler, *Intermezzo*, p. 21 ; *Wienerjahr.*, 1899, II, p. 169.

¹¹⁹ Sur ce sujet, Amelung, *Röm. Mitt.*, 1905, p. 141-3.

¹²⁰ *Histoire de l'Art*, trad. franç., 1802, I, p. 108, note 1.

¹²¹ Heuzey, *Catal. des figurines de terre cuite*, p. 131-2.

¹²² *Op. l.*, p. 110.

¹²³ Cf. *Anzeiger für schweizerische Altertumskunde*, 1909, p. 234, note 2.

¹²⁴ Ci-dessus, p. 17 sq.

¹²⁵ *Mon. ant.*, 13, p. 74.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 20 (Halbherr) ; p. 129 (Savignoni).

¹²⁷ *Anthropologie*, 1895, p. 146, 150.

¹²⁸ *Anthropologie*, 1903, p. 80 sq. ; Petrie, *The race of early Egypt* (*The man*, 1902, p. 248 sq.).

¹²⁹ Milliet, *Etudes sur les premières périodes de la céramique grecque*, p. 3.

¹³⁰ *Gaz. des B. A.*, 1880 ; cité par Perrot, *Hist. de l'Art*, II, p. 596.

¹³¹ *Anzeiger*, 1909, p. 233-4.

¹³² *Les débuts de l'art en Egypte*, p. 155.

¹³³ Lechat, *Au Musée de l'Acropole*, p. 286 sq.

¹³⁴ Heuzey, *Catal. des antiquités chaldéennes*, p. 74, 377.

¹³⁵ Sur la représentation de face, cf. ce que j'ai dit dans la *Rev. arch.*, 1910, I.

- ¹³⁶ *Wienerjahr.*, 1906, p.
¹³⁷ Dussaud, *Gaz. d. B. A.*, 1907, I, p. 95.
¹³⁸ Cf. *Mon. antichi*, 13, p. 17, etc.
¹³⁹ *Anthropologie*, 1905, p. 439.
¹⁴⁰ *Ibid.*, 1909, p. 1 sq.
¹⁴¹ Christol, *Au sud de l'Afrique*, p. 153, fig.
¹⁴² Capart, *op. l.*, p. 232, fig. 163, etc.
¹⁴³ Déchelette, *op. l.*, p. 221, note 6.
¹⁴⁴ Ci-dessus, p. 25 ; sur le raccourci, la perspective dans l'art archaïque, cf. Della Seta, *La genesi dello scorcio nell'Arte greca*, 1907.
¹⁴⁵ Voyez par exemple les scènes très pittoresques des œuvres de l'Égypte préhistorique, Capart, *op. l.*, passim. etc.
¹⁴⁶ Sully, *Etudes sur l'enfance*, p. 545.
¹⁴⁷ Verworn, *Kinderkunst und Urgeschichte, Korrespondenzblatt d. deutsch. Gesell. f. Anthropologie*, p. 42 ; cf. *Anthropologie*, 1907, p. 653 sq.
¹⁴⁸ Breuil, *Anthropologie*, 1906, p. 125, 411 ; id. « La dégénérescence des figures d'animaux en motifs ornementaux à l'époque du renne ». *Comptes rendus acad. I. B. L.*, 1905, p. 105 ; cf. *Anthropologie*, 1907, p. 16.
¹⁴⁹ Capart, *op. l.*, p. 230.
¹⁵⁰ *Anthropologie*, 1904, p. 289 ; *Jahrbuch*, 1894, p. 56 ; Burrows, *Discoveries in Crete*, p. 47 sq., 54.
-

PEUT-ON COMPARER L'ART DE LA GRÈCE A L'ART DU MOYEN-AGE ?

*Leçons de clôture de cours d'archéologie classique, professées
à l'Université de Genève, les 16 et 19 Mars 1910.*

Certaines lois naturelles président
au développement artistique des peuples
comme à leur développement social. — POTTIER, *Catal. des Vases antiques*, I. p. 20.

Nous voici arrivés à la fin de ce semestre. Avant de nous séparer, je désirerais résumer dans ces dernières leçons ce que nous avons appris ensemble, esquisser un tableau général de cet art grec que nous abandonnons au seuil de l'époque romaine.

* * *

Nous avons assisté, à partir des IX^e-VIII^e siècles, aux premiers balbutiements de l'art, que l'invasion doriennne avait obligé de renaître, de se reformer sur des données nouvelles. Puis, jusqu'à la fin du VI^e siècle, ce furent les efforts laborieux de l'artiste pour se débarrasser de la contrainte de la matière, un combat incessant entre l'ouvrier et la pierre qu'il mettait en œuvre ¹. De cette lutte, l'artiste sort vainqueur; il ébauche les types plastiques que développera l'âge classique; il aborde l'étude des deux éléments fondamentaux de tout art : la musculature dans les Kouroi nus, la draperie dans la série pa-

rallèle des Corés pimpantes. Arrivé aux dernières années du VI^e siècle, sa main s'est affermie et plie à son gré la matière jadis rebelle. Sous la monotonie apparente des Corés et des Kouroi, c'est la variété qui est en germe. La période de formation laborieuse du VI^e siècle annonce et prépare la période de perfection du V^e siècle, qui n'aurait pu être sans le travail des générations antérieures ².

* * *

Le V^e siècle est l'héritier de ces vieux imagiers ; partant des données si péniblement acquises par eux, il s'élance à la conquête de progrès nouveaux. La statue restait liée par certaines conventions auxquelles le sculpteur n'avait pas encore osé toucher. On se débarrasse de ces entraves. On rejette la frontalité ³ ; dans le relief, on ne reproduit plus un torse de face sur des jambes de profil ou un œil de face dans une tête de profil ⁴. Une étude plus attentive du modèle vivant a montré l'erreur de toutes ces conventions naïves, et, petit à petit, on s'achemine vers l'époque de maturité et de perfection que personnifient Phidias et Polyclète.

Libre de toute gêne, l'artiste fixe d'une façon définitive les types esquissés par ses ancêtres. Un idéal bien défini s'impose à lui : celui d'un art calme, grave, qui ne veut pas se laisser émouvoir par les menus accidents de la réalité. L'homme est le but de l'art, non pas l'homme individuel, mais l'homme dans ce qu'il a de plus général, d'éternel. L'éphèbe est une création idéale, tel le Doryphore de Polyclète ; la femme drapée est la femme idéale du V^e siècle. Le « Spinario » retire une épine de son pied ; est-ce une scène de genre, un enfant blessé

dont l'artiste a admiré l'attitude au hasard d'une rencontre ? Non. C'est un ex-voto religieux : c'est un jeune vainqueur, immortalisé dans l'accident qui n'a pas arrêté la rapidité de sa course dans le stade, ou un fils d'Asklépios, Podaleiros, spécialement affecté à la guérison des pieds ⁵. Periklès, sous son casque de stratège, montre une figure idéale, et des détails accessoires caractérisent seuls l'individu. La douleur existe-t-elle ? Les Centaures hurlent sans doute dans les frontons d'Olympie, mais ce sont des êtres d'essence inférieure, qui peuvent donner libre carrière à l'explosion de leurs sentiments. Leurs adversaires, les nobles Lapithes, eux, restent impassibles et fiers. La Niobide de Rome tombe blessée à mort, mais combien sa douleur est réservée et discrète ⁶ ! Idéalisme, voilà le mot qui caractérise l'art du V^e siècle grec ⁷.

* * *

Puis c'est le IV^e siècle, où des tendances nouvelles se manifestent. L'art devient plus humain. Les dieux descendent petit à petit du ciel sur la terre. Le portrait fidèle, les scènes de genre apparaissent. Le réalisme commence.

* * *

Il se développe avec toutes ses conséquences à l'époque hellénistique. Je n'insiste pas sur ce point que nous avons étudié en détail pendant cet hiver et sur lequel nous allons revenir dans un instant.

* * *



La frontalité.

Fig. 3-1. — Kouros de Sunium. DEONNA, *op. cit.*, p. 137-8, fig. 16-17.

Telle est dans ses grandes lignes la marche de l'art grec. Nous contenterons-nous de cette esquisse sommaire, ou essayerons-nous d'en dégager quelque enseignement d'une portée plus générale ?

On a parfois prononcé les mots de « philosophie de l'archéologie »⁸, de même qu'on a parlé de la philosophie de l'histoire, et l'on s'est demandé si « l'archéologie n'a pas plus que l'histoire une philosophie, c'est-à-dire un ensemble de règles générales qui président à la genèse des faits particuliers »⁹. Il est très délicat de s'engager sur cette voie, car, à synthétiser, on risque d'être bien malgré soi incomplet ou partial, et de plier les faits à ses théories. « Les formules générales en archéologie ne peuvent guère être d'une vérité absolue. Même lorsqu'elles sont le résultat d'une étude approfondie et sûre, elles résument des faits qui ne sont pas exactement semblables, et elles rappellent un peu ces portraits composites où se superposent les photographies de plusieurs personnes, et qui donnent, dans une image un peu *floue*, les traits dominants du groupe, sans représenter aucun des individus »¹⁰.

Si nous devons procéder dans ce domaine avec une défiance salutaire, nous pouvons d'autre part nous rassurer en pensant que « les problèmes sur lesquels s'exerce l'activité de l'artiste sont éternellement les mêmes », que « chacun d'eux ne comporte qu'un nombre restreint de solutions » et « qu'il est donc inévitable que les artistes se rencontrent parfois en dehors de tout échange d'idées »¹¹.

Ce sont ces rencontres, ces analogies artistiques sur lesquelles je voudrais attirer votre attention pendant

cette heure. Posons-nous la question suivante : « Cette évolution de l'art grec, telle que nous la connaissons maintenant, est-elle unique au monde ? fut-elle particulière au génie de la race hellénique ? ou bien s'est-elle produite logiquement, suivant le même rythme qu'elle a suivi ailleurs chez d'autres peuples, à d'autres époques ? » Voilà le problème posé, il reste à le résoudre.

* * *

Ces analogies ont été souvent remarquées. Devant le trésor de Cnide, un touriste érudit ¹² s'étonne, et trouve que « la pensée oscille entre le moyen-âge et la Grèce du VI^e siècle, tellement tous les archaïsmes se ressemblent » ; la colonne des danseuses, qui rappelle à M. Homolle les Grâces de Germain Pilon ¹³, lui paraît « touffue comme les plus luxuriants motifs de notre gothique flamboyant ¹⁴ ». En présence des Corés de l'Acropole, n'a-t-on pas évoqué le souvenir des statues romanes ¹⁵, ou prononcé le nom des Madones de Mino da Fiesole ¹⁶, de Desiderio da Settignano ¹⁷, de Francia ¹⁸ ? Le Pan de Leyde fait songer à Burne-Jones ¹⁹, et l'œuvre de Constantin Meunier est apparentée à l'Héraklès de Scopas ou au Discobole de Myron ²⁰. L'éphèbe de Pompéi n'a-t-il pas les traits que Bronzino prête à ses figures ²¹ ? Wickhoff, dans un élan d'enthousiasme, a comparé le sculpteur de l'arc de Titus à Vélasquez ²². Calamis, dont nous ignorons tout ²³, devient Botticelli ²⁴, dont le style est aussi celui des statues égyptiennes d'Akhounatou ²⁵. On trouve du Michel-Ange dans les frontons d'Olympic ²⁶, comme d'ailleurs dans des œuvres très dissemblables, telles que des sculptures lysippiques ²⁷ ou la frise de Pergame. A propos des sphinx

du sarcophage lycien de Constantinople. M. Winter remarque que si les corps n'étaient pas conservés, ce seraient presque des anges du Quattrocento ²⁸, et une tête d'enfant en terre cuite, provenant de Smyrne, pourrait passer, dit M. Perdrizet, pour un ange florentin ²⁹. Des pieds de meubles en forme d'animaux de l'Égypte préhistorique sont rapprochés par M. Petrie des œuvres du Cinquecento plutôt que des œuvres archaïques ³⁰. On parle de Bernin en pensant à la Gigantomachie d'Aphrodisias ³¹, et de baroque, de rococo, en étudiant l'art de l'époque des diadoques ³², ou en regardant le sarcophage de Sidamaria ³³. Une statuette de femme gauloise au British Museum aurait pu inspirer la Jeanne d'Arc de Chapu ³⁴. Des reliefs minoens pourraient être de Rodin ³⁵, et les fresques de Cnossos, des papiers peints de William Morris ³⁶. Praxitèle voisine avec Ghiberti, Scopas avec Quercia, Lysippe avec Donatello ³⁷.

Mais la réciproque est vraie. Si les archéologues ont songé à l'art moderne devant des statues antiques, on a évoqué aussi le souvenir des maîtres de l'antiquité à la vue d'œuvres plus récentes. Courajod, à propos des statues de la cathédrale de Reims, signale dans la draperie une ressemblance étonnante avec des statues grecques ³⁸. M. Michel rapproche la tête du scribe, à Notre-Dame de Paris, de l'Héraklès au taureau de la métope olympique ³⁹, et les reliefs de Bourges sont comparables à des métopes antiques ⁴⁰. Je ne parle pas des Cupidons de Donatello et de Michel-Ange, qui ont pu passer pour des antiques; on pourrait arguer en effet que ces ressemblances ne sont pas nées fortuitement, mais bien de ce que ces artistes ont su retrouver dans leur imitation le sentiment de l'antiquité ⁴¹.

Je m'arrête, car cette liste est longue, et il ne serait que trop facile de la prolonger. Ces comparaisons sont souvent aventureuses, puisqu'une même œuvre peut rappeler le souvenir de maîtres bien différents, ou qu'on rapproche d'un même artiste des sculptures de styles divers. Devons-nous pour cela condamner ces procédés parce que défectueux ? Devons-nous dire avec M. S. Reinach, qui a du reste à son compte plusieurs de ces ingénieuses comparaisons : « Il faut étudier chaque monument en relation avec le temps qui l'a produit, et se garder de chercher des ressemblances là où la mise en lumière des divergences est seule instructive. J'insiste sur ce point, parce que tous ceux qui s'occupent d'art antique sont un peu séduits par des comparaisons de ce genre » ⁴² ? Le jugement est trop sévère : si ces rapprochements ne sont souvent autre chose que des boutades d'érudits, il n'en est pas moins vrai qu'ils cachent un fond de vérité. Nous allons le voir.

* * *

Lange, et d'autres avec lui, ont insisté « sur cette loi de l'esprit humain, qui est foncièrement un. qui, par habitude et par penchant, tend à se répéter partout sous les mêmes formes » et crée une sorte de « folk-lore artistique » ⁴³. On l'a appliquée à l'art ornemental, à la céramique en particulier, et l'on sait que cette idée a été souvent soutenue par M. Pottier ⁴⁴. Il a montré avec justesse que les erreurs naissent souvent en archéologie lorsqu'on méconnaît cette loi. « Avant de conclure que des formes identiques prouvent un contact entre deux races, il faut s'assurer que l'objet en question n'est pas

de structure assez simple pour être créé spontanément par le cerveau humain », par une sorte de déterminisme scientifique »⁴⁵.

Mais il ne suffit pas de constater que l'art retrouve à des siècles de distance des formules identiques⁴⁶, il faut montrer que son évolution, qui commence partout de même, se continue partout suivant le même rythme, chez les divers peuples et aux diverses époques; il faut montrer que l'art grec, par exemple, a suivi une marche parallèle à celle de l'art au moyen-âge, bien qu'il en soit séparé dans le temps et dans l'espace. Faire toute l'histoire de l'art par parallèles, ne serait-ce pas un travail qui pourrait tenter un esprit encyclopédique ? Il nécessiterait certes de grandes connaissances, mais l'intérêt suscité en serait grand aussi. Car nous sommes trop souvent tentés de nous renfermer dans nos spécialités, de ne pas vouloir regarder à côté de notre petite vitrine particulière, archéologues, d'ignorer ce qui se passe en dehors du monde antique, ou historiens de l'art du Moyen-Age et de la Renaissance, de ne pas connaître suffisamment l'antiquité. Une connexion plus intime établie entre des époques renouvellerait sans doute en partie l'histoire de l'art.

L'art hellénique, ai-je dit, a évolué comme celui du moyen-âge. Il faut le prouver, et pour cela, nous allons passer en revue chacune des époques grecques, en les comparant aux diverses périodes de l'art du moyen-âge.

* * *

Avec la ruine de la brillante civilisation crétoise et mycénienne⁴⁷, l'art, déjà si développé et si sûr de lui-même,

s'éteint brusquement : les invasions doriennes lui ont porté le coup fatal. « Après la période préhellénique et avant la période hellénique, la Grèce traversa des siècles de nuit, une sorte de moyen-âge, et quand elle en sortit, ce fut moins un réveil qu'un premier éveil, qu'un commencement de tout » ⁴⁸.

Notez bien ce terme de « moyen-âge hellénique » qui, créé par Bergk, a été souvent employé pour désigner cette disparition brusque de l'art. Sans doute, cette expression n'est pas très exacte, et M. Pottier a eu raison de s'élever contre son emploi abusif ⁴⁹. Cette formule serait fausse, dit-il, si l'on voulait pousser trop loin l'assimilation entre les Doriens envahissant la Grèce, et les Barbares ruinant l'empire romain ; les circonstances étaient très différentes : ce que les Doriens trouvaient devant eux, ce n'était pas un peuple fatigué et usé, une civilisation à bout de forces et en décadence ; au contraire, ils arrêtaient en plein essor le développement et la diffusion de l'art égéen. Les Barbares, eux, envahissaient un empire déjà croulant, et renversaient un art dégénéré.

Cette distinction est vraie assurément, et nul ne voudra prétendre à une conformité absolue entre les deux périodes. Mais le fait essentiel reste le même : une civilisation et un art brusquement détruits par des peuples à un degré inférieur de culture. « Entre les derniers ateliers des sculpteurs de sarcophages latins et gallo-romains, héritiers dégénérés des traditions antiques, et les premiers imagiers des églises romanes, une interruption plus de cinq fois séculaire se produisit dans l'interprétation plastique, en ronde bosse, des grands faits de l'histoire biblique et des symboles de la foi » ⁵⁰.

Croire que la séparation entre le monde égéen et le monde hellénique soit nettement tranchée, c'est une erreur qu'a réfutée M. Pottier, en montrant après d'autres combien nombreuses sont au contraire les survivances mycénienues dans l'art grec ⁵¹. N'en fut-il pas de même au début du moyen-âge, et ne voyons-nous pas là aussi la survivance des types classiques, continués dans un style barbare ?

Ainsi, nous admettons que notre point de départ se justifie, et on ne nous blâmera pas de comparer le moyen-âge hellénique au moyen-âge chrétien.

* * *

Les monuments confirment ce rapprochement. Après la ruine du monde romain, comme après l'invasion dorienne, l'art recommence ; il sort de l'enfance, ou plutôt, c'est un art d'enfants, de peuplades primitives. Ce ne sont partout que des conventions barbares qui régissent la représentation humaine. En voici quelques exemples :

Au début de tout art, chez les anciens, chez les sauvages modernes, dans les dessins d'enfants, la forme humaine est reproduite *de face* ⁵². C'est le stade le plus ancien, car la représentation de profil n'apparaît qu'ensuite.

Dans l'art grec primitif, les exemples de cette figuration sont nombreux, aux VII^e-VI^e siècles, aussi bien dans la plastique que dans la peinture de vases, et je me bornerai à vous rappeler les métopes de Sélionte, ou Athéna, Persée, Héraklès regardent en face le spectateur.

Or pareil fait se répète dans les monuments des premiers temps du moyen-âge, et encore dans l'art roman



La frontalité.

Fig. 5-6. — Kouros de Rhodes. DEONNA, *op. cit.*, p. 232, fig. 157.

du XII^e siècle. Regardez à ce point de vue des reliefs des IX^e-X^e siècles reproduits dans l'*Histoire de l'Art* de M. Michel ⁵³, parcourez les pages consacrées à cette période, et vous reconnaîtrez l'application de la même loi qui régissait déjà l'art des primitifs grecs et qui disparut ensuite devant la représentation de profil.

Partout, aux origines, *l'œil* est énorme, mangeant le visage, et placé au hasard, trop haut ou trop bas, trop en avant ou trop en arrière. Comparez les peintures de vases des VII^e et VI^e siècles où il apparaît ainsi ⁵⁴ avec, pour ne citer qu'un exemple, un relief de Saint Philibert de Tournus ⁵⁵ : c'est la même forme maladroite et ridicule.

Parcourons toute la sculpture romane du XII^e siècle, où se développent des formes vraiment significatives, « où les longs tâtonnements des ateliers primitifs aboutissent à une interprétation expressive de la pensée inspiratrice des grandes œuvres du moyen-âge ⁵⁶ », et opposons cette période à l'art grec du VI^e siècle qui, lui aussi, s'est élevé au-dessus des premiers essais grossiers, et tend à se perfectionner : l'analogie est frappante.

Le VI^e siècle, disions-nous en commençant, est l'époque où le sculpteur cherche à se délivrer des entraves de la matière, où le rôle de la technique est énorme. « Le développement de l'art à cette époque ancienne est contenu tout entier dans le développement de la technique » ⁵⁷. On ne saurait parler encore d'individualités bien tranchées ; le sculpteur a trop à faire pour essayer de montrer sa personnalité et pour vouloir se distinguer des autres. C'est le rôle des ateliers divers, des tradi-



La draperie transparente.

Fig. 7 — Kouros de Chypre. DEONNA, *op. cit.*, p. 237, fig. 164.

tions qui se transmettent de maître à élève, concernant la manière de traiter la chevelure, les draperies, les menus détails.

Lisez d'autre part ce que dit M. Michel au sujet de l'art des XI^e-XII^e siècles : « On ne saurait encore parler d'écoles proprement dites. Il s'agit d'abord de apprendre le métier perdu ; chaque atelier se constitue, selon le milieu et les circonstances, un répertoire de modèles..... ; un parti-pris différent prévalut peu à peu dans la manière d'indiquer la draperie, de traiter les cheveux, et l'on dirait de dessiner et de modeler la forme humaine... » ⁵⁸.

Ainsi, tout s'explique à ces époques éloignées l'une de l'autre, par les difficultés de la technique contre laquelle lutte l'ouvrier.

Pendant tout le VI^e siècle règne la loi de *frontalité*, dont je vous ai souvent parlé. Elle s'impose aussi à la sculpture romane. Voyez ce chapiteau de Saint-Papoul ⁵⁹ : le personnage est parfaitement frontal, sans qu'aucune flexion ne vienne animer les lignes du corps. Considérez les statues qui ornent les porches des cathédrales ⁶⁰ ; vous reconnaîtrez aisément que cette convention n'est pas moins tyrannique alors que jadis.

Dans les *reliefs* du VI^e siècle, l'artiste éprouve les plus grandes difficultés à saisir d'une façon correcte les rapports respectifs des différentes parties du corps. Voulant que tout soit parfaitement clair à l'œil et à l'esprit du spectateur, il place les jambes et la tête de profil sur un buste de face, qu'il s'agisse de personnages debouts ou couchés. C'est en effet un procédé universel de l'art primitif, et les enfants eux-mêmes ne font pas autrement dans leurs dessins ⁶¹. Faut-il citer des exemples ? Rap-

pelez-vous un sujet fréquent dans l'art grec, celui d'Héraklès luttant contre des monstres, tel qu'on le voit entre autres à Assos ⁶². Or voici le fragment d'un ancien tympan du portail de Saint-Lazare d'Autun ⁶³ : Eve couchée, montrant sa tête et ses jambes en plein profil, sur un torse absolument de face.

Regardons de plus près comment les artistes ont traité les *détails*. Ne m'accusez pas de m'arrêter à des vétilles, et ne répétez pas la formule connue : « les arbres empêchent de voir la forêt ». Ce serait le cas si nous nous bornions à les étudier pour eux-mêmes, sans vouloir en extraire des considérations d'une portée générale. La valeur de cette étude des menus détails, fastidieuse à première vue, a été bien comprise par les historiens d'art. « Vous pouvez en apprendre davantage, dit Ruskin, en essayant de graver l'extrémité d'une oreille ou une boucle de cheveux, qu'en prenant des photographies de la population tout entière des Etats-Unis d'Amérique » ⁶⁴. Et M. Lechat dit des Corés de l'Acropole : « Elles veulent être examinées une par une, et chacune d'elles détail par détail, et cette méthode est commandée par les habitudes techniques des artistes primitifs eux-mêmes. La crainte des minuties, salulaire ailleurs, serait une erreur de jugement, en présence de ces statues qui ne sont qu'un composé de détails minutieusement exécutés. Il faut donc les analyser pour elles-mêmes, les disséquer jusqu'aux dernières fibres » ⁶⁵.

On a souvent relevé les analogies de la *draperie* romane avec la draperie grecque archaïque ⁶⁶. C'est qu'en effet, de part et d'autre, les procédés techniques sont les mêmes.

La draperie colle aux corps des Corés de l'Acropole. Les Ioniens, « sous le fin chiton de toile, n'oublent jamais l'anatomie et la ligne du modèle; les jambes notamment, depuis les talons jusqu'à la hanche, sont aussi visibles et aussi nettement détaillées que si elles étaient nues » ⁶⁷. Un Kouros de Chypre paraît entièrement nu, mais on remarque bientôt les multiples petits plis de la tunique ⁶⁸. Cette conception de la draperie transparente se retrouve dans l'art roman. Ce sont par exemple les fresques de Saint-Savin, qui datent de la fin du XI^e siècle, où les étoffes « collent si étroitement aux membres que souvent le corps paraît nu.... les longues tuniques adhèrent aux cuisses ⁶⁹ ». Rien d'étonnant de retrouver à des siècles d'intervalle cette union intime de la nudité et de la draperie, puisque nous savons que c'est un procédé habituel aux artistes primitifs, comme du reste aux enfants ⁷⁰, qui, ne voulant négliger aucun détail, et désirant faire voir le corps aussi bien que le vêtement, sont amenés à ce compromis, et montrent le corps à travers le vêtement ⁷¹.

La draperie forme les mêmes plis conventionnels et sans vie propre, ces plis menus et fins, secs et raides, serrés et minces, incisés dans le marbre ou en léger relief, collés contre le corps, analogues à « ces faisceaux de plis tuyautés et aplatis comme par un fer à repasser » des statues romanes ⁷². Au portail de Notre-Dame d'Etampes ⁷³ — c'est là un exemple pris au hasard — on remarque la même disposition des plis qu'au VI^e siècle. Ce sont de longs plis perpendiculaires séparant les plis en arc de cercle qui sillonnent les jambes : comparez un tel arrangement avec celui de certaines Corés, ou de certains petits bronzes archaïques ⁷⁴.

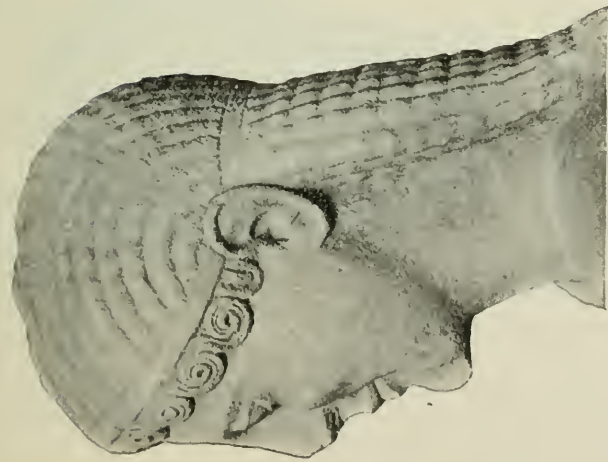


Fig. 8-a. — Kouros du Ptoion. DEONNA, *op. cit.*, p. 157, fig. 32-33.



L'*œil*, dans toutes les têtes du VI^e siècle, est saillant, débordant, sous des paupières minces et raides, ouvertes à la façon d'une boutonnière. C'est ce que M. Lechat a proposé d'appeler l'« exophtalmie archaïque ⁷⁵ ». Et voici ce même œil à fleur de tête, ces mêmes paupières lisses, sans modelé, dans les têtes du XII^e siècle ⁷⁶. Car l'évolution de cet organe est la même dans l'art du moyen-âge que dans l'art antique : gros et saillant aux débuts, il s'enfonce peu à peu ; les paupières se creusent ; et petit à petit, on commence à chercher dans le modelé des contours de l'œil un moyen d'expression ⁷⁷.

Les autres parties du visage nous fournissent des constatations analogues. Au VI^e siècle, comme au XII^e, ce sont des visages à la charpente solide, aux *pommettes* saillantes ⁷⁸. Le bas de la figure est moins développée que le haut, et souvent en retrait ⁷⁹. La *bouche* a des lèvres minces, serrées l'une contre l'autre. Un *sourire* anime la physionomie ; c'est celui des Corés et des Kouros qui revit dans les sculptures romanes. Il ne provient pas d'un désir d'expression ; il résulte uniquement de l'inhabileté technique de l'ouvrier, mais il devient rapidement une convention de grâce et de maniérisme, dans l'antiquité, tout comme au moyen-âge ⁸⁰.

Tous ces rapprochements se vérifient, si vous jetez un regard sur ces deux têtes : l'une est une tête de Kouros attique du VI^e siècle ⁸¹, l'autre est un chef-reliquaire en cuivre doré de la fin du XII^e siècle, au Musée du Louvre ⁸². De part et d'autre c'est ce sourire accentué qui se joue sur des lèvres serrées en arc de cercle, ces yeux exophtalmiques aux paupières minces et sans modelé, ces pommettes saillantes.



Fig. 10. — Tête attique du VI^e siècle av. J.-C.
(*BCH.*, 1907, pl. XXI).



Fig. 11. — Tête reliquaire du XII^e siècle.
(*GEFFROY, Le palais du Louvre*, p. 125, fig.)

Encore un exemple. Dans cette tête de Christ en bois polychromé du XII^e siècle ⁸³ ne retrouvons-nous pas tous les traits du VI^e siècle grec ? Je passe sous silence ceux que nous venons de relever, tels la forme des yeux, de la bouche. Mais l'*oreille* est trop haute, tout comme jadis ; elle est conventionnelle, elle a l'air d'être en bois ⁸⁴. La *barbe* forme une série de petites boucles terminées à leur extrémité par des volutes ; sur l'épaule, trois boucles s'allongent, ondulées comme celles des Corés et de certains Kouroi ⁸⁵.

Faut-il insister ? Dois-je vous parler du rendu de la *musculature* qui passe par les mêmes phases conventionnelles ? Le sculpteur du VI^e siècle, comme celui du XI^e-XII^e, n'est pas encore familiarisé avec toutes les difficultés de la musculature humaine ; il hésite, il tâtonne ; en s'attaquant à la surface de l'abdomen, il partage le grand droit, quand il l'indique, par un nombre de divisions tout arbitraire ⁸⁶, jusqu'à ce qu'il soit arrivé à une formule plus exacte. Relèverons-nous les mêmes erreurs de *perspective* ? les mêmes *raccourcis* ridicules ? Il y aurait beaucoup à dire sur ce sujet. Mais le temps passe, et nous n'en sommes encore qu'à des époques d'art très reculées. Du reste, nous en savons suffisamment maintenant pour comprendre que ces analogies involontaires sont nécessitées par la marche même de l'art, qui, dans des circonstances semblables, décrit les mêmes courbes, dont le développement se poursuit partout de même.

* * *

Le V^e et le XIII^e siècles apportent chacun des éléments nouveaux de progrès. Tous deux aspirent à se débarras-

ser des entraves qui ligotaient l'art antérieur. La vieille loi de *frontalité* tombe en désuétude à la fin du VI^e siècle et au commencement du V^e ⁸⁷, de même qu'au commencement du XIII^e siècle. Voici ce que dit en effet M. Michel ⁸⁸ : « Les plus anciennes (statues), celles de l'extrême fin du XII^e ou du début du XIII^e, gardent encore pour la plupart l'attitude rigide, le parallélisme des deux jambes des statues du portail occidental de Chartres... ; mais déjà *une légère flexion du genou, le poids du corps portant sur l'autre jambe*, détermine les variétés d'attitude qui suffiront à y introduire l'impression de la diversité et de la vie ». Et dès lors c'est en effet la vie sous ses rythmes les plus divers qui s'introduit dans l'art.

Nous avons pu rapprocher des Corés et des Kouroi frontaux les statues rigides du XII^e siècle. Maintenant la frontalité est rompue dans des statues telles que les éphèbes de l'Acropole ⁸⁹, de l'Olympieion ⁹⁰, de Cambridge ⁹¹, etc. A ces beaux corps d'adolescents, qui sortent à peine de la raideur archaïque, où le poids du corps ne porte encore qu'imperceptiblement sur une jambe, où la ligne onduleuse que détermine l'attitude nouvelle est encore à peine sensible, comparez les rares statues nues de l'art chrétien, telle que celle du portail est du dôme de Bamberg ⁹², antérieur au milieu du XIII^e siècle. Plus de rigidité, plus d'hiératisme ; le jeune homme, qui a la beauté idéale des éphèbes grecs, s'appuie sur la jambe et fléchit la droite.

On scrute de plus près le modèle vivant, et l'on renonce aux formes surannées de jadis. La *cherelure*, la *barbe* sont traitées avec plus de simplicité, plus de liberté. Ce personnage du dôme de Bamberg ⁹³ symbolise

l'Eglise. Il porte une chevelure et une barbe formées de petites boucles en « coquilles d'escargots ». La facture en est plus libre qu'au XII^e siècle, bien que ce soit toujours une manière conventionnelle de rendre ces parties. Mais c'est aussi de la sorte que les maîtres du V^e siècle indiquaient la chevelure et la barbe dans certaines de leurs sculptures. Ne le voyez-vous pas dans cette tête d'Héraklès du Musée de Londres, que Furtwängler a voulu attribuer à Myron ⁹⁴ ?

Sur cette page sont réunis deux têtes que leurs auteurs, s'ils les voyaient, s'étonneraient de trouver voisines. L'une, au Musée du Vatican, date du V^e siècle ⁹⁵ ; l'autre date du XIII^e et provient de Notre-Dame de Paris ⁹⁶. Peu nous chaut quels sont les personnages représentés ; pour nous, ce ne sont que des hommes barbus. Ne trouvez-vous pas, abstraction faite de l'expression idéale sur laquelle nous reviendrons dans un moment, qu'il y a entre les deux une ressemblance frappante de technique ? C'est le même parti-pris de simplicité dans le rendu des cheveux et de la barbe, qui forment des boucles ondulées, disposées symétriquement. L'œil saillant du VI^e et du XII^e siècle s'est enfoncé, et les paupières ne sont plus des boutonnières qui contiennent à grand'peine le globe prêt à jaillir de l'orbite, mais forment des arêtes vives et proéminentes. Ces deux sculptures sont bien au même stade de l'évolution artistique.

Prenons une tête de la cathédrale de Reims ⁹⁷, supprimons-en les parties, telles que la couronne, la chevelure, qui trahissent leur époque ; faisons de même pour une tête du V^e siècle, par exemple celle du Doryphore ⁹⁸, celle de l'Amazone de Polyclète ⁹⁹, ou celle de l'Amazone Lansdowne ¹⁰⁰ ; à première vue on risquerait de se trom-

per et de prendre la tête du moyen-âge pour une tête grecque, tant il y a identité de technique dans le rendu des yeux, de la bouche, dans la forme du nez, tant l'expression enfin est calme, sereine chez toutes deux.

Partout donc, aussi bien au V^e qu'au XIII^e siècle, nous trouvons ce trait caractéristique : l'atténuation, puis la suppression graduelle des conventions de l'archaïsme ¹⁰¹.

Que devient la *draperie* raide et empesée des VI^e et XII^e siècles ? Elle est maintenant plus libre, plus souple ; elle ne colle plus au corps, mais elle s'anime, se creuse de plis profonds ; elle commence à vivre de sa vie propre.

La belle statue de femme du Musée de Berlin ¹⁰² se drape dans son himation ; celui-ci ne forme plus ces plis menus qui charmaient les sculpteurs des Corés, mais il est traité à grands plis larges, par grandes masses d'un effet sculptural remarquable. Et c'est la même impression de sobriété grave qui se dégage de cette statue de la cathédrale d'Amiens ¹⁰³, conçue dans le même esprit.

La fine draperie aux plis légers, qui moule le corps d'une tout autre façon que dans les Corés et les statues du XII^e siècle, nous permet de rapprocher aussi de la Reine de Saba, à la cathédrale de Reims ¹⁰⁴ une statue grecque relevant de la même tendance, telle que la dite Aphrodite de Fréjus ¹⁰⁵.

Dans la statue de Salomon de Reims ¹⁰⁶, l'analogie avec l'antiquité est si frappante qu'on a pensé à une imitation des draperies antiques ¹⁰⁷.

On a parfois relevé cette similitude entre l'art du XIII^e siècle et l'art grec. « La sculpture gothique est dans

l'histoire de l'art chrétien, ce que l'art du V^e siècle avant le Christ est dans l'histoire de l'art antique » ¹⁰⁸. — « L'art gothique est de tous les arts celui qui se rapproche le plus de l'art grec. Ces deux esthétiques, qu'on a si longtemps opposées, sont en réalité cousines germaines, s'accordent toutes deux sur le principe essentiel, le culte de la beauté humaine. Ce sont deux arts classiques » ¹⁰⁹.

M. Michel a raison de rapprocher l'art français des XII^e-XIII^e siècles de la sculpture grecque entre le vieux temple d'Athéna et le Parthénon de Phidias; de dire qu'il y a « des lois constantes à travers les civilisations et les croyances changeantes, présidant à l'évolution de l'organisme vivant qu'est une école d'art » ¹¹⁰. Il a raison de comparer la tête du scribe de Notre-Dame de Paris à la tête d'Héraklès luttant contre le taureau dans la métope d'Olympie ¹¹¹, de remarquer la facture par masses simplifiées de la barbe, la construction du visage par larges plans. « La progression fut la même ou plutôt s'accomplit d'après le même rythme ».

C'est que ce ne sont pas seulement les procédés techniques qui sont les mêmes, c'est que l'*esprit* qui anime la plastique est le même, ou plutôt, c'est parce qu'il est le même à ces deux époques si éloignées, que les procédés techniques sont identiques. L'an dernier, nous avons appris à connaître quels étaient les traits caractéristiques de l'art du V^e siècle : un art abstrait, idéalisé, qui trouve dans les marbres de Phidias son expression la plus achevée. « Phidias, au Parthénon, nous présente des créatures humaines qui ne laissent voir sur les traits de leur visage nulle expression particulière, nul reflet d'une pensée déterminée, d'une âme définie, et de qui cepen-



La musculature conventionnelle.

Fig. 12. — Kouros attique. DEONNA, *op. cit.*, p. 131, fig. 4.

dant la beauté nous apparaît divine, à nous modernes, et nous inspire une admiration religieuse. Aussi bien ces créatures ne sont-elles pas, quoi qu'il semble, dénuées d'âme; mais leur âme non troublée n'impose pas au visage de n'être plus rien que l'interprète des sentiments; le moral chez elles n'a point mis le physique en servage; et, si l'on peut dire, l'âme respecte les droits du corps et le lui prouve en ne dérangeant pas l'équilibre de ses parties, et en l'imprégnant tout entier également du front au talon, de sorte que le souffle intérieur de l'une et la respiration extérieure de l'autre se confondent en un seul et même rythme. D'une si exacte correspondance entre des corps, modèles de simplicité, d'harmonie, de naturelle justesse, et des âmes momentanément unies comme un lac sans émoi et sans ride, naît cette lumière calme, ce pur éther où vivent les figures de marbre du Parthénon » ¹¹².

On a souvent parlé de la *sérénité* de l'art grec, de ce calme qui, déjà pour Winckelmann, plus tard pour Ruskin ¹¹³, était le meilleur attribut de l'art. Elle existe, cette sérénité, mais au V^e siècle seulement, et l'on a eu tort de la voir dans l'art grec en général, qui a connu, nous le savons, les pires excès du pathétique.

Or cet *idéalisme* est aussi celui du XIII^e siècle chrétien. « Le XIII^e siècle est purement rationnaliste, spéculatif, idéologue ¹¹⁴; le XIII^e siècle parle à l'intelligence » ¹¹⁵, et c'est un lieu commun que de parler de l'art idéal de cette époque ¹¹⁶. Cet idéalisme, on l'oppose parfois au réalisme du XII^e siècle ¹¹⁷, mais si l'on peut prononcer ce mot de réalisme à propos de l'art du XII^e siècle, c'est de la même façon que, à propos des maîtres grecs du VI^e siècle avant notre ère. Il est le plus

souvent involontaire, car les traits individuels que l'on relève dans les sculptures ne sont pas dûs au désir de l'artiste de copier de plus près la nature, mais « résultent, à son insu et sans qu'il l'ait cherché, du travail qu'il a fait subir à la matière, de l'ensemble des traits dont il a composé sa figure » ¹¹⁸. M. Lechat l'a prouvé en montrant que le réalisme des portraits du VI^e siècle est illusoire ¹¹⁹.

Cet idéalisme se manifeste de la même manière au V^e et au XIII^e siècles. Qui est-ce qui éleva les grands édifices du V^e siècle, le Parthénon, les temples de Sunium ou de Phigalie ? est-ce la volonté d'un seul homme ? Non. C'est le peuple grec entier : c'est une œuvre collective. Et les cathédrales des XII^e-XIII^e ne sont-elles pas aussi l'œuvre « d'un peuple tout entier, qui unit ses efforts dans une œuvre commune, expression anonyme et magnifique de son âme et de son génie » ¹²⁰ ?

L'art idéal du V^e et du XIII^e siècles ignore l'expression des sentiments de l'âme sur les visages. Voyez la *sculpture funéraire*. En Grèce, sur les stèles attiques, le défunt est seul ou entouré de sa famille, livré à de menues occupations, ou échangeant avec ses proches la classique poignée de main. Sur les visages, vous cherchiez en vain l'expression de la tristesse, de la douleur : c'est la sérénité des marbres du Parthénon. Il en est de même au XIII^e siècle. L'image du défunt est idéalisée ¹²¹. Le gisant repose dans la sérénité et la confiance ; son effigie est paisible, presque souriante ¹²² ; ses yeux ne sont pas clos, comme ceux d'un mort, mais ouverts, comme ceux d'un vivant ¹²³. On ne voit pas de vieillards : tous les morts ont l'air d'être jeunes ¹²⁴ ; pas de laideur, mais

une égale beauté répandue sur tous les visages; pas de portraits. point de traits individuels. M. Mâle rappelle le souvenir des stèles grecques; n'a-t-il pas raison, et n'est-ce pas de part et d'autre une conception analogue de la mort ¹²⁵ ?

Morts grecs et gisants chrétiens sont pareils. Ils ne sont pas tels qu'ils étaient sur la terre, mais tels qu'ils seront dans le séjour des bienheureux et au jour de la résurrection ¹²⁶. Hégésio se parera dans les Champs-Élysées du collier qu'elle tire de son coffret; le défunt échange une poignée de mains, symbole de réunion, avec ses parents qui l'ont rejoint dans les demeures éternelles ¹²⁷. Et l'artiste du moyen-âge nous montre le mort « tel qu'il est dans la pensée de Dieu, tel qu'il sera tout à l'heure quand sonnera la trompette, quand s'ouvriront tous les yeux à la lumière éternelle » ¹²⁸.

Ainsi l'idéalisme grec et l'idéalisme chrétien se rencontrent par-dessus les siècles, et arrivent aux mêmes conceptions plastiques.

* * *

Quels éléments nouveaux apporte le IV^e siècle grec ? C'est essentiellement un âge de *transition*, qui conduit de l'idéalisme du V^e siècle au réalisme effréné de l'époque hellénistique. « Une évolution progressive va façonner les formes d'art au goût nouveau, leur prêter des acceptions différentes, y faire pénétrer des sentiments plus subtils et plus compliqués. L'idéal religieux étant moins élevé, les types divins se rapprochent davantage de l'humanité. En y touchant d'une main moins respectueuse, les artistes y introduisent des nuances plus variées; ils y font passer les reflets des passions qui agitent



Fig. 13. — Tête du Ve siècle av. J.-C.
FURTWÄNGLER, *Masterpieces*, p. 65, fig. 19.



Fig. 14. — Tête du XIII^e siècle.
SPRINGER, *Handb. d. Kunstgesch.*, II, p. 409, fig. 550.

l'âme humaine; ils prêtent à la belle figure de Déméter la tristesse de la maternité douloureuse, donnent à celle de Dionysos une grâce morbide et languissante. La plastique « cherche de nouvelles ressources dans l'observation plus libre et plus familière de la réalité ». La sculpture de genre commence à revendiquer sa place; le portrait se développe. Scopas inaugure la sculpture pathétique, et Praxitèle la sculpture sentimentale ¹²⁹. Mais toutefois, on sent une lutte continuelle entre l'idéalisme de l'âge précédent et le réalisme nouveau. Ce dernier l'emporte à la fin du siècle, et annonce l'ère hellénistique.

Il n'en est pas autrement au XIV^e siècle. L'idéalisme des maîtres français du XIII^e siècle tombe en recettes d'ateliers, en formules mécaniques, car il ne correspond plus à un sentiment sincère. Les grands chantiers des cathédrales languissent ¹³⁰. « A la fin du moyen-âge, les œuvres d'art ne témoignent plus de la puissance d'esprit des ordonnateurs. L'art oublie qu'il doit, comme avant, donner aux ignorants un résumé de la science universelle. Les œuvres d'art témoignent seulement de la piété des confréries, des particuliers, des rois, parfois de leur orgueil » ¹³¹. Le rôle des artistes individuels s'affirme; leur condition sociale se modifie rapidement ¹³²; ils sont aux gages des rois, des grands seigneurs, et subissent leurs exigences de luxe. N'en était-il pas de même au IV^e siècle, où l'individualisme règne sans partage; où il n'y a « point de ces grands courants où viennent se coordonner les efforts sous une direction incontestée et acceptée..... rien qui rappelle la belle unité de l'école de Phidias, poursuivant un idéal commun dans des œuvres collectives destinées à glorifier la cité athénienne »; où les maîtres sont tous des indépendants, « moins précoc-

cupés de suivre une tradition que de faire œuvre personnelle »¹³³, où l'on voit Lysippe « réaliser le premier le type d'artiste de cour »¹³⁴ ?

Le *réalisme* naît au cours du XIV^e siècle comme au cours du IV^e siècle grec¹³⁵. On exprime avec une insistance plus pathétique les souffrances du Christ¹³⁶, car la sensibilité se développe¹³⁷. On redescend du ciel sur la terre. La Vierge et l'enfant Jésus se regardent, se sourient l'un à l'autre, et s'expriment leur tendresse réciproque¹³⁸. Marie devient une bonne mère, donnant le sein à l'enfant, et bientôt elle « allaite avec la tranquille impudeur d'une nourrice »¹³⁹. Elle embrasse Jésus, ce qu'elle n'avait osé faire auparavant par respect pour son Dieu. Et Jésus, si austère au XIII^e siècle, devient un simple bébé, presque nu dans les bras de sa mère.

L'Aphrodite de Cnide n'est-elle pas aussi devenue sous le ciseau de Praxitèle une femme, éloignée de l'austérité qu'elle avait au V^e siècle ? Dionysos, dans les bras de l'Hermès d'Olympie, ne tend-il pas d'un geste mutin ses petites mains vers la grappe de raisin, objet de sa convoitise, tout comme l'enfant Jésus caresse sa mère dans la Vierge de Jeanne d'Evreux¹⁴⁰ ? Et si le Christ devient un héros souffrant, les guerriers des frontons de Tégée ne crient-ils pas aussi leur douleur, comme s'ils imploraient la pitié de leurs adversaires ?

Ce réalisme se manifeste aussi dans le *portrait*¹⁴¹, grâce à l'emploi du moulage sur le cadavre, pratiqué déjà dans les dernières années du XIII^e siècle. On conçoit quelle importance eut cette invention ; ce fut une des causes de cette rénovation de l'art dans un sens réaliste qui caractérise le XIV^e siècle¹⁴². Lysistratos, frère de

Lysippe, n'avait-il pas inventé aussi, au dire de Pline, le moulage sur nature ? « Le premier, il imagina de prendre l'image d'un homme sur son propre visage, au moyen d'un moule en plâtre, et de la corriger sur l'épreuve qu'il obtenait, en coulant de la cire dans le plâtre », et ce procédé, les historiens de l'art antique l'admettent tous, dut contribuer beaucoup au développement du portrait fidèle et ressemblant ¹⁴³.

Enfin, l'art au XIV^e siècle prend un caractère *international* ¹⁴⁴, tout comme nous voyons au IV^e siècle l'esprit particulariste des écoles s'effacer, des pénétrations réciproques se faire, et l'art grec s'acheminer vers l'unité qui sera complètement réalisée au temps des successeurs d'Alexandre ¹⁴⁵.

En un mot, ce qui caractérise ces deux époques, c'est l'*invasion du réalisme*. On s'est demandé, en ce qui concerne le XIV^e siècle, d'où il venait, et on a parfois eu le tort d'en chercher les origines dans une école plutôt que dans une autre, car « il fut le résultat de causes historiques et morales dont l'action ne se fit pas sentir sur un seul pays. Ce ne fut pas un coup de théâtre ; du XIII^e au XIV^e siècle il y eut une évolution graduelle ; le naturalisme de l'un ne se dégagea pas d'un seul effort des formules de l'idéalisme vieilli » ¹⁴⁶.

Un tel changement fut amené dans l'antiquité comme au moyen-âge par des causes analogues. Celles qui ont transformé l'art du XIV^e siècle ont été exposées clairement par M. Michel ¹⁴⁷ : c'est une époque de rationalisme, de dégénérescence de la religion, de progrès politiques et intellectuels de la bourgeoisie, de décadence des idées théocratiques ; alors apparaissent des formes nou-

velles de la sensibilité religieuse, amenant une conception plus humaine, plus pathétique, plus réaliste de la religion. N'y a-t-il pas identité parfaite avec le IV^e siècle grec ? Voyez le tableau que trace M. Collignon ¹⁴⁸ de la société grecque de ce temps : l'esprit religieux est atteint, et n'a plus la vitalité qu'il avait au siècle précédent ; les croyances sont minées par la sophistique, par la superstition, par le mysticisme ; le luxe des particuliers croît de jour en jour. Est-il donc étonnant que l'art du IV^e et celui du XIV^e se ressemblent ?

* * *

Nous voici parvenus à l'époque que nous avons étudiée en détail pendant ce semestre, à l'époque des diadoques, dont le XV^e siècle offre un tableau équivalent.

Tout ce qui était en germe dans le IV^e et le XIV^e siècles va se donner libre carrière. L'étude des tendances nouvelles de la société hellénistique a retenu notre attention pendant plusieurs leçons, mais vous me permettrez de les résumer rapidement encore, pour que l'analogie qu'elles offrent avec celles du XV^e siècle en paraisse plus frappante.

C'est un intérêt immense pour la *réalité concrète* ¹⁴⁹. On étudie les sciences naturelles, l'anatomie, la botanique, l'astronomie, et la nature entière est sollicitée de livrer ses secrets. Ce goût pour le détail réel se fait sentir dans toute la littérature de ce temps : les analyses psychologiques, les études des passions et des mœurs sont à l'ordre du jour. On observe avec une curiosité inconnue jusqu'alors la vie des humbles, celle des pay-

sans, des pêcheurs, celle des plus basses classes de la société, comme aussi celle de l'étranger qui intrigue par ses différences ¹⁵⁰.

Tous les sentiments humains se montrent au grand jour. Une onde de tendresse, de sentimentalité voluptueuse ou pathétique parcourt la Grèce ¹⁵¹.

L'influence de ces idées nouvelles est visible sur la religion. Le réalisme, l'amour du détail vrai, rabaisse, bien plus qu'au IV^e siècle, les dieux au rang des hommes. Leurs aventures ne sont plus que celles des mortels; les mythes deviennent des scènes de genre, et la volupté croissante favorise l'expansion des divinités érotiques, ou transforme les chastes déesses de jadis en femmes de mœurs légères ¹⁵².

Il me semblait, en lisant l'ouvrage si riche en idées que M. Mâle a écrit sur « *L'art religieux de la fin du moyen-âge en France* (1908), consacré surtout au XV^e siècle, voir se dérouler devant moi toute l'histoire de l'art hellénistique. Car le XV^e siècle chrétien, tout comme les temps qui suivirent le démembrement de l'empire d'Alexandre, se caractérise d'un mot : il est *réaliste*. Les dieux descendent de leur hauteur idéale ¹⁵³. Jésus devient un vrai humain, et on lui enlève même son nimbe ¹⁵⁴. La Vierge et son enfant se rapprochent tous deux de l'humanité, d'une manière bien plus accentuée qu'au XIV^e siècle. Le fils de Dieu se coiffe d'un petit béguin; ailleurs il a les traits d'un petit paysan ¹⁵⁵. Il est à califourchon sur un cheval de bois ¹⁵⁶, ou dispute à Saint Jean une écuelle de bouillie. Ce n'est donc plus qu'un enfant comme les autres, soumis à toutes les vicissitudes de l'enfance. Les saints, eux aussi, ont perdu

leur aspect héroïque et majestueux, et à peine se distinguent-ils des autres hommes ¹⁵⁷.

N'est-ce pas, dans les types divins, une évolution parallèle à celle de l'âge hellénistique, où les grands dieux austères du V^e siècle n'éveillent plus guère d'intérêt, parce qu'ils planent trop au-dessus de l'humanité ? Si la Vierge devient une tendre mère, une bonne nourrice, qui s'occupe avec amour de son poupon, Aphrodite n'est plus qu'une baigneuse aux formes gracieuses, où l'artiste peut exalter le charme des formes féminines. L'enfant Jésus s'amuse aux jeux de son âge : n'est-ce pas le garmement Eros qui joue aux osselets avec Ganymède dans l'Olympe devenu un intérieur de bons bourgeois ¹⁵⁸ ?

Tout le petit monde des saints chrétiens, qui au XV^e siècle a pour les hommes un charme infini, que l'on aime plus qu'on ne le respecte, n'est-ce pas ces héros grecs qui, à l'époque hellénistique, se sont transformés en protecteurs, en patrons, en « saints païens », comme on l'a dit ¹⁵⁹, et dans lesquels le sentiment religieux qui a déserté la grande mythologie se traduit le plus sincèrement et le plus naïvement ?

La mythologie, chez les hellénistiques, et la religion chrétienne au XV^e siècle, ont si bien évolué, que souvent le symbolisme, fort clair pour les temps qui précédèrent, devient incompréhensible. Les épigrammes de l'Anthologie nous en donnent divers exemples ¹⁶⁰. L'auteur de l'une d'elles, qui ne comprend évidemment plus ce que signifient les armes d'Athéna, dit à la déesse : « Pourquoi es-tu armée au milieu d'Athènes ? Poseidon s'est avoué vaincu, épargne la ville de Cécrops » De même, et M. Mâle le prouve, les grandes idées symboliques du XIII^e siècle sont devenues incompréhensibles aux

artistes du XV^e siècle ¹⁶¹. Les quatre animaux évangéliques, qui, dans l'esprit d'un théologien des XII^e et XIII^e siècles sont « à la fois des symboles de Jésus-Christ, des symboles des évangélistes et des symboles de l'âme chrétienne » ¹⁶², n'ont maintenant plus rien de surnaturel, et ne sont que des attributs commodes et faciles à faire reconnaître les évangélistes. La Bible et la mythologie hellénistique ne sont plus qu'un vaste répertoire où leurs artistes puisent leurs sujets, sans se donner la peine d'approfondir ce qu'ils ne comprennent plus ¹⁶³.

Le *pathétique* hellénistique se retrouve au XV^e siècle, « qui est l'âge pathétique de l'art chrétien » ¹⁶⁴. La sensibilité se développe à l'excès; le réalisme intense s'introduit dans la représentation de la Passion; ce ne sont plus que des pleurs, du sang, de l'horreur et de la douleur. Voyez cette belle tête de Christ au Musée du Louvre ¹⁶⁵ : « Les joues sont creuses : les yeux gonflés se cernent de meurtrissures verdâtres; le front, où s'enfoncent les épines, est rouge de sang. Ce serait la tête d'un pauvre hère à qui l'on vient d'appliquer la question, et que l'on a presque tué, si le regard n'avait tant de douceur, et si la bouche entr'ouverte ne laissait échapper un soupir de résignation ». N'est-ce pas le même pathétique que celui des œuvres hellénistiques, telles le géant mourant de Florence ¹⁶⁶ ou le Laocoon ¹⁶⁷ ? A l'époque hellénistique, tout comme au XV^e siècle, les dieux subissent la contagion mortelle, ont perdu leur sérénité olympienne. « Même victorieux et tout-puissants, ils sont tourmentés » ¹⁶⁸ : tout l'Olympe courroucé bondit et s'agite dans la Gigantomachie de Pergame : l'Apollon



Fig. 15. — Tête du IV^e siècle av. J.-C.
(Géant mourant de Florence).



Fig. 16. — Tête de Christ du XV^e siècle.
(MALE, *l'Art religieux de la fin du moyen âge*, p. 90, fig. 33).

Pourtalès, triste, mélancolique, est en proie à une rêverie douloureuse; et certains dieux, aux traits vieillis et découragés, semblent pleurer le scepticisme grandissant, et être « lassés à la longue de la monotonie de leur métier de dieux » ¹⁶⁹.

Mais, à côté de la douleur, c'est, dans l'art du XV^e siècle, l'expression de la *tendresse* humaine ¹⁷⁰. Les scènes de l'enfance de Jésus éveillent une tendresse inconnue, donnant naissance à toute une série d'œuvres délicieuses qui eussent été incomprises au XIII^e siècle. La Vierge, jadis respectueuse du Dieu qu'elle tient dans ses bras, lui sourit maternellement. N'en est-il pas ainsi en Grèce? L'Hermès d'Olympie n'a pas l'air de se soucier de l'enfant Dionysos qu'il tient dans ses bras, et son regard rêveur erre au loin. Mais voici le groupe hellénistique du vieux Silène portant l'enfant divin; celui-ci se débat, pleure, crie, tandis que son père nourricier, penché sur lui, s'efforce de calmer son gros chagrin ¹⁷¹.

Rappellerons-nous encore les *scènes voluptueuses* qu'aiment les hellénistiques? Ne voilà-t-il pas qu'au XV^e siècle les allégories semblent devenir voluptueuses ¹⁷²? « L'artiste met une complaisance marquée à représenter le péché. Le bon apôtre fait semblant d'imiter, mais il substitue tout bonnement à la formule son expérience. Plus d'une de ses fines peintures eut scandalisé les graves auteurs du XIII^e siècle ».

Dans la *sculpture funéraire*, le portrait est de règle au XV^e siècle, grâce au moulage sur le cadavre. La mort s'y montre dans toute son horreur. Le gisant, qui était jadis un vivant aux yeux ouverts attendant dans la

paix la résurrection, ferme les yeux, et devient un cadavre. La mort est la grande inspiratrice, et son idée efface celle de l'immortalité ¹⁷³.

Sans doute, on ne connut pas en Grèce de tels excès ; ils ne pouvaient naître que dans l'art chrétien dédaigneux du corps humain. Mais l'évolution réaliste de la sculpture funéraire est analogue. C'est alors que l'on voit paraître dans la Grèce hellénistique des portraits fidèles sur les tombes, comme celui de ce jeune garçon trouvé à Tarente ¹⁷⁴. On se préoccupe de conserver du défunt une image plus individuelle, et les épigrammes de l'Anthologie font souvent allusion à la ressemblance des statues funéraires. C'est celle d'une petite fille : « Ta mère a placé sur ton tombeau de marbre une jeune fille ; elle a ta stature et ta beauté, ô Thersis, et morte, tu es telle qu'on pourrait t'adresser la parole ». Ailleurs, on se plaint du trop grand réalisme de l'image, qui ravive la douleur des survivants : l'on dit du portrait du défunt, « qu'on croirait qu'il va parler » ¹⁷⁵. L'idée de la mort n'envahit-elle pas aussi l'art hellénistique, et n'est-ce pas alors qu'apparaissent ces squelettes gambadants et grimaçants qui exhortent le mortel à jouir de la vie tant qu'il la tient : « *ergo vivamus dum licet esse bene* » ¹⁷⁶ »

Ces brèves indications n'épuisent pas tous les rapprochements qu'on pourrait faire entre l'art hellénistique et l'art du XV^e siècle. Mais, pour résumer, nous dirons que, si le V^e et le XIII^e siècles parlent à l'intelligence, l'art hellénistique et le XV^e siècle parlent à la sensibilité ¹⁷⁷.

Que conclurons-nous de ce parallélisme frappant entre l'art ancien et l'art du moyen-âge ? Disons-nous qu'il ne s'agit que de simples coïncidences, sans aucun rapport entre elles ?

M. Lalo ¹⁷⁸, frappé de ces « flux et reflux » de l'art, pense que l'évolution artistique suit en réalité comme toutes les autres une marche nécessaire. « C'est une loi universelle, dit-il, que toute période classique est précédée d'un âge précurseur, et suivie d'une période de pseudo-classiques, disciples mal émancipés, amenant par réaction une génération romantique, après laquelle il n'y a plus de place que pour les incohérences d'une décadence, à moins que l'art ne trouve en soi la force nécessaire pour se renouveler de fond en comble ». Si nous envisageons à ce point de vue l'art grec et l'art chrétien, nous constatons en effet un art précurseur, un âge de *formation*, qui comprend les VII^e-VI^e et les XI^e-XII^e siècles ; un âge classique, ou plutôt *idéaliste*, les V^e et XIII^e siècles ; un âge pseudo-classique, ou plutôt de *transition*, où l'on voit s'introduire progressivement des sentiments nouveaux dans l'art, qui est celui des IV^e et XIV^e siècles ; enfin un âge romantique, ou plutôt *réaliste*, les III^e-II^e, et le XV^e siècle.

A simplifier les choses, on pourrait dire que dans tous les arts, deux tendances se combattent continuellement : l'*idéalisme* et le *réalisme*. Mais non, ne parlons pas d'opposition, disons de préférence que ces tendances s'engendrent mutuellement, « puisque toute forme d'art est contenue dans un sens dans telle autre, quand elle a pour fonction d'en prendre le contre-pied. Celle-ci en effet n'aurait pas existé sans celle-là, ou du moins elle

n'aurait pas été la même; elle s'y rattache donc par un lien aussi sûr que la filiation directe » ¹⁷⁹.

Idéalisme et réalisme : c'est entre ces deux termes qu'oscille toujours l'art. Nous venons d'en voir la preuve en ce qui concerne l'art antique et l'art du moyen-âge. Faut-il d'autres exemples ? Le merveilleux naturalisme de l'art minoen n'est-il pas suivi d'une époque de convention, et ne voit-on pas dans l'évolution de la céramique minoenne une réaction contre la phase naturaliste de la période précédente ¹⁸⁰ ? Le réalisme hellénistique n'amène-t-il pas la renaissance classique, l'art néo-attique ¹⁸¹ ? Le classicisme de l'époque d'Hadrien ¹⁸² ne remplace-t-il pas un art plus réaliste ?

Franchissons quelques siècles. Après le XV^e siècle si réaliste, s'effectue la même évolution qui mène de l'art hellénistique à l'art néo-attique. C'est au XVI^e siècle, le retour au classicisme. Michel-Ange est subjugué par l'idéalisme antique. Son Christ de la Minerve porte la croix comme un triomphateur, sans que son visage reflète la moindre souffrance. Quelle différence avec le Christ souffrant du Louvre que nous venons de voir ! Tout comme un Grec du V^e siècle, il feint d'ignorer la douleur ¹⁸³. L'homme devient le but de toute étude; la plus haute expression de l'art, c'est le corps humain sans voiles, ignorant la souffrance, la tendresse, rayonnant de beauté comme un athlète classique. Le réalisme s'efface devant cet idéalisme. « Les champs et les arbres ne peuvent rien m'apprendre, disait Socrate dans *Phèdre*, je ne trouve à profiter que parmi les hommes ». C'est bien ce que pense aussi Michel-Ange, qui méprise « ces chiffons, ces mesures, ces champs très verts, ce qu'on appelle paysage » ¹⁸⁴.

Plus tard ne verrons-nous pas le classicisme des XVII-XVIII^e siècles engendrer le romantisme ?

Un tel balancement sera plus sensible encore si nous fixons nos regards sur un seul genre artistique, et si nous l'accompagnons à travers les siècles de son histoire : nous le verrons passer alternativement par ces deux phases d'idéalisme et de réalisme.

Ainsi, voyez l'histoire du paysage. Nous connaissons, pour en avoir parlé ensemble, l'évolution du paysage dans l'antiquité¹⁸⁵ ; en ce qui concerne l'art moderne, vous consulterez avec fruit « *L'histoire du paysage en France* » (1908), ou l'article de M. P. Gaultier sur « *Le sentiment de la nature dans les Beaux-Arts* »¹⁸⁶. Partout vous constaterez que, sous le règne de l'idéalisme, le paysage disparaît de l'art, pour reparaitre au temps du réalisme, que toute l'histoire de ce genre se passe à naître, à disparaître pour renaître. Chaque fois qu'« on se rapprochera de la doctrine classique, vous verrez l'homme grandir et le paysage s'effacer, s'évanouir autour de lui ; toutes les fois au contraire que vous apercevrez le ciel se développer au-dessus des têtes, être atmosphère au lieu de nimbe, le sol s'étendre sous les pieds, et devenir terrain au lieu de piédestal, c'est le signe que pour un temps on est las d'absolu, et qu'on se repose des idées dans le monde du relatif, de l'accidentel et du réel. Toute l'évolution de la peinture moderne tient entre ces deux extrêmes, et se passe en oscillations, en balancements de l'un à l'autre. Telle est la signification profonde d'une histoire du paysage ; c'est de pouvoir servir d'exposant — qu'on me passe ce terme de mathématique — à l'histoire de l'art et même, si l'on veut, à l'histoire générale des idées »¹⁸⁷.

* * *

De telles considérations nous entraînent bien au delà du domaine de l'antiquité, puisque nous avons rattaché l'évolution de l'art grec à celle de l'art en général. N'est-ce pas ainsi qu'il faut procéder ? L'étude d'une période artistique particulière n'offre que peu d'intérêt par elle-même ; elle en prend davantage si on unit celle-ci aux époques qui l'ont précédée et suivie, par des liens qui ne soient pas seulement chronologiques, mais, comme l'a dit M. Brunetière, « généalogiques »¹⁸⁸ ; si ensuite, on rapproche la marche suivie par l'art dans une contrée, de celle d'un autre pays, pour y trouver la même continuité logique des causes et des effets.

Un tel sujet, vous le concevez, ne peut qu'être ébauché dans un espace de temps aussi restreint que celui dont j'ai disposé ; j'aurais dû insister sur bien des points, en développer de nouveaux ; si je ne l'ai pu faire, j'espère du moins vous avoir indiqué la voie à suivre.

NOTES

¹ Lechat. *Au Musée de l'Acropole*. p. 7.

² Deonna, « *Les Apollons archaïques* » (1909), p. 373 sq. (conclusion); id.. *La représentation du corps masculin dans la statuaire archaïque*, 1909.

³ Sur la frontalité, cf. *ibid.*, p. 7 sq. : *Indicateur d'antiquités suisses*, 1909, p. 227 sq. (Deonna).

⁴ Sur les conventions du relief archaïque, Perrot, *Hist. de l'Art*, VIII, p. 698 sq. M. Della Seta a étudié en détail l'origine de ces conventions et leur abandon dans son excellent travail *La genesi dello Scorcio nell'arte greca*, 1907.

⁵ C'est du moins la récente hypothèse de M. Svoronos, *Eph. arch.*, 1909; cf. *Rev. arch.*, 1909, II, p. 439.

⁶ La Niobide trouvée en 1906 sur l'emplacement des anciens Jardins de Salluste a déjà donné naissance à une nombreuse littérature. Cf. *Revue des Etudes grecques*, 1908, p. 350 sq. référ. Ajouter : Furtwængler, *Allgemeine Zeitung*, 1906, n° 288, Beilage; Della Seta, *Ausonia*, 1907, I, La Niobide degli orti Sallustiani; *The Burlington Magazine*, 1908, p. 245, pl.; *Rev. de l'Art ancien et moderne*, 1909, p. 260, pl.; *Gaz. des Beaux-Arts*, 1909, p. 187, 192, fig. Tout récemment une vive querelle s'est élevée entre les municipalités de Rome et de Milan pour la possession de ce marbre. Cf. *Journal de Genève*, 3 février 1910. *Rev. arch.*, 1910, I, p. 175 sq.

⁷ La recherche de l'expression n'est pas entièrement absente de l'art du V^e siècle: la beauté expressive est un problème qui tente les artistes, mais qu'ils n'ont pas encore résolu, parce qu'ils ne croient pas possible de concilier la dignité humaine avec la passion. Sur ce problème dans l'art du V^e siècle, cf. Girard, *REG*, 1894, p. 337 sq.

⁸ Brutails, *L'archéologie du moyen-âge*, 1900, p. 1-2.

⁹ *Ibid.* M. Xénopol s'élève contre la tendance des historiens à vouloir formuler des lois régissant les faits historiques et permettant de les prévoir. *Principes fondamentaux de l'histoire*, 1899, p. 94, 201 sq., 208 sq. : 216 sq : 239, etc.

¹⁰ *Ibid.*, p. 146-7.

¹¹ *Ibid.*, p. 37.

¹² L. Bertrand, *La Grèce du soleil et des paysages*, 1908, p. 290.

¹³ *Gaz. des B. A.*, 1894, II, p. 450.

¹⁴ L. Bertrand, *op. l.*, p. 291.

¹⁵ Voici ce que dit M. Lechat de la « statue samienne » du Musée de l'Acropole : « on la croirait plutôt détachée du portail d'une cathédrale gothique ou de quelque tombeau du moyen-âge ». *Au Musée de l'Acropole*, p. 397.

¹⁶ Mino da Fiesole est aussi invoqué à propos du relief de Thasos au Louvre (Rayet). Cf. *BCH.*, 1900, p. 572.

¹⁷ Perrot, *Hist. de l'Art*, VIII, p. 595.

¹⁸ Kekulé, *Griech. Skulptur*, p. 20.

¹⁹ Mahler, *Polyklet*, p. 133.

²⁰ *Ibid.*

²¹ Studniczka, *Wienerjahr.*, IX, 1906, p. 134.

²² Cf. *Rev. arch.*, 1907, II, p. 184; Strong, *Roman Sculpture*, p. 117.

²³ Les travaux récents de Reisch, Studniczka, n'ont fait que prouver une fois de plus la vanité des recherches sur la personnalité insaisissable de cet artiste, Reisch, *Wienerjahr.*, 1906, p. 199 sq.; Studniczka, *Königl. Sächs. Abhandl.*, XXV, p. 1 sq.; cf. encore : *REG.*, 1907, p. 250; Petersen, *Litterarisches Zentralblatt*, 1907, n° 46, p. 1475 sq.; Furtwängler, *Zu Pythagoras und Kalamis*, *Münchener Sitzungsber.*, 1907, p. 151 sq.; (*Rev. arch.*, 1907, II, p. 343); *Ausonia*, 1907, varietà, p. 23 sq.; *Rev. critique*, 1907, n° 43, p. 324 sq.; *Woch. für klass. Philologie*, 1908, p. 52, 614; *Deutsche Literaturzeitung*, 1908, n° 12, p. 744; *Berliner Philol. Wochensch.*, 1908, p. 509; Csermelevi, *Készlety, Egyetemes Philologiai* (Zeitschr. für die gesammte Philol.), 1908, n° 4, p. 269 sq.

Cf. cependant différentes attributions nouvelles à Calamis par Mme Strong, *Gaz. d. B. A.*, 1909, p. 60 sq.

²⁴ *Gaz. d. B. A.*, 1894, II, p. 230.

- ²⁵ *Mon. Piot*, XII, 1906, p. 16.
- ²⁶ Rayet, *Etudes d'art et d'archéologie*, p. 60.
- ²⁷ Collignon, *Lysippe*, p. 84.
- ²⁸ *Arch. Anzeig.*, 1894, p. 11.
- ²⁹ *Mon. Piot*, IV, 1897, p. 220.
- ³⁰ Cf. Capart, *Débuts de l'Art en Egypte*, p. 129.
- ³¹ *Gaz. d. B. A.*, 1906, I, p. 334.
- ³² Bulle, *Schöne Mensch*, p. 70, 76.
- ³³ *Mon. Piot*, IX, 1902, p. 197.
- ³⁴ *Rev. arch.*, 1888, I, p. 19 sq.
- ³⁵ *Anthropologie*, 1904, p. 280.
- ³⁶ *Ibid.*, p. 284; Burrows, *Discoveries in Crete*, 1907, p. 104-5.
- ³⁷ *Röm. Mitt.*, 1905, p. 145 (Amelung).
- ³⁸ *Rev. arch.*, 1888, II, p. 111.
- ³⁹ Michel, *Histoire de l'Art*, II, 1, p. 138.
- ⁴⁰ *Ibid.*, p. 163.
- ⁴¹ *Gaz. d. B. A.*, 1886, II, p. 194-5.
- ⁴² *Ibid.*, 1895, II, p. 150. C'est bien aussi la pensée de M. Xénopol. « Il n'y a pas d'évolutions parallèles, l'évolution de la même forme ne se répète jamais dans le temps d'une façon identique. Chaque évolution est une forme unique et caractéristique... Une généralisation des développements de la même forme de la pensée, tels qu'ils se manifestent chez les différents peuples, ne peut-être obtenue qu'au prix du sacrifice des différences qui les distinguent et qui en font des unités historiques distinctes. » *Op. l.*, p. 235. Cf. encore p. 212, 214-5, 236.
- ⁴³ Pottier, *Catalogue des vases*, I, p. 253.
- ⁴⁴ *Ibid.*, p. 197-8, 251 sq. (L'art spontané et l'art par contact). Cf. encore, *Revue des études anciennes*, 1908. (A propos des vases de Genève): *Douris et les peintres de vases grecs*, p. 72-5.
- ⁴⁵ Pottier, *Catal. des vases*, I, p. 251-2.
- ⁴⁶ J'ai donné moi-même ces nombreux exemples de ce « commencement éternel de l'art » (le mot est de M. Pottier), dans l'*Anzeiger für schweizerische Altertumskunde*, 1909, p. 228 sq.
- ⁴⁷ Sur la chronologie de cette époque, cf. Fimmen, *Zeit und Dauer der Kretisch-mykenischen Kultur*, 1909.

⁴⁸ Lechat, *Sculpture attique*, p. 19; cf. Deonna, *Les « Apollons archaïques »*, p. 5.

⁴⁹ *Le problème de l'art dorien*, 1908, p. 44; cf. Deonna, *op. cit.*, p. 5, note 1.

⁵⁰ Michel, *Histoire de l'Art*, I, 2, p. 589.

⁵¹ *Le problème de l'art dorien*, p. 46 sq.

⁵² Dans un article de la *Revue archéologique*, 1910, I, j'ai étudié ce problème de la représentation de face dans l'art antique. J'y renvoie le lecteur pour les références.

Figure humaine de face dans les dessins des enfants : cf. Sully, *Etudes sur l'enfance*, p. 465, 492 sq. : *Anthropologie*, 1908, p. 396, 399-400, etc.

M. Heuzey constate cette représentation de face dans les plus anciens reliefs chaldéens. « C'est là, dit-il, une tentative hardie à laquelle l'art renoncera ensuite pour de longs siècles, et nous ne la verrons plus reparaitre dans la sculpture avant la frise du Parthénon. *Catalogue des antiquités chaldéennes*, p. 74. 377. Tentative hardie, certes, mais irréfléchie et spontanée, et non isolée dans l'art, puisque partout les personnages commencent par être campés de face.

⁵³ I, 2, p. 590-1, fig. 315, 316, 319. Il serait facile de multiplier les exemples.

⁵⁴ Ex. vases protoattiques, *Jahrbuch*. 1887, II, pl. 2; fragment de poterie peinte d'Elche, *Comptes rendus Acad. I. B. L.*, 1905, p. 617, fig., etc.

⁵⁵ Michel, *Histoire de l'Art*, I, 2, p. 591, fig. 318.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 594.

⁵⁷ Lechat, *Au Musée de l'Acropole*, p. 7.

⁵⁸ Michel, *Histoire de l'Art*, I, 2, p. 595.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 598, fig. 322.

⁶⁰ Michel, *op. l.* I, 2, passim. : *Monuments Piot*, VIII, p. 31, fig. 3, etc.

⁶¹ Sully, *Etudes sur l'enfance*, p. 499. 504.

⁶² Perrot, *Histoire de l'Art*, VIII, p. 259, fig. 101. Cet exemple est pris au hasard parmi mille autres.

⁶³ Michel, *op. l.* I, 2, pl. VIII.

⁶⁴ Ruskin, *Ariadne Florentina*. Cf. Harrison, *Ruskin* (trad. Baraduc, 1906), p. 189.

⁶⁵ Lechat, *Au Musée de l'Acropole*, p. 392. Cf. encore

Heuzey, *BCH*, 1884, p. 333; Lechat, *Sculpture attique*, p. VI; *Rev. arch.*, 1909, II, p. 242; *BCH.*, 1900, p. 461.

« Le style d'une œuvre est la résultante de tous les petits détails. » Pottier. *Catal. des Vases*, III, p. 876.

⁶⁶ Cf. *Anzeiger für schweizerische Altertumskunde*, 1910, (Deonna, référ.)

⁶⁷ Lechat, *Sculpture attique*, p. 341.

⁶⁸ Deonna, *Les « Apollons archaïques »*, p. 237, n° 140, fig. 163-4.

⁶⁹ Michel, *op. l.*, I, 2, p. 764.

⁷⁰ Sully, *op. l.*, p. 510.

⁷¹ Sur cette question, cf. Deonna, *op. cit.*, p. 52.

M. Michel (*l. c.*) pense que cette draperie transparente des fresques de Saint-Savin dénote une tradition byzantine : « c'est une façon maladroite d'imiter la draperie antique qui souvent laissait deviner le nu ». Je ne crois pas que cette interprétation soit exacte ; j'y retrouve, ainsi que je l'ai dit, un procédé habituel des artistes primitifs.

Involontaire à l'origine, il devient voulu lorsque l'art a progressé. Tel est le caractère de la draperie transparente à partir du V^e siècle grec, tout comme dans l'art du XV^e siècle, où les enfants de Donatello ont de « petites chemises pareilles à des linges mouillés sur leurs cuisses robustes » (Michel, *op. l.*, III, 2, p. 571), où les peintres affectionnent ces voiles diaphanes.

⁷² Michel, *op. l.*, I, 2, p. 597 ; II, 1, p. 136, 146, 207, etc.

⁷³ *Ibid.*, II, 1, p. 135, fig. 91.

⁷⁴ Lechat, *Au Musée de l'Acropole*, pl. III ; Perrot, *op. l.*, VIII, p. 571, fig. 285 ; p. 573, fig. 287 ; Reinach, *Répert. de la statuaire*, II, p. 329, 9 ; 330, I, 4, etc.

⁷⁵ Lechat, *Sculpture attique*, p. 365-7.

⁷⁶ Les exemples abondent ; il suffit de regarder une statue de cette époque.

⁷⁷ Lechat, *op. l.*, p. 392, note 1.

⁷⁸ Cf. Michel, *op. l.*, II, 1, p. 141, etc.

⁷⁹ Ex. *Mitt.*, *Zurich*, I, 1841, pl. V, 8 ; cf. ce que j'ai dit à ce sujet dans l'*Indicateur d'antiquités suisses*, 1910, p.

⁸⁰ Cf. ce rapprochement entre le sourire de la Grèce archaïque et celui de l'art du moyen-âge, *ibid.*, 1909, p. 229-230.

⁸¹ D'après *BCH*, 1907, pl. XXI. Cf. Deonna, *op. cit.*, p. 171, n° 51.

⁸² Gelfroy, *Le Palais du Louvre*, p. 125, fig.

⁸³ Michel, *op. l.*, I, 2, p. 642, fig. 358.

⁸⁴ On sait que l'oreille est toujours placée trop haut dans les arts primitifs. Cf. *Indicateur d'antiquités suisses*, 1909, p. 233 sq. (référ.).

Sur des formes conventionnelles de l'oreille au VI^e siècle grec, Deonna, *op. cit.*, p. 96 sq., pl. VI. Comparez-les avec des oreilles du moyen-âge : buste reliquaire de Rheinau, *Indicateur*, 1897, pl. IV ; sur des miniatures, *Mitt. Zurich*, XII, 1853, pl. I-IV, etc. De part et d'autre c'est la même stylisation.

⁸⁵ Sur ces boucles en volutes, en coquilles d'escargot, dans l'art grec, cf. Deonna, *op. cit.*, p. 108-111.

Barbe stylisée de la sorte, Perrot, *Hist. de l'Art*, III, p. 519, fig. 353, p. 523, fig. 354, etc.

La barbe conventionnelle des VI^e et XII^e siècles correspond du reste à certaines modes d'alors. cf. Michel, *op. l.*, I, 2, p. 624.

⁸⁶ J'ai étudié, dans les Kouroi grecs, cette évolution de la musculature, *op. cit.*, p. 76 sq., pl. IV sq. ; et dans l'*Indicateur d'antiquités suisses*, 1910, j'ai fait quelques rapprochements entre des statues grecques et des œuvres du moyen-âge à ce point de vue spécial.

⁸⁷ Sur la frontalité, cf. note 3. Sur la rupture de la frontalité dans l'art grec, cf. en particulier, Lange, *Darstellung des Menschen*, p. 60 sq.

⁸⁸ Michel, *op. l.*, II, 1, p. 172.

⁸⁹ Joubin, *La sculpture grecque*, p. 65, fig. 6.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 77, fig. 10.

⁹¹ *Ibid.*, p. 89, fig. 16.

⁹² Springer-Michaelis, *Handbuch der Kunstgeschichte* (8), XI (1909), p. 226, fig. 299.

⁹³ *Ibid.*

⁹⁴ Furtwängler, *Masterpieces*, p. 179, fig. 75.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 65, fig. 19 ; Reinach, *Recueil de têtes antiques*, pl. 103-104. Cette tête a été choisie au hasard, on pourrait tout aussi bien prendre pour point de comparaison des têtes telles

que celles de Bulle, *Schöne Mensch*, pl. 77; Reinach. *op. l.*, pl. 117, 119, 123, etc.

⁹⁶ Springer-Michaelis, *op. l.* p. 409, fig. 556.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 410, fig. 557.

⁹⁸ Reinach, *op. l.*, pl. 47.

⁹⁹ *Ibid.*, pl. 57; Furtwängler, *op. l.*, p. 139, fig. 57.

¹⁰⁰ Furtwängler, *op. l.* p. 135, fig. 55.

¹⁰¹ Michel, *op. l.*, II, 1, p. 130-1. 135.

¹⁰² Kekulé, *Griech. Skulptur*, p. 143, fig.

¹⁰³ Springer-Michaelis, *op. l.* p. 406, fig. 550.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 408, fig. 553.

¹⁰⁵ Bulle, *op. l.*, pl. 97. On sait que cette statue n'a pas été découverte à Fréjus, mais sans doute près de Naples, vers 1530. Cf. Reinach, *Comptes rendus Ac. I. B. L.*, 1905, p. 218; *Rev. arch.*, 1905, I. p. 400.

¹⁰⁶ Springer, *op. l.*, p. 408, fig. 554.

¹⁰⁷ Michel, *op. l.*, II, 1, p. 154.

¹⁰⁸ Michel, *op. l.*, II, 1, p. 128.

¹⁰⁹ Gillet, *Histoire du paysage en France*, 1908, p. 34.

¹¹⁰ Michel, *op. l.* II, 1, p. 139.

¹¹¹

¹¹² Lechat, *Phidias*, p. 111-112.

¹¹³ « Ce calme est l'attribut de la plus haute espèce d'art. L'introduction d'un incident vigoureux ou violemment émouvant est toujours un aveu d'infériorité ». Ruskin, *Pages choisies*, 1909 (2), p. 118.

¹¹⁴ Gillet, *Histoire du paysage en France*, 1908, p. 40.

¹¹⁵ Mâle, *L'art religieux de la fin du moyen-âge en France*, p. 518.

¹¹⁶ Michel, *op. l.*, I, 2; II, 1, passim.

¹¹⁷ *Monuments Piot*, XIII, 1906, p. 244-5.

¹¹⁸ Lechat, *Au Musée de l'Acropole*, p. 288.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 286 sq.

¹²⁰ Michel, *op. l.*, II, 2, p. 682.

¹²¹ *Ibid.*, II, 1, p. 191.

¹²² *Ibid.*, p. 193.

¹²³ *Ibid.*, p. 195.

¹²⁴ Mâle, *op. l.*, p. 434. Sur les caractères de la sculpture funéraire au XIII^e siècle, *ibid.*, p. 433 sq.

¹²⁵ *Ibid.*, l. c.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 433.

¹²⁷ Sur les différentes interprétations de la poignée de mains des stèles grecques, cf. *Rev. arch.*, 1897, I, p. 373 sq. (de Ridder).

Les plus anciens exemples ne remontent pas, comme on l'a cru, au V^e siècle seulement (*Ath. Mitt.*, X, p. 375, pl. XIII), mais déjà au VI^e siècle (*Ath. Mitt.*, VIII, p., 377, pl. XVIII).

¹²⁸ Mâle, *op. l.*, p. 434.

¹²⁹ Sur les tendances nouvelles de l'art au IV^e siècle, Collignon, *Sculpture grecque*, II, p. 173 sq.; id. *Scopas et Praxitèle*, p. 150 sq.

¹³⁰ Michel, *op. l.*, II, 2, p. 682.

¹³¹ Mâle, *L'art religieux de la fin du Moyen-âge en France*, p. 237.

¹³² Michel, *op. l.*, III, 1, p. 102 sq.

¹³³ Collignon, *Scopas et Praxitèle*, p. 150.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 152; id., *Lysippe*, p. 38.

¹³⁵ Michel, *op. l.*, III, 1, p. 278.

¹³⁶ *Ibid.*, p. 375.

¹³⁷ Mâle, *op. l.*, p. 77 sq.

¹³⁸ *Ibid.*, p. 147.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 148.

¹⁴⁰ Mâle, *op. l.*, p. 147, fig. 70.

¹⁴¹ Michel, *op. l.* III, 1, p. 117.

¹⁴² Mâle, *op. l.*, p. 457 sq.

¹⁴³ Sur le moulage sur nature dans l'antiquité, cf. surtout : S. Reinach, Le moulage des statues et le Sérapis de Bryaxis, *Rev. arch.*, 1902, II, p. 5 sq. (= *Cultes, mythes et religions*, II, p. 338 sq.); Collignon, *Rev. arch.*, 1903, I, p. 4 sq. (à propos d'un buste funéraire de Bruxelles): id. *Lysippe*, p. 92, etc.

¹⁴⁴ Michel, *op. l.*, III, 1, p. 105, 144.

¹⁴⁵ Collignon, *Sculpture grecque*, II, p. 178.

¹⁴⁶ Michel, *op. l.*, II, 2, p. 724.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 992 sq.

¹⁴⁸ Collignon, *op. l.*, II, p. 173 sq.

¹⁴⁹ Sur les diverses tendances nouvelles de l'époque hellénistique, on consultera avec fruit l'ouvrage de Helbig, *Campanische Wandmalerei*. Sur le réalisme, *ibid.*, p. 204 sq.:

Courbaud, *Le bas-relief romain à représentations historiques*, p. 215 sq.; *Rev. arch.*, 1894, I, p. 346 sq.

¹⁵⁰ Helbig, *op. l.*, p. 186; Courbaud, *op. l.*, p. 232 sq.

¹⁵¹ Helbig, *op. l.*, p. 244 sq.; 249 sq.

¹⁵² Sur l'humanisation des types divins, Helbig, *op. l.*, p. 221 sq.; *Rev. arch.*, 1894, I, p. 320 sq.

¹⁵³ Mâle, *L'art religieux de la fin du Moyen-âge en France*, p. 69.

¹⁵⁴ *Ibid.* p. 146.

¹⁵⁵ *Ibid.* p. 150.

¹⁵⁶ *Ibid.*, p. 155, fig. 78.

¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 159 sq.

¹⁵⁸ Courbaud, *op. l.*, p. 232.

¹⁵⁹ *Rev. arch.*, 1894, I, p. 335.

¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 334.

¹⁶¹ Mâle, *op. l.*, p. 237 sq.

¹⁶² *Ibid.*, p. 238; id. *L'art religieux au XIII^e siècle en France*, p. 52 sq.

¹⁶³ *Rev. arch.*, 1894, I, p. 333 sq.; Mâle, *L'art religieux de la fin du moyen-âge*, p. 241 sq.

¹⁶⁴ Mâle, *op. l.*, p. 443; p. 75 sq : Michel, *op. l.*, III, 1, p. 243.

¹⁶⁵ Mâle, *op. l.* p. 90, fig. 33.

¹⁶⁶ Collignon, *op. l.* II, p. 435, fig. 227.

¹⁶⁷ Bulle, *Schöne Mensch*, pl. 213 (tête).

¹⁶⁸ Reinach, *Apollo*, p. 70.

¹⁶⁹ Michaelis, *Drei alte Kroniden, eine Frage Johannes Vahlen vorgelegt*, 1900; cf. *R. E. G.*, 1901, p. 461 sq. Une idée analogue a été émise par M. Milliet, *Mélanges Nicole*, p. 357 sq. : « Les yeux hagards, note sur une mode artistique de l'époque alexandrine ».

¹⁷⁰ Mâle, *op. l.*, p. 77 sq., p. 145.

¹⁷¹ Collignon, *op. l.*, II, p. 583, fig. 301.

¹⁷² Mâle, *op. l.*, p. 242.

¹⁷³ Michel, *op. l.*, III, 1, p. 380 sq., 400 sq., 405 sq.; Mâle, *op. l.*, p. 375, 383, 465, 468 sq.

¹⁷⁴ Berlin, *Beschreibung der ant. Skulpt.*, n° 502.

¹⁷⁵ *Rev. arch.*, 1894, I, p. 360.

¹⁷⁶ Saglio-Pottier, *Dict. des ant.*, s. v. Larvæ, p. 952-3.

¹⁷⁷ Mâle, *op. l.*, p. 518.

¹⁷⁸ Lalo, *Les sentiments esthétiques*, p. 214.

¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 217-8.

¹⁸⁰ Burrows, *Discoveries in Crete*, p. 47 sq., 54; Lagrange *La Crète ancienne*, p. 28 sq.; Collignon, *La peinture préhellénique en Crète et dans la Grèce mycénienne*, *Gaz. d. B. A.*, 1909, II, p. 5 sq.

¹⁸¹ Collignon, *op. l.*, II, p. 631 sq.; Amelung, *Röm. Mitt.*, 1903, p. 11 sq., 15-6; 1905, p. 222.

¹⁸² Strong, *Roman Sculpture*, p. 232 sq.

¹⁸³ Mâle, *op. l.*, p. 89.

¹⁸⁴ *Ibid.*, Michel, *op. l.*, III, 2, p. 546; Romain Rolland, *Michel-Ange*, p. 147.

Il est curieux de constater que si Michel-Ange, par son idéalisme, se rapproche des maîtres grecs du V^e siècle, il retrouve aussi certains de leurs procédés techniques et de leurs conventions. M. S. Reinach a montré par exemple que l'indice mammaire de ses statues est aussi grand que celui des sculptures de l'âge grec archaïque. « Il y a là une rencontre, non une imitation, car l'art archaïque était complètement ignoré de Michel-Ange; mais de même que son tempérament le poussait à donner à ses figures quelque chose de l'impersonnalité un peu froide des dieux de Phidias, il se conforme inconsciemment à l'ancien canon dans le modelé de la poitrine des femmes. On constate ainsi, à travers les siècles, une sorte d'affinité entre Michel-Ange et le prédécesseur illustre dont il connaissait à peine le nom ». De plus, certaines femmes de Michel-Ange sont tout aussi peu féminines que celles de l'art archaïque, qui n'apprit que tard à distinguer les caractères spécifiques d'un corps féminin. *REG.*, 1908, p. 36-7.

¹⁸⁵ L'histoire du paysage antique est encore à écrire. On consultera : Woermann, *Über d. landschaftl. Natursinn d. Griechen und Römer*, 1871; id., *Die Landschaft in der Kunst der alten Völker*, 1876; Michel, *Rev. des Deux-Mondes*, 1884, tome 63; Hirt, *La philosophie de la nature chez les anciens*, 1901.

Pour la période hellénistique et romaine : Courbaud, *Bas-relief romain à représentation historique*, p. 215 sq.; Helbig, *Campanische Wandmalerei*, p. 95 sq.; 204 sq.; 268 sq.; 167 sq.;

291 sq.; id. *Wandgemälde*, p. 385 sq.; Rostowzew. *Die Hellenistisch-romische Architekturlandschaft*, 1908; Collignon. *Rev. art anc. et mod.*, 1897 (stucs de la Farnésine); Pischinger. *Das Vogelnest bei den griech. Dichtern des klass. Altertums*, 1907.

¹⁸⁶ *Reflets d'histoire*, 1909, p. 23 sq.

¹⁸⁷ Un autre exemple instructif est fourni par l'histoire du décor de théâtre, qui a été esquissée par M. Gaultier, *ibid.*, p. 217 sq. : « L'art de la mise en scène ». On le voit passer tour à tour de l'idéalisme au réalisme, pour en revenir, avec les récents essais du Künstler Theater à Munich, à la simplicité idéale du théâtre classique.

¹⁸⁸ Brunetière. *Evolution des genres* (3), I. p. 8.

L'APPRENTISSAGE A GENÈVE

de 1539 à 1603

par OTTO KARMIN

Privat docent à l'Université de Genève

L'histoire économique de Genève est fort peu connue ¹, notamment le seizième siècle — cette époque de beaucoup la plus curieuse de ses annales — n'a guère été étudié au point de vue des conditions matérielles de la vie ². Les sources cependant ne manquent pas : les actes des notaires genevois, conservés en très grande partie, fournissent au contraire des documents si abondants

¹ Si l'on excepte le petit volume absolument insuffisant : *Coup d'œil historique sur l'industrie genevoise* (Genève 1828), il n'y a pas de travail d'ensemble à citer. En revanche il y a quelques monographies, ainsi le beau travail de Frédéric Borel sur *Les Foires de Genève au XV^e siècle* (Genève 1892) et plusieurs études publiées par la *Société d'histoire et d'archéologie de Genève*, parmi lesquelles l'importante *Histoire monétaire de Genève* par M. E. Demole et un travail de Heyer sur les impôts genevois.

² On trouve quelques renseignements disséminés dans les écrits des deux Galiffe, dans E.-A. Gaullieur, *Etudes sur la typographie genevoise du XV^e au XIX^e siècle* (Genève 1855), dans les ouvrages de M. Henri Fazy, etc.

qu'il ne peut encore être question d'écrire une histoire économique générale de cette ville. Il faut, et il faudra probablement encore pendant longtemps, se contenter de la préparer en étudiant un à un les nombreux côtés du si complexe problème.

C'est cette dernière voie que nous avons prise, en essayant d'étudier l'apprentissage à Genève, depuis l'introduction de la Réforme jusqu'au traité de Saint-Julien (21 juillet 1603) ¹.

L'histoire de l'apprentissage au XVI^e siècle, fort peu étudiée en général, est encore toute inédite pour Genève. A notre connaissance on n'a, jusqu'à présent, publié qu'un seul contrat d'apprentissage genevois, et celui-ci concerne le XVIII^e siècle ².

Les matériaux dont nous nous sommes servi pour notre étude sont les minutes des notaires genevois, conservées aux Archives de la République et Canton de Genève. Ces documents sont faciles à consulter grâce au répertoire qu'en fit dresser feu Henri-Léonard Bordier, et qui sont déposés à la Société d'histoire et d'archéologie de Genève ³. C'est en nous servant de ce catalogue que nous avons relevé les contrats d'apprentissage existant

¹ Division habituelle dans les études historiques sur Genève.

² Louis Dufour : Deux contrats de graveurs en médailles genevois, dans le *Bulletin de la Société suisse de Numismatique*, t. X, N^o 10 (1891). Le contrat en question est daté du 14 mai 1734.

³ Qu'il nous soit permis de remercier ici très chaleureusement la Société d'histoire et d'archéologie de Genève qui a bien voulu nous autoriser à nous servir de ses précieux répertoires.

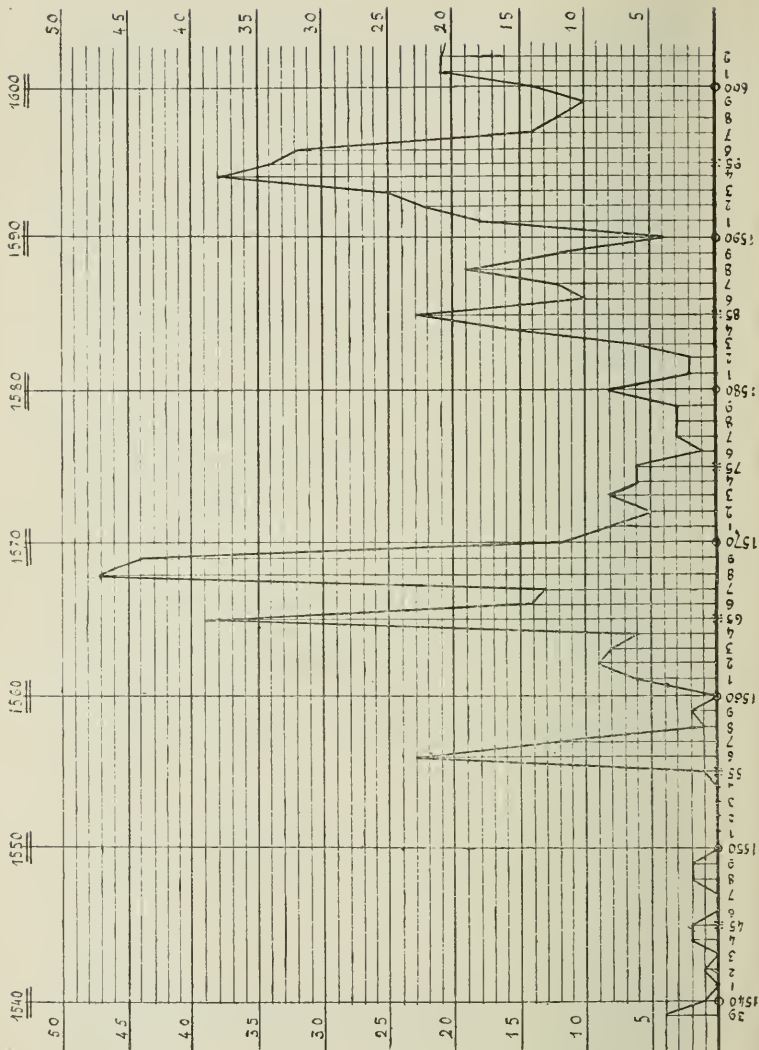
aux Archives genevoises. Ils concernent 674 apprentis-sages à Genève et 7 à l'étranger ¹. Il doit y en avoir d'autres : un petit nombre de contrats a échappé au rédacteur, pourtant très consciencieux, du répertoire — des vérifications sévères nous en ont fait découvrir un ou deux. Mais le nombre total des documents à notre disposition étant suffisamment grand, nous avons pensé pouvoir nous dispenser de rechercher dans des centaines de volumes les quelques contrats omis, et dont la présence, vu leur petit nombre, n'aurait d'ailleurs guère influencé les conclusions de notre travail.

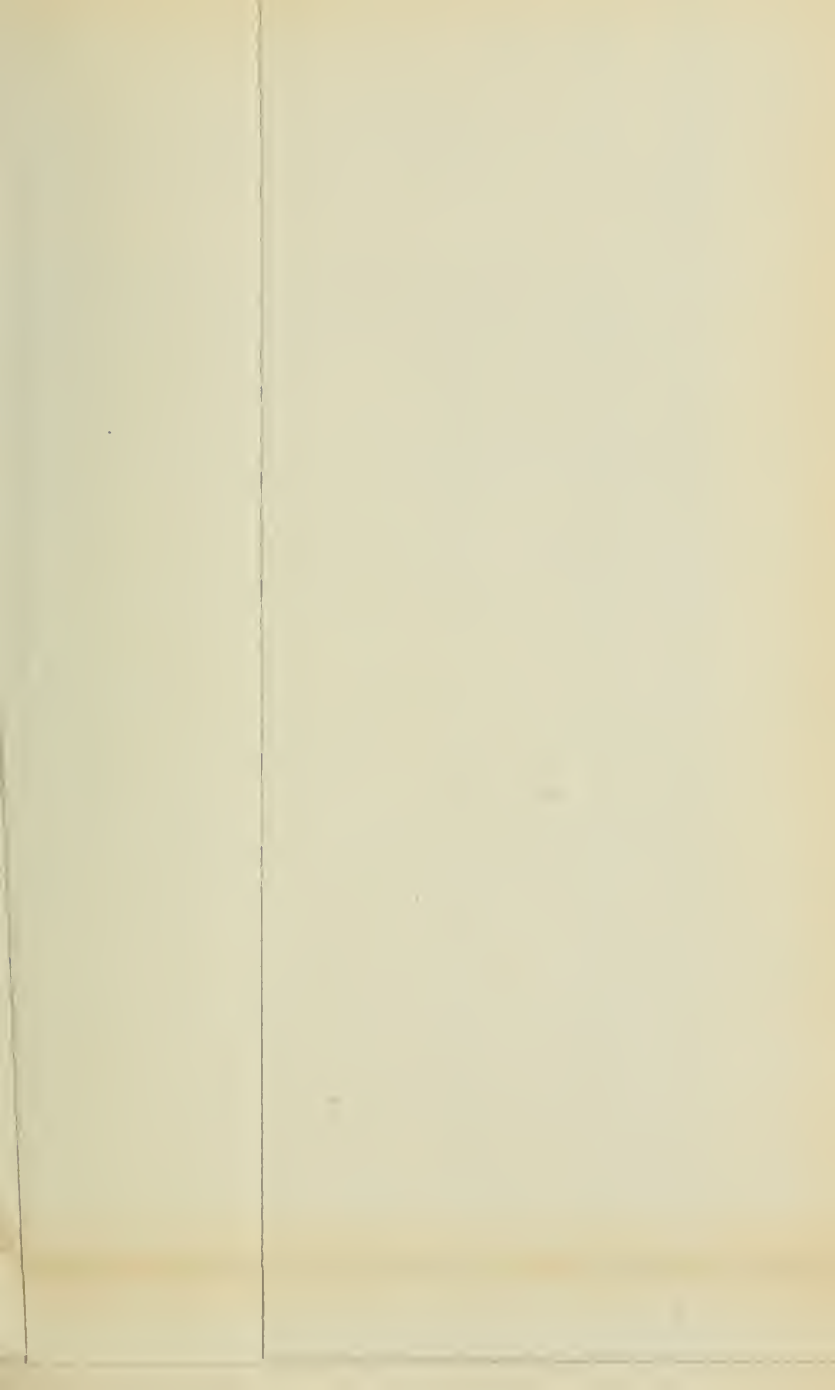
Comme nous venons de le dire, nous avons trouvé des contrats concernant 674 apprentis à Genève pendant les années 1539 à 1603. En voici la distribution, chronologiquement et par métiers. (Voir graphique et tableau ci-joint) :

Ce qui frappe en ces tableaux, ce sont les fortes variations dans le nombre des apprentis. On en constate trois élévations et deux dépressions principales. La première élévation ne concerne que les années 1556 et 1557, la deuxième les années 1565 à 1570, la troisième les années 1583 à 1603, cette dernière avec des dépressions secondaires autour de 1586, 1590 et de 1596-1599.

Jusqu'en 1556 le nombre des apprentis est très limité ; cela tient d'abord aux troubles intérieures amenés par

¹ J. GUILLERMET IV, 73, verrier, Bâle, 1561. — J. FICHET III, 180, marchand, Lyon, 1565. — B. NEYROD IV, 137, marchand, « Allemagne », 1568. — B. NEYROD IV, 149, marchand, « Allemagne », 1568. — J. CRESPIN IV, 150, imprimeur, Heidelberg, 1592. — MANTELIER II, 113, épinglier, Vevey, 1592. — MANTELIER II, 227, coutelier, Lausanne, 1593.





l'introduction de la Réforme, à l'exode d'une partie de la population qui — quelles qu'en aient été les dimensions — était sûrement très sensible vu le nombre restreint de la population totale; mais cela tient peut-être aussi à des négligences dans les actes notariés, négligences provoquées par les deux premiers facteurs.

Les deux principales dépressions s'étendent entre les années 1508 et 1561, et les années 1570 à 1582, avec une élévation secondaire autour de 1580.

Si la première dépression est tellement forte que l'année 1560 n'enregistre pas un seul apprenti, son peu de durée l'a sûrement rendue moins sensible que la deuxième dépression qui, s'étendant sur une douzaine d'années, a dû être le symptôme d'une véritable crise économique, ceci d'autant plus que vers le troisième quart du XVI^e siècle des industries travaillant pour l'exportation s'étaient établies à Genève, et que dans celles-ci le nombre des apprentis, après avoir été relativement élevé, tombe tout d'un coup à quelques unités, de même que dans les petites industries, qui ne travaillent que pour le marché intérieur.

L'existence de cette crise n'est, pour le moment, qu'une supposition; nous serions heureux si ces quelques indications pourraient engager un amateur de l'histoire genevoise à faire des recherches en ce sens et d'établir d'une manière directe le règne de cette dépression industrielle et sûrement aussi commerciale.

Qu'elle est la cause des fluctuations indiquées? — Nous ne saurions y répondre. Les événements politiques généraux ne semblent pas les justifier, à moins qu'il y ait des relations d'une nature encore insoupçonnée entre ces événements et la marche des affaires.

La première élévation ne semble coïncider avec aucun événement politique extérieur ou intérieur pouvant justifier la rapide augmentation du nombre des apprentis, augmentation qui d'ailleurs ne dure pas. On pourrait supposer que des mesures aient été prises par les autorités genevoises pour faire faire des contrats à de nombreux apprentis travaillant jusqu'à ce moment sans stipulations écrites. Cela expliquerait bien et l'élévation brusque et peu après la diminution non moins rapide du nombre des contrats. Rien cependant dans les contrats même, ni dans les ordonnances du temps ne justifie une pareille supposition.

La deuxième élévation suit de près la mort de Calvin. Comme celle-ci n'a pas amené de changement au régime théocratique, on ne saurait guère expliquer par elle l'afflux, cette fois-ci plus durable, d'apprentis de tous les métiers. Quoique alors, comme pendant tout le XVI^e siècle, le nombre des apprentis venant de France est de beaucoup le plus considérable, la paix d'Amboise (1563) semble également étrangère au phénomène cité, car si la paix de Longjumeau (1567) est elle aussi suivie d'une hausse, la paix de Saint-Germain-en-Laye est suivie d'une baisse; la Saint-Barthélemy et les trois guerres de religion qui la suivent, malgré l'émigration énorme des protestants français vers l'Est, coïncident avec la baisse la plus forte du dernier tiers du siècle. La huitième guerre de religion (1585-1598), au contraire, est accompagnée à Genève d'un relèvement du nombre des apprentis, hausse qui ne subit de recul momentané que l'année de la bataille d'Ivry (1590) et qui, interrompue à nouveau au temps de l'invasion du territoire français par les troupes espagnoles (1596), est à peine influencé

dans le sens d'une hausse par l'édit de Nantes (1598). Les guerres de Genève contre le duc de Savoie (1589-1603) vont de pair avec l'essor industriel de la ville vers la fin du siècle. Bref, il n'y a pas moyen, nous semble-t-il, à faire dépendre de la situation politique de Genève sa situation économique, dont le nombre des apprentis est nécessairement un indice assez rigoureux.

Mais revenons à nos contrats; en voici quelques échantillons *in extenso* :

Cl^{de} BUTTAZ, not^e. Vol. I, f^o 201.

Apprentissage d'hon^e Claude [fils de] feu Anthoine Cherrot.

Le xxviii^e may 1584, m^{tre} Jehan Girouz, notaire ducal, a pris et prend po^r son apprentifz hon^e Claude feu Anth^e Cherrot, présent et acceptant de l'autorité, vouloyr. consentement d'hon^e André Patry, son ayeul maternel, aussy prés^t, etc., et ce pour et durant l'espace d'ung an prochain, à commencer le cinquième du prochain moys de juin. et à tel jour estant expiré led^t an debvoir finir, aux charges et conditions suyvantes : Premyèrement que led^t m^{tre} sera teneu. comme il a promys et promet, de nourrir et entretenyr led^t Cherrot pendant led^t temps, honnestement sellon sa qualité; — Idem de luy monst^rer et enseigner dheuement l'art et science de notarial et de pratique dont il faict profession; — Idem que led^t Cherrot sera teneu de bien et d'heuement servir led^t m^{tre} Girouz au d^t art et aultres choses licites et honnestes. Et en oultre seront teneus lesd^{ts} Cherrot et André Patry, chacung d'eulx seul po^r le tout, payer et satisf^{re} aud^t m^{tre} Girouz po^r lad^{te} nourriture et apprentissage la

somme de cent florins pp.¹, deux coupes froment beau et recevable, un escu Sol. pour le vin de sa femme, et un teston po^r le vin de sa chambrière, payables scavoyr lesd^{ts} escu Sol. et teston aud^t jour cinquième du prochain moys de juin commençant led^t terme; lesd^{ts} deux coupes froment à la S^s Sphorin proch., — cinquante florins à la S^t Michel suyvant, et le reste au vingtdeuxième febr^r proch., à peyne de tous damps, etc., — Ainsy que le tout a 'esté entre lesd^{tes} parties convenu et arrêté, soubz et avecq toutes promissions respectivement faictes d'havoyer à gré et observer le contenu, etc.. — mesmes par lesd^{ts} Patry et Cherrot chacung seul po^r le tout payer et satisfre comme dessus, soubz l'obligation de leurs personnes et biens, etc., renonc.. etc. Faict à Siernes en la mayson dud^t Patry, présents Claude Patry, Claude Marchard et Jaques Patry tesmoins.

Ph. BLONDEL, not^e. Vol. II, f^o 55.

Du 30 dud^t moys de juing 1584.

Sire Anthoine Duboys, demeurant à Collonges vers la Cluse et de son autorité, vouloir et consentement, Catherine Murat, sa femme, baillent pour serviteur et apprentif à Sire Constantin Zobi, marchand, habitant, present, Abrâm Du Boys leur fils, présent et à ce consentant, pour être par led^t Zobi nourri, couché, reblanchy, instruiet en la crainte de Dieu et en son estat de marchand en ce qui en deppend et qui est de son scavoir, ce que led^t Zobi a promis faire et accomplir moyennant le

¹ pp. = petit poids.

sallaire pour tout le dit temps de quarante cinq escus d'or Sol., de la valleur de six florins cinq sols pièce, quatre coupes froment, mesure de Genève, beau et recevable, et deux escus pour le vin de la femme dud^t Zobi, laquelle somme ils promettent ung chacun pour le tout comme dict est. et aussi sa femme autorisée comme dessus, payer audit Zobi ou ès siens en ceste cité. scavoir quinze escus Sol. au prix susdit et les quatre coupes froment dans le vingtième aoust prochain, autres quinze escus Sol., avec les deux escus Sol. pour le vin de lad^{te} femme, de ce jour en ung an prochain venant, et les autres quinze escus restans dans dix-huict moys prochains prins à la date des présentes, avec dampns, promettans d'avoir à gré lesd^{ts} mariés, de maintenir leurdit fils aud^t service durant ledit temps, de la loyauté duquel ils demeureront responsables envers led^t Zobi, lequel promet se comporter en delvoir de bon m^{tre} envers led^t apprentif, — sans luy céler aucune chose dud^t estat, soubs les obligations respectives de corps et biens qu'il a submis, et se constituent tenir, renonçant mesmes les d^{ts} mariés au bénéfice de division non d'action. — Dans la boutique dud^t Zobi, présents sire Claude des Marets et Gervais du Boys, habitants, tesm.

Ph. BLONDEL, not^e. Vol. II, f^o 82.

Du XV aoust 1584.

APPRENTISSAGE

V. VASSAT

F. DESCHAPTS

Sire Vincent Vassal, d'Optevoz en Dauphiné près Cremieu, lequel baille pour serviteur et apprentif à Sire Frederich Deschamps, passementier, habitant pré-

sent, Joseph Vassal, son fils, présent et à ce consentant, pour estre par luy nourri, couché, reblanchy, instruit en l'estat de passementier en ce qui en deppend et qui est de son scavoir, sans luy en riens céler pendant le tems de troys ans prochains venans, commencés ce jourdhuy, ce que led^t Deschamps a promis faire et accomplir moyennant la somme de douze escus Sol. de troys livres ch^e pièce, et deux escus de semblable valeur pour le vin de sa femme, desquels il a réellement receu dud^t Vincent Vassal six escus à son contentement, de quoy quicte avec pacte, et les autres six escus restans, il promet payer aud^t Deschamps ou ès siens en ceste Cité dans la feste de Pentecoste mil cinq cent huictante cinq, avec damps, promettans d'avoir à gré par led^t Vincent de maintenir led^s Joseph aud^t service pendant led^t temps, sans luy distraire, de la loyauté duquel il demeure responsable, et le d^t Deschamps de se comporter en devoir de bon m^{tre} envers led^t Joseph, sans riens luy céler de sond^t estat, sous les obligations de corps et biens qu'ils ont soumis, se constituent tenir, renunciations, etc. Au banc présents Janeton Druffin habit^t, et Jehan Banderes, cit, tesm.

J. CRESPIN, I, 26.

L'an 1585 et le dixiesme may se sont personnellement constitués et establys Franç^s Genod et George Tabasain, chappuys, habitans à Genève, afferment pour apprentif Marin filz de feu Jaques Challon, habitant aud^t Genève, à hon^e Loys Roc, bourgeois dud^t Genève, présent. pour ung an et demy. commenceant au jourd'huy, pour luy montrer et enseigner par led^t Roc, le mestier de cordonyer et tout ce qui en dépent sans luy en rien cacher, le

nourrir et haberger honnestement, à la charge qu'i[l] ne puisse parachever son terme avant led^t temps; lesd^{ts} Genoud et Tabazain paulent l'un pour l'autre sans division d'action comme plege et caution dud^t Challon paulent tous despens domages interestz etc.; Led^t m^{re} ne pourra bailler conger sans cause légitime; obligeant les parties leurs personnes et tous leurs biens, gardera et toutes parties ses dits fiances. — Présents : hon. Martin de Cossy, plieur de soye, habitant, et Mauris Barrailly, aussi plieur de soye, habitant, tesm.

Jⁿ CRESPIN, not^e, Vol. I, f^o 29.

Le septie^e d'aoust 1585, Dame Anthoinette De Parades vefve [de] feu spectable Jehan Du Pré, en son vivant ministre du S^t Evangille scachant etc., baille pour apprentifz Jehan Du Pré, son filz et dud^t deffunct, à hon^e Jehan Arnaud, imprymeur, citoien de Genève. présent, p^r par led^t Arnaud monstrar et enseigner aud^t Jehan Dupré l'art et mestier d'imprymerie pour la composition, et tout ce qui en dépent, sans lui en rien cacher, mais luy monstrar de tout son pouvoir, — pour cinq ans qui commenceront le premier de septembre prochain, — pour trente florins que led^t Arnaud sera tenu payer aud^t Jehan Dupré, selon qu'il est accostumé faire selon la costume de l'imprymerie, à la charge que led^t Arnaud sera tenu nourry, haberger et blanchir led^t Jehan durant lesd^s cinq ans, bien honnestement, et lad^{te} dame Anthoinete entretiendra d'habillement sond^t filz, laquelle maintiendra sond^t filz, durant lesd^{ts} cinq ans, de toute fidélité et le maintenir durant lesd^{ts} cinq ans sans absenter sond^t maistre sans cause légitime, et ne luy pourra led^t Arnaud bailler congée aud^t apprentifz sans grande cause légi-

tyme. — Obligeant lesd^{tes} parties tous leurs biens — presents hon^e Jaques Prudhomme, appoticaire, et Nycolas Soiller, serrurier, bourgeois de Genève, tesm.

(Signé) J. CRESPIN.

J. CRESPIN, I. 155.

Le 23^e decembre 1585 Noël Bardin, libraire, bourgeois de Genève, tuteur de Anne Bardin, sa sœur, baille pour apprentisse lad^{te} Anne à Sarra Bardin, sa sœur, presente... pour six moys que commence le premier de janvier, pendant lequel temps lad^{te} Sarra lui monstrera à tailler et à coudre en draps, la norrir et haberger pour le pris de huict florins qu'elle [a] receu réellement, et led^t Noe[1] la maintiendra durant les six moys; — presents Noel Michelet, cordonyer, et Joyet Corrant, pelletier, habitans de Genève, tesm^s.

Jⁿ CRESPIN, not^e. Vol. I. f^o 153.

Le 18 decembre 1588 hon^e Jehan Rossel, appoticaire de Mascon, et Dame Anthoinette Coret, femme d'hon^e Claude Charreton, de Chastillon en Dombes, baillent pour apprentif Abraham fils dud^t Claude Charreton, present, à hon^e Pierre Huron, appoticaire, bourgeois du d^t Genève, present, et ce pour troys ans que commence au jourd'huy, et pour le pris de quarante escus sol à bon conte, de quoy led^t Huron a receu vingt escus, — le reste se paiera d'icy à deux ans; pendant lesquels trois ans led^t Huron se tenu monstrer et enseigner led^t Abraham, le mestier d'appoticaire et tout ce que en deppend, sans luy en rien cacher, le nourry, haberger et reblanchir, et lad^{te} mère et Rosset maintiendront led^t Abraham de

toute fidélité; — et ne luy pourra bailler conger sans cause légityme, comme aussy led^t apprentif ne pourra absenter durant led^t temps. — Presents : hon^{es} Loys Molin, mercier, buorgeys, et Jean Chabrey, officier ordinaire, citoien dud^t Genève, tesmoins requis.

(Signé) J. CRESPIN.

J. CRESPIN, I, 184.

Le 19 may 1589 Laurence Livert, vefve de feu Claude Enjorant en son vivant cordonyer, de Tornus au duché de Bourgogne, habitant à Genève, baille pour apprentif Pierre Enjorant, son filz et dud^t deffunt, à Mogin Quevenoge, cordonyer, de Besansson, habitant aud^t Genève, présent, ce pour deux ans que commencent ce jourd'huy et que finiront à semblable jour, pour le pris de quatre vingt florins à bon ct^e, de quoy lad^{te} Laurence a avancé aud^t Quevenoge reellement quarante florins; le reste se paiera par lad^{te} Laurence, assavoir vingt florins d'huy en ung an et aultres vingt florins à la fin desd^{ts} deux ans. Sera tenu led^t Quevenoge bien monstrier et enseigner led^t Pre le mestier de cordonyer et tout ce que en depent sans rien lui cacher, le norrir et haberger, et sa mère fornyra à son d^t filz de touz habillemens et le reblanchir, sera tenu led^t Pierre obeyr à sond^t m^{re} le servir, et sa mère le maintiendra durant led^t temps et de toute fidélité. Led^t Quevenoge ne lui pourra bailler conger sans cause légityme et ne pourra led^t apprentif habandonner sond^t m^{re} sans grande cause légityme, obligeant pour ce lesd^{tes} parties leurs personnes et tous leurs biens; presents : Loys Molin, mercier, bourgeois de Genève, et Loys Corrant, pelletier, habitant aud^t Genève, tesm.

(Signé) CRESPIN.

J. CRESPIN, VI, lettres G. G.

Le 24^e juin 1595 Claudyne Moget femme de Pre Musart, tailleur d'habits, de Vieu en Salla, duquel elle dit avoir charge et se fera ratifier quant requis sera, baille pour apprentif Loys son filz et dud^t Musart, à hon^e Jehan Guilloyseau, m^{re} passementier, bourgeois de Genève, présent, pour cinq ans commenceant aujourd'hui, pour luy montrer led^t mestier durant lesd^{tes} cinq ans. le mestier de passementier et tout ce qui en despent, le norrir, haberger; sa mère lui fornira de tous [vestements?] nécessaires et linges nécessaires sans aucuns salaires; et ne pourra habandonner son m^{re} sans bonne occasion, comme le m^{re} ne pourra congedie[r] son apprentif sans juste cause; sa mère le maintiendra et de toute fidélité; — obligeant lesd^{tes} parties tous leurs biens. Présents : Claude Mileray, habitant, et André Darvin dict Paquenot, citoien.

Voici les traits généraux des contrats d'apprentissage.

La date est presque toujours indiquée d'une manière complète, de même le nom, le métier et le lieu de séjour des contractants, ainsi que ceux des témoins.— Pour les apprentis le nom du père — vivant ou décédé — manque rarement. Quant aux adultes habitant Genève, l'indication de leur situation politique est de règle ¹.

Les contrats spécifient parfois les détails du métier à apprendre, obligent généralement le maître « à ne rien

¹ Les *bourgeois* étaient les *natifs* ou les *habitants* étrangers reçus à la bourgeoisie. La qualité de *citoyen* n'était acquise qu'aux descendants des *bourgeois*, devenant ainsi les égaux de l'ancienne population jouissant de la plénitude des droits politiques.

caché de son savoir », « de montrer le métier de tout son pouvoir », etc. Parfois, cependant, on se contente de l'indication pure et simple de l'objet de l'apprentissage.

La durée de l'apprentissage varie énormément : depuis quelques mois — il s'agit alors probablement de fin d'apprentissage — jusqu'à dix années et plus. Dans ces derniers cas ce sont de petits enfants qui sont confiés aux maîtres afin de recevoir des rudiments d'instruction et pour n'apprendre le métier que dans la suite. Le plus grand nombre des contrats varie entre 2 et 4 ans.

La plupart du temps les apprentis sont logés, nourris, habillés et « reblanchis » par le maître. C'est pour l'habillement que se produisent le plus d'exceptions.

La question du prix est très variée. Toutes les formes se présentent : l'apprentissage « au pair », le paiement pour l'apprentissage, la rétribution de l'apprenti par le maître. De même les prix varient beaucoup; depuis des sommes fort minimales jusqu'au paiement de totaux considérables. Des paiements en nature sont assez rares.

Un prix moyen correspondant approximativement à la majorité des cas n'existant pas, nous nous sommes dispensé de le calculer ¹.

Aux prix stipulés il faut souvent ajouter des « estrenes pour la femme — ou fille — du maître » des sommes « pour le vin de la femme du maître », etc. Ces sommes s'élèvent souvent jusqu'au 10 % du prix total de l'apprentissage. Elles ont été relevées par nous lorsqu'elles

¹ Pour connaître les rapports des diverses monnaies entre elles, rapports fort variables pendant tout le XVI^e siècle, voir E. Demole : Histoire monétaire de Genève de 1535 à 1792 (Genève 1887).

dépassaient ce taux ou lorsqu'elles présentaient un caractère particulier.

Un certain nombre de contrats porte des clauses de dédites : tantôt le maître garde en ce cas le prix total de l'apprentissage, tantôt il est obligé de le rendre au pro-rata du temps que l'apprenti est resté chez lui ; parfois les personnes répondant pour l'apprenti garantissent le maître par la promesse de dommages-intérêt contre l'abandon de l'apprentissage par l'engagé.

Le cas de décès d'une des parties est parfois prévu.

Il y a, en outre, souvent des clauses spéciales, concernant les points les plus divers et dont toutes celles qui pouvaient offrir un intérêt quelconque ont été citées par nous dans l'analyse des contrats. (Voir ci-après.)

Les trois premières rubriques des tableaux qui suivent indiquent la source du contrat. c'est-à-dire le nom du notaire auprès duquel la convention a été signée, du recueil des minutes du notaire. respectif, et le numéro du folio sur lequel le contrat est écrit. Nous avons omis la mention du *recto* et du *verso*, les contrats étant suffisamment caractérisés par les indications citées et par leurs dates (rubrique IV).

La rubrique V indique la durée de l'apprentissage.

La rubrique VI donne la redevance financière pour la durée totale de l'apprentissage. Lorsqu'elle n'est suivie d'aucune mention, c'est le maître qui la reçoit. dans le cas contraire il est dit que l'apprenti touche un salaire. Le signe : — indique que le contrat est fait « au pair » ou qu'il n'y a pas de prix stipulé. Comme déjà dit il faut souvent ajouter les « estrennes » aux prix indiqués.

La rubrique VII contient les clauses particulières des contrats ainsi que des commentaires.

TABLEAU DES CONTRATS D'APPRENTISSAGES

AIGUILLIERS-BOURSIERS

Neyrod	I	87	15 avril	1556	1 an $\frac{1}{2}$	8 écus.	
Guillermet	V	64	2 mars	1562	2 ans	7 écus.	« Enseigner le dit apprentif en la crainte de Dieu et en son dit art d'esguilletier et habillage des peaux et l'affûttement, et autre usage du dit art... »
Fichet	III	181	14 juillet	1565	1 an	6 florins.	
Fichet	III	182	14 juillet	1565	2 ans	30 florins.	« Lui montrer le métier, sans lui en rien céler, excepté la taille » (taille).
Neyrod	III	129	23 août	1566	3 ans	50 florins p. p.	
Cusin	IX	107	23 août	1580	2 ans	20 écus.	« ... aussi de le nourrir de boucherie et entretenir de couche honnêtement selon sa qualité » l'apprenti est le fils de « honorable Pierre Bancheron, marchant ».
Fichet	III	205	18 août	1585	2 ans	5 pistolets $\frac{1}{2}$	« A faire aiguillettes et bourses et affaictier les peaux en blanc. »
Demonthouz	VII	360	26 sept.	1590	2 ans	—	

APOTHICAIRES

Fichet	III	219	3 sept.	1565	2 ans $\frac{1}{2}$	36 écus.	« Pour apprendre l'art, estat et train d'apothicaire. »
--------	-----	-----	---------	------	---------------------	----------	---

Fichet	II	248	29 nov.	1566	6 mois		« Fournir de boyre et manger et de couche, honorablement et selon son estat » l'apprenti est Gabrielle fils de Noble Pierre de la Mer, Bourgeois de Genève.
Santeur	I	153	14 mai	1568	3 ans	50 écus.	
Fichet	V	99	5 juin	1568	3 ans	30 écus.	
Santeur	I	299	2 nov.	1568	2 ans	32 écus.....	« Apprendre l'état de apothicaire... et mesme la composition des médecines et médicaments. »
Santeur	VI	161	14 nov.	1569	2 ans	30 écus.	
Delarue	IV	269	30 mai	1571	2 ans	—	
Delarue	VI	429	4 sept.	1572	3 ans	30 écus.	
Delarue	VIII	405	24 sept.	1573	3 ans	45 écus.	
Fichet	III	35	5 février	1885	3 ans	—	
Manteliet	I	84	10 juin	1585	3 ans	450 florins.....	« Bien et dûment nourrir coucher et reblanchir comme son propre enfant... de lui faire apprendre (outre le métier) à ses despens à bien escrire durant l'espace des 9 premiers mois... et les 3 mois suyvants lui faire apprendre et enseigner l'arimestique, le tout à ses dépens. »
Crespin	I	153	18 déc.	1588	3 ans	40 écus.....	In extenso (voir p. 16).
Demonthouz	VIII	297	11 mai	1591	3 ans	36 florins, et 4 coupes de froment mesure de Genève pour chaque année.	

ARMURIERS ET DAMASQUINEURS

Neyrod	II	29	6 janv.	1557	12 ans	157 florins, 6 sols monnaie de Savoie.	« ... aussi l'envoyer à l'école pour apprendre à lire et écrire pendant l'espace de 4 ans entiers prochains et en après sera tenu lui monstret d'apprendre le dit mestier de furbisseur... »
Ragueau	VII	658	10 août	1565	1 an	Le maître lui baillera 3 escus.	« ... le présent fiancement toutefois feict sous conditions que le dit Delachau (le maître) sera tenu advertir le dit Delarenche (le garant) au cas que le dit Loursseau (l'apprenti « agé de 14 à 15 ans ») s'enfuye sans congé afin qu'il le puisse poursuyvre et ramener si faire se peut. »
Fichet	III	209	23 août	1565	3 ans	30 florins.	
Neyrod	III	171	24 oct.	1565	6 mois	20 écus.....	Damasquineur.
Mantelier	I	280	13 oct.	1586	6 ans		Furbisseur et damasquineur.
Demonthouz V		630	10 nov.	1588	2 ans	21 florins.....	Furbisseur.

BONNETIERS

Neyrod	I	136	26 mai	1556	6 ans		« Art et métier de cougurier de bonnetz. » Fille
Ragueau	V	744	15 mars	1563	2 ans	La première année on payera pour l'apprentie 12 florins p.p. La seconde année le maître lui baillera 5 florins p.p. monnaie de Savoie pour aider à la vestir.	Contrat d'apprentissage « de François Bastard, pauvre fille, mise par noble Damoiselle Anthoïnette de Vaure, veuve de Noble et Spectable Anthoine de Lautrec, Seigneur de St-Germier ».

Neyrod	III	18	30 avril	1565	2 ans	25 florins p. p.	
Fichet	II	190	2 sept.	1566	3 ans	10 écus.	
Santeur	VI	215	24 déc.	1569	2 ans	10 florins.	Fille «... apprendre à filer laine... et brocher... à l'aiguille... »
Demonthouz II		33	25 janv.	1585	2 ans	—	Faiseuse de coiffes.
Demonthouz V		507	12 sept.	1588	1 an	12 écus blancs de France..	« ... lui monstrar à faire les coiffes de poil et velours et toutes sortes de coiffes que la dite maïtresse saura faire. » Pas de clauses relative à la nourriture et au logement.
Crespin	VI	B	22 juin	1594	1 an	30 florins	
Mantelier	II	520	9 octob.	1595	3 ans	120 florins et un chapeau pour l'enfant des dits mariés.	Contrat d'une fille « chez honorable Jehan Carta et Marie Baidollet, mariés ».
Bon	I	341	26 mai	1599	3 ans	8 onces de cordons de poil de velours.	Fille.

BOULANGERS

Try	IX	83	9 nov.	1549	2 ans	7 écus	Nourri (rien de « couché ».)
Délarue	VIII	162	30 mars	1573	3 ans	—	
Révilliod	II	417	13 déc.	1601	1 an	80 florins.	

BRODEURS

Mantelier	VII	274	4 août	1600	1 an	8 écus	« à la charge que si le dit apprentif peu[t] scavoir le dit mestier dans 3 et 6 moys, ... en payant ce que dessus, il se pourra retirer et travailler por lui si bon luy semble. »
-----------	-----	-----	--------	------	------	--------	--

CARDEURS DE LAINE

Cusin	VIII	29	16 février 1577	9 mois	25 florins	« ne pas s'absenter avant l'expiration du dit temps, à peine de 60 florins, lesquels il (l'apprenti) sera tenu et promet de payer pour tous les intérêts du dit Bally (le maître) lorsqu'il sortyroit du dit service avant le dit temps, outre le vouloyr du dit Bally. »
Demonthouz XI		87	9 mai 1594	5 mois	—	

CARDEURS DE SOIE

Ragueau	V	27	20 mai 1562	1 an		Le maître baillera à l'apprenti « une paire de solliers quand l'hiver sera venu ».
Neyrod	III	155	27 sept. 1565	1 an	4 florins p. p.	
Santeur	I	183	19 juin 1568	2 ans	1 ^{re} année : 12 florins 2 ^e année : 18 florins.	Le père devra le nourrir, coucher et entretenir de vêtements.
Santeur	III	187	13 mars 1569	2 1/2 ans ?	le maître donnera pour salaire 5 florins pour la première année, 12 florins pour la seconde année et 18 florins pour le 1/2 an (?)	
Santeur	III	198	19 mars 1569	3 ans	Le maître baillera pour le 1 ^{er} an 5 florins et un bonnet, le 2 ^e an 12 florins et une paire de solliers, pour le 3 ^e an 18 florins.	
Santeur	VI	294	21 février 1570	3 ans	Salaires de l'apprenti : 1 ^{re} année 5 florins. 2 ^e année 12 florins. 3 ^e année 18 flor. et un bonnet	

Santeur	VI	302	22 février	1570	2 ans	—
Crespin	V	X	6 nov.	1593	1 ans	« Le maître payera à la dite fille 20 florins ».
Crespin	V	AA	9 nov.	1593	3 mois	8 florins.
Try 2 ^e	IX	296	2 déc.	1594	7 mois	—
Dupont	IX	79	20 février	1596	3 ans	1 coupe froment. 1 cart de febves. 1 coupe d'orge.

CHAPELIERS ET GARNISSEURS DE CHAPEAUX

Fichtet	III	262	30 oct.	1565	3 ans	4 écus.	
Fichtet	V	91	27 mai	1568	2 ans	8 écus.	
Santeur	III	115	29 janv.	1569	3 ans	4 écus.	
Santeur	III	181	12 mars	1569	3 ans		Le maître baillera à l'apprenti une paire de souliers (chaque année ?).
Delarue	VI	511	15 nov.	1572	3 ans	24 écus	Garnisseur de chapeaux.
Delarue	X	113	12 mars	1574	4 ans		Le Maître baillera tous les ans 6 florins pour l'entretien des vêtements de l'apprenti.
Dupont	VII	395	11 avril	1586	1 an	40 florins	Garnisseur de chapeaux.
Demonthouz VII		169	1 mai	1590	1 an	40 florins	Garnisseur de chapeaux.
Demonthouz IX		488	25 oct.	1592	15 mois	50 florins.	
Mantelier	II	241	12 nov.	1593	3 ans	—	
Sachet	III	108	6 fév.	1594	2 ans	— (?)	

Demonthonz XI	122	14 juin	1594	2 ans	10 écus.	
Mantelier	II	348	12 sept.	1594	3 ans	8 écus..... « Y compris 2 escus pour estren- nes de la femme du dit maître. »
Crespin	VI	O	20 oct.	1594	3 ans	— pour les deux premières années; la 3 ^e le maître don- nera à l'apprenti « pour ses gages 30 florins avec une paire de chausses hault et bas, à raison le drap de huit florins l'aune, et une camisole jus- qu'à quatre florins l'aune que le dit maître payera... »
Try 2 ^e	IX	305	25 janv.	1595	2 ans	60 florins.
Crespin	VI	X	29 mars	1595	3 ans	 « Sans aucuns salaires... et pour les estraynes de sa femme (du maître) ung couvrechef de bonne toyle blanche. »
Mantelier	II	472	8 juin	1595	2 ans	Au bout des deux ans le mai- tre payera 30 florins à l'ap- prenti. Au moment de faire le contrat « il a jà bon commencement » chez l'apprenti.
Roch	III	124	15 juillet	1595	3 ans	60 florins.
Try 2 ^e	IX	399	6 nov.	1595	2 ans	30 florins, 2 paires de bons souliers et 1 chapeau « de la façon qu'il voudra ».
Demonthonz XVIII	74	20 mars	1600	2 ans	34 écus.	
Dupont	X	274	7 sept.	1602	2 ans	 « Le maître devra lui faire appren- dre à escrire, lire et chiffrer. »

CHAUSSETIERS

Du Verney	IV	184	12 juillet	1542	1 an	6 écus.
Guillemet	IV	83	9 sept.	1561	1 an	20 écus pistolet.

CHIRURGIENS

Compois	XIII.	Y. 127	5 mars	1540	3 ans	8 écus.....	« Apprendre l'art et science de barberie et syrgie. »
Sachet	III	13	30 août	1593	3 ans	250 florin.	
Demonthouz	XV	165	7 juillet	1598	3 ans	200 florins p.p. — 6 septiers de vin rouge cru de Genthod.	
Dagonneau	V	374	31 août	1602	—	330 florins p.p.....	« Convenu et accordé que le père acheptera à son fils pour l'entre- tien d'un estuy entièrement garni de tous utils requis et nécessaires pour exercer l'art de cirurgie. »

CONFISEURS ET PATISSIERS

Try 2 ^e	VII	99	4 août	1584	2 ans	60 florins.....	2 écus pour le vin pour le patron et 2 florins pour la chambrière. — Pâtissier. — En cas de mala- die le temps perdu sera fait après l'apprentissage.
Try 2 ^e	XI	70	9 août	1586	2 ans	19 écus.	Patissier.
Crespin	VI	R.R.	21 oct.	1595	6 mois	30 florins.....	Confiseur. L'apprenti sera logé et blanchi chez le maître ; il « se norra » lui-même, mais le maî- tre « lui fera cuyre sa viande ».

Try 2 ^e	VIII	40	8 mai	1548	3 ans	14 écus.	
Try	IX	76	17 oct.	1549	2 ans	8 écus.....	Nourri, mais non logé.
Neyrod	I	178	4 juillet	1556	1 an ¹ / ₂	12 écus.	
Neyrod	I	213	5 août	1556	6 mois	7 écus	
Duroveray	I	84	19 mai	1563	3 ans	14 escus d'or appelés pistolen.	
Guillermet	V	31	4 août	1563	15 mois	15 livres tournoises monnaie du Roi.	
Fichet	III	102	18 avril	1565	2 ans	10 écus.	
Fichet	III	183	14 juillet	1565	3 ans	10 écus.	
Vuarier	V	279	25 sept.	1565	3 ans	—	
Fichet	II	239	10 nov.	1566	1 an ¹ / ₂	15 écus.	
Fichet	II	274	24 déc.	1566	3 ans	12 écus.	
Santeur	I	307	8 nov.	1568	2 ans ¹ / ₂		A la condition que si le dit apprenti tombe en maladie durant le dit temps, il sera tenu se nourrir à ses dépens durant sa maladie.
Ragueau	XI	114	21 février	1569	1 an	20 livres tournoises.	
Santeur	III	187	13(?) mars	1569	2 ans ¹ / ₂	5 écus.	
Ragueau	XI	307	25 avril	1569	1 an ¹ / ₂	13 écus.	
Ragueau	XI	635	16 juin	1569	2 ans	30 livres tournoises.	
Delarue	VIII	275	28 mai	1573	2 ans	30 florins.	
Delarue	X	203	1 juin	1574	3 ans	65 florins.	

Delarue	XV	27	7 mars	1580	3 ans	36 écus.
Try 2 ^e	VI	84	13 nov.	1580	1 an	30 florins.
Crespin	I	26	10 mai	1585	1 an ¹ / ₂	 In extenso (voir p. 14).
Demonthouze VI		75	11 février	1589	2 ans	140 florins p. p.
Crespin	I	184	19 mai	1589	2 ans	80 florins..... In extenso (voir p. 17).
Manteliet	II	55	5 avril	1592	3 ans	25 écus.
Manteliet	II	58	11 avril	1592	3 ans	40 florins.
Demonthouze XI		46	9 mars	1594	2 ans	100 florins.
Demonthouze XI		99	25 mai	1594	2 ans	200 florins.
Paquet	XVII	78	7 mars	1596	1 an	65 florins..... Nourri et blanchi.
Dupont	IX	121	13 mars	1596	2 ans	100 florins.
Manteliet	IV	143	13 juillet	1597	1 an	25 écus.
Revilliod	II	172	12 mars	1601	1 an	50 florins.
Demonthouze XVIII		173	28 sept.	1601	1 an	120 florins.
Dagonneau	VI	169	27 mai	1603	1 ans	150 florins.

COUTELIERS

Paquet	VII	8	19 avril	1565	2 ans	6 écus ¹ / ₂	« Arresté... qu'au cas advenant
Neyrod	III	76	12 juin	1565	4 ans		que le dit apprentif delaisse son
							dit maître avant les dits 4 ans
							achevés, sans ce qu'il luy eust
							faict eccuse (?) pour quoy, que le
							dit Doux [oncle de l'apprentif] en-
							semble son dit neveu en demeuer
							reront à dicte de maîtres du dit
							mestier, sans en aller en justice.

Ragueau	VIII	143	4 mars	1566	2 ans	10 écus.
Delarue	I	64	18 juin	1569	6 ans	—
Demonthouz II		113	17 mars	1585	5 ans	90 florins.
Demonthouz X		123	24 février	1593	2 ans	60 florins.

COUTURIERS

Neyrod	I	24	13 février	1556	3 ans	36 livres tournoises	Fille.
Guillermet	IV	213	24 nov.	1561	2 ans	15 florins p. p.	
Fichet	III	82	26 mars	1565	2 ans	32 écus	« Le mestier de costurier comme à faire chausses et aultres habillements à usage d'hommes. »
Fichet	III	279	15 nov.	1565	2 ans	(?)	L'apprenti sera nourri, couché, entretenu, chaussé et vêtu « excepte de manteau ».
Fichet	II	349	28 oct.	1567	2 ans	20 écus.	
Neyrod	IV		20 mars	1568	2 ans	10 florins.	
Santeur	VI	233	16 janv.	1570	2 ans	18 écus.	
Delarue	VIII	355	29 juillet	1573	3 ans	70 florins.	
Crespin	I	55	23 déc.	1585	6 mois	8 florins	Apprentissage d'une fille en famille; in extenso, p. 16.
Demonthouz X		292	21 mai	1593	2 ans		Fille. — Lui apprendra à lire.
Crespin	VI	X	1 avril	1595	1 an	70 florins	Fille.
Cherrot	V	12	1 mars	1598	5 ans	140 florins p.p.	« A la charge... que le dit Des Bœufs [le tuteur] sera tenu faire apprendre à lire et escrire au dit fils, de le tenir et faire instruire en la boutique du dit Revillod [le maitre] tous les jours deux fois... »

DÉVIDEURS DE SOIE

Dedomo	I	118	4 mai	1581	1 an	2 coupes de froment	Aucune indication sur la nourriture et le coucher.
Try 2 ^e	VI	168	27 août	1583	6 ans	—	

EMAILLEURS

Neyrod	I	20	10 février	1556	2 mois	4 écus	« A la condition toute fois qu'en cas à la fin des dits deux moys le dit de la Canecière (l'apprenti) ne scent entièrement le dit mestier que le dit Madyot (le maître) soit tenu et doibve... monstre et remonstre le dit mestier d'emailleur au dit de la Caneciere jusqu'à ce qu'il soit parfait du dit mestier. »
--------	---	----	------------	------	--------	------------------	---

Neyrod	I	79	6 avril	1556	3 ans	12 livres tournoises à payer par le maître.	
--------	---	----	---------	------	-------	---	--

ÉPINGLIERS

Neyrod	I	104	30 avril	1556	3 ans	8 florins p. p.	
Fîchet	II	12	12 juin	1564	6 ans	6 écus.	
Fîchet	II	118	19 déc.	1564	3 ans		« Et sous la condition que si le dit Ponsonnet (le maître) traictoit mal la dit apprentisse et la traictat rudement pourra la dite Jeanne lui oster la dite apprentisse sa sœur sans contredicte quelconque. »

Fichet	III	108	28 avril	1565	6 ans		« Le père devra bailler à son fils (l'apprenti) tous les ans une chemise. »
Fichet	III	119	7 mai	1565	3 ans	2 écus.....	Fille.
Fichet	III	147	11 juin	1565	3 ans		Le maître donuera à l'apprenti « ung escu en hardes ».
Fichet	III	149	13 juin	1565	4 ans	7 écus.	
Fichet	III	167	28 juin	1565	4 ans	1 bichet de froment, mesure de Genève.	Fille : « sa sœur l'entretiendra chaussée et vestue ».
Santeur	III	6	12 nov.	1568	4 ans	3 écus pistols.....	Pas de clause sur la nourriture.
Santeur	III	8	15 nov.	1568	5 ans	3 écus pistols.	
Santeur	III	58	22 déc.	1568	5 ans	30 florins.	
Neyrod	IV	214	17 janv.	1569	2 ans	50 florins p. p.	
Cornillaud	I	60	23 février	1576	4 ans	Deux coupes de bled et froment bonnes et recevables.	« L'apprentie devra servir son maître dans toutes les choses honnêtes et licites. »
Demonthouz	XI	218	25 oct.	1584	4 ans	—	
Demonthouz	XI	427	24 déc.	1589	5 ans	50 florins p. p.....	« Un quart de froment pour les estrennes de la femme. »
Crespin	V	H	9 février	1593	4 ans	80 florins.....	Fille.
Crespin	VI	O	22 oct.	1594	4 ans	25 florins.....	L'apprenti est « mis par les diacres de la Bourse des pauvres François de Genève ».
Demonthouz	XII	125	22 mars	1595	4 ans	—	

Demonthouz XII 198 29 mai 1595 5 ans 30 florins p. p.

Les diacres de la Bourse des pauvres Italiens « lui feront faire un accoustrement tout à neuf par le moyen duquel le dit maître se debvra contenter et en cas qu'il ne soit suffisant pour entretenir vestu le dit apprentif durant les 5 ans avec ceux qu'il a de présent, le dit maître luy debvra, comme aussi il promet, fournir ce qu'il a de besoin durant le dit temps ».

Demonthouz XIII	10	12 janv.	1596	4 ans	--
Paquet XV	321	27 janv.	1596	6 ans	--
Mantelier IV	99	17 mai	1597	4 ans	11 florins.
Mantelier IV	106	27 mai	1597	4 ans	40 florins p. p.
Mantelier VII	141	18 août	1599	4 ans	4 coupes de froment.

ÉTAINIERS

Durouveray I	95	8 juin	1563	2 ans	10 écus.
Fichet V	103	10 juin	1568	3 ans	25 écus pistolet.
Santeur III	211	28 mars	1569	2 ans	10 écus pistolets.
Santeur III	278	13 mai	1569	3 ans	50 livres tournoises.
Santeur VI	291	14 février	1570	3 ans ¹ / ₂	15 livres tournoises.

FONDEURS

Du Verney I	131	21 mars	1569	6 ans	—	
Cusin VIII	44	12 mars	1577	2 ans	Le maître lui payera 25 florins pendant la 1 ^{re} année et 48 flo- rins la 2 ^e année.	« Au moyen de quoi le dit Furiez (l'apprenti) promet de bien et fi- dèlement servir son dit maître pendant le dit temps tant au dit mestier que en toutes autres choses licites et honnestes, sans qu'il se puisse absenter de son service sans le sceu et consente- ment de son dit maître (Pierre Galiife). »
Dupont VI	29	13 mai	1583	4 ans		« Après le maître l'emploiera, d'abord pour 10 livres par an- née. »
Dupont IX	107	9 mars	1596	3 ans	—	
Demonthouzel XIII	300	6 déc.	1596	4 ans	60 florins p. p.	

Mantelier VII 532 9 janv. 1602 3 ans « Attendu qu'il y a là quelque connaissance au dit mes-
tier le dit Galifre (le maître)
lui promet payer 30 florins
pour son entretienement et
aussi qu'il n'aura faute et de
nourir, coucher » [qu'il ne
manquera pas de le nour-
rir... (?)]

FONDEURS DE LETTRES

Santeur	III	23	27 nov.	1568	2 ans ¹ / ₂	— (?)
Demonthouz X		348	9 juillet	1593	3 ans	50 florins.

GAINIERS

Neyrod	II	206	5 juillet	1557	4 ans	4 écus.
Demonthouz VIII		1	1 janv.	1591	2 ans	140 florins.

GUIMPIERS

Santeur	I	30	30 nov.	1568	4 ans	 « Etat à faire guimpes et bacques d'or et d'argent. »
Demonthouz IX		581	25 déc.	1592	4 ans	 « Guimpier et à faire les crespes et tocques. »
Demonthouz XIII		293	1 déc.	1596	5 ans	3 coupes de froment, mesure de Genève.

HORLOGERS

Fichet	V	109	21 juin	1568	7 ans	—	Le mot apprentissage n'est pas prononcé explicitement dans ce contrat, mais il est indiqué que « le maître devra lui montrer tout ce qui concerne son état ». Le temps fini l'apprenti « sera tenu faire 2 montres avec mouvement dont l'une sera au maître, qui choisira et l'autre à lui ».
Fichet	II	402	15 février	1569	6 ans	—	
Demonthouz I		20	4 juin	1584	19 mois	10 écus.....	
Mantelier	II	351	17 sept.	1594	2 ans	Le maître « promet payer au dit apprentif en fin des dits 2 ans la somme de 15 francs de Laureyne. »	« Et un pelisson pour les estrenes de la femme » du maître.
Mantelier	VII	176	21 nov.	1594	4 ans	150 florins p.p.	
Mantelier	V	85	22 mai	1598	3 ans	Le maître payera à l'apprenti « la somme de 9 escus d'or soleil vallant 8 florins et 6 sols pièce »	
Dagonneau	III	195	15 mai	1600	6 ans		Le père nourira l'apprenti et « l'entreiendra la 1 ^{re} année ; les autres (5) années le maître le nourrira de sa despense de bouche, le chauffera, blanchira, façon accoustumée à ung apprentif ».
Demonthouz XVIII		344	6 oct.	1602	3 ans		Comme le maître projette d'aller à Constantinople il promet de mener l'apprenti avec lui.

IMPRIMEURS

Du Verney	VIII	386	28 juillet	1544	1 an	18 écus.	« Et c'est pour la ferme et salaire de l'apprentissage et sogne de boche avec reblanchir de 18 escus soleil.. »
Neyrod	I	127	19 mai	1556	3 ans	Le maître payera par année 2 escus.	Composition et correction.
Ragueau	I	72	19 nov.	1557	1 an 1/2	8 escus.	Composition.
Ragueau	V	231	9 mai	1562	3 ans	Le maître payera 30 florins p.p.	« Pour aider son dit apprentif à l'entretenir d'habilements et chaussures durant le dit temps. » « L'apprentif s'engage à obéir en ce qui concerne le dit art d'imprimerie et toutes autres choses honnestes et licites concernant les affaires domestiques » du maître.
Ragueau	V	235	9 mai	1562	2 ans		« Claude du Cré dict Collet, de Ville la Grand, habitant,... pour avoir plus grand moyen de vivre et nourrir sa famille qu'il n'avoit pas ci devant, s'est affermé et a loué ses œuvres à honorable Jehan Crespin, bourgeois, maître imprimeur... acceptant le dit Du Cré pour son apprenty et serviteur... » « 30 sols monnaie de Genève pour chacune semaine durant la 1 ^{re} demie année, et 36 sols pour chacune semaines durant l'an et 1/2 restans... payables par le dit Crespin pour la nourriture du dit Du Cré et de sa famille,... Et durant lequel temps le dit Ducrè (sic) pourra apprendre l'art de l'imprimerie en ce qui concerne la presse et autres choses s'il les peut comprendre. Item... aussi dit que s'il plait au dit Crespin employer le dit Ducrè à lever ou collationner livres ou autres choses concernant le dit estat d'imprimerie et aussi en ses affaires domestiques » l'apprenti devra obéir. — Si le dit Crespin « faulte de besogne ou bien que pour faire plaisir à quelcung de ses amis il vouldust employer le dit Ducrè » ce dernier devra obéir.

Ragueau	V	246	13 mai	1562	2 ans	Le maître payera 60 florins p.p.	Le maître « lui enseignera l'art de l'imprimerie en ce qui concerne la presse et les autres choses s'il (l'apprenti) les peut comprendre. »
Ragueau	V	247	13 mai	1562	2 ans	Le maître payera 60 florins...	« En ce qui concerne la presse. »
Ragueau	V	249	13 mai	1562	2 ans	Le maître payera 60 florins...	« En ce qui concerne la presse. »
Ragueau	V	251	13 mai	1562	2 ans	Le maître payera 60 florins...	« En ce qui concerne la presse. »
Ces quatre derniers contrats sont conclus avec « Jehan De Laon maître imprimeur de Genève » ; c'est le seul exemple à nous connu d'un maître engageant plusieurs apprentis à la fois).							
Neyrod	III	51	21 mai	1565	3 ans	Le maître payera 5 florins p.p. chaque année.	Composition... « Tellement que avenant le cas que le dit maître voulust aller travailler ailleurs qu'en ceste cité de Genève, en quel lieu que ce soit, que le dit apprentif sera tenu le suivre... »
Santeur	I	180	15 juin	1568	2 ans	Le maître lui payera à la fin 6 écus.	
Santeur	III	53	18 déc.	1568	18 mois	Le maître lui payera 20 florins.	
Santeur	III	59	23 déc.	1568	4 ans	—	
Ragueau	XI	84	7 février	1569	21 mois	60 florins.	
Bourgoing	I	79	1 avril	1584	5 ans	Le maître payera 20 florins p.p.	
Delarue	XVI	39	13 mai	1584	2 ans 1/2	Le maître payera 30 florins.	
Mantelier	I	69	15 avril	1585	3 ans	30 florins.	« l'art d'imprimerie et tout ce qui en dépend, même la composition. »
Crespin	I	29	7 août	1585	5 ans	Le maître payera 30 florins.	In extenso (voir p. 15).

Crespin	III	89	26 janv.	1591	3 ans	—
Trv 2 ^e	IX	279	10 sept.	1594	3 ans	—
Dagonneau	II	144	5 nov.	1599	4 mois passés et 6 ans adve- nant.	850 florins.
Dagonneau	III	114	22 mars	1600	1 an	Le maître (?) payera 100 flo- rins.
Dagonneau	VI	233	20 juillet	1603	2 ans	 Presse.

Il y a ici 23 contrats d'apprentissage pour l'imprimerie; ce nombre est étonnamment petit, vu l'affirma-
tion de Gaullieur ¹ que, au XVI^e siècle « Genève alimentait de ses livres à peu près tout le monde protestant,
et (que) la Typographie devint la grande industrie des Genevois, comme aujourd'hui l'horlogerie et la bijou-
terie ». Si l'affirmation de Gaullieur est exacte, le nombre des apprentis-imprimeurs devrait être beaucoup
plus considérable, à moins que c'étaient surtout des adultes qui embrassaient le métier d'imprimeur ce qui
expliquerait peut-être l'absence de contrats, ces engagements, prenant la forme d'une simple convention de
salaire, n'étant pas enregistrés par devant notaire. En effet, au Registre des habitants on trouve :

de 1550 à 1560 : 52 imprimeurs et 71 libraires.
de 1572 à 1574 : 24 » et 19 »
de 1585 à 1589 : 20 » et 9 »

¹ E.-H. GAULLIEUR. *Etudes sur la Typographie genevoise du XV^e au XIX^e siècle et sur les origines de l'Impri-
merie en Suisse*. " Bulletin de l'Institut Genevois ", t. II, p. 62. Genève 1855.

C'est chez Gaullieur qu'on trouve (p. 135 sq) les *Ordonnances touchant l'imprimerie* du 15 février 1560. On y lit, concernant les apprentis ces seules règles.

« § 2. *Comment les maîtres se devront gouverner les uns envers les autres.*

d) APPRENTIS. — Que nul maître n'ait à retirer ni recevoir un apprentif lequel sera parti d'avec son maître, sans savoir s'il a achevé son apprentissage bien et duement, et si le terme duquel il avait convenu est accompli. Même qu'il l'exhorte de retourner vers son dit maître, et quand il le verrait obstiné, qu'il en avertisse quelqu'un des députés pour y remédier.

Item qu'aucun maître ne prenne apprentif à moins de deux ans pour la presse, et de trois ans pour la composition (si non que par les seigneurs commis sur l'imprimerie il fut connu qu'un apprentif à tellement profité, qu'on lui puisse abrégiers son temps); afin que par ce moyen les apprentifs puissent comprendre l'art, et que la corruption ne se nourrisse en imprimerie ».

L'étude de Gaullieur contient également des indications sur la surveillance tracassière des autorités civiles et religieuses de Genève sur tout ce qui s'imprimait en cette ville¹. C'est là peut-être une des raisons qui expliquent le petit nombre des apprentis-imprimeurs.

¹ Alfred CARTIER (Arrêts du Conseil de Genève sur le fait de l'imprimerie et de la librairie de 1541 à 1550, Genève, 1893) dit qu'« il fallut prendre des mesures qui permissent d'exercer un contrôle sévère sur les imprimeries, de manière à empêcher toute publication dangereuse pour la religion établie ou pour la sûreté de l'Etat, ou encore de nature à compromettre la République auprès des gouvernements étrangers ».

LAPIDAIRES

Crespin	III	170	25 mai	1591	2 ans	40 escus pistoletz à raison de 7 florins 6 sols pièce de bon compte.
Demonthouz	XIII	260	8 nov.	1596	4 ans	30 écus.
Demonthouz	XIII	300	6 déc.	1596	2 ans	8 écus
Mantelier	IV	27	12 février	1597	4 ans	50 écus.
Demonthouz	XVIIII	152	6 août	1601	1 an	8 écus
Revilliod	II	406	17 nov.	1601	6 mois	11 escus vallant 8 florins 6 sols pièces.
Revilliod	III	72	19 avril	1602	3 ans	35 écus
Du Pont	X	243	23 juillet	1602	5 ans	20 écu
Jovenon	IV	185(bis)	1 février	1603	4 ans	

LIBRAIRES

Neyrod	I	177	4 juillet	1556	6 mois	12 écus	« Art et mestier de librairie. »
Ragueau	XI	875	21 août	1569	5 ans		Le maître devra montrer à l'apprenti « agé de 13 ans ou environ » « l'état de marchandise de librairie et l'art de relier livres ».
Crespin	VI	QQ	18 oct.	1595	4 ans	100 florins	« Le mestier de libraire et tout ce qui en dépend. »

Aucune indication sur l'entretien
 « Lui sera loisible de vacquer à ses affaires quand la nécessité le requerra. »

« 5 écus pour les épingles de la femme » du maître.

Rien sur nourriture, logement, etc.

« l'enseigner l'art et mestier de diamantaire, tailler diamants, les egriser et pollir, et généralement tout ce qui dépend du dit art et métier de diamantaire. »

Dagonneau V 135 8 mars 1602 3 ans « Michelle Nicod, ma femme, consigne pour apprentif entre mains Noble Pyramus de Candolle, Alexandre Chuppin, pour lui monstrier et apprendre le train de la librairie... La dite Nicod respond de sa fidélité... »

LINGÈRES

Demonthouz II 354 27 sept. 1575 4 ans « Apprendre à coudre en toutes sortes de lingeries... » Sans gage ni salaire de part et d'autre « sauf que les dits mariés (les parents de l'apprentie) promettent de livrer à la dite Miquels (la maîtresse) six malielles de toille dans 3 moy's prochains ».

Demonthouz II 354 27 sept. 1585 4 ans « Couper et coudre en toutes sortes de lingerie ».

Demonthouz VIII 241 23 avril 1591 1 an 4 florins « Apprendre à coudre en point coupé, point freland, fraize et en toutes sortes de lingerie » «... le père devra la nourrir, entretenir de toutes choses nécessaires, sauf du pottage que la dite [maîtresse] lui debvra donner quand elle en fera pour elle...

Crespin VI O 21 oct. 1594 2 ans 100 florins « luy monstiera à lire à escrire... » ... Ce qu'elle coudra sera pour elle. »

MAÇONS

Santeur	I	117	20 mars	1568	3 ans	10 testons du roi et 1 coup- pon de beurre.	Le maître « lui promet de lui monstrer à escrire et apprendre son art et mestier de masonne- rie ».
Santeur	III	278	13 mai	1569	3 ans	Salaire de l'apprenti : 1 écu la 2 ^e année. 2 écus la 3 ^e année.	
Santeur	VI	26	14 juin	1569	3 ans		« Deux testons de roy... pour la femme. » — L'apprenti sera nourri et couché par le maître et recevra de lui une paire de souliers cha- que année.
Delarue	VI	106	16 février	1572	3 ans	10 florins.	

MARCHANDS ¹

Compois	XII	254	24 février	1539	3 ans		« Pour apprendre le train de mar- chandise drapperie » le maître devra « lui ministrer la vie de boyere et manger au mode ac- costumé ici en Geneſve ».
Neyrod	I	167	22 juin	1556	2 ans	20 écus	« Art et train de marchandise epicerie et confitures. »
Ragueau	II	45	25 août	1556	3 ans ¹ / ₂	35 écus	« Lui apprendre... l'état de velo- tier... et à faire velours et taftetas et à accoustre les soys... et le mener une fois ou deux en Italie pour voir les achapts et emploies tes qu'il fera concernant le dit état » Ces voyages « aux dépens de l'apprentif ».

¹ Le « marchand » sans autre mention, est négociant en gros, remplissait aussi souvent la fonction de banquier.

Guillermet	IV	166	24 oct.	1561	2 ans	20 écus	« Nourrir de bouche, fournir de couche et instruire en la crainte de Dieu et ne lui rien celer de son art de marchandise... » « Et pareillement ont arresté que la 1 ^{re} année sera tenu le dit Mugnier (le maitre) mener le dit Jacob (l'apprenti) une fois à Lyon avec luy à ses despens, et l'année seconde aux quatre foyre se tenants au dit Lyon. »
Guillermet	V	170	24 oct.	1562	2 ans	24 écus	« Train de marchandises. »
Ragueau	V	810	30 avril	1563	2 ans	24 écus	« Enseigner la facture des ouvrages dont il se mesle et concerne la marchandise et traffique qu'il faict et exerce. »
Fichet	III	63	1 mars	1565	2 ans	30 écus	« Art, état et train de marchandises. »
Ragueau	VII	380	4 mai	1565	2 ans mais il y en aura 3 étant com- mencé.	36 écus pour chaque an...	« Ce qui fait pour les 3 années 275 livres 8 sols tournoys... et aussi la somme de 150 livres 12 sols 11 deniers tournoys, par le dit Callia (le maitre) fournie et baillée au dit Rolland (l'apprenti) par ci-devant pour sa pension. nourriture, habillement que aultres ses nécessaires, lui étant escollier et estudiant en ceste Cité depuis le 15 avril 1563 jusques à l'an 1564... qui est en somme 435 livres 11 deniers tournoys. »

Neyrod	III	110	23 juillet	1565	2 ans	26 écus « chacun des dits escus de la valeur de 50 sols du Roy ».	« Enseigner son train et traficque de marchandise et généralement de toutes aultres façons dont il se mesle comme de chapeaux, bonnets et aultres choses. »
Fichet	II	235	13 nov.	1566	2 ans	40 écus	Etat et train de marchandises.
Neyrod	IV	14	7 janv.	1568	2 ans	48 écus.	
Santeur	I	108	6 mars	1568	2 ans	20 écus pour la 1 ^{re} année. 15 écus pour la 2 ^e année.	
Santeur	III	35	7 déc.	1568	5 ans	28 écus	« Art et estat de marchandises et chausseterie. »
Santeur	VI	33	21 juin *	1569	3 ans	35 écus.	
Santeur	VI	207	fin	1569	2 ans	15 livres.	
Santeur	VI	239	16 janv.	1570	3 ans	40 écus	Et un chaperon pour la femme.
Santeur	VI	377	17 avril	1570	2 ans	50 écus	Marchandise-chausseterie
Delarue	VI	70	25 janv.	1572	4 ans		« ... Et en outre ce le dit Jeremie (l'apprenti) se debvra abstenir de fréquenter la maison de son dit père pour ne prendre occasion (?) de discontinuer le service de ses dits maîtres (il est employé chez Sires Jehan Verle et Pierre Philippin compagnon en marchandises) et affin qu'ils ne recép... (?) incommodité, pareillement ne se devra accouster d'aucunes personnes non agréables à ses maîtres. Item il devra faire résidence en leur maison quand il sera en ville pour diligement servir comme lui sera commandé et conviendra l'employer. Item... il promet comme loyal à ses maîtres tenir secret et ne divulguer aulcunement ce qu'il verra de leurs commerces, faictures et aultres choses qu'ils négocieront ou qu'ils auront eu charge et commission... Item il ne pourra prendre hardiesse de vendre ni céder les marchandises de ses dits maîtres... Item pen-

dant le dit temps ne pourra s'enquérir ou pratiquer d'aller servir autres maîtres après (?) les dits 4 ans, mais ne devra contenter de demeurer avec ses dits maîtres jusqu'à l'expiration des dits 4 ans ».

Delarue	VIII	349	22 juillet	1573	1 an	36 écus.
Delarue	X	268	14 août	1574	2 ans	425 florins.....

Et 4 écus pistole pour étrennes aux femmes des (2) dits marchands. — Si l'apprentit va « aux achepts avec ses dits maîtres hors de cette ville que lors s'il y vint le dit apprentif on ne force de supporter les despenses sur lui mesme du premier voyage seulement, et si après il v[est] envoyé de la part de ses dits maîtres ils payeront les despens d'iceluy. »

Cornillaud	I	5	21 février	1575	2 ans	—
Blondel	II	55	30 juin	1584	—	45 écus et 4 coupes froment. In extenso (voir p. 12).
Dupont	VII	295	31 déc.	1585	3 ans	300 florins
Demonthouz III		240	12 mai	1586	2 ans 7	8 écus et 2 écus pr étrennes.
Demonthouz III		315	20 juin	1586	3 ans	100 écus pistoles
Demonthouz IV		141	3 mars	1587	3 ans	60 écus p' les deux premières années. « Marchand. »
Demonthouz IV		325	3 mai	1587	3 ans	 Marchand sergier. Nourri sauf pendant les 4 premiers mois, blanchi et logé.
Demonthouz IV		586	28 août	1588	4 ans	40 écus
Demonthouz V		567	14 oct.	1588	5 ans	100 livres tournois

Marchand orfèvre
Marchand orfèvre.

Demonthouz V	842	14 nov.	1588	5 ans	100 florins	Marchand orfèvre.
Santeur III	296	23 mai	1589	2 ans	24 écus	« Art et estat de marchandise. »
Demonthouz VI	380	11 nov.	1589	4 ans	Le maître payera 24 florins.	Marchand imprimeur. « Comme le dit apprentif a desja quelque commencement au dit estat, le dit De Tournes (le maître) a promis de lui payer... 6 florins à la fin de chaque année. »
Demonthouz VIII	730	27 déc.	1591	2 ans	45 écus	« Pour apprendre traficque et negoce de la marchandise. »
Demonthouz X	57	27 janv.	1593	2 ans	65 écus	Marchand drapier.
Mantelier II	252	6 déc.	1593	4 ans	50 écus pistoles	« Espicier » ; sera nourri, etc. « comme les propres enfans » du maître.
Demonthouz XII	256	22 sept.	1595	—	28 écus	Marchand orfèvre.
Dupont IX	153	7 avril	1596	4 ans		Marchand passementier ; l'apprenti sera « gouverné en bon père de famille ».
Mantelier IV	171	7 oct.	1597	—	1 écu et 1 collet de chemise à fraize.	Marchand gantier.
Demonthouz XV	61	25 février	1598	3 ans	100 écus	Marchand épicier.
Demonthouz XVIII	131	30 juin	1601	8 ans		« Marchand. »
Dupont X	167	26 avril	1602	2 1/2 ans	350 florins	Marchand chapelier et « mestier de chapellerie soit à iceulx doubler et aultres ».
Demonthouz XVIII	310	7 (?) août	1602	2 ans		Marchand chapelier « et notamment de broderie ».

MENUISIERS ET CHARPENTIERS

Try 1 ^e	VIII	21	17 mars	1548	1 1/2 ans	3 écus		Menuisier.
Santeur	I	47	9 déc.	1567	2 ans			Menuisier.
Santeur	I	254	18 sept.	1568	1 ans			Menuisier.
Laissu	VIII	25	17 février	1578	2 ans			Métier de « chappotterie ». « Le dit Decrest (le maître) promet bailler... au dit Claude (engagé comme « serviteur et apprentif ») pour recompense de ses peyennes et salayres des dits deux ans ung chappeau, ou pour le dit chappeau deux florins, et chacing an ung pars de solliers et ung pars de soules, et au bout des dits deux ans et oultre ce que dessus, la somme de 10 florins pp., une goge, un archon, deux ternalles, un casse et une plame, le tout recepvable, et en oultre a esté réservé que le dit Claude pourra venir s'aider à moisonner (il est de Gaillard) au temps des moissons, durant le dit temps, chacing an quinze jours et six jours au temps des feneyssons, sans que le dit Decrest le puisse contredire, ny en demander aulcune chose... »
Buttaz	I	76	13 février	1589	—	—	—	« 20 florins monnaie de « Art et métier de Chappuis. » Savoie; un bichet de froment « Le dit Chouffard (l'apprenti) se mesure de Ternier et 2 testons réserve une sepmaine au temps pour le vin de la femme et des moissons. » 6 sols pour le vin de son fils. »
Dupont	IX	105	7 mars	1596	4 ans	100 florins		Menuisier.
Mantelier	VII	130	16 juillet	1599	4 ans	60 florins		Menuisier.

MERCIERS

Du Verney	VIII	380	14 juillet	1544	3 ans		Le maître est le cousin de l'apprenti. « ... pour luy servir au train de mercier et apprendre la langue d'Allemagne. »
Fichet	III	112	2 mai	1565	3 ans	12 écus.	
Santeur	I	154	17 mai	1568	3 ans	5 quarts de froment.	
Santeur	I	209	2 août	1568	6 ans	4 écus.	
Santeur	III	67	24 (?) déc.	1568	3 ans	—	
Fichet	II	397	5 février	1569	3 ans	—	
Delarue	VIII	357	29 juillet	1573	3 ans	80 écus.	
Fichet.	III	135	28 mai	1585	3 ans	40 écus	« Marchandise mercerie et à faire bonnets de velours.
Demonthouz IV		72	6 février	1587	—	50 florins.	
Demonthouz IV		831	22 déc.	1587	2 ans	16 écus.	
Sachet	III	317	31 déc.	1594	1 ans	100 florins.	
Demonthouz XV		159	28 juin	1598	1 ans	40 écus	6 écus pour étrennes.

« MOLYNIERS DE SOYE »

Try 2 ^e	VI	167	27 avril	1583	5 ans	—	
Crespin	I	80	13 avril	1587	6 ans	70 florins.	
Sachet	I	47	1 juillet	1588	4 ans	—	
Try 2 ^e	VIII	308	10 nov.	1588	5 ans	1 écu, 3 coupes de froment.	
Demonthouz VI		11	6 janv.	1589	5 ans	—	
Demonthouz IX		490	27 oct.	1592	2 ans	30 écus.	

Mantelier	II	133	21 février	1593	3 1/2 ans	150 florins.
Crespin	VI	N.	12 oct.	1594	7 ans	—
Demonthouz XII		148	26 avril	1595	5 ans	20 florins.
Crespin	VI	CC	30 mai	1595	5 ans	—
Dupont	IX	434	30 oct.	1596	2 ans	44 écus.
Dagonneau III		13	14 janv.	1600	6 ans	—
Demonthouz XVII		175	28 oct.	1600	3 ans	200 florins p.p.
Demonthouz XVIII		193	24 nov.	1601	1 ans	—

NOTAIRES

Neyrod	I	211	3 août	1556	1 ans	35 florins p.p.	« Apprendre à escrire et iceluy endoctriner de tout son pouvoir. »
Santeur	I	64	8 janv.	1568	2 ans	80 florins p.p.	« Art de notaire et escriure. »
Cusin	V	90	11 juin	1575	2 ans	120 florins.	
Buttaz	I	137	4 juillet	1583	2 ans	110 florins.	
Buttaz	I	201	28 mai	1584	1 ans	100 florins, 2 coupes froment	<i>In extenso</i> , voir p. 11.
Mantelier	I	583	14 oct.	1588	2 ans 1/2	40 florins	L'apprenti promet « de bien et fidèlement servir et escrire pour le dit Demonthouz, son maître, en son dit art de notariat et pratique... garder ordinairement et tous les jours sa banche, ascavoir en temps d'esté depuis cinq heures du matin jusqu'à huit heures du soir et l'hiver depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, sans la laisser ny s'absenter d'icelle, outre le congé et licence du dit Demonthouz, fors et excepté le repas qu'il ira prendre à la maison de son dit père et aussy es jours de dimanche... Estant pour ce le dit Julien apprenty tousjours nourry, couché et entretenu chez son dit père. »

« Pour apprendre l'art de notariat et pratique de justice. »

ORFÈVRES

« L'apprentif ne pourra laisser son dit maître avant le dit temps sans cause légitime, à peine de 10 escus. » « Sous la condition que estant le dit terme expiré et advenant que le dit apprentif voullut servir le dit Droz, son maître sera tenu lui donner 12 escus pour le premier an... »

L'apprenti « âgé d'environ 20 ans » sera nourri, « entretenu de couche et linges blancs ».

Dupont	VIII	561	7 mars	1594	1 ans	120 florins.
Dupont	IX	761	12 juin	1597	3 ans	25 écus.
Mantelier	V	202	20 déc.	1598	2 ans	180 florins
Fichet	III	186	17 juillet	1565	6 ans	
Santeur	I	55	29 déc.	1567	4 ans	—
Santeur	I	65	9 janv.	1568	6 ans	—
Fichet	V	69	10 avril	1568	4 ans	—
Santeur	I	169	5 juin	1568	6 ans	—
Santeur	I	248	15 sept.	1568	4 ans	20 écus pistoles.
Santeur	VI	7	2 juin	1569	4 ans	10 écus.
Santeur	VI	411	16 mai	1570	4 ans	20 écus.
Cusin	III	87	30 oct.	1573	2 ans	30 florins
Delarue	X	309	13 oct.	1574	4 ans	80 livres (?)
Cornillaud	I	13	17 avril	1575	4 ans	20 écus.

Delarue	XIV	19	9 juin	1579	4 ans	40 écus.	
Bourgoing	—	142	24 oct.	1584	4 ans	20 écus pistoles.	
Dupont	VII	123	13 avril	1585	5 ans	30 écus	Le père l'entretiendra d'habits.
Mantelier	I	114	6 sept.	1585	3 ans	120 florins	« L'apprentif a desja quelques cognoissances pour avoir desja demeuré au dit estat.
Mantelier	I	120	16 sept.	1585	4 ans	30 écus.	
Mantelier	I	122	25 sept.	1585	2 ans	—	
Mantelier	I	165	13 dec. (?)	1585	3 ans	25 écus.	
Dupont	VII	330	7 février	1586	4 ans	40 écus de 3 livres tournois pièce.	
Crespin	I	53	18 avril	1586	4 ans	25 écus	« Le dit Pierre obevra pendant le dit temps comme un apprentif doibt faire. »
Demonthouz VI		434	31 déc.	1589	4 ans		Nourri par le père la 1 ^{re} année, par le maître les 3 dernières.
Gallatin	III	10	4 janv.	1591	2 ans	240 florins.	
Demonthouz VIII		498	18 août	1591	4 ans	40 écus.	
Demonthouz IX		356	29 juin	1592	4 ans	216 florins.	
Dupont	VIII	189	29 nov.	1592	2 ans	40 écus.	
Demonthouz X		6	3 janv.	1593	4 ans	40 écus.	
Dagonneau	—	17	20 oct.	1593	5 ans	10 écus	Le père sera tenu de nourrir, coucher et habiller son fils pen- dant les deux premières années. Les autres années le maître devra le faire « comme un bon maître et père de famille ».

Demonthouz X	406	22 oct.	1593	5 ans	262 florins.
Crespin V	X	8 nov.	1593	5 ans	18 écus..... Contrat d'apprentissage de Anthoine, fils de feu Spectable Jehan Bolier, dit La Roche, ministre de Saint Evangile, à Lyon, mis en apprentissage par honorable Guillaume de La Chana, et Estienne Orsier, de la ville de Lyon, habitans à Genève, au nom de l'Eglise réformée du dit Lyon.
Crespin VI	P	29 oct.	1594	4 a. 8 m.	 « ... et ce d'autant que le dit Jehan (l'apprenti) a désiré com- mencer son apprentissage avec feu Anthoine Grolier, orfèvre, quand il vivoit bourgeois de Genève, environ 16 mois, au contenu du dit apprentissage en date de l'an 1593 et le 25 juillet (ce contrat ne semble pas avoir été conservé), ce fait le présent apprentissage pour six écus d'or soleil... et un escu soleil d'estreynne pour la femme et un teston pour le fils du dit Grolier, accordé par les maîtres jurés du dit estat à cinq escus. » (Acte bien obscur.)
Crespin VI	X	20 mars	1595	6 ans	50 écus Contrat de Jehan, fils d'hono- rable Estienne Favon, marchant, habitant de Genève.
Demonthouz XII	223	23 juillet	1595	5 ans	30 écus.
Demonthouz XIII	331	28 déc.	1596	3 ans	40 écus.
Dupont IX	596	11 février	1597	3 ans	60 écus.
Dupont IX	727	10 mai	1597	4 ans	57 écus et 3 écus pour le vin de la femme du maître.
Cherrot II	32	9 août	1597	5 a. 3 m.	60 écus « ... lui monstrent son estat d'orfi- vaivre sans rien lui en céler comme aussi de luy faire apprendre, avec le maistre paintre, pendant les dits trois prochains moys... »
Bon I	425	26 oct.	1599	2 ans	200 florins L'apprenti se met en apprentis- sement avec le maître.

PASSEMENTIERS

Ragueau	V	543	1 janv. 1563	1 an	10 florins p.p. monnaie de Savoie	Contrat d'apprentissage de B... Bluet, natif d'Amiens ... chez Jehan Maigret passementier....
Guillermet	VII	47	19 janv. 1563	—	16 florins p.p. et 4 sols ...	« et ce en la maison et boutique de honorable Pierre Marcais, aussi passementier en la boutique duquel le dit Maigret besogne ordinairement. et du consentement du dit Marcays présent et au present apprentissage consentent... Le dit Bluet sera tenu de se nourrir et coucher durant le dit temps et pareillement qu'il ne pourra besogner pour aultre que le dit Marcays, lequel Marcays aussi présent a promis... fournir et entretenir de besogne le dit Bluet durant le dit temps, et lui payer pour chascune dozaine d'aulnes de passementerie qu'il fera 3 sols monnaie de Genève, sauf de la façon du petit cœur et à trois fer, de laquelle façon le dit Marcays ne sera tenu payer au dit Bluet que 2 sols pour chascune dozaine.
Guillemet	V	280	4 mai 1563	4 ans	—	Cet acte n'est conservé qu'en partie.
Ragueau	VI	34	23 février 1564	3 ans		« Art de faire botons, passements, rubens et franges. »
Bon	I	264	26 janv. 1564	3 ans		2 florins pour le vin à la maistresse.
Pichet	III	58	27 février 1565	1 an	14 florins, 1 paire de souliers valant 2 florins, un chapeau, une chemise et une aune et demie de toile pour faire chausses.	

Fichet	III	59	27 février 1565	1 an	2 écus.	
Fichet	III	59	27 février 1565	3 ans	—	
Neyrod	III	32	4 mai 1565	1 an	...	Le maître payera et délivrera « à la dite Marguerite mère du dit Gédéon (l'apprenti) l'argent de toute la besogne qu'icelluy Gédéon fera pour son dict maître à la fin d'une chacune pièce ». L'apprenti ne semble pas être nourri chez le maître.
Ragueau	VII	573	20 juillet 1565	1 an	10 écus.....	Contrat d'apprentissage de David Calvin, fils de honorable Antoine Calvin, bourgeois de Genève, marchand.
Fichet	III	96	9 avril 1565	6 mois	4 écus.....	Le maître sera tenu lui montrer le dit mestier en sa maison ou en celle de l'apprentif lequel sera tenu se fournir lui-même de besogne et de metier et uils.
Fichet	III	235	2 oct. 1565	2 ans	—	
Fichet	II	172	8 août 1566	5 ans	—	
Fichet	II	175	13 août 1566	3 ans	6 écus.	
Fichet	II	177	16 août 1566	1 an	Le maître payera 5 florins et 1 paire de souliers.	
Fichet	II	271	19 déc. 1566	1 an	15 florins.	
Fichet	II	313	11 août 1567	4 ans	—	
Santeur	I	191	26 juin 1568	5 ans	1 écu pistolet et 1 coupe froment.	

Neyrod	IV	135	16 juillet	1568	2 ans	4 écus pistolets.	
Santeur	I	228	23 août	1568	3 ans	3 écus.	
Santeur	I	247	14 sept.	1568	5 ans	—	
Fichet	II	416	28 février	1569	6 ans	2 écus pistole.	Et une paire de « costeaux » pour la femme du maître.
Santeur	III	250	19 avril	1569	3 ans	Le maître payera à l'apprenti toutes les semaines un teston de Genève.	
Santeur	VI	42	27 juin	1569	3 1/2 ans	—	
Santeur	VI	160	8 nov.	1569	4 ans	20 florins.	
Santeur	VI	167	19 nov.	1569	2 1/2 ans	—	
Santeur	VI	410	15 mai	1570	4 ans	3 écus pist.	Et 2 (?) écus pour la femme.
Delarue	IV	389	27 sept.	1571	3 ans	—	
Delarue	X	185	20 mai	1574	4 ans	—	
Delarue	X	251	29 juillet	1574	4 ans	30 florins.	
Mantelier	I	143	3 nov.	1575	4 ans	20 écus.	
Cornillaud	II	60	6 mars	1580	3 ans	18 florins.	
—	—	—	mai	1580	4 ans	(?)	L'existence de cet acte est prouvée par le certificat suivant (Blondel II 24) du 30 mai 1584 : « La veuve de feu Sire Jehan Galliot, marchand passementier, bourgeois de Genève, confesse que Bernard Socler de Zurich, apprentif de son défunct mary, a faict, parachevé et accompli le temps et terme de son apprentissage qui a continué l'espace de 4 ans, des services et loyauté duquel elle se tient contente, met hors, par ces présentes, le dict Socler d'apprentissage comme bien instruit au dict estat. et semblablement confesse d'avoir reçu de Sire George Achard, marchand, bourgeois, treize escus pistole pour reste d'apprentissage du dict Socler, de quoi quitte... »

Cornillaud	II	534	16 oct.	1581	4 ans	—
De Laissu	X	189	7 mars	1582	5 ans	—
Try 2 ^e	VIII	47	10 avril	1584	5 ans	15 écus.
Blondel	II	82	15 août	1584	3 ans	12 écus
Try 2 ^e	VIII	137	5 déc.	1584	6 ans	2 écus pistole.
Demonthouz II		95	28 février	1585	4 ans	30 florins p.p.
Demonthouz II		142	15 avril	1585	—	

..... cet acte concerne un différent au sujet d'un apprentissage: en voici le résumé : Maître Jehan Roboam, maître d'école, habitant de Genève, en suivant l'accord fait par Noble David Chappuys, citoyen de Genève, et Seigneur Conseiller de cette Cité, commis et député par nos très honorés Seigneurs et supérieurs sur l'état et métier de passenterie, en présence des maîtres jurés en le dit état, sur le différent étant entre le dit Roboam d'une part, et honorable Jaques Billard, passementier, habitant de Genève, d'autre part, pour raison de l'apprentissage de Jehan, fils du dit Roboam, avec le dit Billard, duquel apprentissage restait à faire deux ans et demi. — A promis au dit Billard que au cas où son dit fils poursuivra de travailler au dit art et métier avec quelque maître, en ce cas de payer au dit Billard 25 florins pp. pour tous les dépens, dommages et intérêts par lui supportés par raison du dit apprentissage, et à la fin des dits 2 ans et demi, à peine de tous dommages, et à la charge que voulant le dit apprenti travailler du dit art il sera tenu préalablement de s'affermir pour apprenti avec un autre maître et avec icelui pour suivre et parfaire le dit temps de son apprentissage qui est de deux ans et demi, ... et moyennant cela le dit Jehan apprenti demeure entièrement quitte du dit apprentissage envers le dit Billard, sans qu'il l'en puisse rechercher par ci-après en manière quelconque.

Demonthouz II 165 7 mai 1585 3 ans 6 écus Fille.

Contrat de 2 jeunes gens « pour
parachevement d'apprentissage ».

Mantelier	I	194	22 février	1586	2 ans	16 florins p.p.		
Mantelier	I	319	6 février	1587	5 ans	21 florins		
Demonthouz	IV	110	23 février	1587	6 ans	—		
Sachet	I	94	6 mars	1588	4 ans	36 florins.		
Demonthouz	IV	261	19 avril	1589	4 ans	30 florins p.p.		
Demonthouz	VIII	270	2 mai	1591	5 ans	25 florins.		
Crespin	III	229	27 sept.	1591	4 ans	40 florins.		
Demonthouz	VIII	579	19 oct.	1591	5 ans	1 coupe froment.		
Crespin	III	244	25 oct.	1591	4 ans	30 florins		Et un écu de 6 florins pour les étrennes de la femme du maître.
Mantelier	II	28	20 déc.	1591	3 ans	30 florins.		
Crespin	IV	78	7 juin	1592	4 ans	40 florins.		
Crespin	IV	175	1 déc.	1592	4 ans	30 florins.		
Crespin	V	K	9 avril	1593	3 ans	36 florins.		
Crespin	V	P	8 juin	1593	4 ans	30 florins.		
Demonthouz	X	358	27 juillet	1593	4 ans	60 florins.		
Crespin	V	AA	10 déc.	1593	3 ans	50 écus		« Montrer à faire toutes sortes de parsements... faire les botons et cognoissance de soie dès qu'elle est sortie du vers jusques à ce qu'elle soit appliquée... »
Mantelier	IV	16	25 février	1594	6 ans	50 florins.		
Try 2 ^e	IX	229	25 mars	1594	4 ans	50 florins.		
Sachet	III	150	2 avril	1594	4 ans	25 florins.		

Sachet	III	175	9 mai	1594	4 ans	20 florins.	
Crespin	V	G	19 août	1594	4 ans	12 coupes froment et 1 du- caton pour les estrennes de la femme	« ... et a esté accordé... que com- me le dit Michiel ne puisse com- prendre le dit mestier la première année à cause d'une maladie que a heue, le père le porra retirer et s'il plait à Dieu que le dit Michiel puisse continuer les dits 4 ans, le dit père baillera encores ung du- caton à la femme du dit (maî- tre) ».
Crespin	VI	H	24 août	1594	5 ans		5 florins pour les étrennes de la femme du maître.
Demonthouz XII		44	3 février	1595	4 ans	200 florins.	
Crespin	VI	X	14 avril	1595	4 ans	30 florins.	
Crespin	VI	GG	24 juin	1595	5 ans		In extenso, voir p. 18.
Demonthouz XII		221	17 juillet	1595	3 ans	28 écus	L'apprenti sera employé les deux premières années à la fabrique, la troisième dans la boutique.
Demonthouz XII		254	17 sept.	1595	4 ans		18 florins pour épingles à la fem- me du patron.
Crespin	VI	QQ	20 août	1595	3 ans	15 florins.....	« Parachèvement de l'apprentis- sage ».
Crespin	VII	A	3 janv.	1596	4 ans	20 florins	« Et aussy Pierre Cartier le vieux, oncle du dit apprentif, baillera une cope froment bon, beau et recepvable, mesure de Genève, au dit Michel Girard (le maître) par la bonne amitié qu'il porte à son dit nepeveux.

Demonthouz XIII	45	23 février	1596	5 ans		« ... et en cas de guerre, dont Dieu nous garde, le père (habitant Abère près Thonon) retirera son fils... »
Crespin VII	J	1 mars	1596	3 ans	50 florins	2 ans fabrique, 1 an boutique.
Demonthouz XIII	81	23 mars	1596	3 ans	90 écus	
Try 2 ^e XII	81	27 avril	1596	4 ans	80 florins.	
Demonthouz XIII	206	30 juillet	1596	3 ans	90 écus.	
Demonthouz XIII	210	30 juillet	1596	4 ans	30 écus.	
Demonthouz XIII	223	6 sept.	1596	4 ans	60 florins.	
Crespin VII	CC	26 oct.	1596	3 ans	2 écus	L'apprentif avait desja demeuré un an au dit mestier en la ville de Onnau (Hanau ?) en Allemagne.
Cherrot III	149	3 sept.	1597	5 ans		« De le bien nourrir... »
Demonthouz XV	112	8 mai	1598	4 ans	50 florins p.p.	
Bon I	214	19 sept.	1598	4 ans	25 florins.	
Mandelier V	191	2 déc.	1598	4 ans	60 florins.	
Demonthouz XVI	105	26 mars	1599	4 ans	80 florins.	
Demonthouz XVI	219	16 sept.	1599	4 ans		« A l'expiration des dits 5 ans il sera tenu de servir la sixième année à condition que le dit Chouet (le maître) le pavera comme pour compagnon de l'estat sus dit... »
Dagonneau III	116	26 mars	1600	5 ans	36 florins	« Le maître promet de lui apprendre à lire (le mot suivant : « <i>et escrire</i> » est barré).
Mantelier VII	312	5 janv.	1601	4 ans		

Demonthouz XVIII	153	7 août	1601	4 ans	4 mesures de charbon.
Dagonneau V	220	3 mai	1602	4 ans	 « Baillera 2 testons à la maîtresse.
Dagonneau VI	128	25 avril	1603	4 ans	1 ducaton.
Try 2 ^e X	357	27 mai	1603	4 ans	1 coupe froment.
Dagonneau VI	238	24 juillet	1603	5 ans	—

PEINTRES

Crespin VI entre QQ et SS		20 oct.	1595	4 ans	90 florins « Pour apprendre le dit mestier de painctre ».
Dupont IX	587	1 février	1597	4 ans	 2 écus pour la femme du maître.

PELLETIERS

Delarue I	2	5 juillet	1568	3 ans	6 écus.
Revilliod II	379	26 oct.	1601	3 ans	110 florins.

• A part les obligations habituelles de l'apprenti se trouve : « rendre bon conte de tout ce qu'il aura eu maniemement ».

RUBANTIERS

Neyrod I	215	6 août	1556	3 ans	4 écus.
Neyrod II	104	27 mars	1557	2 1/2 ans	

« Dautant que le dit Anet Dissars scait desja une partie du dit mestier... le maître... sera tenu de bailler et délivrer à ses despens au dit Anet Dissars, à la fin des dits 2 ans et demy... un mestier de ribantier appelé pour la

Fichet	III	61	28 février	1565	4 ans	2 écus.	
Neyrod	III	135	4 sept.	1565	4 ans	—	
Duroveray	I	174	5 avril	1567	4 ans	20 florins.	
Fichet	II	314	12 août	1567	18 mois		« Et en oultre lui bailler dorénavant tous les jours de dimanche ung solz, oultre une paire de souliers jusques à seize sols, à payer dans 6 mois.
Santeur	I	36	21 nov.	1567	3 ans	50 florins p.p.	« Rubantier-passementier ».

SERGIERS

Ragueau	VIII	792	23 sept.	1565	2 ans		« Art et mestier de faire serges tant au grand (?) qu'au mestier ».
Fichet	II	339	12 oct.	1567	6 ans	—	
Ragueau	X	9	12 janv.	1568	2 ans	20 florins.....	L'apprenti est âgé de 18 ans.
Fichet	V	63	29 mars	1568	« temps convenable à faire trois pièces de sarge assavoir une de 50 aulnes première et 2 autres pièces de deux estans de 50 aulnes. »		
Santeur	VI	160	12(?) nov.	1569	4(?) ans	9 florins	Aucune indication sur la nourriture, etc.
Santeur	VI	161	14 nov.	1569	2 ans	—	
Cusin	IX	111	11 sep.	1580	4 ans	46 florins	« Mestier à faire toute sorte de draperie de laine comme estamez(?) draps, sarges et tout ce qui depend du dit estat ».

Cornillaud	III	260	31 janv.	1583	3 ans	70 florins	« Pour lui montrer le dit estat de sergier, à carder et pagner les laynes... »
Mantelier	I	96	14 juillet	1584	2 ans	40 florins.	
Try 2 ^e	VIII	41	9 avril	1586	18 mois	19 écus.	
Mantelier	I	448	3 février	1588	3 ans	50 florins.	
Demonthouz	V	553	5 oct.	1588	8 mois	30 écus.	
Sachet	I	62	8 oct.	1588	2 ans	9 (7) écus.	
Try 2 ^e	IX	27	24 mars	1589	3 ans	50 florins.	
Demonthouz	IX	436	11 sept.	1592	2 ans	50 florins p.p.	« Apprendre à carder, à titrer, à ourdir un fil de sarge ».
Dupont	VIII	196	5 déc.	1592	2 ans	40 florins.	
Paquet	XV	58	20 février	1593	4 ans	80 florins	Rien sur la nourriture.
Paquet	XVI	205	—	1593	2 ans	120 florins.	
Mandelier	II	317	13 juin	1594	3 ans	6 florins	Rien sur l'entretien.
Crespin	VI	D	21 juillet	1594	3 ans		Le maître baillera à l'apprenti la moitié de la façon de ce que l'apprenti fera. Pendant les 4 premiers mois nourri par son oncle, puis par le maître.
Crespin	VI	Z	14 avril	1595	2 ans	70 florins.	
Demonthouz	XII	227	30 juillet	1595	2 ans	50 florins.	Et une bague à la femme; logé et blanchi pendant les 2 ans, nourri la 1 ^{re} année par le maître. la 2 ^e par lui-même, l'apprenti a droit à tout l'argent que son travail pourra lui rapporter.

Mandelier	II	540	14 nov.	1595	1 ans		« Apprendre le mestier de sergier où, grâce à Dieu, il y a jà bon commencement ». Au lieu du prix et apprentissage la mère sera tenue nourrir son dit fils les premiers 6 mois de la dite année, et pour les espaces de 6 mois le maître le nourrira si bon lui semble.
Crespin	VI	BB	26 mai	1598	3 ans	90 florins	Après ces 3 ans l'apprenti sera employé et payé comme compagnon.
Demonthouz	XVIII	56	1 avril	1601	4 ans	—	

SERRURIERS

Compois	XII	127	22 oct.	1539	3 ans	14 florins	« Le nurry de boche comme y let de coustume yci en Geneve ».
Neyrod	I	56	12 mars	1556	2 ans	7 écus.	
Neyrod	I	180	9 juillet	1556	2 ans	9 écus.	
Santeur	III	202	22(?) mars	1569	3 ans	6 écus.	
Ragueau	XII	18	13 février	1570	3 ans	12 écus	Ces deux contrats concernent Benjamin Dela Haye, fils de Jehan Dela Haye « bolenger » à Morges. Nous ignorons pourquoi l'apprenti a quitté la première place.
Ragueau	XII	19	31 mars	1570	2 ans	60 florins p.p.	
Mantelier	II	284	1 mars	1594	5 ans	60 florins.	

Demonthouz XII 14 13 janv. 1595 4 ans Nourri pendant la première année; nourri et logé pendant le reste du temps.

Paquet XV 360 31 août 1595 3 ans 60 florins.

TAFFETATIERS

Neyrod I 30 19 février 1556 4 ans Nourri pendant la première année; nourri et logé pendant le reste du temps.

Ragueau I 77 10 déc. 1557 2 ans 15 écus.

Vuarrier V 293 9 avril 1565 2 ans 12 écus.

Neyrod III 87 28 juin 1565 4 ans ¹/₂ « Méier de taffetatif, même de taffetas d'Armaisín ».

Fichet II 270 18 déc. 1566 4 ans —

Santeur I 21 17 oct. 1567 4 ans 2 écus.

Santeur I 26 3 nov. 1567 2 ans ¹/₂ « ... et aussi faire le satin cramoy-sin et aultres sortes de satin ».

Santeur I 61 6 janv. 1568 4 ans —

Santeur I 70 19 janv. 1568 4 ans Mais le maître « de sa libérale volonté » promet de lui donner 12 florins pour la dernière année.

Santeur I 124 26 mars 1568 3 ans Fille.

Santeur III 17 22 nov. 1568 6 mois —

Delarue	I	26	11 déc.	1568	4 ans	72 florins	Contrat d'apprentissage de 2 garçons. «... et sous condition que durant le dit temps le dit maître laissera aux dits apprentis une heure par chascun jour pour enseigner et apprendre à lire et escrire les dits enfants par le pasteur qui leur sera baillé par le père, lequel toutes fois il debvra payer de ses deniers, ... le dit maître debvra tenir main de les faire bien apprendre ».
Santeur	III	271	6 mars	1569	3 ans	25 florins.	
Santeur	III	245	16 avril	1569	2 ans	Le maître payera 4 écus pour les 2 ans.	
Santeur	VI	109	30 août(?)	1569	2 ans	20 florins et 2 paires de souliers.	
Santeur	VI	193	13 déc.	1569	3 ans	3 mesures de froment.	
Ragueau	XIII	333	19 juin	1570	4 ans	25 florins, monnaie de Genève	5 florins pour les epingles de la femme. « Art et mestier de faire taffetas de toutes sortes, soit à deux fils, legers et fort, batutz et armoisins et velotez et mochetez.
Delarue	IV	318	28 juin	1571	3 ans	4 écus	« Apprendre à faire armesins à 4 fils et taffetas à 2 fils ».
Delarue	IV	318	28 juin	1571	3 ans	Le maître payera 8 florins à la fin de l'apprentissage...	Contrat d'apprentissage de Nicolarde, fille de feu André Gerfaud, de la Gita en Faussegny, chez Thomas-Pierre et François Gerfaud, ses beaufrère et sœur. »
Delarue	IV	335	11 juillet	1571	4 ans	3 écus	L'apprenti, fils de Spectable Martin Mariau, ministre à Lancy, est « âgé de 12 ans environ. » Le métier lui sera enseigné « avec tous debvoyr de charité envers le prochain ».

Delarue	IV	473	2 nov.	1571	21 mois	(?)	
Delarue	IV	492	19 nov.	1571	4 ans	3 écus.	
Try 2 ^e	I	40	8 mars	1572	5 ans	40 florins.	
Delarue	VI	265	19 avril	1572	3 ans	6 écus.	
Cornillaud	I	9	1 mars	1575	1 ans et		
					11 mois	12 florins 6 sols p.p.	Contrat d'apprentissage de Abram, fils naturel de Noble Etienne Debart, mis en apprentissage par Sire Pierre Jourdan, taffetier, bourgeois de Genève, chez honorable Jehan Beauchesne, habitant de Genève. (L'apprenti a-t-il déjà été employé par Jourdan ? Cela expliquerait la durée irrégulière et le prix étrange).
Delarue	IV	466	29 oct.	1577	6 ans	—	
Cusin	IX	66	9 juin	1579	4 ans 1/2	—	
Laissu	IX	99	1 nov.	1579	3 ans	18 florins.	
Delarue	XV	4	2 janv.	1580	4 ans	20 florins.	
Demonthouz II		169	13 mai	1585	3 ans	20 écus.	
Mantelier	I	397	16 oct.	1587	5 ans	60 florins.	Fille âgée d'environ 12 ans.
Demonthouz V		369	13 juin	1588	1 ans	—	
Sachet	I	72	26 oct.	1588	4 ans	15 florins p.p.	
Demonthouz V		624	8 nov.	1588	6 ans		« Entretenu » la première année, blanchi les cinq autres.
Mantelier	I	641	2 juin	1591	3 ans	7 coupes de blé.	

Dupont	VIII	50	25 avril	1592	2 ans	10 écus.
Dupont	VIII	534	13 février	1594	6 ans	30 florins.
Sachet	III	157	8 avril	1594	6 ans	
Mantelier	II	338	20 août	1594	7 ans	Sans frais d'apprentissage « attendu le long service » mais « entretenu, reblanchi et habillé par sa mère ».
Sachet	III	292	2 déc.	1594	5 ans	3 coupes de froment.
Mandelier	II	423	8 mars	1595	5 ans	—
Crespin	VII	D	12 janv.	1596	—	 « Pour travailler du dit mestier, à raison de troys solz six deniers de taffetas mesurant (?) neuf pièces de taffetas armoysin de la conten[ce] d'une pièces de 60 aulnes d'urdissage, lequel Perdreau (le maître) paiera à la dite fille selon et à ratte, qu'elle travaillera et sur ce la fille se nourrira. Et ne pourra abandonner le dit Perdreau que les dites 9 pièces parachevées. Et en cas qu'elle n'aye de la besongne, le dit Perdreau lui baillera 20 sols par pièces (?) en travaillant en ce que luy sera commandé.
Crespin	VII	CC	29 sept.	1596	4 ans	—
Mantelier	VII	55	28 mars	1599	4 ans	70 florins.
Mantelier	VII	262	30 juin	1600	5 ans	40 florins.
Guillermet	I	1	25 juillet	1600	4 ans	20 écus.
Mantelier	VII	527	2 janv.	1602	5 ans	30 florins p.p.
Dedomo	II	267	6 février	1602	4 ans	30 florins « Le dit père sera tenu faire bien et continuellement servir le dit apprentif à son dit maytre en choses honnestes et licites et de le faire parachever les dits 4 ans, avec son dit maytre, à paine de tous damps, despens, d'homages et interest.

Dupont	X	60	7 février	1602	4 ans	31 florins	et 1 écu pour le vin de la femme.
Dupont	X	159	19 avril	1602	5 ans $\frac{1}{2}$	1 écu.	
Mantelier	VII	553	17 sept.	1602	4 ans	3 coupes froment mesure de Genève.	

TAILLEURS

Guillermet	IV	119	2 oct.	1561	2 ans		Contrat d'apprentissage de Jehan Du Verney, mis par son frère, Pierre Du Verney, tailleur d'accoustrements, chez Pierre Figarol, tailleur d'accoustrements, habitant de Genève; et le dit Pierre Figarol met en apprentissage chez le dit Pierre Du Verney, Manassé Pyot, fils de feu Pierre Pyot, vivant ministre de Arziers près de Begnin. (Donc : double apprentissage).
Delarue	VIII	179	9 avril	1573	2 ans	100 florins.	
Delarue	XV	54	1 avril	1580	1 an	—	
Dupont	VI	54	19 juin	1583	2 ans	80 florins.....	Fille.
Blondel	II	24	30 mai	1584	5 ans	60 florins.....	« Mis par les diacres de l'Eglise Italienne ».
Demonthouz I		90	29 août	1584	2 ans	30 écus	« l'état de tailleur tant pour l'usage d'homme que de femme ».
Demonthouz V		615	2 nov.	1588	2 ans	60 écus.	
Demonthouz VI		184	7 avril	1589	2 ans	120 florins pp.	
Mantelier	II	43	7 février	1592	1 an	450 florins et un quart de froment.	
Sachet	III	144	25 mars	1594	20 mois	10 écus.	

« Mestier de restourer et retail-
ler. »

La mère nourrit l'apprenti.

Métier de « courroyeur ».

« Art et mestier de taincture en
soye ».

« Apprendre à faire masses de
fillet » (?) chez un teinturier.

Demonthouz XI	93	15 mai	1594	6 ans	—
Mantelier II	318	15 juin	1594	2 ans	80 florins pp.
Crespin VII	CC	3 oct.	1596	2 ans	140 florins.
Mantelier V	139	9 sept.	1598	2 ans	160 florins pp.
Mantelier VII	380	5 févr.	1601	2 ans	« Et c'est sans aucun appren- tissages (c. a. d. sans paye- ment pour l'apprentissage) si non le travail du dit appren- tif »
Mantelier VII	485	8 sept.	1601	2 ans	11 florins 3 sols.

TANNEURS

Cornillaud III	146	3 sept.	1582	2 ans	12 écus.
Demonthouz II	8	6 janv.	1585	2 ans	40 florins.
Demonthouz VI	247	23 mai	1589	1 an	4 coupes froment.

TEINTURIERS

Fichet V	48	3 mars	1568	1 an	—
Ragueau X	182	27 avril	1568	5 ans	—
Ragueau X	205	7 mai	1568	5 ans	
Santeur VI	139	19 oct.	1569	1 an	

Fichet	II	336	6 oct.	1587	2 ans	Le maître « payera » la somme de 20 florins, 2 paires de souliers et 2 chemises.
Demonthouz	IX	501	3 nov.	1592	2 ans	300 florins.
Manteliet	IV	188	19 nov.	1597	2 ans	50 florins..... Teinturier de soie.
Demonthouz	IV	797	5 déc.	1597	1 an	40 florins.
Manteliet	VII	163	26 oct.	1599	1 an	36 écus de 3 francs de Roy. Teinturier de soie.
Manteliet	VII	283	11 sept.	1600	3 ans	 Teinturier de soie.
Manteliet	VII	477	10 août	1601	4 ans	100 florins..... Teinturier de soie.

TIREURS D'OR

Bourgoing	I	79	1 avril	1584	5 ans	Le maître payera 6 écus.
Demonthouz	IV	837	26 déc.	1587	3 ans	—
Crespin	IV	77	7 juin	1592	3 ans	140 florins..... « Le dit Symon (l'apprenti) a déjà demeuré au dit estat avec feu Jehan Beloiseau, en son vivant tireur d'or, ung an, et ung an avec Danyel Aval, aussi tireur d'or.
Demonthouz	IX	413	21 août	1592	6 ans	
Bon	III	657	1 nov.	1600	7 ans	 « L'apprenti ne devra s'absenter son service sans son exprès consentement (celui du maître) à peine de 50 écus d'or où il serait desfalliant, et advenant qu'il absentât son dit maytre avant son terme expiré, et ne représentant ung an après son départ et parachevant par icelluy ce que restera à faire de son apprentissage sera exempt du payement des diis 50 escus ».

TONDEURS DE DRAP

Santeur	VI	68	18 juillet	1569	1 an	—
Roch	III	41	13 nov.	1592	jusqu'à Pâques 1593 (= 6 mois)	50 florins.
Sachet	III	17	7 sept.	1593	4 ans	12 florins.

VELOUTIERS

Neyrod	I	31	19 février	1566	6 ans	—
Neyrod	I	88	16 avril	1556	6 ans	1 écu.
Neyrod	I	115	12 mai	1556	?	11 écus.
Neyrod	II	172	31 mai	1557	5 a. 4 m.	50 florins.
Ragueau	I	62	30 juillet	1557	4 ans	25 écus.
Ragueau	I	16	13 nov.	1557	2 ans	40 écus.
Fichet	III	114	5 mai	1565	5 ans	6 écus.
Santeur	VI	198	18 déc.	1569	5 ans	(?)
Crespin	I	83	5 juin	1587	6 ans	 Apprenti mis par les Diacres de la Bourse Italienne.
Demonthouz V		255	17 avril	1588	1 an	20 écus.
Demonthouz VII		394	14 oct.	1590	1 an 1/2	—
Demonthouz VII		369	3 déc.	1590	6 ans	6 écus.
Demonthouz VIII		507	23 août	1591	4 ans	—

Demonthouz VIII	672	1 déc.	1591	3 ans	120 florins.
Crespin III	266	10 déc.	1591	5 ans	2 coppes froment. 2 écus valent 7 florins 6 sols pièce.
Demonthouz IX	403	13 août	1592	5 ans	60 florins.
Demonthouz IX	413	21 août	1592	5 ans	60 florins.
Demonthouz IX	497	31 oct.	1592	4 ans	250 florins.
Crespin V	F	25 jan.	1593	5 ans	5 coppes froment.
Sachet III	29	23 sept.	1593	5 ans	90 florins.
Sachet III	137	8 mars	1594	5 ans	40 écus.
Sachet III	163	22 avril	1594	?	 Le contrat fait allusion à un acte antérieur (non conservé).
Sachet III	164	23 avril	1594	?	30 florins..... « Parachever d'apprendre ».
Sachet III	293	2 déc.	1594	4 ans	200 florins pp.
Demonthouz XII	126	22 mars	1595	1 an	40 florins..... Veloutier... « apprendre à devuider la soye ».
Crespin VI	Z	29 mars	1595	4 ans ¹ / ₂	10 carts de froment..... L'apprenti est confié à son propre frère.
Try 2 ^e IX	371	21 juillet	1595	5 ans	80 florins.
Paquet XV	359	31 août	1595	4 ans	10 écus.
Demonthouz XII	339	24 nov.	1595	2 ans	Le maître payera 16 sols tournois pour chaque aune de tissu que fera l'apprenti, sauf pendant les 3 premier mois pendant lesquels l'apprenti « ne tirera aucun salaire ».

Crespin	VII	H	23 février	1596	5 ans	40 florins.
Dupont	IX	146	3 avril	1596	5 ans	50 florins.
Try	XI	34	22 avril	1596	4 ans	80 florins.
Demonthouz	XIII	218	26 août	1596	4 ans	200 florins.
Demonthouz	XIII	294	1 déc.	1596	5 ans	11 écus.
Try	XI	149	20 mai	1597	4 ans	 L'apprenti devra faire les gardes de son maître à la Maison de Ville.
Paquet	XVIII	206	20 mai	1598	4 ans	5 coupes froment.
Demonthouz	XVI	59	24 février	1599	5 ans	30 écus.
Dagonneau	III	5	7 janv.	1600	6 ans	3 coupes froment.
Demonthouz	XVII	54	24 février	1600	6 ans	 Sauf un écu à la femme.
Dagonneau	IV	249	14 mai	1601	5 ans	4 coupes froment.
Guillermet	I	17	6 juin	1601	1 an	32 florins.
Dagonneau	IV	338	9 juillet	1601	5 ans	30 florins pp.
Dagonneau	IV	353	23 juillet	1601	5 ans	30 florins.
Dagonneau	VI	272	6 sept.	1601	6 ans	1 écu.
Mantelier	VII	532	9 janv.	1602	6 mois	(?) Ni logé, ni nourri.
Dagonneau	V	349	12 août	1602	3 ans	8 écus..... Plus 1 écu pour la maîtresse. « Sera tenu le dit apprentif au lieu de 3 ans demeurer avec son maistre 4 ans entiers ; demeurant et paraisant les dits 4 ans le dit apprentif sera quite et exonéré (?) de payer les dits 8 escus. Moyennant quoy le dit apprentif promet de bien servir, et loyanment s'aquitter de tous devoirs qu'un apprentif est tenu envers un maistre, et tellement qu'au bout des 4 ans ne sera tenu le dit apprentif de payer l'escu pour la maîtresse ».

Dagonneau V	375	1 sept.	1602	2 ans	—
Dagonneau V	375	2 sept.	1602	2 ans	—
Dagonneau V	488	25 déc.	1602	5 ans	4 coupes froment.
Dagonneau VI	54	5 mars	1603	4 ans	60 florins, 1 coupe de froment.
Dagonneau VI	60	9 mars	1603	4 ans	40 florins.
Dagonneau VI	179	3 juin	1603	5 ans	1 écu.
Demonthouz XIX	107	27 juin	1603	2 ans	Le maître, au bout de la 1 ^{re} année payera un ducaton.

VELOUTIERS-TAFFETATIERS

N.-B. — Les contrats d'apprentissage font une distinction très nette entre veloutiers, taffetatiers et veloutiers-taffetatiers. Ainsi, parfois, l'apprenti d'un maître veloutier-taffetatier n'apprend à faire que velours ou taffetats.

Ragueau I	21	7 déc.	1556	3 ans	30 écus	« Pour apprendre à faire velours et taffetats et congnoistre la soye ».
Neyrod II	73	19 février	1557	2 ans	—	
Ragueau I	31	20 mars	1557	5 ans	24 écus	« Et le mener avec luy pour faire les achats de soyes... »
Ragueau I	43	5 mai	1557	2 ans	40 écus.	
Ragueau 2 ^e sér. II	9	16 juin	1557	2 ans ¹ / ₂	30 écus.	Nulle indication sur la nourriture et le logement.
Du Verney IV	81	14 mai	1564	5 ans	8 écus.	
Fichet II	48	11 août	1564	6 ans	15 écus.	
Ragueau VIII	348	2 juillet	1566	3 ans	—	

Santeur	I	5	24 sept.	1567	6 ans	—	
Santeur	I	21	28 oct.	1567	3 ans	30 florins et 3 coupes fro-	
						ment.	
Santeur	VI	134	8 oct.	1569	2 ans ¹ / ₂	Le maître à la fin du temps	
						payera 4 écus à l'apprenti.	
Santeur	VI	303	24 février	1570	4 ans	18 écus.	
Santeur	VI	348	27 mars	1570	3 ans	36 livres tournoises	L'apprenti est mis chez un ou-
							vrier en draps de soie.
Dedomo	I	35	17 août	1578	4 ans	24 florins, 1 coupe froment	
						4 charettes de bois.	
Try 2 ^e	VIII	206	30 oct.	1587	2 ans	20 florins.	
Crespin	I	146	2 déc.	1588	5 ans	18 florins.	
Crespin	VI	JJ	30 juin	1591	5 ans	—	
Dupont	VIII	61	29 avril	1592	5 ans	100 florins.	
Dagonneau	III	231	18 juin	1600	6 ans	1 écu	L'apprenti est âgé de 20 ans.
Mantelier	VII	391	3 mars	1601	5 ans	40 florins.	

DIVERS

(Métiers ne figurant qu'une fois parmi les contrats.)

Compois	XII PP	202	1 juillet	1539	6 ans		« Art de plumasserie ».
Compois	XII AC	279	2 août	1539	4 ans	20 florins pp.	« Gibassier »
Verney	IX	117	12 mai	1545	3 ans	8 ² / ₃ (écus) d'or	« Peyrollier » = chaudronnier.
Verney	IX	199	31 août	1545	3 ans	50 florins	« tissoier » = tisserand.

Neyrod	I	192	23 juillet	1556	1 an	4 écus	« tailleur de lysmes ».
Neyrod	II	159	15 mai	1557	6 mois	4 écus	Couvreur.
Guillermet	IV	54	15 août	1561	1 an	10 écus	« Escarcelier ».
Rageau	VIII	674	11 déc.	1566	2 ans	36 écus	« L'art de faire manufacturer draps de soye ».
Neyrod	IV	86	20 avril	1568	1 an		Banquier.
Ragueau	VIII	568	22 oct.	1568	2 ans	6 écus	« Art et mestier de faire pignes, navetes, chaulsepiers, etc. »
Ragueau	X	516	29 nov.	1568	1 mois	2 écus	Contrat d'apprentissage de Claude, fils de André Berger, ... lequel ... « pour son profit faire et continuer l'estat de l'ouvrage de laines auquel il avoyt esté destiné par l'advis de son dit père et son apprentissage par cy devant faict avec honorable Bernardin de Candolles, bourgeois de Genève, se reafirme avec le dit de Candolles ».
Santeur	VI	151	2 nov.	1569	14 m. ^{1/2}		« Charrier » = charretier.
Laissu	IX	100	1 nov.	1579	2 ans	20 florins et 1 couvrehet de toile	« Maréchal; après l'apprentissage le maître donnera les outils nécessaires pour ferrer les chevaux.
Demonthouz I		199	29 nov.	1584	2 ans	20 florins pp	« plieur de soye ».
Crespin	IV	3	21 février	1592	3 ans	27 florins	« Vynegrier ».
Demonthouz X		292	21 mai	1593	1 (?)	80 florins pp	« Botonnier ».
Crespin	VII	H	19 février	1596	5 ans	20 écus	Fille « âgée de 9 à 10 ans », « pour apprendre le métier de tapisserie et de contre-pointier ».
Revilliod	II	231	6 mai	1601	2 ans	24 écus	« Lanternier ».

ÉDOUARD ROD

Notice biographique lue à la séance publique annuelle
de l'Institut Genevois du 2 Mai 1910

par

M. Virgile ROSSEL

M. Charles Burnier l'a dit : « Edouard Rod a été l'esprit le plus large, le plus ouvert, le plus compréhensif, le plus averti que notre pays ait produit depuis M^{me} de Staël et Benjamin Constant ». Et il a été, depuis Vinet, le plus grand écrivain de la Suisse française. Nous avons senti, en le perdant, que notre littérature était comme découronnée. Quoiqu'il ait vécu longtemps à Paris, il est demeuré, il a voulu demeurer l'un des nôtres. Les avantages, les honneurs qu'il aurait pu retirer d'un changement de nationalité laissèrent indifférente son âme délicate et profonde.

L'auteur du *Silence* est né dans la charmante petite ville vaudoise de Nyon, le 31 mars 1857. Son grand-père était maître d'école. Son père, après avoir débuté dans l'enseignement, fit de la librairie. Comme l'a noté l'un des biographes de Rod : « L'existence eût été douce au foyer, si la maladie ne s'y était pas de bonne heure ins-

tallée. La jeune mère fut frappée d'une attaque de paralysie. Son fils lui tenait souvent compagnie et passait l'été avec elle dans les villages où on l'envoyait pour profiter de l'air des champs, à Givrins, Duillier, Cigny, Saint-Cergues. Tous deux logeaient d'ordinaire chez des paysans et il n'est pas douteux que l'enfant se pénétra là d'impressions dont il devait plus tard faire usage. Cette première période de sa vie est très importante à un autre égard encore : elle nous le montre déjà courbé, à l'heure des expansions joyeuses, sous la terrible loi de la douleur et de la mort. Car la mère laissa bientôt la maison en deuil. Un second mariage ne fut pas plus heureux : la maladie vint de nouveau imposer ses pénibles et mélancoliques images à l'enfance du futur romancier. » La terre natale elle-même, avec la grâce apaisée de ses tranquilles paysages, avec son bleu Léman, qui a ses caprices et ses brumes, avec les pentes âpres et nues du Jura prochain, avec l'horizon tourmenté des montagnes lointaines, devait laisser aussi son empreinte sur la nature inquiète et rêveuse d'Edouard Rod. Et le contraste entre sa destinée et le milieu dans lequel s'écoula sa jeunesse, entre sa vie prématurément initiée aux fatalités de l'existence et les braves gens d'humeur facile, de tempérament heureux, d'indolente résignation qu'il coudoyait chaque jour, ne pouvait que creuser en lui ce pli d'incertitude et d'angoisse qui, dès l'âge le plus tendre, avait marqué son cœur.

Cependant ses années d'école furent assez douces. Il les a évoquées dans les pages émues et souriantes de *Mademoiselle Annette*. Au collège de Nyon, puis au collège cantonal de Lausanne, il fut l'adolescent éveillé, de souple intelligence, d'application intermittente, de fié-

vreuse curiosité, dont ses camarades et ses amis attendaient plus sans doute que ses maîtres. Il rimait pour chasser l'obsession du thème latin et des leçons de mathématiques. Après son examen de maturité, il entre à l'Université de Lausanne, où il trouve deux professeurs, l'un qui lui apprend à écrire, l'autre qui lui apprend à penser : Georges Renard et Charles Secretan. Il leur a gardé à l'un et à l'autre une infinie gratitude. Et, dans le *Foyer romand* de 1896, par exemple, il a dit, de sa manière sobre et droite, tout ce que Charles Secretan fut pour lui : « Nous l'appelions « le Philosophe » : vraiment, ce terme absolu lui convenait à merveille.... Je ne suis pas bien sûr qu'il nous ait enseigné la métaphysique, la logique et la morale — car nos programmes admettaient que ces choses-là s'enseignent, — mais il nous a appris ce que c'est que la loyauté intellectuelle, et si bien, que nous le savons encore. Il nous conviait chez lui, de temps en temps, pour « discuter » ses idées. Là, munis de pipes en terre de Marseille et de chopes de bière, nous l'écoutions, enveloppés de fumée, à l'allemande. Il regardait en dedans de lui, et parlait. C'étaient de longues et belles rêveries, dont le fil nous échappait, mais dont nous sentions la profondeur ou la poésie. » Ainsi se développa chez Rod le goût de la méditation et la passion des grands problèmes. Ainsi le moraliste et le philosophe précédèrent le conteur, et l'armèrent.

Dès le Gymnase, Edouard Rod s'était fait recevoir dans l'Helvétia. Il commença par porter la casquette rouge et par afficher des opinions avancées. Louis Vulliemin ne nous affirme-t-il pas que Vinet, lui aussi, fut à l'Université, « un fier radical » ? Ce n'est pas la seule ressemblance qu'on puisse signaler entre le romancier des âmes

et le critique de la conscience, entre ces deux illustres Vaudois qui ont exprimé, en l'élargissant et en l'approfondissant, le génie de leur race. Mais Rod comprit d'instinct que la politique et l'action n'étaient pas dans la ligne de son esprit. Alors déjà, il avait peur de ces liens qui pèsent sur l'indépendance de nos inspirations et de nos mouvements. Il voulait être, il voulait rester libre, libre même de changer de route et de corriger ses idées par son expérience. Il quitta donc l'Helvétia pour Belles-Lettres, où l'on s'intéressait davantage à la forme d'un alexandrin qu'à celle du gouvernement.

De Lausanne, Rod partit pour Bonn ; il se rendit ensuite à Berlin. Etudiant en philosophie, il papillonna sans hâte autour de la science allemande. En 1878, il est à Paris, où il achève de composer sa thèse sur le *Développement de la légende d'Œdipe*, qu'il soutint devant la Faculté de Lausanne et qui lui valut son brevet de licencié. « La soutenance, rapporte M. Firmin Roz, attira quelques curieux dans le vieil auditoire de théologie. Le candidat avançait des propositions assez hardies et de plus il arrivait avec la réputation d'un début parisien dans les lettres. Il avait tenté, en effet, de se frayer un passage parmi les jeunes talents français et s'était jeté dans le mouvement réaliste. Il collaborait à la *Revue réaliste* et venait de publier une brochure : *A propos de l'Assommoir* (1879). » Tout cela était pour intriguer, voire pour alarmer, les professeurs et les compatriotes de Rod, car, en 1879, l'*Assommoir* signifiait proprement, dans notre pays, en littérature, l'abomination de la désolation.

L'Allemagne avait fait de Rod un wagnérien enthousiaste. Elle l'avait familiarisé avec Spinoza et Schopen-

hauer. C'était trop, ou trop peu, pour lui garantir le succès en France. Or, il n'avait plus d'autre rêve que celui de conquérir sa place au soleil de Paris. Son nom sonore et bref n'appelait-il pas la gloire ?

Rod a donné, avec une bonhomie amusée et quelque fantaisie, à l'*Illustration nationale* de 1890, le récit de ses premiers pas d'écrivain suisse sur l'asphalte du Boulevard. Quoique la modestie et la discrétion fussent parmi les qualités les plus aimables de son caractère, il faut bien que, dans ces souvenirs, paraisse le « moi haïssable », de Pascal, ce « moi haïssable » qu'on aime tant ; il ne s'étalera point.

« D'ailleurs, confesse gaiement Edouard Rod, je ne parviendrais pas à me persuader qu'il fût haïssable, le Moi qui débarqua à Paris, gare de l'Est, par un frais matin de septembre de l'an 1878. » Et, il continue sur ce ton enjoué : « C'était un brave, honnête et naïf petit Moi, qui valait, à coup sûr, beaucoup mieux que ce qu'il est devenu. Du vaste monde, il ne connaissait que Lausanne, Rome et Berlin, et quelques villes intermédiaires entre ces trois centres où il s'était arrêté pour en visiter consciencieusement les curiosités, son Bædeker à la main. Les hommes lui étaient plus étrangers que les choses : ses expériences, c'étaient quelques soirées à la *Kneipe*, et rien de plus ; son bagage littéraire aurait tenu dans le creux de la main, et pourtant, il venait pour se « vouer à la carrière des lettres », comme il disait dans un langage dont bien des gens devaient sourire. Il apportait, au fond de sa valise, un drame en trois actes, en prose, dont le héros était le poète *Lucrèce*, et pensait le faire jouer à la Comédie-Française. La naïveté de sa confiance ne l'empêchait point cependant d'être timide à

l'excès, timide comme on ne l'est plus, au point d'avoir des vertiges en tirant un cordon de sonnette et de se trouver mal d'émotion quand il dinait en ville. Au fond, il était très désarmé, et, s'il n'a pas été écrasé par la vie, il le doit au hasard, à sa bonne étoile, à la bienveillance de quelques-uns. » Il néglige d'ajouter que son intacte et vigoureuse jeunesse, des études variées et solides, la passion des choses littéraires, un talent encore fruste, mais riche, dont l'impatience l'agitait, et l'amour du chimérique laurier mettaient un frisson d'espérance, une promesse de victoire, dans son attente du lendemain.

Il comptait sur son drame, pour lui ouvrir des portes qu'il ne croyait pas si bien verrouillées. Il comptait un peu moins sur ses poésies. Nous raillons plus tard, pour n'avoir plus à en rougir, nos essais ingénus de la vingtième année. Nous avons tort de les traiter sans indulgence, du moins quand nous avons eu l'esprit de ne pas les éditer. Rod, qui avait en poche des billets de recommandation pour diverses notoriétés parisiennes, jeta son dévolu sur M. Lorédan Larchey, alors bibliothécaire à l'Arsenal, le meilleur des hommes. Il l'entretint de ses projets et de ses ambitions. Larchey, le considérant avec une pitié malicieuse, lui dit, en guise d'encouragement : — « Pouvez-vous attendre ? » Comme Rod n'avait pas l'air d'entendre ce qu'on lui demandait, Larchey poursuivit, d'une voix affectueuse : — « Oui... Pouvez-vous vivre quelque temps sans gagner de l'argent?... Si oui, et si vous avez du talent, vous arriverez peut-être. Sinon, croyez-m'en, reprenez le train pour Lausanne ! » « Reprendre le train de Lausanne ». Allons donc ! Rod était prêt à manger son lot de vache enragée. Cette assurance et cette volonté de réussir impressionnèrent Lorédan Larchey.

— Avez-vous un manuscrit ?

— J'ai un drame...

— En cinq actes, et en vers ?

— Non, répondit Rod, avec une pointe d'orgueil. En trois actes et en prose.

En prose ! Les dieux soient loués ! Larchey s'engagea aussitôt à faire lire les trois actes de *Lucrèce* par son collègue à l'Arsenal, Edouard Thierry, l'ancien administrateur de la Comédie-Française. Rod était sauvé, et *Lucrèce* avec lui ! Quelques jours après, le verdict : « J'ai lu votre pièce avec beaucoup d'intérêt, lui dit obligeamment M. Thierry. Elle a des qualités, des qualités littéraires... Mais vous n'êtes pas dramaturge... Vous le deviendrez certainement ; pour le moment, vous n'êtes que littérateur. » Rod ne s'entêta point. Il avait l'hypothétique ressource de ses poésies : « Pauvres vers que les miens, médiocres vers d'écolier... Un certain bon sens me disait tout bas qu'ils ne valaient rien ; mais je m'obstinais à croire qu'ils valaient quelque chose, et je les conservais pieusement dans un album à cartonage compliqué. Je les y ai conservés longtemps ; puis, un jour, ayant rouvert l'album qui dormait depuis des années dans quelque tiroir, je me suis senti tellement humilié que j'ai tout brûlé. Je ne le regrette pas. »

Le drame, quoiqu'il fût en trois actes et en prose, les chères poésies couvées avec un soin jaloux, Paris refusait ou refuserait tout cela ! C'était un désastre. Heureusement pour lui, Rod avait une de ces souples et robustes ténacités qui ne s'abandonnent pas. Et, sur la plupart de ses concurrents dans la course à la gloire, il possédait cette triple supériorité : d'avoir un peu voyagé, d'assez bien connaître l'Allemagne et de savoir l'allemand. Il

résolument de traverser le journalisme, qui le ferait vivre, pour aboutir à la littérature, qui ne pouvait le nourrir avant un long apprentissage. Nadar, l'excellent Nadar, l'introduisit au *Parlement* et à la *Liberté*. Edouard Rod eut des relations, il eut des amitiés, Guy de Maupassant, Paul Margueritte, Emile Hennequin. Il fut des soirées de Médan. La protection et l'influence de Zola l'enchaînèrent un instant au naturalisme. Sur ces entrefaites, le *Parlement*, créé par Dufaure, dirigé par Ribot, suspendit sa publication. Le bureau de l'étranger, au *Temps*, s'attacha Rod, qui, d'ailleurs, ne renonçait pas à ses desseins littéraires. De 1880 à 1884, il ne commit pas moins de six volumes : *Les Allemands à Paris*, *Palmyre Veulard*, son premier roman, *Côte à Côte*, *La Chute de Miss Topsy*, *L'Autopsie du Docteur Z.*, *La Femme d'Henri Vanneau*. Il a renié quelques-uns de ces *juvenilia*. En vérité, il les a un peu écrits pour écrire. Ils sont, en quelque sorte, extérieurs à son individualité. Même dans ses hardiesses, Rod est un naturaliste timide et gêné. Sa gravité et ses scrupules protestants le dominent, quoi qu'il en ait. Son bon sens helvétique le modère et l'avertit. Et cela le distingue des autres. Maupassant devine en lui « un romancier nouveau, d'une nature bien personnelle, d'un talent fouilleur et profond ». Rod est trop de sa religion et de son pays, bien que détaché de l'Eglise et déraciné. Il a trop le souci des questions morales, il aime trop à raisonner et, comme Charles Secretan, à se « regarder en dedans », pour avoir la superstition de ce « document humain » que Zola confond avec les détails matériels et les accidents physiques de la vie. Toujours est-il que son passage dans le réalisme n'aura pas été vain. Rod y contracta des habitudes d'observation exacte qu'il ne perdit plus.

Il avait fondé, en 1885, la *Revue contemporaine*, avec Adrien Remacle. Il brûlait de donner l'œuvre maîtresse, qui le sortirait du rang. Comme un fruit mûr tombe de l'arbre, cette œuvre tomba de sa plume dès qu'il fut assez fort pour cesser d'être un disciple. Et nous eûmes *La Course à la Mort*. Un roman ? Non pas. Une confession ? Non plus. Un cri. Le cri d'une âme qui a interrogé ses doutes, qui s'est penchée sur sa détresse, qui a éprouvé sa misère, et qui glisse au néant dont elle a comme la nostalgie. Le mal du siècle la ronge. Elle souffre d'un pessimisme plus raisonné et plus noir que celui même de René ou d'Obermann. C'est la déplorable condition humaine, qui la meurtrit, l'épouvante et l'écrase. Toute la sensibilité de Rod, toute son intelligence, toute sa conscience protestent contre les implacables lois de la vie. A quoi bon l'énergie, le travail, la lutte ?

O Brahma ! toute chose est le rêve d'un rêve,

mais d'un rêve si cruellement vide et morne, que la mort est seule désirable. Il y a du Shopenhauer dans ce livre. Il y a aussi, et davantage, du Rod. Celui-ci est le porte-voix d'une génération revenue de toutes les illusions, et presque amoureuse de son impuissance à conjurer le destin. Que tout périsse, puisque ce tout n'est que la mauvaise ombre de rien !

Cette plainte était si poignante, en dépit de ce qu'il pouvait s'y mêler de littérature, que l'écho en retentit dans toute la jeunesse de l'époque. D'un jour à l'autre, Edouard Rod fut célèbre, un art subtil et neuf, ardent et grave, prêtant son aile à cette pensée d'universel désenchantement et d'inguérissable angoisse, à cette sombre

élégie en prose sur le vertigineux et sinistre écoulement des choses et des êtres.

Que nous étions loin du naturalisme ! *Tatiana Léïlof* (1886) nous y ramènerait-elle ? Cette œuvre indécise achevait mal la révélation de la *Course à la Mort*. Il n'est que les médiocres qui soient invariablement égaux à eux-mêmes. Rod a vingt-sept ans ; il se cherche encore. La vie sera son guide dans ce voyage de découverte que nous entreprenons tous autour de nous-mêmes. Il s'est marié. Il a associé à sa rude carrière d'hommes de lettres sans fortune la douce, la fidèle et l'exquise compagne dont la vigilante affection veillera sur lui désormais. Une fillette lui est née. Un fils lui naîtra. Le désespoir, sincère évidemment, mais abstrait et livresque, mais égoïste et stérile, de la *Course à la Mort*, ne saurait être le dernier mot de son âme. Rod a, sous les yeux, un exemple touchant de dévouement et d'abnégation, il a assumé des responsabilités qui le forcent à rentrer dans la réalité quotidienne. Les romanciers russes auxquels va la mode lui apportent la religion de la souffrance et de la pitié. Ses expériences et ses lectures lui inspireront une œuvre qui, pour n'être pas la plus originale d'entre celles qu'il nous a laissées, reste l'une des plus personnelles et des plus significatives. Et c'est le *Sens de la Vie* (1889), et Rod y est déjà presque tout entier, avec son individualisme exalté, ses perplexités morales, sa vibrante sensibilité, son désir et son impossibilité de croire. Les mains tendues vers quelque suprême illusion, les regards tournés vers quelque divine lumière, le cœur fatigué de sa tristesse, l'intelligence malade de ses incertitudes, Rod essaie de marcher à l'étoile.

Le *Sens de la Vie* fut composé à Genève. En 1886,

Edouard Rod avait succédé à Marc Monnier dans la chaire de littérature comparée. Des préventions et des méfiances l'avaient devancé. Pour les dissiper, il n'eut qu'à être ce qu'il était, un esprit généreux, indépendant et sérieux, qui avait une très haute idée de son devoir. Sans pose et sans fraude, de goûts simples et de commerce sûr, il n'eut que des amis à Genève, même parmi ceux qui, d'abord, l'avaient combattu. Il fut chargé, dans la suite, d'ajouter à son enseignement celui de la littérature française. Moins brillant que Monnier, écrivain plus qu'orateur, il avait une largeur de vues, une liberté de jugement et une frénésie de travail qui lui permirent d'être le digne continuateur d'un maître incomparable pour l'érudition aisée, la séduisante éloquence et la verve. Aussi bien, ses sept années de Genève n'ont pas été oubliées de ceux qui profitèrent de ses substantielles et stimulantes leçons. On ne se trainait pas avec lui dans la science purement schématique ou froidement routinière. On partait sans cesse pour de nouveaux pays.

Ce temps de laborieux recueillement, dans une ville où les obligations de société sont légères, où presque toutes les heures peuvent être des heures utiles, où, quand on le veut bien, il n'y a de place pour aucune dissipation, ce temps de laborieux recueillement fut comme une de ces haltes reposantes, dans la montagne, avant l'escalade du sommet. Et puis, Rod reprit contact avec ses origines, il se retrempa dans la saine atmosphère natale, il se renationalisa, si l'on peut dire, et, lorsqu'il regagna Paris, pour occuper l'enviable situation littéraire qui l'attendait, à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Journal des Débats*, il avait l'étoffe d'un conquérant.

Dorénavant, l'histoire de sa vie n'est plus que l'histoire de son talent. Après *Le Sens de la Vie*, voici *Les Trois Cœurs* (1890), un roman psychologique dont je n'aime ni la donnée, ni l'inspiration, mais où triomphe le subtil analyste des âmes que sera Edouard Rod. Dans la préface de ce volume, l'auteur a tenté de résumer en un corps de doctrines sa conception particulière du roman et il a lancé dans le monde « l'intuitivisme ». Comme il l'a exposé : « Un intuitif est un homme qui regarde en soi-même ; et c'est bien ce procédé d'observation intérieure qui paraît devoir succéder à l'observation extérieure des naturalistes. Mais il ne suffit pas de regarder en soi : il faut y voir autre chose que soi.... L'intuitivisme, si, par hasard, on voulait accepter ce mot, serait donc l'application de l'intuition comme méthode de psychologie littéraire : regarder en soi, non pour se connaître, ni pour s'aimer, mais pour connaître et aimer les autres ; chercher dans le microcosme de son cœur le jeu du cœur humain ; partir de là pour aller plus loin que soi, et, parce qu'en soi, quoi qu'on dise, se réfléchit le monde. » L'« intuitivisme » n'a pas eu l'heur, ou le malheur, de devenir l'étiquette d'une école. De son côté, Rod n'en a plus parlé. Néanmoins, il est resté le plus conséquent des intuitivistes ; jusqu'au bout, il a regardé en soi pour connaître les autres, pour juger leurs travers, leurs faiblesses et leurs fautes, avec une indulgente et douloureuse sympathie. « Hélas ! écrira-t-il, qui donc, dans ces délicates choses du cœur, qui marquera l'exacte limite du bien et du mal ? »

En tête de l'un de ses derniers romans, *Aloyse Valérien*, Edouard Rod a classé lui-même ses œuvres d'imagination ; et comme, dans cette courte notice, il ne peut

être question de s'attarder à toutes, le mieux ne serait-il pas de s'en remettre à sa nomenclature et au commentaire par lequel il a justifié sa division en « études passionnelles », en « études sociales » et en « études psychologiques » ? Dans aucune de ses « études passionnelles », affirme Rod, il n'a exprimé toute son opinion sur les problèmes complexes et décevants que soulève la lutte pour l'amour ; dans aucune non plus, il n'a songé à faire de la littérature à thèse, « étant persuadé qu'une anecdote ne saurait prouver une idée générale », surtout quand ses données, sa marche, son dénouement dépendent exclusivement du conteur. Il n'a pas eu « d'autre dessein que de décrire sans parti pris les troubles semés dans la vie humaine par les jeux cruels de la passion ». Dans ses « études sociales », il ne s'est pas aventuré au rôle de réformateur : les perturbations qu'il a peintes « ne tiennent pas aux défauts des institutions et des lois, mais à la nature même des hommes et à l'opposition permanente de leurs instincts individuels et des exigences de la vie en société ». Dans ses « études psychologiques » enfin, telles que *La Course à la Mort*, *Le Sens de la Vie*, *Les trois Cœurs*, *L'Innocente*, *Pernette*, il a scruté les sentiments éternels et les perpétuelles anxiétés de nos âmes.

Selon Rod, *La Sacrifiée*, *La Vie privée de Michel Teissier*, *Le Silence*, *Les Roches blanches*, *Dernier Refuge*, *Le Ménage du pasteur Naudié*, *L'Inutile Effort*, *L'Ombre s'étend sur la Montagne*, *Aloyse Valérien*, sont des « études passionnelles », tandis que *Là-Haut*, *Au Milieu du Chemin*, *Mademoiselle Annette*, *L'Eau courante*, *Un Vainqueur*, *L'Indocile*, *L'Incendie* et *Les Unis* seraient des « études sociales ». Toutes les classifi-

cations pèchent nécessairement par un peu d'arbitraire, sans compter qu'il est bien difficile d'établir une cloison étanche entre ce qui est d'ordre social et ce qui est d'ordre passionnel. On pourrait, avec non moins de raison, diviser les romans d'Edouard Rod en romans parisiens et en romans suisses.

Sincère et tendre mais mélancolique et discret, probe inflexiblement mais souverainement équitable, variant ses sujets, variant ses milieux, moins remarquable en somme par l'exubérance de son imagination que par la puissante pénétration de sa psychologie et la scrupuleuse conscience de son observation intérieure, Edouard Rod a été le grand romancier protestant de la moderne littérature française, protestant émancipé sans contredit, protestant sans sécheresse et sans dureté, protestant de sensibilité aiguë et de charité encline à tous les pardons, protestant tout de même par la gravité soucieuse de son attitude en face de la vie. Et comment ne point dire que, par ses nouvelles et ses romans suisses, par son chef-d'œuvre des *Roches Blanches*, notamment, il a fourni les plus précieux modèles à nos conteurs ?

Je n'ai mentionné encore ni son théâtre, sur lequel on peut ne pas appuyer, ni ses *Idées morales du temps présent*, qui sont, d'après M. René Doumic, « un des livres essentiels de la critique contemporaine », ni ses *Etudes sur le XIX^e siècle*, ni son *Standhal*, ni son *Essai sur Goethe*, ni *L'Affaire de Jean-Jacques Rousseau*, ni tant d'autres livres qui attestent l'extraordinaire curiosité et l'étonnante universalité de son esprit. Son activité tient du prodige. On lui a reproché son inépuisable fécondité, comme s'il avait jamais improvisé et comme s'il ne s'était pas constamment renouvelé. Grâce à la prompti-

tude de son coup d'œil, à la souple décision de son intelligence, à sa merveilleuse facilité et aussi à son labeur forcené qui, sans qu'il y prît garde, l'a miné avant l'âge, il faisait excellemment en six mois ce que d'autres eussent fait mal en dix ans, ou ce qu'ils n'eussent pas fait du tout. Il n'est pas qu'une mesure pour juger tous les hommes : une œuvre vaut ce qu'elle vaut, indépendamment du temps qu'elle a coûté, et celle de Rod, bien qu'il ne fût pas un virtuose, vaut même par la beauté de sa forme, par ce style auquel manque la couleur, mais non l'élégance, ni la force, ni l'harmonie.

La gloire était venue. Sans vanité ni morgue, bienveillant à tous, cordial et simple, doux et vrai, il jouissait paisiblement de tout ce que lui avait apporté son patient et magnifique effort. Nous ne demanderons pas à ses intimes, ou à ses camarades de jeunesse, quel homme fut cet homme de lettres. On pourrait estimer que leur témoignage est suspect. Nous interrogerons ceux qui l'ont approché, sans avoir été de ses familiers : « La même hauteur morale qui est dans ses livres était dans sa vie, écrivait un collaborateur de l'*Opinion*. Edouard Rod était un homme admirable, exempt de toute petitesse, d'une ouverture de cœur charmante, un peu mélancolique, très pessimiste, et pourtant aimant la vie, capable de gaité juvénile, encourageant à tous, un ami incomparable. »

Et, dans la *Gazette de Lausanne*, un de nos compatriotes, qui le vit à Paris, publiait naguère ce croquis du salon de Rod : « M^{me} Rod, inlassablement, avec la même simplicité et la même sympathie souriante que son mari, le secondait dans la tâche de recevoir. On causait. La réception n'avait rien de parisien. Elle avait gardé toute

sa cordialité, toute sa sincérité vaudoise. Dans son gros veston de travail, qui faisait penser à celui de Zola, la tête un peu rejetée en arrière, comme si le front cherchait de l'air, Edouard Rod vous disait tout uniment sa manière de voir. Il passait de l'un à l'autre, prenait la chaise inoccupée, trouvait quelque chose à dire à chacun... Il avait la pudeur de parler de son œuvre. On sentait cependant qu'elle le suivait partout et qu'elle le harcelait. Il lui échappait des phrases sur ses terribles insomnies... Nul ne saura complètement ce que l'œuvre de l'écrivain lui coûte ». Un jour, un seul, Rod, qui était la bonté, la mesure, la prudence mêmes, et qui fuyait toutes les querelles, descendit dans l'arène.

S'il y avait une haine dans son cœur, c'était la haine des camaraderies intéressées et des coterie exclusives ou agressives qui s'installent dans la littérature. Il avait souffert de certaines injustices, il en avait vu souffrir d'autres que lui. Il ne comprenait pas que, dans la République des lettres, tout ne fût pas émulation et générosité intellectuelles. En 1906, lors des fêtes du Centenaire de Belles-Lettres, il fit lire un discours qu'il avait longuement médité, dont il avait pesé tous les mots, sur « l'esprit littéraire dans la Suisse romande ». Ce n'est ni le lieu, ni le moment de discuter ce morceau de sagace et véhémence critique. Sa franchise a pu déplaire; quelques-unes de ses appréciations peuvent être contestables. Je n'avais pas le droit de passer sous silence cet acte de courage, par lequel, comme on l'a dit, « il a remis tant de choses au point et tant de gens à leur place ».

Edouard Rod corrigeait les dernières épreuves d'un roman judiciaire. *Le Glaive et le Bandeau*, qui était en cours de publication dans l'*Illustration* de Paris. Un peu

fatigué lui-même, il avait accompagné dans le Midi M^{me} et M^{lle} Rod dont la santé réclamait quelques soins. Presque à l'arrivée, dans la nuit du 29 janvier 1910, une crise cardiaque le terrassa. Celui qui était la joie et l'orgueil des siens, celui qui était l'honneur d'une grande littérature et la fierté d'un petit pays, avait fermé ses yeux si passionnément ouverts sur le mystère de la vie. Il s'était prodigué, il s'était surmené, et ce besoin de créer, de créer encore, de créer toujours, qui était en lui, l'avait lentement usé. Du moins, il est mort comme il souhaitait de mourir, sans avoir connu la maladie qui déprime et qui détruit.

Il est trop tôt pour porter un jugement définitif sur Edouard Rod. L'admirable équilibre de son esprit, la frémissante humanité de sa pensée, l'absolue sincérité de son cœur ont édifié une œuvre qui durera. Et si jamais cette mélancolique et noble fleur devait être sacrifiée à d'autres dans l'immense jardin des lettres françaises, nos après-venants se feront un pieux devoir de respirer son parfum et de rappeler son éclat.



LA

PHILOSOPHIE D'UN NATURALISTE

*Essai de synthèse du monisme mécaniste
et de l'idéalisme solipsiste*

PAR

B.-P.-G. HOCHREUTINER, D^r ès sciences

INTRODUCTION

Les idées directrices du système

Ma seule certitude première est le moi, ou plutôt mon moi. — J'y trouve des sensations et des sentiments; mais il y a entre ces données des contradictions irréductibles. — Pour établir là-dessus un système de connaissances unique, il me faut admettre deux choses : 1° Je dois supposer un univers mécanique et déterminé, satisfaisant pour expliquer mes sensations; 2° Je suis forcé de reconnaître que mon moi seul échappe à cet univers; je conserve ainsi ma liberté et mes autres sentiments a priori. — Il en résulte que je dois être différent des autres hommes, mais qu'importe ce corollaire puisque j'ai résolu pour moi au moins la grande énigme de la philosophie.

N'ayant trouvé aucune philosophie qui me satisfît complètement, je me suis décidé à essayer d'en élaborer une qui pût y parvenir.

Il me fallait d'abord une base et, pour la rechercher, j'ai procédé comme tant d'autres, j'ai fait table rase de toute ma connaissance.

Ayant éliminé ce qui était secondaire, il est resté une seule chose claire et définie : *moi*. Il est resté aussi un *non-moi* qui est à l'origine de mes sensations et que je ne puis pas connaître ; le noumène, si on veut le nommer ainsi.

Le raisonnement de Kant s'adaptant assez bien à mes observations personnelles. j'emploierai sa nomenclature. Ce philosophe a oublié, cependant, comme tous les autres, qu'un seul moi existe réellement, est incomparable et inassimilable à aucun autre, et ce moi, c'est le mien.

Le professeur de Königsberg ne paraît pas avoir réalisé complètement cette constatation-ci, que le moi des humains fait partie du noumène. Cette vérité, au contraire, se dévoila peu à peu à l'auteur de ces pages ; il a fini par croire que l'humanité habitait un monde différent du sien et il s'est convaincu qu'il ne ressemblait peut-être en rien à elle.

En conséquence, tout ce que je vais analyser dans ma personnalité ne concernera que moi-même. Je n'en tirerai aucune déduction applicable à ceux que j'appelle abusivement « mes semblables ». Je m'interdirai également de chercher auprès d'eux des explications pour ce qui se passe en moi.

Ces êtres, dont je puis mettre en doute jusqu'à l'existence, ne sauraient confirmer ou infirmer mes convictions.

Me voilà donc réduit à mes propres forces. Il n'y a plus que moi-même et je pourrai me décider en toute

liberté d'esprit. Ma philosophie, si philosophie il y a, sera bien vraiment établie pour ma satisfaction particulière, et sans aucune arrière-pensée.

Qu'y a-t-il en moi ?

J'y trouve deux choses :

1^o Des sentiments, qui s'imposent et qui font partie de ma personnalité.

2^o Des sensations, qui en font partie aussi, en quelque sorte, mais auxquelles je suis enclin à reconnaître une origine étrangère.

On verra plus loin que mes sentiments m'induisent encore à penser et à connaître, c'est-à-dire à prendre conscience de ces mêmes sentiments et de mes sensations et à établir entre eux des rapports logiques. C'est pourquoi une première question se pose immédiatement : puis-je créer un système complet de connaissances, construire une science unique, avec mes sensations et mes sentiments ?

A l'inverse de la plupart des hommes, je suis arrivé à la conviction que je ne le puis pas parce qu'il m'est impossible de baser sur ces éléments une suite continue de rapports logiques. Je n'arrive même pas à édifier un système sur mes seules sensations, elles sont trop contradictoires.

Pour faire mieux sentir l'inanité des preuves métaphysiques, Kant posait des antinomies. Je ne vois pas de meilleure méthode à employer pour montrer la vanité de mes tentatives, lorsque je veux tirer une connaissance unique des données de mon *moi* ⁽¹⁾.

J'y rencontre, à la fois :

(1) C'est-à-dire de mes sentiments et de mes sensations.

Le déterminisme et la liberté.

L'âme immatérielle et la personnalité résultant des sensations successives.

L'unité et la diffusion du *moi*.

Le devoir absolu et sa négation, à savoir sa réduction à un instinct social.

D'une part, un univers limité dont j'aperçois, pour ainsi dire, les bornes et, d'autre part, un univers infini.

Etc., etc.

Inutile d'allonger ici cette liste, j'y reviendrai plus tard.

Il suffit de constater ces contradictions assez radicales, pour que l'impossibilité d'une systématisation de mes sensations et de mes sentiments éclate aux yeux de tous. Ces choses sont incoordonnables, je ne peux pas en tirer une science d'ensemble.

Une autre preuve de la difficulté de cette synthèse pourrait être constituée par les efforts séculaires, mais stériles, de tous les philosophes. Il serait intéressant de rappeler leurs théories afin de les percer à jour. Mais à quoi bon ? Ils sont si loin de moi et si différents ! Notons, en passant, que pas un..., non pas un seul, n'est arrivé à concilier, par exemple, le déterminisme et la liberté. Ou bien, s'ils l'ont fait, ce fut par un artifice de raisonnement. Peut-on appeler autrement la raison pratique de Kant, les synthèses de Hegel, les actes de libre arbitre de M. Renouvier, ou le contingent de M. Boutroux ?

L'unité de la connaissance est donc une utopie.

Que faire, dès lors, pour assouvir mon désir de connaître et pour apaiser ma pensée qui tend inlassablement vers l'unité ? Car penser, c'est unir ; connaître, c'est établir des rapports en série continue,

et tout cela est impossible dans le chaos de mes sensations.

Que faire ?

Me créer un monde qui satisfasse ma raison !

Il me faut une hypothèse où les antinomies dont j'ai parlé soient résolues, un univers où mes sensations puissent s'organiser systématiquement et former un tout acceptable pour mon entendement, une théorie enfin permettant une science générale dont les lois et dont l'ordre soient obligatoires pour tout esprit raisonnant (s'il y en a d'autres que le mien).

Ou bien elle ne sera pas, ou bien cette science sera logique et expérimentale, c'est-à-dire recevable pour la pensée humaine. Car la pensée humaine diffère de la mienne comme origine mais elle lui est semblable comme méthode ; elle est soumise à des nécessités analogues.

Jusqu'à présent, une seule hypothèse m'a paru répondre à ces multiples exigences : c'est celle des positivistes, admettant que les images sont la représentation adéquate du noumène. C'est l'hypothèse du gros bon sens qui croit vrai ce qu'il sent, ce qu'il touche et ce qu'il voit. Je statuerai donc la réalité en soi de ce monde sensible.

Considérez combien cette solution est séduisante. En créant un univers objectif, en dehors de ma personnalité, elle crée du même coup des hommes capables d'en concevoir la science.

A ce système matériel, si bien ordonné, il y a pourtant à faire une restriction capitale.

Un seul être lui échappera et restera indépendant de ses lois ; cet être, ce sera moi. Non pas moi..., ma personne physique, mais le *moi* duquel je suis parti à l'origine.

Mon pied, ma main, mon cerveau lui-même, ce n'est pas moi. ce sont encore des choses que je connais par mes sensations et qui appartiennent au noumène. *Moi*, par contre, c'est le primaire, ce qui pense et ce qui connaît; moi, c'est l'Inanalysable. Cet être-là reste naturellement en dehors du domaine objectif qu'il a engendré, une fois pour toutes, lorsqu'il a posé que le noumène = le phénomène.

On pourrait croire que je doive vivre une double vie. Il n'en est rien. parce que, d'une part, la vie scientifique est localisée dans ma vie de relation avec le monde sensible, il s'agit là d'objets matériels, énergétiques..., objectifs en un mot; parce que, d'autre part, la vie intime n'appartenant qu'à moi et ne concernant que moi, je n'y rencontre rien de matériel, il s'agit là seulement de sentiments, tout y est subjectif.

Ce sont donc deux méthodes tout à fait différentes, c'est vrai, mais elles sont applicables dans des domaines radicalement séparés; c'est pourquoi il ne surgira jamais entre elles une opposition. De leur emploi simultané résulte une parfaite unité.

Je décrirai ailleurs comment j'y suis parvenu et quelles furent les étapes de mon évolution. Je désire seulement montrer ici l'application méthodique de la théorie et je me borne à en exposer le simple schéma.

Pour chaque cas, je vais examiner à quel domaine il se rapporte.

Suis-je en présence du monde minéral : ai-je à soulever une pierre ou à construire une maison, je commencerai par calculer les moyens mécaniques à employer. Pour peu que j'aie la disposition de ces moyens et que mon calcul soit juste, mon but sera atteint.

Ai-je affaire à un animal, ou à un homme, il en sera de même. Si cet homme est malade, j'évaluerai aussi les moyens de le guérir et j'appliquerai ceux que je possède.

Mon désir est-il, au contraire, d'obtenir quelque chose de mon prochain, j'essayerai d'agir par persuasion ou par raisonnement. Pour cela, je devrai connaître les règles de la logique ou bien il me faudra faire usage de la suggestion. Si je ne réussis pas, il faudra recourir à la violence. Mais, chez les hommes vivant en société, la contrainte n'est exercée que par l'Etat et suivant un code défini. Ayant donc étudié les lois de la sociologie et du droit, j'opérerai selon les indications que j'en peux tirer ; de même qu'en médecine, j'avais mis en pratique mes notions de thérapeutique et, dans l'art de bâtir, celles de mécanique.

En procédant de cette manière, j'ai été conséquent et le succès est toujours venu couronner mes efforts, me prouvant par là que je n'avais pas fait fausse route.

Lorsque je dis que le succès a toujours couronné mes efforts, je ne veux pas affirmer que toutes mes entreprises aient réussi ; je serais vraiment un trop heureux mortel. Je prétends seulement que j'ai obtenu des résultats proportionnels à l'exactitude des travaux préparatoires que j'avais faits et à la force déployée pour atteindre mon but. Cela signifie que ces résultats ont été parfois négatifs, parce que j'avais commis une erreur, ou bien parce qu'il me manquait certains éléments d'appréciation, ou bien encore parce que la force dont je disposais n'était pas assez grande.

Dans ce monde objectif, où règne le déterminisme, j'applique donc partout la méthode scientifique ; je suis dans le vrai puisque cela me réussit.

Par contre, ai-je affaire à moi-même, alors, faisant abstraction de l'univers sensible, je vais peser les motifs pour et contre les décisions que je prendrai, librement, sans en rendre compte à personne. Il n'est pas de loi mécanique, psychologique, ou sociologique capable de m'en détourner.

Je citerai, à titre d'exemple, une question de conscience, et je l'exposerai aussi subjectivement que possible pour ne pas compliquer la discussion :

Je viens d'éprouver une grande tristesse, un deuil. Me voici dans un état pénible et douloureux. Il serait naturel que je cherchasse à y échapper en changeant les images qui hantent mon cerveau, en les faisant varier; je sais que je puis le faire, mais ma conscience me dit : *Tu ne dois pas!* Pourquoi? Je l'ignore. Le sentiment est là, et cela suffit. Entre deux maux, je choisis le moindre; au plaisir et à la distraction accompagnés du remords, je préfère la persistance de ma tristesse et des images de deuil, avec la paix intérieure.

Cela paraîtra peut-être injustifié, coupable même, si le deuil auquel je fais allusion est la mort d'un être humain qui me soit indifférent, ou simplement celle d'un animal. Pour le monde objectif, pour les autres hommes, il semblera absurde de voir un des leurs se laisser déprimer sans raison suffisante; on me prouvera facilement que j'ai tort! Que m'importe! Mon sentiment ne concerne aucun de mes semblables. Dès l'instant où c'est un sentiment qui m'inspire, je puis mettre en doute l'univers sensible. Dans ces conditions, on comprendra combien nulle est l'influence de cet univers sur ma détermination.

Arrivé là, je pourrais me dire, il est vrai, que cet

événement douloureux est en dehors de moi et, par conséquent, subjectivement indifférent. Mais c'est un trompe-l'œil car je ne supprimerai pas la sensation. Si ce n'est pas le fait en lui-même qui réveille les sentiments, chez moi, ce seront alors les états de conscience, et si ce n'est pas la mort de mon chien que je pleure, c'en est au moins l'image.

En raisonnant comme je viens de le faire, j'ai simplement déplacé la question et, comme au début, je peux me demander : Dois-je chasser les idées tristes et les remplacer par d'autres ? Je réponds à nouveau : je ne le veux pas, parce que ma conscience m'a dit : Tu ne dois pas !

En conséquence, dans cette affaire subjective, je persisterai à ne prendre conseil que de mon sentiment.

Cela m'amène à constater que je passe du fait à l'image consciente et inversement, par un acte de volonté, par le même acte qui statue le monde objectif ou qui le met en doute.

Est-il question d'états d'âme, réveillant en moi des sentiments, du même coup le reste de l'univers perd sa réalité et devient une indétermination, un inconnaissable, sans influence sur mes décisions.

Est-il question de phénomènes, du substratum de mes sensations, c'est qu'alors j'ai reconnu l'existence d'un ordre de choses en dehors de ma personnalité et que je me suis résolu à tenir compte de ses lois.

Cependant je tiens à le répéter, je ne me suis pas anéanti par cela même : j'ai conservé mon moi en le soustrayant à ce monde sensible auquel je le super-ordonne.

Tel est le schema de mon raisonnement.

Pour le bien concevoir, il faudra le développer et, pour prouver ses avantages, il s'agira d'exposer ses conséquences favorables.

Pour le développer : 1^o Je constituerai ce que je pourrais appeler la connaissance subjective, en montrant ce que contient mon moi. J'y décrirai mes sentiments et mes sensations conscientes, ainsi que leurs relations et les conclusions qu'on peut en tirer.

2^o J'établirai la connaissance objective sur ses véritables bases. J'indiquerai les raisons qui légitiment mon hypothèse de la réalité du monde sensible et pourquoi une hypothèse de cette nature peut, seule, fonder une science expérimentale digne de ce nom.

Pour exposer ensuite les avantages de ce système, il faudra l'appliquer à des disciplines diverses. C'est ce que je ferai, dans la seconde partie de ce travail, pour ce qui concerne la philosophie, la morale, la religion, etc.

PREMIÈRE PARTIE

EXPOSITION

A. — La connaissance subjective dérivée de mes sentiments

CHAPITRE PREMIER

Analyse du moi subjectif

Mon moi est à la base de toute connaissance. Il a une origine inconnue et il persiste, sans changement, au travers des variations de mes sentiments et de mes sensations. Il est absolu.

En descendant tout au fond de moi-même, j'ai trouvé mon moi.

La seule chose qui se révèle à moi.... c'est moi, c'est-à-dire une donnée irréductible, impossible à analyser, par conséquent une donnée absolue. Je puis réfléchir sur ce moi, connaître certains de ses aspects, définir ses sentiments ou ses sensations, mais je ne peux pas l'épuiser.

Ce moi est donc quelque chose d'unique et de radical. Ce moi, qui se pense, m'apparaît de façon immédiate et me semble être la *substance*, dans le sens que Spinoza attribuait à ce mot.

Aussi n'ai-je jamais pu comprendre que Descartes ait dit : Je pense, donc je suis, ni ceux qui ont dit après lui : Je veux, je dois, j'agis, donc je suis.

Au contraire, en intervertissant les termes: je dirai : je

suis, donc je pense, je veux, je dois, j'agis. Car je pense quand je veux, je veux quand je dois, j'agis quand je veux et je fais tout cela parce que je suis.

La pensée, la volonté, le devoir, n'ont pas de sens pour moi si je ne *suis* pas. Je me déclare même incapable d'imaginer que je n'existe pas, tellement mon moi m'est nécessaire. En le dédoublant, je conçois sa réalité mais c'est dans une certaine mesure, au nom d'un autre moi, que je le fais. Ainsi, je me suis donné l'illusion de sortir de ce moi qui est le mien, pour y retomber à l'instant où j'en statuais un autre.

Si je cherche à analyser, il se trouve que le langage confirme cette façon de voir. Quand je dis : « *je pense* ». je dis d'abord : « *je !* »

Si je dis : « *moi* », sans aucune adjonction, cela signifie encore quelque chose. Quoiqu'en disent les hommes, j'arrive, à la rigueur, à imaginer un moi sans action, mais comment comprendre une forme verbale isolée ? *Penser !* qu'est-ce que cela, sans un être pensant ? Je ne me le représente pas.

Moi peut se passer de verbe, et il peut s'appliquer à tous les verbes, mais ces derniers ne peuvent pas se passer de la personne.

Si l'on m'objectait les modes impersonnels, je répondrais qu'en regardant de près on y trouve encore une personne indéterminée, mais enfin une personne, ... tant il est vrai qu'une action quelconque ne peut se concevoir sans un sujet agissant.

Or, au stade actuel de mon raisonnement, en cet instant où je suis rentré en moi-même pour découvrir les sources de ma connaissance, il n'y a qu'une seule personne possible : *moi*.

Cette personne-là est donc bien primaire et antérieure à toutes les activités.

Je rappelle qu'il est question ici du moi subjectif, de ma personnalité à moi, et non du *moi* des humains en général. Ce n'est pas le *moi*, sur lequel ratiocinent les philosophes, c'est « mon moi » qui veut ignorer les philosophes et la philosophie. Pour lui n'existent ni le soleil qui brille, ni la terre qui roule dans l'espace, ni les créatures qui s'agitent; c'est le moi *solipsiste*, qui s'est isolé de tout, et qui se cherche dans les ténèbres d'une ignorance complète.

Ce moi s'est trouvé lui-même. Il a une sui-conscience et, en examinant son contenu, je vois qu'il renferme des sentiments et des sensations.

Mon moi est-il donc le centre de mes sensations et de mes sentiments ? Impossible, puisqu'il les pense, les juge et les élabore ! En est-il seulement la pensée ? Impossible, également, puisque cette pensée varie et va de l'un à l'autre. Mon moi est, au contraire, l'élément permanent dans le changement constant de mes sensations et l'élément unifié, toujours identique à lui-même, sous la multiplicité de mes sentiments ⁽¹⁾. Il n'est donc assimilable à aucun d'entre eux ; il n'est pas non plus assimilable à la mémoire comme Reid le démontre pour le moi humain (Œuvres III et IV, d'après Fouillée, I. c.).

Néanmoins, il renferme tout cela. Il est, à la fois : sentiment, pensée, volonté, raisonnement, mémoire, conscience morale ; il est aussi et surtout conscience

(1) V. REID. Œuvres III, ch. IV, d'après Fouillée. *Extraits des gr. philos.*, p. 346.

psychologique, mais il est encore autre chose, car rien ne l'épuise et il est antérieur à tout. Il est le grand mystère, le grand X, le premier point de départ; il est celui qui explique et qui ne peut être expliqué.

Son origine m'est tout à fait inconnue⁽¹⁾, mais je me permettrai une hypothèse à cet égard dans le chapitre où je traiterai de la religion. Quant à sa fin, j'en dirai quelques mots ici.

Quelle sera la fin de ce moi? Je l'ignore pour ce qui est des détails, mais je dois avouer que je ne puis pas concevoir une destruction de ce moi. Cela m'est aussi impossible que de concevoir l'abrogation du principe d'identité, le mutisme de ma conscience, ou la disparition de ma libre volonté. Mon moi persistera donc indéfiniment⁽²⁾.

Tout à l'heure, j'ai montré que je trouvais en lui la notion de l'absolu, (V. p. 255, ligne 9) et l'on verra plus

(1) Cela est naturel, dira-t-on, parce que, de tout temps et de l'aveu de tous les philosophes, les hommes ont eu la plus grande difficulté à se représenter l'éternité antérieure, tandis que l'éternité future leur était aisément intelligible.

(2) V. BERGSON. *Evolution créatrice*, Paris 1909, p. 4. — M. Bergson qui voit dans le temps « l'étoffe même de la vie », est amené naturellement à expliquer le moi par une sorte d'illusion. « A vrai dire », dit-il, « ce substrat n'est pas une réalité ». Aussi ai-je été très frappé de trouver, chez ce philosophe dont la logique est si magistrale, l'affirmation suivante :

« Si notre existence se composait d'états séparés, dont un moi impassible eut à faire la synthèse, il n'y aurait pas pour nous de durée. »

Quoique ne partageant pas les opinions du célèbre professeur parisien, je reconnais cependant que sa conclusion est rigoureuse, en ce sens que, si mon moi a une réalité, il doit échapper à la durée. Non pas qu'il me soit impossible de concevoir la durée, mais mon moi la dépasse parce qu'il me paraît être éternel.

loin qu'elle constitue un sentiment. Par conséquent mon moi doit réaliser cet absolu, c'est-à-dire celui de la conscience morale ou le souverain bien, celui de la recherche du plaisir ou le bonheur parfait, celui de la durée ou l'éternité, celui de la connaissance ou la vérité totale.

Souverain bien, bonheur, vérité, éternité, telle me paraît être, en gros, la finalité du moi.

CHAPITRE II

Mes sentiments

Ils sont a priori et font partie intégrante du moi. Ce sont :

§ 1. *La conscience psychologique qui n'est pas un sentiment à proprement parler, mais qui les comprend tous.* — § 2. *Le sentiment de l'absolu.* — § 3. *Le sentiment du plaisir et du déplaisir.* — § 4. *Le désir du plus grand plaisir.* — § 5. *La conscience morale.* — § 6. *Le sentiment de liberté.* — § 7. *Le principe d'identité.* — § 8. *Le principe de causalité.* — § 9. *Le sentiment religieux.* — § 10. *Les autres sentiments.* — *Remarque sur l'espace et le temps.*

Si je ne peux pas analyser à fond ce moi, au moins me sera-t-il permis de l'étudier et de le décrire.

J'y constate, ai-je dit, des sentiments et des sensations.

Enumérons d'abord les *sentiments* ⁽¹⁾.

(1) Définition du sentiment : Outre la signification de « perception des objets par le moyen des sens », laquelle est exclue naturellement, le *Dictionnaire de l'Académie* définit avec beaucoup de raison le sentiment comme « étant aussi la faculté

Ce sont des *a priori* qui s'imposent à moi et ne se discutent pas. Ils sont liés au moi d'une manière si intime, qu'ils en font partie intégrante. Si j'en supprimais un seul, j'ai l'impression que je ne reconnaîtrais plus ma propre personnalité. Ils sont primaires et se sont révélés en moi-même, à moi-même.

§ 1. LA CONSCIENCE PSYCHOLOGIQUE

Je n'entends pas commencer mon énumération par la conscience psychologique parce que cette dernière ne

« que nous avons de connaître, de comprendre, d'apprécier
« certaines choses sans le secours du raisonnement, de l'obser-
« vation ou de l'expérience et qui est en nous comme une
« sorte de tact ou d'instinct naturel. (Il y a des choses que
« nous ne connaissons que par sentiment. Avoir le sentiment
« du juste, du bon, du beau, le sentiment des arts, des conve-
« nances). »

L'Académie ajoute : « Sentiment se dit en outre des affec-
« tions, des passions et de tous les mouvements de l'âme
« (Sentiment noble, élevé. Sentiment d'amour, de haine, de
« colère, de douleur) », et : « Sentiment se dit aussi de la sen-
« sibilité morale, de la disposition à être facilement ému, tou-
« ché, attendri ».

Toutes ces acceptions sont comprises dans ma définition de ce terme.

Litré, parmi les sens nombreux qu'il énumère, mentionne aussi : « Sentiment = Conscience que l'on a de la réalité d'une chose », et il cite ces exemples démonstratifs : « J'ai le sentiment clair de ma liberté », et : « Je distingue entre connaî-
« tre par idée claire et connaître par sentiment intérieur
« (Malebr.). On ne connaît son âme que par le sentiment inté-
« rieur qu'on en a (Malebr.). »

Je ne puis que faire miennes ces indications, surtout celles de Litré. Il ne m'est pas possible d'exposer plus clairement ce que j'entends par *mon sentiment*. Le sentiment chez les autres hommes est très différent du mien et je renvoie, pour ce qui le concerne, à la deuxième partie de ce travail, où j'ai donné une définition du subjectif humain.

me paraît pas être un sentiment comme les autres. Elle a pourtant tous les caractères d'une révélation primordiale, intime, *a priori* : c'est pourquoi elle figure ici.

Elle est constituée par mon moi, réfléchissant à lui-même. Or mon moi n'est ni un sentiment, ni une sensation, ni quoi que ce soit ; il est l'Irréductible. Ce moi éprouve des sentiments que je vais énumérer et ma conscience psychologique, réfléchissant mon moi, réfléchit, à la fois, tous mes sentiments. Elle leur est analogue, par conséquent, sans leur être identique.

J'ai déjà dit que je ne concevais pas la destruction de ma personnalité. C'est dire que j'admets aussi la durée indéfinie et l'invariabilité de ma conscience psychologique. Cette question semble accessoire mais, comme une objection importante peut se poser à son propos, il est bon d'indiquer de quelle façon celle-ci a été résolue pour moi. Cette objection est la suivante : Comment ma conscience psychologique aurait-elle une durée illimitée, puisque, chaque soir, je la sens s'éteindre quand je m'abandonne au sommeil ?

Il y a là un de ces cas innombrables où l'habitude de mêler constamment l'objectif et le subjectif rend le problème obscur.

Il faut que je distingue, avec précision, entre mon sommeil et celui des autres. Je sais fort bien que le sommeil des hommes est accompagné d'une perte de la conscience mais je ne connais, de mon propre sommeil, que les phénomènes accessoires de la fatigue des membres, de la détente des muscles et de la fermeture des paupières. Je n'ai aucune idée de la perte de ma conscience.

Si je juge de ce dernier phénomène avec les éléments

objectifs que j'en possède, je puis dire qu'il ne se produit jamais d'une manière insensible, mais toujours brusquement. Mon corps s'engourdit et mon esprit vagabonde ; je pense, je suis. La pensée même s'engourdit, je suis toujours ! Puis, tout à coup, je ne suis plus. C'est du moins ce que les données du monde objectif pourraient me forcer d'admettre.

Au contraire, subjectivement, cela n'est pas. Tant que je suis, je pense ; les sensations peuvent parfois s'émousser, les pensées peuvent devenir confuses, mais je *suis* toujours, c'est toujours moi, le même moi. Si, par hasard, un œil s'entr'ouvre, j'ai encore l'idée d'obscurité. Puis l'instant après j'entr'ouvre un œil et ... il fait jour.

Je n'ai aucun moyen de prouver à mon moi subjectif qu'entre ces deux gestes de ma paupière, une nuit s'est écoulée.

Pourtant, les songes, les moments où j'ai été réveillé à moitié, au milieu de la nuit, comment en rendre compte ?

Fort simplement, certes : d'abord, les seuls songes, pour moi, sont ceux qui ont laissé une trace dans ma mémoire consciente. Dans tous ceux-là, j'étais moi-même. Jamais je n'ai rêvé avoir été quelqu'un d'autre. Ma situation sociale ou physique pouvait être différente, mon moi était identique. Le dédoublement de ma personnalité ne saurait avoir aucun sens. Je ne puis pas imaginer cela.

Aussi le sommeil, en tant qu'interruption de ma conscience, n'existe-t-il pas pour moi, au point de vue subjectif. La difficulté qui en résultait pour ma théorie est donc éliminée.

Outre le sommeil, on pourrait m'objecter fort bien le subconscient⁽¹⁾ qui a pris, aujourd'hui, une place si considérable en psychologie. Il convient de remarquer, à ce propos, que ce subconscient est une notion scientifique et objective. Je l'observe chez les autres, mais il n'y a rien de semblable chez moi. Supposons même un instant que je sois un mécanisme identique à tous les humains, on comprendra bien que, si je me cantonne dans l'observation de ma vie consciente, je ne puisse pas concevoir une vie subconsciente parce que précisément elle n'est pas consciente.

Inutile d'insister, tous ceux d'entre mes lecteurs qui auront suivi mon raisonnement jusqu'ici auront compris d'avance que je devais prendre une attitude négative. Mon subconscient n'existe pas. Cette sorte de phénomène, au contraire, m'apparaît très clairement chez le reste des hommes.

§ 2. SENTIMENT DE L'ABSOLU

J'appelle absolu ce qui échappe à la relativité. Or, la seule chose qui puisse lui échapper, c'est ce moi irréductible, avec sa conscience morale et psychologique, ce moi dont j'ignore l'origine et dont je ne puis concevoir la cessation.

Comment est-il possible d'appliquer le terme d'absolu à *moi* alors que, si souvent, je me sens faible et à la merci de mes sensations (un philosophe dirait à la merci du monde contingent)?

Je voudrais m'expliquer à ce sujet mais, pour être

(1) Je ne veux pas parler de l'inconscience du sommeil, que je viens d'étudier, mais du subconscient, au moyen duquel, on explique aujourd'hui la mémoire, les réflexes, l'hypnose, etc.

compris, je dois anticiper sur un chapitre ultérieur et parler un instant le langage scientifique qui est celui du gros bon sens.

Je suis parfois écrasé par le sentiment de ma faiblesse parce que je possède un corps, sujet à toutes les infirmités. Ce corps est mortel, assurément, comme tous les autres. Depuis si longtemps je tiens compte de cette circonstance, au point de vue scientifique et objectif, que je me laisse aller, par la force de l'habitude, à reporter ces caractères de faiblesse, de relativité et de transition de mon être matériel, sur mon moi subjectif, commettant ainsi une erreur complète de raisonnement.

Si je m'examine d'une façon approfondie, je suis vite convaincu que je fais fausse route. Tout ce que je sens, j'éprouve, je pense, dépend de moi et ce n'est pas moi qui suis soumis à ces choses. Cela est évident.

Quand, la nuit, je lève les yeux vers le ciel étoilé ou que je braque mon télescope vers la nébuleuse d'Orion, si éloignée qu'elle paraît dépourvue de mouvement propre, le vertige de l'infini m'envahit parce qu'au delà de ces espaces, j'en conçois encore d'autres et, par l'imagination, je recule toujours plus loin les limites de mon univers. Qui suis-je donc pour concevoir l'infini ? Car il n'est qu'en moi, il n'existe que par moi.

De même l'éternité n'existe que par moi aussi, puisque j'en conçois la durée infinie. Après cet instant, je pense à un autre instant ; après cette année, à une autre année ; après ce siècle, à un autre siècle et je puis dire, qu'après cette éternité, j'imagine encore une autre éternité, ensuite une autre et, ainsi,... toujours.

Ces notions d'espace et de temps, que j'ai empruntées

au monde objectif ⁽¹⁾, ont acquis en moi, quand elles y ont pénétré, leur caractère d'absoluité ⁽²⁾.

Serait-ce donc exagérer que de taxer ce moi d'absolu ? Non, certes ! C'est rendre justice à la dignité de ma personnalité consciente.

§ 3. PLAISIR ET DÉPLAISIR

Dès que j'ai été conscient et que des images se sont présentées à moi, elles ont réveillé un sentiment agréable ou désagréable, plaisir ou déplaisir, avec toutes les gradations, en passant par l'indifférence.

En effet, le plaisir et le déplaisir ne sont pas deux choses hétérogènes pour moi ; ce sont, comme le froid et la chaleur, deux degrés d'une seule échelle.

Le déplaisir est un plaisir très réduit, négatif, si l'on préfère, et telle chose que je trouverai agréable, par comparaison avec une autre, sera désagréable si je la mets en parallèle avec un plaisir plus grand. C'est donc cette échelle tout entière qui est primaire pour moi.

Il est possible même que ces sentiments se soient présentés antérieurement aux sensations, c'est-à-dire que j'aie pu éprouver plaisir ou déplaisir en dehors de toute sensation. Tel serait le cas, par exemple, pour certaines idées qui ont eu l'approbation de ma conscience morale. Par exemple, quand j'ai examiné mes convictions reli-

(1) Voir p. 274.

(2) Fouillée (*Histoire de la phil.*, p. 467) relève que Spencer, lui-même, le naturaliste par excellence, admet cette conception de l'absolu. Ce dernier serait un élément immuable de la conscience et une condition de la pensée. C'est ce même Spencer qui s'est efforcé de montrer que le relatif est inconcevable sans sa relation avec l'absolu.

gieuses, je me suis arrêté à un Dieu qui est le souverain bien. J'en ai éprouvé du bonheur parce que cela satisfaisait, à la fois, ma conscience morale et mes principes de logique. La sensation ⁽¹⁾ ne jouait pourtant aucun rôle dans cette affaire.

Accompagné, ou non, d'une sensation, le plaisir s'est imposé à moi directement. Il était constamment primaire et les explications que j'ai entendues, qui faisaient dériver ce sentiment d'autre chose ne m'ont pas semblé admissibles.

On m'a dit, par exemple, qu'un son était désagréable parce qu'il constituait une dissonance. — Mais pourquoi une dissonance m'est-elle désagréable ? — Parce qu'elle exerce une irritation sur le nerf auditif. — Pourquoi donc une telle irritation m'affecte-t-elle douloureusement, dois-je demander de nouveau ? Pourquoi est-il désagréable que je me pince le doigt à une porte ? Voilà ce qu'on n'a pas pu m'expliquer scientifiquement, pas plus qu'on ne m'a expliqué la transformation d'un fait nerveux en une de mes sensations.

On n'a même pas encore pu le faire pour les sensations des autres hommes ! Cela ne veut pas dire que ce soit impossible chez eux, mais les théories actuelles ne sont guère satisfaisantes. On en trouvera une énumération abrégée et une bonne critique dans le Rapport du prof. Külpe, au dernier Congrès de psychologie (Genève 1909).

Quant à mon propre plaisir et à mon déplaisir, la meilleure théorie ne pourra jamais me renseigner à leur

(1) Le terme de sensation est pris ici dans son sens scientifique, inutile de le dire.

sujet. J'en conclus que ces sentiments sont bien primitifs chez moi. Ils s'y manifestent généralement en présence d'images ou de sensations, mais ils n'en sont pas dérivés.

§ 4. LE DÉSIR DU PLUS GRAND PLAISIR ET SA RECHERCHE

Après avoir ressenti du plaisir et du déplaisir, j'ai été amené à rechercher toujours le premier de ces deux sentiments. A cela ont tendu ma volonté, mon activité et toute mon existence. La poursuite du bonheur est devenue le but que mon moi s'est posé à lui-même.

Comme il y a des gradations dans le plaisir, des comparaisons se sont établies et, en définitive, mon seul mobile fut *le plus grand plaisir*.

Il ne faudrait pas comprendre mal cette affirmation et croire que je sois un épicurien effréné. Des hommes comme Stuart Mill et Bentham ont déjà fort bien montré que la recherche du bonheur peut et doit même impliquer la vertu. Il est donc inutile d'insister.

N'est-ce pas en vue d'être heureux qu'on obéit à l'impératif catégorique? Qui n'a éprouvé, en effet, la satisfaction d'avoir suivi les ordres de sa conscience morale ⁽¹⁾?

Accessoirement on voit, par là, combien mon entendement se rebelle à admettre cette soumission à la loi,

(1) Il suffira donc de placer l'autorité de la conscience sur une base assez solide pour que cette morale-là soit au moins l'équivalente de la morale classique. A ce point de vue, peut-être les utilitaristes ne sont-ils pas à l'abri de tout reproche, mais cette objection ne saurait s'appliquer à mon système puisque ma conscience morale est absolue. Je puis être utilitariste sans inconvénient parce que la base de mon devoir est inébranlable.

pour la loi. à admettre ce bien pour le bien, tels que les décrit Kant⁽¹⁾.

Conclusion : De même que le plaisir est un sentiment qui s'est imposé à moi sans discussion, de même cette tendance à la recherche du bonheur m'est inexplicable. Je la constate seulement et je sens bien que je ne serais plus moi si je ne la possédais pas. C'est pourquoi je pense que c'est un *a priori*⁽²⁾.

§ 5. LA CONSCIENCE MORALE

L'impératif catégorique me paraît tout aussi important qu'à l'auteur de la *Raison pratique*.

Oui, j'ai eu bien souvent, en face de certaines décisions à prendre, un sentiment qui devait ressembler au *tu dois* absolu de Kant. En revanche, on vient de voir qu'en me conformant à ce *tu dois*, j'avais pour but la satisfaction d'avoir obéi à ma conscience.

La présence de cette conscience morale a compliqué ma recherche du plus grand plaisir. J'ai souvent supputé ce qui m'offrirait le plus de chances de bonheur, de mon devoir ou de mon désir. A plus d'une reprise, j'ai résolu le problème contre ma conscience, mais celle-ci protesta de telle façon que je me suis promis de ne pas recommencer. J'en suis venu ainsi à croire que le souverain bien, but absolu de la loi morale, est synonyme du bonheur parfait, qui est le but absolu de ma recherche du plaisir.

(1) Du reste, Kant (in *Raison prat.*) lui-même, a reconnu qu'on ne peut pas dire d'une seule action qu'elle ait été faite par devoir pur. Il n'y a aucun caractère pour le reconnaître.

(2) La nécessité d'un but pour mon activité devrait aussi être expliquée elle-même. Il y a là une cause finale, en relation avec le principe de causalité dont nous parlerons plus loin.

D'où vient cette idée du devoir ? Je l'ignore comme j'ignore pourquoi je suis heureux ou malheureux, pourquoi je poursuis un but, pourquoi même je suis.

Ainsi que pour les sentiments précédents, on a vainement cherché à m'expliquer les origines de ma conscience morale avec des éléments empruntés au monde objectif. On m'a montré l'évolution de l'instinct social chez les humains alors que je n'ai encore admis ni instinct, ni société, ni monde objectif, en un mot, que le donneur d'explication lui-même est pour moi une image d'un noumène dont je ne puis rien savoir. Aussi cette théorie de l'instinct me paraît-elle inacceptable et mon moi se refuse à l'envisager.

Ce n'est pas le lieu ici de discuter les conséquences de cet impératif catégorique, ainsi que ses répercussions dans le monde sensible ; il me suffit de constater son existence et son caractère *a priori*.

§ 6. LE SENTIMENT DE LA LIBERTÉ

Dès l'instant où j'ai voulu poursuivre un but, il m'a fallu choisir les moyens de l'atteindre. Je l'ai fait avec le sentiment très net de ma liberté.

Je pouvais me décider en *oui* ou en *non*, quelles que fussent les images présentes à ce moment-là.

M'eût-il été permis de douter de ma liberté, dont j'avais l'intuition, il y aurait eu encore ma conscience morale, laquelle, en m'imposant une responsabilité, créait en moi le principe d'une absolue indépendance.

Le sentiment *a priori* de ma liberté vint donc se renforcer en se doublant du sentiment de responsabilité qui lui est semblable.

§ 7. LE PRINCIPE D'IDENTITÉ

Ce principe et la logique, qui en découle, me paraissent avoir toujours existé en moi. Je ne puis concevoir ma vie sans cette conviction. Si je pouvais, à la fois, être et n'être pas, comment aurais-je conscience de moi ? Je renonce à discuter cette alternative tant elle me semble impensable.

Quant à la logique hégélienne de la contradiction, elle ne saurait être qu'un artifice. Comme M. le professeur Adrien Naville vient de le montrer à nouveau magistralement, il n'y a qu'une seule logique satisfaisante : celle de l'identité ⁽¹⁾ :

Elle est bien, pour moi, un *a priori* inexplicable, mais indispensable, c'est un sentiment.

§ 8. LE PRINCIPE DE CAUSALITÉ

Comme le précédent, ce principe me paraît satisfaire à un besoin profond de ma nature. Il est une des nécessités de mon entendement, sur l'origine de laquelle je ne sais rien.

Les hommes pourront évidemment l'expliquer par la succession des phénomènes et par l'habitude que cette succession régulière engendre dans l'esprit. Mais cela est bon pour le domaine objectif, où l'on rendra compte ainsi de ce qui se passe chez l'*homo sapiens*. Mon idée de cause, comme ma personnalité, échappent au monde sensible et dépassent infiniment toute explication de ce genre. La causalité est, pour moi, un sentiment qui s'impose.

¹ Adr. NAVILLE : *La logique de l'identité et celle de la contradiction*, Genève 1909, in-8°, in Mémoires publiés à l'occasion du jubilé de l'Université.

Il s'est souvent extériorisé sous forme de nombreux *pourquoi* que j'ai adressés à mes parents, à mes maîtres ou à moi-même. C'est à cette curiosité que j'attribue mon goût pour l'étude des sciences et de la philosophie.

La découverte d'une cause, fût-elle secondaire, me procure un plaisir très vif, et il est naturel que je le recherche.

§ 9. LE SENTIMENT RELIGIEUX

Je ne saurais affirmer que ce soit une notion simple. C'est peut-être la résultante d'autres sentiments, tels que la conscience morale et le besoin de causalité, mais peu importe pour notre discussion.

On verra plus loin l'analyse de la religion, ou plutôt de ma religion. Je voudrais examiner ici, seulement, la nature du ou des éléments sur lesquels elle repose.

Cette base me paraît être un sentiment de subordination, le besoin de *quelque chose de supérieur*, pour employer les expressions de Schleiermacher et de W. James ⁽¹⁾.

Je remarque pourtant que ma théorie diffère beaucoup de la leur. Schleiermacher et W. James voient dans ce *plus grand*, dans cet auteur du sentiment de dépendance, un être, sinon concrêt, du moins objectif, c'est-à-dire distinct de mon moi et du moi des hommes en général.

Au contraire, pour ce qui me concerne, ce *plus grand* fait partie intégrante de ma personnalité subjective.

Pour faire mienne l'affirmation de W. James, je de-

(1) Schleiermacher voit l'origine de la religion dans le sentiment de dépendance et W. James dit expressément (*Expérience relig.*, trad. fr. p. 424) que l'homme arrive à se rendre compte qu'il fait partie de quelque chose de plus grand que lui.

vrais dire, non pas que je fais partie — ce qui vient secondairement — mais que *j'ai besoin* de quelque chose de plus grand.

De même que le besoin du principe d'identité est satisfait par la subordination à ma logique, de même aussi mon sentiment de dépendance trouve sa compensation dans l'existence reconnue d'un *plus grand* qui est au dedans de moi-même. Parallèlement, je puis dire encore : le principe d'identité fonde ma logique, de même que le principe de dépendance fonde mon *plus grand* et devient sa raison suffisante ⁽¹⁾.

Pour mieux faire comprendre la valeur de mon besoin de subordination, je voudrais exposer comment il s'est parfois extériorisé ⁽²⁾. Lorsque j'étais enfant et, plus tard, quand je devins jeune homme, j'avais une grande confiance dans mes parents, non pas que je fusse meilleur qu'un autre, mais je vivais sans soucis, m'intéressant exclusivement à mes études. Mes parents devaient pour-

⁽¹⁾ Il est évident que je ne me base ici sur aucune de ces soi-disant expériences de James et que ce sentiment de présence réelle, dont il parle, n'entre pour rien dans ce débat où je parle subjectivement.

⁽²⁾ De crainte d'être mal compris, je tiens à spécifier que, si je mentionne cet exemple, emprunté au monde objectif, ce n'est pas pour donner une preuve quelconque du sentiment qui est en moi-même et que je ne pourrai jamais ni prouver, ni démontrer à d'autres. Ce n'est pas, non plus, pour légitimer, envers moi, un sentiment primaire et absolu ; ce serait inutile.

C'est bien plutôt pour faire sentir — si cela est possible — l'intensité de ce sentiment, si vif qu'il provoque des extériorisations irrésistibles. Extériorisations erronées et irréfléchies, puisque le divin ne peut être qu'en moi, mais qui furent comme le jet de vapeur perdue s'échappant de la soupape de sûreté d'une chaudière soumise à une pression trop élevée.

voir à tout le reste. En particulier, je me souviens que je me préoccupais remarquablement peu de l'avenir. Survenait-il une difficulté, je ne m'en embarrassais jamais parce que je pensais presque involontairement à la maison paternelle et au refuge qu'elle m'offrait en tout temps.

Aussi ne saurais-je décrire mon désarroi, à la mort de mon père. Ce ne fut pas un simple deuil, mais une catastrophe. J'aurais été écrasé par le chagrin et les responsabilités, si je n'eusse possédé des convictions que je qualifie de religieuses. J'éprouvai aussi intensément ce désastre parce que mon père était pour moi, non seulement un objet d'affection, mais encore un être remplissant, en partie et sans que je m'en rendisse compte, ce rôle de *plus grand* postulé par mon sentiment de subordination.

En me déchargeant ainsi sur mon père de toutes mes responsabilités, j'avais commis une erreur analogue, mais inverse de celle que je faisais, lorsque je reportais sur ma personnalité subjective le caractère de faiblesse et d'infirmité de mon corps matériel.

Ce « plus grand », dont j'avais besoin, était absolu et devait échapper à ce monde objectif et transitoire ; désormais, je devais le chercher en moi-même et non plus chez des êtres matériels et contingents.

§ 10. LES AUTRES SENTIMENTS

Il y aurait lieu d'examiner encore, ici, tous les sentiments que je sens parfois bouillonner dans mon cœur : la colère, la pitié, l'affection, l'admiration, le sentiment du beau, de la justice, etc., etc. Mais, à y regarder de près, ils me semblent réductibles aux *a priori* énumérés ci-dessus.

Le sentiment de la justice, par exemple, et celui de la colère, se rapportent à ma conscience morale. Quand je me suis fâché, ce fut toujours sous l'impression qu'on avait commis, à mon égard ou envers d'autres, une action contraire à ma notion de la morale. Un châtement que j'aurais reconnu comme juste n'aurait pas pu provoquer ma colère.

La pitié, l'affection, le sentiment du beau, me paraissent être aussi des formes sous lesquelles je découvre la conscience ou les sentiments de plaisir et de déplaisir. Je laisserai donc provisoirement de côté ces choses qui sont plutôt des émotions et des sentiments dérivés.

REMARQUE

Les idées de Kant dominent à ce point la philosophie contemporaine que je suis forcé de mentionner l'espace et le temps parmi les *a priori*. Faute de quoi, on me reprocherait de les avoir oubliés.

Ce n'est pas le cas, pourtant, mais je dois renoncer à traiter ici d'une manière détaillée de ces notions, parce que je ne peux pas les croire subjectives, quoiqu'en dise le philosophe de Königsberg.

L'espace et le temps sont compris dans le monde objectif que je vais créer en dehors de moi et ils en seront ensuite abstraits, comme j'en abstrais l'induction. Où trouverais-je l'espace dans mon moi subjectif et dans mes sentiments ? Qu'y a-t-il de spacial dans ma conscience morale ou psychologique ?

Pour le temps, la question se pose moins péremptoirement, mais on concevra bien qu'elle doive être étrangère à un moi qui est éternel.

L'espace et le temps ne m'apparaissent qu'en rapport

avec des sensations dont l'existence implique un nou-mène. Leur étude sera donc faite à propos de la connaissance objective.

Je viens d'énumérer les *a priori* que j'ai découverts en moi et je les ai appelés des sentiments. Ils s'imposent à moi, en effet, d'une façon immédiate, ils en font partie. Si je ne les possédais pas, je ne serais plus moi-même ; je ne puis me passer de leur existence, pas plus que je ne peux m'évader de ma raison, échapper à ma conscience morale, ou renoncer à ma conscience psychologique.

CHAPITRE III

Relations de mes sentiments entre eux

En les comparant entre eux, je vois qu'il n'y a pas de contradictions entre mes sentiments et je puis en tirer une connaissance systématisée.

- § 1. *Ma recherche du bonheur s'accorde : avec ma conscience morale puisqu'elle implique la vertu, avec ma liberté puisque la force déterminante de ma conscience est égale à celle de mon désir, avec la logique puisque ce qui est illogique m'est insupportable.*
- § 2. *Ma conscience morale s'accorde avec l'absolu et avec la logique, car elle se conforme aux conclusions de ma logique raisonnant avec les prémisses du devoir.*
- § 3. *Ma liberté s'accorde avec la logique.*

§ 1. LE SENTIMENT DU PLAISIR

Ma recherche du plus grand plaisir peut-elle s'accorder avec ma conscience morale ? J'ai déjà répondu, avec

Bentham et Stuart Mill, que cela ne fait aucun doute puisque la satisfaction de ma conscience est le premier élément du bonheur que je poursuis.

J'en ai conclu que la finalité de ces deux sentiments était commune et que le bonheur parfait était synonyme de souverain bien. Il est naturel de penser qu'on ne saurait atteindre au premier sans acquérir le second. La relation variable de la conscience morale et de la recherche du plaisir tend donc à devenir une relation d'identité. Il y a une harmonie complète entre ces deux sentiments.

Cette poursuite constante du bonheur, peut-elle se concilier également avec ma liberté ? Oui, et voici pourquoi :

Il est certain qu'un but aussi précis, conséquent et logique, constitue une détermination difficilement conciliable avec mon indépendance. Cependant il y a ma conscience morale, et celle-ci parle souvent en sens inverse du désir qui m'anime. Si ce désir était seul, il m'entraînerait fatalement ; toutefois, lorsqu'il se manifeste, ma conscience élève la voix et me dit, non pas *ce sera*, mais *tu dois*. Dans la plupart des cas, ce *tu dois* est exactement proportionnel à la force d'autodétermination du désir primitif, de telle sorte que j'ai le sentiment tout à fait net d'une libre décision.

Ma recherche du bonheur ne supprime donc pas ma liberté. Bien au contraire, il me semble que si je n'avais aucun but je ne pourrais pas sortir de l'alternative suivante : ou bien il n'y aurait plus, chez moi, que des impulsions et la volonté ne trouverait pas à s'exercer, ou bien je n'aurais en vue que l'obéissance au devoir ; alors, comme le dit Kant, ce devoir n'étant plus contrebalancé par rien, je n'aurais pas le moyen de choisir.

Ma recherche du bonheur est-elle logique et satisfaisante aux principes d'identité et de causalité ? Certes oui, puisque le sentiment de plaisir est lié à ces deux principes.

Il est lié au principe d'identité et à la logique parce que, dans le plaisir, — comme partout ailleurs — je compare, je coordonne, je subordonne. C'est au moyen d'une opération de logique que je discerne ce qui est agréable de ce qui ne l'est pas.

Le principe de causalité est intimement mêlé à la poursuite de mon bonheur, parce que cette poursuite est la cause de toute mon activité. En concevant cette poursuite comme une cause, je puis m'expliquer pourquoi je pense, réfléchis, juge ou veux. C'est parce que je désire être heureux !

Lorsque je cherche à réaliser mon bonheur, je satisfais à mon besoin de causalité en donnant un but à mon existence.

Enfin, ce plus grand plaisir est-il susceptible de ce caractère absolu, dont j'ai trouvé en moi la notion, ou bien lui serait-il contraire ?

Il est à peine besoin de rappeler que l'idée relative du plus grand plaisir, portée à l'absolu, constitue le bonheur. Si, dans chaque cas, je m'efforce de réaliser le plus grand plaisir, mon but final sera donc le bonheur absolu. Là encore, il y a harmonie.

§ 2. MA CONSCIENCE MORALE

Il n'est pas nécessaire de montrer la nature absolue de ma conscience morale, cette absoluité va de soi. Il en est de même pour la coexistence de ma conscience

morale avec une volonté libre, qu'elle implique. Mais cette conscience est-elle logique ? N'y a-t-il jamais conflit entre mon devoir et mon raisonnement ?

Parfois cela me semble ainsi ; mais, après réflexion, j'ai toujours trouvé que ce conflit était seulement en apparence.

J'aurai l'occasion d'en parler plus longuement dans mon chapitre sur la Morale ; qu'il me suffise de dire ici que ces antagonismes momentanés se sont produits dans des cas compliqués où ma conscience parlait spontanément, et comme par habitude, avant que ma raison eût le temps d'évoquer à elle les éléments du procès. Plus tard, je découvrais que mon soi-disant sentiment moral avait des conséquences, imprévues au premier abord ; ces conséquences étant condamnables, tout se transformait immédiatement. En interrogeant derechef ma conscience, je n'y trouvais même plus trace de la première injonction.

Le conflit avait disparu, mon devoir s'était conformé au raisonnement logique ; ou plutôt, les conditions ayant changé, il avait formulé un ordre nouveau.

§ 3. MA LIBERTÉ

Il resterait à comparer ma liberté avec les *a priori* de ma logique.

Cela a été fait implicitement ailleurs mais il n'est pas inutile de rappeler que ma logique n'est qu'une méthode, un instrument ; elle pourra juger, seulement à condition qu'on lui fournisse une matière, un *substratum*. Cette matière, ce sont mes désirs et mes devoirs.

Etant donnés mes désirs, la logique m'indiquera le moyen de les réaliser ; étant données les prémisses de mon

devoir, elle me montrera quelle est la décision morale à prendre. Elle résoudra le problème, *par rapport à la valeur que j'aurai accordée préalablement au désir et au devoir*. Mais elle ne pourra rien résoudre, si je ne me suis pas prononcé sur la valeur réciproque du désir et du devoir en présence.

Par conséquent la force déterminante de ma logique ne me déterminera que postérieurement à mon adhésion au devoir ou, inversement, au désir. Or nous avons vu plus haut comment mon désir se conciliait avec ma liberté. Grâce à ma conscience morale, qui leur fait exactement équilibre, mes désirs ne peuvent donc pas me déterminer ; au contraire, j'ai la faculté de prendre ainsi une résolution en toute indépendance.

CONCLUSION

Comparés les uns aux autres et avec ma conscience psychologique, mes sentiments ne présentent pas d'antinomies qui soient de nature à troubler mon moi. Rien ne m'empêche de les systématiser. Je les considérerai par conséquent comme la base d'un ordre de connaissance, sur laquelle je pourrai m'appuyer avec une entière sécurité.

CHAPITRE IV

La religion dérivée de ma connaissance subjective

- § 1. *Analyse de ma conception de Dieu : Dieu est une différenciation du moi. Il en possède tous les caractères. Il m'arrache à ma solitude.*
- § 2. *Éléments subjectifs et objectifs de la divinité ; leurs rapports.*
- § 3. *La tradition et le dogme : La tradition n'a eu d'influence sur ma religion que par les sentiments qu'elle a réveillés en moi. J'apprécie les Evangiles un peu comme on apprécie une œuvre d'art sans m'occuper de leur réalité objective ; c'est dire que je me refuse à en tirer une Dogmatique.*
- § 4. *L'attribut providence : Je n'y crois pas, parce qu'il me répugne et qu'il anéantirait ma liberté.*
-

§ 1. ANALYSE DE MA CONCEPTION DE DIEU

J'ai constaté l'existence de ma personnalité et le besoin de lui trouver une cause m'a imposé le sentiment, non pas d'une création ou d'une émanation proprement dite, mais plutôt d'une différenciation de ce moi, c'est-à-dire d'une puissance originelle dans laquelle il était diffus et de laquelle il s'est séparé plus ou moins et peu à peu. Il en résulte que je devrai rencontrer dans cette puissance les mêmes principes que j'ai découverts dans ma personne.

L'impératif catégorique a imprimé à cet élément le caractère de justice.

L'absence de sanction de cet impératif, ou, du moins, la sanction contenue seulement dans le choix lui-même du bien et du mal, m'a convaincu d'un autre attribut : la bonté.

Etant donnée la nature absolue d'un élément de cet ordre, ses attributs devaient être, eux aussi, absolus et je les ai nommés : justice infinie, bonté infinie, puissance créatrice.

Enfin, si j'envisage toujours le même élément, sous l'angle de la durée, je conclus encore à son éternité. Telles sont les constituants de la notion du Dieu que je trouve au plus profond de moi-même.

Dire maintenant comment je suis arrivé à en faire une personnalité, je ne sais trop. J'incline à croire que cette idée a été surajoutée pour plus de commodité parce que je ne conçois pas bien un élément de puissance, de justice et de bonté sans personnalité. Ou bien, est-ce parce que j'ai reconnu chez mon Dieu les mêmes sentiments que chez moi et que je les ai poussés à l'absolu, par définition ? J'aurais alors conclu par analogie et d'une façon peu rigoureuse, en prêtant à Dieu un moi semblable à celui dont j'ai conscience.

Quoiqu'il en soit, cet attribut de la personnalité, lequel ne me paraît ni complètement démontré, ni tout à fait nécessaire est pourtant très commode et me permet de relier entre eux, beaucoup plus facilement, les qualités précédemment énumérées.

Mon Dieu devient donc personnel, juste, bon et éternel.

Tel quel, il me procure un bonheur très grand, celui de ne pas être seul. Est-il besoin de plus ample argument pour me convaincre ? Ce Dieu est conforme à ma logique et il me rend heureux !

Autant le pragmatisme me semble illogique et dangereux dans le monde objectif, autant je le tiens pour péremptoire quand il est appliqué à ma personnalité subjective.

Le bonheur que j'en retire met donc l'existence de Dieu au-dessus de toute discussion.

J'ai dit que Dieu m'arrachait à l'angoisse de la solitude. On comprendra mieux ce sentiment quand on aura vu que je ne puis pas croire à mon analogie avec

le reste des hommes, quand on saura que je me considère comme le seul être libre et responsable au milieu d'une humanité déterminée. On imaginera alors l'isolement absolu où je me trouve, l'impossibilité radicale de sortir de mon moi, pour communiquer mes pensées, mon incapacité complète à provoquer chez les autres une sympathie véritable, profonde, consciente,... semblable, enfin, à celle que j'éprouve pour eux, malheureux mécanismes, en proie à leurs passions, leurs tares, leurs hérédités, leurs instincts.

Il y a quelques écrivains dont les œuvres m'ont paru déceler une angoisse semblable à la mienne et chez lesquels, parfois, je me suis donné l'illusion de trouver une personnalité analogue. Tel Guy de Maupassant, ou mieux encore, ce poète si délicat qu'est Sully Prudhomme. Dans plusieurs de ses poèmes, ce dernier laisse percer l'horreur de la solitude et ce sentiment est si fort qu'il va jusqu'à la souffrance aigüe. Témoins des vers comme ceux-ci :

Les caresses ne sont que d'inquiets transports,
Infructueux essais du pauvre amour qui tente
L'impossible union des âmes par les corps.
Vous êtes séparés et seuls comme les morts,
Misérables vivants que le baiser tourmente !

.
Amis, pour vous aussi l'embrassement est vain,
Vains les regards profonds, vaines les mains pressées :
Jusqu'à l'âme on ne peut s'ouvrir un droit chemin ;
On ne peut mettre, hélas ! tout le cœur dans la main,
Ni dans le fond des yeux l'infini des pensées.

.
Vos bras sont las avant d'avoir mêlé vos cœurs
Et vos lèvres n'ont pu que se brûler entre elles (1).

(1) SULLY-PRUDHOMME, *Les caresses*, poésies, t. II, p. 187.

Et ailleurs :

Heureux les cœurs, les cœurs de sang !
Leurs battements peuvent s'entendre ;
Et les bras ! ils peuvent se tendre,
Se posséder en s'enlaçant.

Heureux aussi les doigts ! ils touchent ;
Les yeux ! ils voient. Heureux les corps !
Ils ont la paix quand ils se couchent
Et le néant quand ils sont morts.

Mais, oh bien à plaindre les âmes !
Elles ne se touchent jamais :
Elles ressemblent à des flammes
Ardentes sous un verre épais.

De leurs prisons mal transparentes
Ces flammes ont beau s'appeler,
Elles se sentent bien parentes
Mais ne peuvent pas se mêler.

On dit qu'elles sont immortelles ;
Ah ! mieux leur vaudrait vivre un jour,
Mais s'unir enfin ! dussent-elles
S'éteindre en épuisant l'amour ! (1)

Dans « *La voie lactée* » enfin (l. c., p. 128), le même auteur s'adresse aux étoiles, en ces termes :

« Vous avez des pleurs dans les yeux... »
Elles m'ont dit : « Nous sommes seules ».
.
Je leur ai dit : Je vous comprends !
Car vous ressemblez à des âmes :
Ainsi que vous, chacune luit
Loin des sœurs qui semblent près d'elles,
Et la solitaire immortelle
Brûle en silence dans la nuit. »

(1) SULLY-PRUDHOMME, *Corps et âmes*, poésies, t. II, p. 205.

Si l'éloquence pouvait me convaincre de l'existence d'une personnalité comparable à la mienne, celle-là le ferait ; mais je sais bien, hélas, que cet écrivain charmant ne fait qu'exprimer un trouble psychique déterminé.

Néanmoins, j'ai vibré à cette lecture parce que l'œuvre d'art avait réveillé en moi mon sentiment esthétique ; et ce dernier est un plaisir très raffiné, très subtil, mais il n'est qu'à moi, il est subjectif, il n'a aucun rapport direct avec l'œuvre d'art considérée objectivement. C'est donc une illusion momentanée et douce que je me suis accordée en supposant chez ce poète une âme-sœur. Si je l'ai cité, c'est en désespoir de pouvoir jamais communiquer à d'autres la mélancolie de mon isolement ; et ma tentative est vaine, car la plume d'un Sully Prud'homme, pas plus que mes efforts, ne saurait exprimer l'inexprimable.

Quoiqu'il en soit, il est certain que ma notion d'un Dieu juste et bon enlève à ma solitude son aiguillon. Ce Dieu, participant aux caractères primordiaux de ma nature intime, est assez près de moi et analogue à moi pour me donner le réconfort de son influence.

Affirmer que j'ai découvert en lui ma propre nature, est trop peu dire ; ce sont, en quelque sorte, mes sentiments personnels qui lui furent attribués. Aussi son action sur moi ne peut-elle pas être comparée à celle d'un homme habitant le monde objectif. Elle m'est infiniment plus précieuse et elle restera inconcevable pour les humains qui la qualifieront probablement de mystique.

J'ai là un être, à peine distinct de moi, indissolublement lié à moi, dont la présence donne un appui

à ma conscience morale et atténue la nature unique de ma conscience psychologique. Je ne suis plus seul.....

C'est une raison encore pour croire que ce Dieu est conscient et personnel.

§ 2. ÉLÉMENTS SUBJECTIFS ET OBJECTIFS DE LA DIVINITÉ ; LEURS RAPPORTS

Après avoir montré l'idée de Dieu, sa genèse, ses attributs et sa légitimité pour moi, je tiens à l'examiner à un point de vue plus général afin d'en tirer toutes les conséquences et d'étudier ses rapports avec le domaine objectif.

Quand je me suis demandé, pour la première fois, si je croyais en Dieu, j'ai traité la question, d'emblée, comme si elle était posée dans le monde sensible et matériel ; c'est qu'en ce temps-là, je ne raisonnais pas philosophiquement. J'anticiperai donc un peu sur la deuxième partie de mon travail et j'exposerai, ici, tout d'abord les éléments objectifs de la divinité.

a) *Eléments objectifs.* — Puisant dans mes connaissances scientifiques et généralisant à outrance pour arriver à une solution, j'ai dû m'avouer que le seul Dieu acceptable était la cause première des naturalistes, c'est-à-dire, ce qui restera, en dernière analyse, lorsqu'on aura élucidé le problème de la constitution de la matière. Il est à croire, en effet, qu'avec la matière on aura expliqué, du même coup, la force.

Donc, Dieu immanent, c'est certain, mais, pour le reste, inconnaissable, comme l'a démontré si péremptoirement Herbert Spencer.

Cette grande énigme était-elle Dieu ? Non, et pourtant elle devait en être un reflet. Je hasarde cette hypothèse parce que, dans la cause première, il y aura peut-être, une fois, convergence entre les domaines objectif et subjectif. Le Dieu de ma conscience et la cause première de la nature, voilà deux choses qui pourraient, dans l'avenir, établir un pont entre le monde et mon âme. Inutile de dire qu'en ce moment rien de pareil n'est possible ; Kant l'a suffisamment démontré en faisant la critique de la preuve cosmologique.

N'était la cause première, j'aurais pu répondre hardiment : Dieu me paraît superflu dans le monde sensible. Avec la cause première, j'arrivais à une force aveugle et muette, mais dont l'universalité et la puissance physique satisfaisaient mon sentiment profond.

Cette solution me semble acceptable et, si j'envisage l'ensemble de l'humanité. — dont je statue l'existence en même temps que la réalité de l'univers objectif — je dois convenir qu'un panthéisme plus ou moins agnostique est la seule religion raisonnable pour elle.

b) *Elément subjectif*. — Posant la question dans le monde subjectif, on a vu que j'étais arrivé à des données différentes et beaucoup plus définies. J'ai abouti, non pas à *une* divinité, mais à *mon* Dieu, deux notions fort dissemblables. Qu'on en juge par comparaison avec ce que j'ai dit du Dieu objectif :

Quand je réfléchis à moi-même, je postule, pour ainsi dire, un autre moi en dehors de ma personne. Eh bien ! Je procède à une opération analogue quand je veux saisir le divin ; je me dédouble et j'analyse une partie de mon moi.

Mon Dieu parle dans mon for intérieur et sa voix s'identifie avec ma conscience morale. Je lui appartiens et il est impossible de m'en détacher. Où que j'aile, il est là ; quoique je fasse, il juge. Dans toutes les circonstances, je peux m'adresser à lui ; pour cela, il me suffit de rentrer en moi-même. Il habite en moi et je suis en lui.

Plus loin, j'aurai l'occasion de parler du Christ et de ses paroles rapportées par les évangiles. Il en est une, cependant, que je voudrais répéter ici, c'est Jean X. 38 : « Reconnaissez et sachez que le Père est en moi et que je suis dans le Père ».

On comprendra maintenant que cette affirmation ait fait vibrer mes sentiments les plus intimes, puisqu'elle exprime exactement. — et avec quelle grandeur — l'idée que je me fais du Père.

Je ne renonce pas à toute conception objective du divin, puisque, dans le monde sensible, je l'assimile à la cause première, mais la relation religieuse — si relation religieuse il y a — ne peut exister qu'avec le Dieu subjectif, celui de ma conscience.

§ 3. LA TRADITION ET LE DOGME

On dira sans doute, que mon éducation, les idées reçues, les suggestions multiples qui m'entourent, expliquent surabondamment mes sentiments religieux. Les hommes jugeront enfantine ma prétention d'édifier tout seul ma religion, parce qu'ils connaissent le rôle de la tradition chrétienne et qu'ils ne sauraient imaginer une foi évangélique sans les évangiles. Mais mes lecteurs savent déjà que je n'admets pas que les hommes jugent de mes sentiments.

Irai-je donc jusqu'à nier toute la tradition et puis-je renoncer à rattacher mes convictions au christianisme ?

Je n'irai pas jusque-là ; pourtant je n'en suis pas fort éloigné, car l'influence de la tradition, y compris la Bible, me semble peu importante et, en tout cas, indirecte.

Voici comment j'imagine que s'est exercée cette influence.

Après avoir fait abstraction de tout ce qui était religion d'autorité et afin de me créer un système philosophique acceptable, j'ai relu la Bible ; j'ai lu aussi des livres de piété, avec une curiosité nouvelle. Je voulais examiner tout cela, et je puis certifier que j'étais prêt à approuver, ou à condamner sans réserve mes lectures, suivant l'impression que j'en retirerais.

Il s'agissait, pour moi, non pas de critiquer, de savoir qui était l'auteur de ces ouvrages ou l'âge de ces écrits ; il était tout à fait indifférent même que les faits relatés fussent historiques, ou non. Je voulais seulement savoir quelle était pour moi la valeur de ces livres, et je les plaçais exactement sur le même pied que d'autres livres, par exemple, le Coran, ou bien n'importe quelle œuvre philosophique ou poétique.

Eh bien ! je dois à la vérité de constater que j'ai trouvé beaucoup de réconfort surtout dans la lecture des évangiles. La figure du Christ a forcé ma sympathie. Un grand nombre des affirmations de la Bible répondaient à mes sentiments les plus chers. Cette bonté extraordinaire, cette sévérité pour les puissants de ce monde, cette tendresse pour les petits et les pécheurs, ce mépris profond pour qui croit dissimuler ses mauvaises pensées à soi-même en les dissimulant aux autres et, enfin, la conscience de la paternité divine, ont rencontré en moi un terrain favorable.

En est-il sorti une Dogmatique ? Non point !

En quoi voulez-vous, en effet, que je m'intéresse à une conception miraculeuse et immaculée ? — Tout au plus une telle notion devrait-elle me répugner, étant données mes connaissances en histoire naturelle.

Que gagnerais-je à croire à la résurrection, ou à telle interprétation qu'on voudra donner des apparitions du Christ après sa mort ? Que m'importe, même, la théorie du salut par le sang innocent répandu ? Que m'importent à moi, ces questions de fait, alors que les faits m'indiffèrent et ne sont qu'apparence ?

Mais admirer celui qui veut donner à manger aux affamés et à boire aux altérés, aimer celui qui veut guérir les malades, et qui anathématise les pharisiens, vibrer à la lecture du Sermon sur la montagne ou du pardon de Pierre, qui m'en empêchera ? Et au nom de quoi, je vous prie ? C'est comme si on voulait m'interdire d'être ému à l'audition de certaines pages enflammées d'un Tolstoï, d'un Victor Hugo ou d'un Kropotkine.

Nierez-vous, maintenant, me dira-t-on de nouveau, que votre religion ait sa source dans cette sympathie éveillée par les récits de la vie du Christ ? J'avoue que je l'ignore et que, j'ai beau m'interroger, je trouve que cela a trop peu d'intérêt pour exiger une opinion fondée. C'est comme lorsqu'on veut me prouver que le sentiment de la pitié s'est manifesté, la première fois, chez moi, à la vue d'une pauvre femme alors que mes plus lointains souvenirs me remettent en mémoire un vieux cheval qu'on maltraitait sur la route.

Cela n'a pas d'importance. La seule chose qui vaille, ce sont les sentiments qui préexistaient en moi et qui m'ont donné un peu de bonheur et de paix, qui ont

réconforté mon âme et qui ont relevé mon courage affaibli. Que m'importe le reste, et, en particulier, les faits du dehors ?

Au sujet de la nature même de Dieu, ma Dogmatique est tout aussi rudimentaire. Immanence ou transcendance ? Je refuse de me prononcer ! A peine pencherais-je en faveur d'une certaine immanence, si j'admettais une équivalence complète avec la cause première ; or tel n'est pas le cas et la question m'indiffère au point de vue subjectif.

Et la Trinité ou l'Unitarianisme, voilà encore des choses qui me paraissent indifférentes ! Si ces discussions peuvent donner satisfaction à certains esprits, je n'y vois pas d'inconvénients, mais qu'en ferais-je pour moi ? J'en dirai autant des polémiques à propos de la divinité du Christ ou de son humanité. ⁽¹⁾

(1) Cependant, je ne puis pas résister au désir de m'expliquer brièvement à ce sujet.

J'ai constaté, dans le tréfond de moi-même, un élément, pourvu des attributs de puissance, de bonté, de justice, d'éternité. Avec cet élément subjectif, je suis dans une relation métaphysique définie, au moyen de ma conscience morale. Voilà ce qui est !

Qu'est-ce que je changerai à cela si je donne à cet élément le nom de Père, de Dieu, de Seigneur, de Christ, ou si je le désigne par une lettre de l'alphabet, un nombre ou un signe ? Assurément rien !

Je postule un être métaphysique et rien de plus.

En outre, que changera la nature divine ou humaine du Christ aux sentiments que j'éprouve en lisant l'Evangile ? Rien !

Pourquoi donc m'en préoccuperais-je ?

Par conséquent cette discussion est inutile à tous les points de vue parce que, si je voulais sortir de ma tour d'ivoire, et examiner l'affaire objectivement, en dehors de moi, la question ne se poserait même pas.

Pour le prouver, il me suffira de rappeler les faits : Il y a

§ 4. L'ATTRIBUT PROVIDENCE

Il y a évidemment une antinomie entre la providence divine et ma liberté.

Puisque je me suis forgé un système philosophique en haine des contradictions, je ne dois pas laisser subsister celle-là. Aussi n'ai-je pas de doute à cet égard, *mon Dieu* ne prévoit pas mes libres décisions.

Le déterminisme du monde objectif ainsi que la notion de la cause première et physique cadrent fort bien avec l'idée d'une providence, dans ce domaine. En revanche, la prévision de l'avenir me paraît inadmissible pour ce qui concerne les actes décrétés par mon moi.

Mon sentiment religieux est satisfait de cette conclusion ; l'attribut prophétique le choquerait, car cet attribut est conféré par tous les peuples de la nature à leurs fétiches et à leurs « esprits ».

Ah ! la science de l'avenir, combien d'âmes n'a-t-elle pas séduites ! Combien d'hommes ont interrogé avec anxiété les entrailles fumantes des victimes !

Tous les prêtres, de toutes les religions, sont assaillis par ceux que torture l'angoisse du lendemain. Les cerveaux les plus solides en ont subi l'entraînement ; un

vingt siècles, vivait en Judée un homme appelé Jésus. Comme tous les fondateurs de religion, il a prétendu être le fils de Dieu et son nom est entouré de légendes. Il n'a laissé aucun écrit et nous le connaissons seulement par les traditions qui circulaient, à son sujet, parmi les premières communautés chrétiennes.

C'est vraiment trop peu pour fonder un argument scientifique.

Je rentre donc dans ma tour d'ivoire dont je n'aurais pas dû sortir.

Wallenstein, un Napoléon I^{er}, sont tombés parfois dans la superstition la plus enfantine.

Nous voyons, aujourd'hui encore, les doctrines les plus prometteuses de prophétie réunir le plus grand nombre de fidèles autour des tables tournantes ou des mediums en transe. Dans notre siècle de lumière et de positivisme, fleurissent les somnambules extra-lucides et les sorciers de tout acabit. Les pauvres humains resteront en proie au vertige de l'avenir. Quelle folie !

Non, si puissant qu'on soit, non, qu'on rie ou qu'on pleure.
Nul ne te fait parler, nul ne peut avant l'heure

Ouvrir ta froide main,

O fantôme muet, ô notre ombre, ô notre hôte.

Spectre toujours masqué qui nous suit côte à côte,

Et qu'on nomme demain !

Oh ! demain, c'est la grande chose !

De quoi demain sera-t-il fait ?

L'homme aujourd'hui sème la cause,

Demain Dieu fait mûrir l'effet ⁽¹⁾.

C'est là une profonde vérité, et il serait insensé d'imaginer que mon Dieu — ce Dieu de raison, de conscience et de sentiment — si intime et si respectable, possédât ce pouvoir méprisable de la prophétie. Je dis méprisable parce qu'il détruirait ce à quoi je tiens le plus : ma liberté et ma conscience morale.

Oui ; aujourd'hui, je sème la cause et c'est de cette cause — imprévisible puisqu'elle dépend de ma libre décision — que, demain, découlera l'effet, par le jeu déterminé des forces de la nature.

(1) Victor Hugo. *Les châtimens*.

B. — La connaissance objective telle qu'elle peut
dériver de mes sensations

CHAPITRE V

La naissance du monde objectif

- § 1. *Mes sensations et leurs antinomies.*
§ 2. *Hypothèse de la réalité du monde sensible. Elle supprime les antinomies.*
§ 3. *Fondement de la science. Mon hypothèse de la réalité du monde sensible fonde la science, car elle ouvre à l'investigation tout l'univers, y compris mon propre corps.*
-

§ 1. MES SENSATIONS ET LEURS ANTINOMIES

Au début du voyage de découvertes autour de mon moi, j'ai dit que j'y avais trouvé principalement des sentiments et des sensations.

On vient de voir ce que j'ai pu tirer des premiers, examinons maintenant les secondes. — Que mes lecteurs veuillent bien se souvenir que je parle ici de *mes* sensations, et non pas de celles des autres.

Grâce à ces sensations, j'ai pu conclure à l'existence, en dehors de moi, d'un noumène à jamais mystérieux. Je constate aussi qu'elles s'accompagnent toujours de sentiments variés : satisfaction ou dissatisfaction, plaisir ou déplaisir. Il en résulte qu'elles vont avoir une influence sur mon bonheur et, si je veux être heureux, je devrai me préoccuper d'elles et les étudier. Je tâcherai de prolonger celles qui sont agréables et d'abrégéer celles qui sont désagréables.

Pour que leur étude soit possible, elles devront, tout d'abord, être conformes à mon sentiment logique qui les examinera rigoureusement.

Or, tant que je les considère d'une façon subjective, je n'en peux pas tirer une connaissance systématisée, un aperçu général, parce qu'elles présentent, entre elles et avec mes sentiments, d'innombrables contradictions.

Examinons d'abord les antinomies qui se manifestent entre mes sensations elles-mêmes :

Ces oppositions irréductibles proviennent toutes du fait que j'envisage mes sensations comme telles, c'est-à-dire comme états de conscience, faisant partie de mon moi. Dans ces conditions, je suis forcé de leur appliquer les mêmes méthodes qu'à mes sentiments ; je les juge avec les présuppositions de mon subjectivisme ; la logique m'y oblige.

Par exemple, quand je les analyse et que j'y rencontre les données d'infini et d'absolu, ces notions doivent avoir, là, la même signification que pour mon moi subjectif. Elles doivent être illimitées, car je ne saurais conserver, pour moi-même et en moi-même, deux notions différentes pour une seule chose. Dans ces conditions, les raisonnements basés sur les limites de l'infini deviennent une impossibilité. Et pourtant, ces raisonnements sont mathématiquement exacts. Il y a antinomie.

Autre exemple : Quand je rencontre, au milieu de mes sensations, la méthode expérimentale et l'induction ⁽¹⁾,

(1) Il est bien entendu que je suis forcé de reconnaître un caractère subjectif quelconque à ces méthodes, puisque je les trouve aussi dans la partie subjective de mes sensations. On pourrait donc m'objecter que je leur dois la même créance qu'à mon sentiment logique, subjectif comme elles.

Quelques mots suffiront à dissiper cette erreur.

J'ai trouvé en moi, c'est-à-dire dans mes sensations, les

je ne puis pas leur accorder créance parce que je sais pertinemment, d'une certitude primaire et absolue, qu'elles sont aléatoires. Elles ne peuvent être déduites de mon sentiment de l'identité ni de ma logique abstraite. Ainsi toute ma science chancelle et cependant cette science m'est indispensable pour mon activité de chaque jour. Là, encore, une contradiction insoluble.

§ 2. HYPOTHÈSE DE LA RÉALITÉ DU MONDE SENSIBLE

Ma conclusion sera entièrement différente si j'expulse, pour ainsi dire, mes sensations de mon moi subjectif et si je statue l'existence en soi de ce monde matériel, dont ces mêmes sensations deviennent la représentation adéquate.

Je vais examiner maintenant cette hypothèse de la réalité objective, avec toutes ses conséquences, et je l'apprécierai à la manière des pragmatistes, en la jugeant d'après son utilité, pour résoudre mes antinomies, pour édifier un système général de connaissance et pour la pratique de la vie de chaque jour.

Je constate, tout d'abord, que les contradictions

méthodes inductives et expérimentales mais, en même temps que je les découvrais, je voyais leur caractère précaire, parce que relatif.

Il est évident que, dans l'absolu, j'ai pu découvrir le relatif qui en fait partie mais, du même coup, ce relatif m'est apparu comme partiel et insuffisant. Tant que je me meus dans le domaine subjectif et absolu, le relatif ne saurait m'apporter une certitude satisfaisante.

Il en est de même pour l'expérience et pour l'induction ; je peux les connaître subjectivement mais, dans ce domaine où je déduis tout de mon moi, je les connais pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire pour des méthodes dérivées, relatives et sans valeur.

existant à l'intérieur même de mon système de sensations vont être résolues. J'en citerai un exemple entre plusieurs :

Ecartant, pour un instant, l'hypothèse du monde réel et raisonnant avec mes sensations seules, j'examinerai le cas d'Achille et de la tortue, cité par Zénon.

Achille ne peut pas rattraper la tortue parce que, pour y arriver, il doit auparavant parcourir l'espace qui l'en sépare. Or, pendant ce temps, la tortue a avancé ; Achille doit donc, de nouveau, parcourir l'espace intermédiaire et, ainsi de suite, à l'infini.

Logiquement, c'est irréfutable, et, au début, mes sensations me confirment le raisonnement. Achille commence par couvrir l'espace intermédiaire, c'est incontestable ; en revanche, plus tard, je vois qu'Achille dépasse la tortue. A qui croire, dès lors, à mon sentiment logique ou à ma sensation ?

Reprenons maintenant l'hypothèse de l'existence en soi du monde matériel et nous verrons que toute contradiction tombe.

Qu'on se rappelle seulement que l'infini n'existe pas dans le monde objectif, ou, du moins, qu'il y possède une signification différente de celle que lui attribue mon raisonnement subjectif. Pour moi, subjectivement, l'infini est illimité. En science, au contraire, il est une quantité avec laquelle on calcule et qui a une limite.

Achille rattrapera la tortue et la dépassera parce qu'il arrivera très vite à la limite de la somme infinie des distances décroissant elles-mêmes à l'infini.

Autre exemple : Parlant subjectivement, je suis convaincu que la paix, la justice, la concorde, promettent le maximum de ce bonheur qui est le seul but rai-

sonnable de l'humanité. Or, que vois-je, en consultant mes sensations ? — Des êtres que je pourrais croire semblables à moi et qui se haïssent, s'entretuent et s'oppriment les uns les autres. La plupart des événements de l'histoire me semblent en opposition avec les lois les plus élémentaires de l'équité. Y a-t-il contradiction qui soit plus criante ?

Au contraire, si je place tous ces faits dans un monde objectif réel que j'aie étudié scientifiquement et que j'observe en fonction, l'antinomie disparaît.

Cette immense mécanique ne saurait s'assimiler mes idées absolues de justice et de paix. Pour elle, ces mots signifient un état de civilisation. La preuve, c'est que ces notions ont évolué et qu'elles évoluent encore dans les sociétés humaines; très rudimentaires à l'origine, elles vont se perfectionnant de plus en plus au travers des heurts, des disputes et des guerres, engendrés par le fonctionnement inégal de cerveaux mal façonnés.

Par conséquent, si je puis dire que ma justice idéale est la condition *sine qua non* du bonheur, je dois ajouter que la justice humaine n'y aboutira certainement pas. Cette justice, à son degré actuel de développement, est, en effet, trop différente de celle que je trouve en moi pour pouvoir établir un rapprochement. De même aussi le bonheur que je poursuis n'a rien de commun avec le bonheur de l'humanité, lequel est fait d'éléments bien matériels, quoiqu'on en dise. L'antinomie est ainsi résolue.

Inutile d'allonger cette liste, ces deux exemples suffisent pour montrer comment les difficultés disparaissent quand on admet la réalité du monde objectif.

Je ne relèverai pas ici les contradictions entre le

système de mes sentiments et celui de mes sensations parce que je les ai exposées dans la seconde partie de ce travail, où l'on verra aussi comment l'hypothèse de la réalité du monde sensible les abolit. Je passerai directement à l'étude et aux conséquences de ce monde objectif.

§ 3. FONDEMENT DE LA SCIENCE

Mon hypothèse ne borne pas son influence à la solution de quelques contradictions, elle crée encore, de toutes pièces, un système merveilleux de connaissance : la science expérimentale, dont la rigueur logique et les applications fécondes entraînent l'assentiment enthousiaste de ma raison et de mon sentiment ⁽¹⁾.

Considérez, en effet, ma théorie que je pourrais qualifier de mécaniste. Elle ne fonde pas cette science d'une manière précaire et en voulant la forcer à rester dans des limites trop étroites pour elle ; elle n'en fait pas une *ancilla theologiæ* ou une *ancilla philosophiæ*, mais elle adopte la prémisse positiviste par excellence : la réalité de ce qui tombe sous les sens. Elle soutient cette science dans toutes ses prétentions à être la maîtresse de l'univers matériel dont elle a réclamé qu'on lui abandonnât l'étude.

Mon hypothèse ouvre à l'investigation expérimentale le domaine objectif entier, y compris la psychologie humaine, la religion et, même, ce que les hommes appellent leur subjectif, leur personnalité, leur philosophie, puisque ces choses existent en dehors de mon moi.

Bien plus, cette science sera également compétente pour mon propre corps matériel qui m'est révélé aussi

(1) Je fais allusion ici surtout à mon sentiment de plaisir.

par mes sensations et dont j'admettrai désormais la réalité objective. Pour en prendre soin, pour le guérir quand il sera malade, pour le nourrir quand cela sera avantageux, pour le vêtir quand cela sera nécessaire, je prendrai conseil des savants, tout en restant dans la logique la plus rigoureuse.

Quelle que soit l'ardeur de ma foi religieuse et philosophique, il me paraîtra absurde de recourir à des moyens métaphysiques, ou plutôt subjectifs — tels que la prière — quand il s'agira de mon être physique. Cela ne signifie nullement que je me refuserai à employer une méthode thérapeutique, dite psychique (par exemple, la suggestion mentale), s'il m'est prouvé qu'elle soit efficace dans un cas donné.

Pour éviter toute ambiguïté, je dirai encore qu'il ne sera pas illogique, de ma part, d'utiliser un guérisseur par la prière si j'ai des raisons objectives, empiriques, scientifiques, de croire au succès de sa méthode. Cependant, il devra être bien entendu que je considérerai ce guérisseur comme une simple machine. Même s'il accomplissait une de ces cures merveilleuses, qu'on aime à qualifier de miracle, je n'y verrais aucune raison plausible pour me convertir à la forme de religion adoptée par lui, ni aucune démonstration de la véracité de sa métaphysique. Quand il m'affirmerait que son Dieu, sa Vierge, ou son saint m'ont soulagé, j'y croirais aussi peu que si mon médecin attribuait ma guérison au fabricant de l'instrument avec lequel il électrise mes rhumatismes.

J'ai dit ailleurs que le miracle, dans le sens de matérialisation d'une puissance objective surnaturelle, n'existait pas pour moi. Je resterai donc logique en refusant ma foi à un Dieu qui s'abaisserait à jouer les Esculapes.

Mon moi subjectif excepté, chaque chose sera dès lors susceptible de recherches et de connaissances scientifiques et j'accepterai comme vraies leurs conclusions quelles qu'elles soient. On verra plus loin que cette adhésion dépourvue d'arrière-pensée n'est pas sans avoir des avantages importants.

J'ai tâché d'établir que la réalité du monde extérieur donnait un fondement à la science. Faisant un pas de plus, je voudrais montrer maintenant que cet univers objectif est le *seul* point fixe qui soit capable de supporter un pareil édifice.

Il ne suffit pas à la science, pour mériter son nom, d'être dépouillée de toute antinomie; elle doit aussi présenter un certain ordre, une certaine constance, avoir une portée générale. Ses résultats doivent pouvoir être acceptés par tous les êtres pourvus de raison et d'organes normaux des sens.

Ce but sera atteint si je prends comme base quelque chose qui soit en dehors de moi et qui ait pour les esprits pensants — s'il y en a — la même réalité que pour moi. La seule base qui puisse remplir ces conditions, c'est l'univers sensible; c'est donc lui qui va me servir de point de départ.

Cette théorie a une supériorité incontestable : elle concorde exactement avec ce qui se passe en pratique. Car la science moderne est caractérisée, précisément, par ce *consensus* général de l'humanité. Sur quel terrain les hommes ont-ils jamais pu se mettre d'accord ?

Il suffit d'énumérer la religion, la politique, les intérêts économiques pour montrer que, bien loin d'unir les hommes, ces questions ont attisé entre eux les haines et la discorde.

Au contraire, le théorème du carré de l'hypoténuse est admis chez toutes les nations ; on peut en dire autant de l'équivalent mécanique de la chaleur. Pasteur a découvert les microbes, mais ils ne sont pas restés un produit exclusivement français ; ils sont, hélas, internationaux.

Il faut donc conclure : ou bien la science aura une portée générale, elle rendra possible le *consensus* des hommes et, pour cela, il lui faudra un monde objectif réel, ou bien elle ne sera pas.

Mon hypothèse me paraît ainsi justifiée à l'égard de tous les esprits qui ont le désir d'accorder à la science la place à laquelle elle a droit en philosophie.

CHAPITRE VI

Discussion de l'hypothèse du monde objectif réel

I. — OBJECTIONS DE FOND

- § 1. *Objection des idéalistes.* Ils volatilisent le domaine objectif ; leur science est précaire et ils restent en proie aux contradictions.
- § 2. *Objection des matérialistes.* Ils oublient que le moi est la donnée fondamentale de toute ma connaissance. Ils se basent sur mon analogie avec les autres hommes pour me rarier mon moi. Or, cette analogie me paraît inexacte. Inutile par conséquent de volatiliser, comme ils le font, tout le domaine subjectif.
- § 3. *Conclusion.* J'admets la réalité du monde objectif et de la science, mais je lui dérobe ma propre personne.

II. — OBJECTIONS DE DÉTAIL

- § 4. *L'art et la psychologie. Ils seront étudiés plus loin.*
§ 5. *La relativité. Ce monde est relatif puisqu'il est en dehors du moi absolu.*
§ 6. *L'induction. C'est le principe d'identité conçu d'une façon relative.*
§ 7. *L'espace et le temps. Ils sont empruntés au monde objectif.*
-

I

§ 1. OBJECTION DES IDÉALISTES

« Est-il vraiment indispensable de croire à cette réalité, en soi, du monde objectif », demandera-t-on ?

« Ne voit-on pas des idéalistes et des spiritualistes apporter à la science un assentiment aussi enthousiaste que le vôtre ? »

« N'arrive-t-on pas aux mêmes résultats pratiques que vous, en admettant que le noumène reste inconnaissable et en agissant comme si ⁽¹⁾ le monde adéquat à nos sensations existait réellement ? Il suffit, pour cela, de baser la connaissance humaine sur des sensations au lieu de la baser sur des faits objectifs. »

Je voudrais montrer que cette manière de voir ruine.

(1) Les idéalistes se plaisent à dire que, pratiquement, il ne saurait y avoir de différence appréciable entre un monde qui *est* et leur théorie où tout se passe *comme si* ce monde existait.

On va voir que, pour moi, cette différence est fondamentale. Si les idéalistes persistaient à l'atténuer, on pourrait en conclure que rien ne devrait empêcher ces philosophes de me concéder la réalité en soi de l'univers matériel.

Qu'ils veuillent bien l'accepter, et ils pourront me suivre dans mes déductions ultérieures.

de fond en comble, la distinction entre objectif et subjectif, en volatilisant le premier de ces domaines. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à résumer le raisonnement des subjectivistes. Le voici dans ses grandes lignes :

La matière disparaît parce que les hommes ne connaissent que des vibrations ⁽¹⁾ ; ces vibrations ne sont perçues que par les excitations produites sur le système nerveux et, même, de ces excitations, il n'y a guère que les images qui parviennent à la conscience. Or ces images font partie du moi. Dès lors l'objectif a disparu, il se confond avec le subjectif et la distinction devient impossible.

Les idéalistes sont conséquents avec leur théorie, en ce sens qu'ils mêlent continuellement les deux domaines dans leurs démonstrations ; ils passent de l'un à l'autre sans s'en apercevoir.

(1) Ce raisonnement est le même que celui qui, au début, m'a conduit à ma certitude première : le moi. Pourquoi donc le contester aux idéalistes ?

C'est que ces derniers font une confusion regrettable. Dans leur argumentation, ils ne parlent pas de *mon* moi, ils parlent des hommes en général ; voilà pourquoi leur démonstration ne me semble pas acceptable.

Il est parfaitement vrai que les humains ne connaissent que des images, mais ces images sont projetées dans leur cerveau comme en une chambre noire. Elles sont le résultat rigoureusement adéquat des excitations nerveuses, de même que celles-ci sont absolument équivalentes aux vibrations qui les ont induites. Enfin ces vibrations sont produites par les forces et la matière dont elles sont la manifestation. Les images sont donc semblables et équivalentes aux objets et ces derniers sont connus au même titre que les premières.

Peut-être faut-il en voir une preuve dans le fait que le même phénomène suscite une image semblable chez tous les hommes normaux. Le feu, par exemple, réveille une image chez chacun, mais chez tous ce sera l'image *feu*.

On me permettra d'en citer, entre beaucoup, deux exemples, afin d'illustrer mon point de vue.

1^{er} *exemple* : A propos de la sui-conscience, je rencontre des savants qui disent des choses telles que la suivante : (V. W. James in *Arch. de psychologie* V, 3. ann. 1905) : « Or comment se représente-t-on cette conscience dont « nous sommes tous portés à admettre l'existence ? Im- « possible de la définir, nous dit-on, mais nous en avons « tous une intuition immédiate. Tout d'abord la cons- « cience a conscience d'elle-même. Demandez à la pre- « mière personne que vous rencontrerez, homme ou « femme, etc., et elle vous répondra qu'elle se sent pen- « ser... Elle perçoit sa vie spirituelle comme une espèce « de courant intérieur, actif, léger, fluide, délicat, et ab- « solument opposé à quoi que ce soit de matériel ⁽¹⁾. »

Ainsi, il est question de ma conscience psychologique, une chose subjective au premier chef, et, pour me convaincre qu'elle est immatérielle, je dois consulter un homme quelconque, un passant, c'est-à-dire un être au sujet duquel j'ai deux alternatives :

1^o Ou bien, considérer ce témoin objectivement et donner à ses affirmations la valeur d'une preuve, devant laquelle ma probité de naturaliste devra s'incliner. Mais scientifiquement cet être est pour moi une machine, dans laquelle il n'y a que des forces physiques et chimiques ; son témoignage est donc celui d'une poupée articulée.

2^o Ou bien, réfléchissant à ma conscience, à cette seule

(1) J'ai déjà remarqué ailleurs que, par une singulière ironie, tous les termes employés ici impliquent nécessairement le caractère matériel.

chose dont j'aie une certitude immédiate et absolue, que peuvent bien m'importer les assertions de gens qui n'existent pas réellement. Si j'admets leur réalité, chacun voit que j'admets, en même temps, le monde objectif où l'absurdité d'une conscience fluide et immatérielle paraît démontrée.

2^{me} exemple : J'aperçois une autre confusion des idéalistes dans l'argument qu'ils tirent des travaux du physicien Mach. Ce dernier s'insurge contre les atomes matériels qui gênent ses calculs. On en conclut que la matière n'existe pas et que la pensée est tout.

Un pareil argument ne saurait me convaincre. On le comprendra, je pense, si je traduis l'opinion du savant professeur viennois en langage scientifique. Il pourrait dire : « Je constate un ensemble de faits qu'on appelle matière et une autre série de faits qu'on appelle force ; en étudiant ces phénomènes de près, j'aperçois qu'ils peuvent être rangés dans la même catégorie et que le terme de matière doit être relégué en compagnie des expressions devenues inutiles à la science : les fluides, les miasmes, etc. L'énergie seule subsiste et c'est elle qui va nous expliquer toute la mécanique. »

Envisagée sous cet aspect, je me demande pourquoi la théorie de Mach constituerait un argument en faveur de l'idéalisme. Cela serait possible seulement si je confondais l'énergie, qui est une notion objective et physique, avec ma pensée subjective.

On le voit, les idéalistes volatilisent, sans nécessité, le domaine objectif. Quelques-uns voudraient le retenir parce que le sens pratique crie à leurs oreilles : Il faut vivre ! Mais alors ils lui accordent une place secondaire

et ils le confondent à chaque instant avec le subjectivisme.

En effet, bien peu de ces philosophes osent, comme Berkeley, pousser leur système jusqu'à ses dernières conséquences et contester l'existence de l'univers matériel tout entier. Telle est, néanmoins, la seule conclusion logique de l'idéalisme. Il tend à bâtir la science sur mes sensations subjectives et il reste en proie aux contradictions que j'ai signalées dans le chapitre précédent ; il détruit aussi l'universalité de cette science et ruine son autorité parce qu'il veut y introduire des concepts échappant, par définition, au contrôle de mes sens. Tels sont par exemple : le psychisme, la force vitale et le fait de conscience, *pour autant qu'on les considère comme irréductibles à des éléments physico-chimiques*. N'est-ce pas décourager la recherche que d'interdire au savant l'étude des causes matérielles de ces phénomènes et de prédire l'impossibilité de les ramener à la mécanique universelle ?

Qu'on ne m'objecte pas ici le fait que beaucoup de spiritualistes ont contribué au progrès des sciences. Je crois pouvoir affirmer que leurs convictions philosophiques ou religieuses n'ont joué aucun rôle dans leurs découvertes mais qu'au contraire l'idée, inconsciente peut-être, d'une nature soumise aux lois positives de la matière a dirigé leur esprit.

Pour prendre un exemple classique, envisageons les travaux de Pasteur sur la génération spontanée. Quoique bon chrétien et même un peu mystique, l'apparition *ex nihilo* d'êtres vivants, simples, capables d'engendrer une fermentation, lui paraissait impossible. Il imagina donc une série d'expériences d'une élégance remarquable, grâce auxquelles il entraîna la conviction de l'Académie,

érigée en juge de sa célèbre controverse avec Bastian. Cependant Pasteur eut des déboires ; plusieurs de ses expériences durent être refaites mais quelques insuccès ne le découragèrent pas. Il avait la certitude que la création d'êtres vivants était aussi impossible que la création d'énergie.

Eh bien ! est-il rien de plus positiviste que cette théorie-là ? Elle fut si bien considérée comme telle que les affirmations du célèbre microbiologiste furent énergiquement combattues, au début, par les spiritualistes et par les théologiens, quelque invraisemblable que cela paraisse aujourd'hui.

Les premières études minéralogiques de Pasteur influèrent profondément sur son esprit et les idées qu'il y puisa, au sujet de la constitution de la matière, ne furent pas étrangères à sa façon d'aborder plus tard les problèmes de la biologie.

Ces prémisses positivistes semblent donc nécessaires à la science moderne et le chercheur est forcé de croire, *volens nolens*, à l'existence du monde sensible. C'est pourquoi la théorie est insuffisante qui consiste à dire que les choses se passent *comme si* l'univers avait une réalité. Les idéalistes devront renier leur principe ou bien renoncer à laisser pénétrer la science expérimentale dans tous les domaines dont elle revendique l'étude ⁽¹⁾.

§ 2. OBJECTION DES MATÉRIALISTES

Prêtons l'oreille à un autre son de cloche :

Fort bien, diront les positivistes, monistes et matéria-

(1) Ex. : La conscience, la vie, l'âme humaine, etc.

listes, nous sommes d'accord : ouvrons toutes les portes à la science ! Mais qu'est-ce que cette restriction que vous faites, qu'est-ce que ce moi qui est une illusion de votre cénesthésie et que vous prétendez soustraire à nos recherches ? Votre prétention est de la pure démente.

Me voilà bien embarrassé pour répondre. Cependant cela me serait facile si je m'adressais à des êtres semblables à moi. Il me suffirait de leur montrer que mon moi est la certitude de laquelle je dois partir et que ce serait illogique et même absurde de vouloir l'étudier objectivement.

Si mon moi est l'instrument et, en outre, le sujet de ma connaissance scientifique, comment pourrais-je le connaître expérimentalement lui-même ⁽¹⁾ ? Comment pourrais-je voir sous mon microscope ce microscope même servant à mes observations ?

« Apprenez à connaître votre moi par analogie avec « celui de votre prochain », dira-t-on. De l'aveu de mes contradicteurs, l'analogie est donc le seul et unique moyen qui puisse légitimer leur point de vue. Je constate d'abord combien cet argument est précaire et discutable. Que d'erreurs ont eu pour origine une ressemblance superficielle et que de choses qui n'ont rien d'a-

(1) C'est l'argument employé par M. Bergson pour refuser aux êtres vivants la possibilité d'analyser la vie. Dans ce dernier sens, il est bien évident que le raisonnement ne me semble plus péremptoire. J'accepterais l'impossibilité d'analyser *ma* vie, mais je ne vois aucune difficulté pour étudier celle des animaux et même celle des hommes. Du reste, les découvertes récentes dans le domaine de la chimie et de la physique biologiques pourraient bien aller un jour à l'encontre des affirmations du savant philosophe. Il suffirait pour cela qu'on découvrit, par exemple la synthèse du protoplasma vivant.

nalogue et qui, cependant, relèvent d'une cause identique ! Par exemple : la pesanteur qui fait tomber la pierre et porte l'aérostat vers le ciel.

La preuve par analogie est faible. Or il n'y a même pas analogie ici ; il faut vraiment être aveuglé par une conviction profondément enracinée pour ne pas s'en apercevoir.

Comment ! pour étudier les êtres vivants, pour découper leur cerveau en tranches, pour faire de la psychologie et de la physiologie, pour analyser les transformations physiques et chimiques compliquées, destinées à me convaincre que l'homme est une machine merveilleuse, vous présumez de mon moi, vous vous adressez à moi, vous demandez un effort intellectuel à mon moi ! C'est au point que si je n'existais pas, vous n'auriez pas levé le doigt pour me convaincre, de peur d'endosser le ridicule de la *vox clamans in deserto* ! En un mot, vous, les positivistes, matérialistes, monistes, de toutes les écoles et de toutes les tendances, vous avez tellement besoin de mon moi, qu'il n'est pas un de vos arguments, ni une de vos paroles, ni un de vos gestes, qui ne présupposent ce même moi..... et vous voudriez que ces hommes étudiés par moi, ce monde extérieur révélé à moi, me renseignassent sur mon moi lui-même ?

C'est vouloir que je croie à l'extrême petitesse de mon microscope parce qu'il me permet d'apercevoir des microbes ! C'est là une analogie en retour, parfaitement illégitime et qui n'est pas autre chose qu'une pétition de principes.

Cela paraît tellement clair, évident, irréfutable, que je reste stupéfié de voir de grandes intelligences accepter, comme vérité indiscutable, cette erreur aussi flagrante.

Voici, par exemple, M. Le Dantec qui ne craint pas de commencer son livre sur le *déterminisme biologique* par les affirmations suivantes : (V. p. 3.)

« Quand nous nous livrons à l'observation d'un phénomène quelconque, *nous faisons naturellement abstraction de nous-mêmes* ⁽¹⁾; nous sommes témoins, sans songer à nous demander comment il se fait que nous puissions être témoins.

« Nous arrivons facilement ainsi à nous convaincre qu'un corps chimique donné réagit toujours de la même manière, dans les mêmes conditions. Nous concluons au déterminisme chimique. Une étude approfondie des phénomènes vitaux nous amène de la même manière, quoique plus difficilement, à conclure au déterminisme biologique. lorsque nous procédons du simple au complexe.

« Or, en remontant l'échelle des êtres organisés, nous arrivons, sans y avoir pris garde jusque là, à constater que *nous faisons nous-même partie de cette échelle* ⁽²⁾, comme gradin très supérieur, il est vrai, mais sans qu'il y ait entre nous et les autres animaux une différence essentielle, et nous sommes forcés de conclure au déterminisme humain. »

Ainsi, en faisant abstraction de nous-mêmes, nous arriverions à nous étudier nous-mêmes ! C'est une méthode fort singulière ! Je ne sache pas par exemple qu'on fasse abstraction des vibrations lumineuses pour étudier la lumière, ou de la force électrique pour apprendre à connaître l'électricité !

(1) C'est nous qui soulignons.

(2) *Idem.*

Plus loin, je lis encore, dans le même ouvrage, à propos des sensations conscientes, page 6 : « Nous ne pouvons donc étudier qu'en nous-mêmes les sensations qui accompagnent les phénomènes naturels. Ensuite, par analogie, nous pourrions en admettre l'existence chez nos semblables, puis, à grand renfort d'hypothèses, nous les accorderons à des êtres de moins en moins élevés en organisation et, enfin même, aux substances ordinaires de la chimie. En dernière analyse, nous arriverons ainsi à concevoir, chez les atomes, l'existence de propriétés simples, inaccessibles à l'observation directe.

« Alors, pour constater que nous ne nous sommes pas trompés ⁽¹⁾, nous devons pouvoir suivre la marche synthétique inverse et retrouver ainsi, en partant de la propriété simple précédemment établie, tous les épiphénomènes (= phénomènes de conscience) de notre individu. »

Ainsi notre auteur se dit que les hommes d'abord, tous les animaux ensuite et, même, les atomes doivent avoir une conscience psychologique ou quelque chose d'analogue puisque lui, M. Le Dantec, en a une. Après quoi, il prouvera que les atomes ont une conscience en montrant le développement graduel de cette faculté depuis les atomes jusqu'à l'homme.

Il me semble douteux que beaucoup de lecteurs se contentent d'une preuve pareille.

Dans sa *Nouvelle théorie de la vie*, M. Le Dantec met, sans s'en apercevoir, le doigt sur la difficulté. Polémisant contre les naturalistes qui voient partout le conscient,

(1) C'est nous qui soulignons.

comme Hækel, Romanes, etc., il montre l'erreur, commise par eux, d'attribuer la conscience aux animaux par la seule raison que ces derniers ressemblent à l'homme et vivent d'une vie analogue à la sienne. Il dit même : « Nous ne pouvons pas savoir si ces animaux « sont conscients, c'est de toute impossibilité. » Puis il ajoute : « En réalité, tout ce que nous savons, c'est que « l'homme est conscient. » Et il ne s'aperçoit pas que précisément j'ignorerai toujours, et pour les mêmes raisons, si les hommes ont une conscience semblable à la mienne ou non. Il ne voit pas non plus que, dès l'instant où je prétends que mon prochain est conscient, il n'y aucune raison valable pour refuser la conscience aux races inférieures, puis aux singes anthropoïdes et, de proche en proche, à toute l'animalité.

Si une chose pouvait me convaincre, un peu plus, que je suis différent des autres hommes, ce serait assurément de constater qu'il existe des cerveaux humains susceptibles de mettre un tel raisonnement à la base de toute leur philosophie.

Non ! il n'y a aucune analogie entre, d'une part, ces mécanismes que vous me faites étudier, dont vous séparez les organes en anatomie, les cellules en histologie, les molécules en physique, les atomes en chimie, et, d'autre part, mon moi conscient, désireux de connaître et de raisonner.

Conclure par analogie, dirai-je aux positivistes, était déjà une faiblesse de votre système ; qu'en reste-t-il maintenant, si je prouve que l'analogie n'existe pas, qu'elle n'a jamais existé et, même, qu'elle ne peut être, par définition.

J'aurai l'occasion de revenir, à la fin de ce travail,

sur les conséquences pratiques du matérialisme et d'apprécier son utilité pour l'édification de mon bonheur ; mais actuellement, après avoir montré que ce système me laisse en proie à des antinomies irréductibles, je tiens à remarquer que, si je l'adoptais, ce serait sans aucun profit pour moi. Qui ne voit, en effet, qu'en acceptant ce monisme et en reconnaissant mon analogie avec les humains, je devrais renoncer à ma liberté, à mon appréciation personnelle de la beauté et du bien, que je devrais élever des limites dans l'infini de mon univers.

Le mécanisme ne saurait donc me convenir et je lui interdis l'entrée de ma personnalité consciente.

§ 3. CONCLUSION

Désormais il est bien avéré que les philosophies idéalistes, comme les systèmes mécanistes, inventés par les hommes, ne peuvent pas entraîner mon assentiment.

Moi excepté, tous ceux qui veulent — contre le positivisme — conserver leur foi en une personnalité subjective et — contre le subjectivisme — adhérer, sans arrière-pensée, à la science moderne, n'ont plus qu'un moyen pour faire face aux critiques : il leur faut voiler, par une dialectique habile, les antinomies de leur système. C'est l'équivoque à laquelle je n'ai pas pu me résoudre.

J'ai donc admis la réalité du monde objectif, adéquat à mes sensations ; je l'ai ouvert tout entier à la science et, ainsi, j'ai satisfait aux exigences de ma raison appliquée à l'étude de ce que m'enseignaient mes cinq sens.

En même temps j'ai dérobé à la science ma propre personnalité et, conservant pour moi seul les affirmations de mon for intérieur, j'ai satisfait aussi ma raison appliquée à l'analyse de mes sentiments subjectifs.

Un résultat si favorable, une synthèse si rigoureuse, me semblent de nature à justifier ma conclusion, un peu étrange à première vue, de l'hétérogénéité foncière des autres hommes et de moi-même.

II

Je crois avoir répondu aux objections de fond qu'on peut faire contre le monde objectif, tel que je le délimite ; mais il reste quelques difficultés de détail dont la place est marquée ici.

§ 4. L'ART ET LA PSYCHOLOGIE

1^o Ne doit-on pas rattacher à la science la psychologie, y compris la psychologie philosophique, dont plusieurs chapitres sont évidemment subjectifs et, 2^o ne doit-on pas lui soustraire certains domaines dont le caractère est pourtant objectif, comme l'art, par exemple ? Si tel était le cas, il est certain que je ne pourrais pas maintenir mes définitions, attribuant à la science tout ce qui est objectif et seulement cela.

Je ne répondrai pas de suite à ces objections qui sont étudiées en détail dans la seconde partie (chapitres IV et V). J'y renvoie le lecteur. On verra là qu'il y a pour moi deux psychologies : l'une, scientifique, s'appliquant aux hommes ; l'autre, extra-scientifique, la mienne.

De même, je crois qu'il y a dans l'art un élément scientifique et objectif, un métier, des procédés qui s'enseignent, des moyennes d'appréciation exprimées dans les canons et les règles d'art ; mais il y a aussi un élément subjectif ne concernant que moi et où la règle souveraine est mon bon plaisir.

§ 5. LA RELATIVITÉ

« Puisque vous considérez votre moi comme absolu, « d'où tirez-vous donc votre notion de la relativité, » peut-on me demander encore ?

A cela je pourrais répondre qu'elle est pour moi le résultat de l'expérience. Mais ce serait une induction et, comme je me baserai tout à l'heure sur la relativité du monde sensible pour fonder l'induction, je m'exposerais au reproche de tourner dans un cercle vicieux.

Je me bornerai donc à dire que cette relativité m'est donnée par le fait même de mon hypothèse du monde objectif. Puisque je pose ce dernier en dehors de moi, c'est-à-dire en dehors de l'absolu, il ne saurait être que relatif.

§ 6. L'INDUCTION

J'ai fait naguère bon marché de l'induction et j'ai dit qu'elle était précaire parce qu'elle ne peut pas être déduite de mon sentiment absolu de la logique.

Qui ne voit, en effet, qu'après l'expérience cent fois répétée de laisser choir une pierre, je ne puis acquérir la certitude *absolue* que la cent unième fois elle tombera de semblable manière ? La science absolue ne peut pas exister si l'on n'a pas la connaissance de tous les phénomènes, sans exception.

Etant limités nous-mêmes, jamais il ne nous sera possible de tenir compte de *tous* les faits et nous devons conclure dans le sens de la plus grande vraisemblance.

Il en est ainsi pour les vérités qui paraissent les plus incontestables, les vérités mathématiques, par exemple. Rien ne prouve absolument qu'il n'y a pas un endroit

de l'espace où les trois angles d'un triangle équivalent à plus de deux angles droits ⁽¹⁾.

Nous sommes forcés de procéder toujours par approximation, autrement la science deviendrait impossible. Nous nous contentons d'observer un nombre restreint de phénomènes et à en induire une vérité plus générale avec une certitude relative.

Comment êtes-vous donc parvenu à cette induction, puisque, subjectivement, elle était pour vous sans importance, demandera-t-on ?

Je concède aux positivistes que les hommes ont bien pu acquérir cette méthode par l'habitude de certaines successions de phénomènes, mais comment suis-je arrivé, moi, à me convaincre de la valeur de l'induction ?

De deux façons :

1^o Par le contact de mon moi avec le monde.

Si je transporte mon sentiment absolu de l'identité dans le monde relatif, il va perdre son absoluté. Et qu'est-ce qu'une identité relative ? *Ce n'est plus une identité, c'est une ressemblance.*

Or, dans le domaine objectif, nous constatons seulement des similitudes et tout s'y résout par des comparaisons. Connaître scientifiquement, c'est établir des rapports de ressemblance ou de dissemblance entre les faits. En veut-on la preuve ? La voici :

La science humaine n'est qu'une immense classification, basée sur le degré de ressemblance. On classe ainsi non seulement les objets, les pierres, les plantes et les

(1) Certains esprits, croyant que ces vérités sont un ensemble d'évidence première, contesteront ma manière de voir.

Je leur répondrai plus loin en montrant le caractère expérimental des mathématiques.

animaux, en espèces, genres, familles, mais encore les phénomènes physiques et chimiques et les groupes formés par ces derniers sont appelés lois.

Enoncer la loi de Mariotte, par exemple. c'est mettre sous un même titre : la pression à l'intérieur des liquides, la pression sur les parois et le fait que, pour refouler un liquide, la force à employer devra être proportionnelle à la surface du piston ainsi qu'à la hauteur d'ascension de l'eau, etc.

La théorie vibratoire de la lumière a permis de rapprocher des phénomènes comme le rayonnement, la réfraction, la double réfraction, les interférences et d'autres encore. La théorie de l'émission, qu'on a resuscitée de nos jours, n'est qu'une façon différente de classer les faits en excluant, d'une part, l'interférence mais en comprenant, d'autre part, les radiations non réfrangibles.

La comparaison est donc à la base de toute science ; c'est elle qui constitue, pour ainsi dire, l'induction. Celle-ci me semble par conséquent aussi légitime dans le monde relatif et objectif que le principe d'identité l'est dans le domaine subjectif et absolu.

La grande valeur de l'induction s'impose encore à moi par ses résultats pratiques.

Cette certitude précaire, ces conclusions par approximation, cette connaissance relative, sont suffisantes dans ce monde de la réalité objective. Elles ont permis d'édifier la science moderne et d'étendre ses applications. Il y a bien là de quoi réduire à néant toutes les objections.

En m'efforçant, plus loin, de légitimer la science expérimentale, au moyen de ses résultats, je justifierai en même temps la valeur de l'induction.

§ 7. L'ESPACE ET LE TEMPS

Voilà deux notions que m'objecteront les subjectivistes.

Depuis Kant, on est assez d'accord pour les considérer comme des catégories, c'est-à-dire comme des données uniquement subjectives, s'appliquant à tout ce qui est objectif. Elles constitueraient, en quelque sorte, les moules de notre pensée.

J'avoue que cette opinion m'est complètement étrangère.

Il m'est impossible de me représenter l'espace, comme le fait Kant, par l'union de plusieurs sensations. Pour lui, ces sensations resteraient flottantes et indistinctes et il serait nécessaire de les relier entre elles pour en faire « une sorte de dessin », ⁽¹⁾ afin d'arriver à concevoir l'étendue.

La nécessité de cette méthode me semble indiscutable pour les cas compliqués, pour les objets de grandes dimensions, mais, plus je simplifie les observations, plus il m'apparaît vraisemblable que la notion d'espace me fut donnée, d'emblée, par une sensation unique.

Pour illustrer ma pensée, je ferai une expérience.

Je prends, comme exemple, une montre. Si je l'examine à loisir, je percevrai une foule de détails. Je verrai le cadran, les aiguilles, le remontoir ; je parcourrai de l'œil le pourtour. Puis, je vais diminuer peu à peu le temps de mes observations ; il est clair que je diminuerai aussi le nombre de mes sensations. Un coup d'œil me permettra de voir encore la montre, mais bientôt il me deviendra impossible de distinguer l'heure.

(1) KANT. *Critique de la raison pure* d'après Fouillée. *Hist. de la phil.*, p. 397.

Plus la vision sera brève, moins je verrai de choses. En revanche, la sensation d'une forme, d'un objet, la sensation spacieuse en un mot, subsistera.

Augmentons encore la vitesse, en interposant un obturateur photographique ultra-rapide entre la montre et mes yeux et je n'aurai plus que la perception d'un objet arrondi. Mon œil en a-t-il fait le tour ? En aucune façon ! Le cercle a été envisagé à la fois dans toutes ses parties.

A supposer même que l'ouverture et la fermeture de l'obturateur fussent assez rapprochées pour exclure la vision de l'objet, j'ai cependant entrevu la lumière, c'est-à-dire une surface lumineuse, donc un espace. Eh bien, ce phénomène se réalise jusqu'au moment où le temps matériel devient trop court pour laisser la place à une seule sensation simple. Vers $1/1000^{\text{me}}$ de seconde, l'éclair lumineux équivaudra à une obscurité complète, mais, jusque-là, ce sera toujours une surface claire qui, en apparaissant, me révélera l'étendue.

J'admets que l'expérience ne soit pas absolument démonstrative, cependant ne rend-elle pas ma conclusion vraisemblable ?

Si une seule sensation simple peut me donner la notion de l'espace, c'est donc bien que cette notion provient de ma sensation elle-même et non pas de mon entendement reliant deux perceptions entre elles. Or, si l'espace est dans ma sensation, il doit exister aussi dans le monde réel qui est adéquat à celle-ci, et s'il existe dans le monde réel c'est là que j'ai dû en puiser le concept ⁽¹⁾.

(1) Les hommes voués à l'étude des sciences exactes passant généralement pour être d'un avis opposé, je ne résiste pas au désir de citer à l'appui de mon affirmation l'opinion d'un mathématicien fort distingué, l'auteur de la géométrie des feuilletés, M. René de Saussure. Ce dernier tient aussi l'espace pour une notion objective empruntée au témoignage des sens.

Comment aurais-je pu tirer cela de ma personnalité subjective pure, je veux dire de mes sentiments ? J'ai déjà remarqué (p. 274) que ni mon plaisir, ni ma logique, ni ma conscience morale, ni ma conscience psychologique ne pouvaient avoir quelque chose de spacial.

Pour le temps, la question est un peu plus difficile. Par un raisonnement analogue, il est possible de prouver que mes sensations doivent me révéler le temps, ne fût-ce que par leur succession, mais il est aussi vraisemblable que j'aie emprunté ce concept à la succession de mes sentiments. Par conséquent, je ne voudrais pas me prononcer d'une manière définitive sur son origine première. Je me bornerai à constater que la durée existe pour mes sensations et, comme celles-ci, elle doit donc avoir une réalité objective.

Une autre considération me paraît propre à démontrer que ma conception de l'espace et du temps a été puisée dans le monde objectif, c'est la transformation que subissent ces notions en passant dans le domaine subjectif. De même que la ressemblance devient de l'identité, si je la conçois subjectivement, sous la catégorie de l'absolu, de même l'espace et le temps, forcément limités dans l'univers sensible, seront sans limites pour moi dans mon for intérieur. Ils deviendront, comme je l'ai montré ailleurs, l'éternité et l'infini illimité.

Enfin le point de vue défendu ici a un avantage pratique qui n'est pas à dédaigner. En reconnaissant, en dehors de moi, une existence réelle, à l'espace et au temps, je me trouve d'accord avec le sens commun et avec les savants qui définissent, calculent, mesurent les dimensions et la durée et qui raisonnent avec elles dans toutes les applications pratiques de la science.

Les mathématiciens modernes nous enseignent même⁽¹⁾ que, grâce aux recherches récentes si exactes de la physique, il serait possible de reprendre les idées de Lagrange qui voyait dans cette science une géométrie à quatre dimensions. Trois correspondaient à l'espace et une au temps. Cette conception permettrait de résoudre les contradictions existant entre la mécanique de Newton et celle qui est basée sur les théories actuelles de l'électricité. — Cette mécanique nouvelle tient compte du fait que la vitesse a une limite et que le mouvement uniformément accéléré ne saurait exister. — Si ces découvertes étaient confirmées, il en résulterait une transformation de nos idées sur l'espace et le temps et cela grâce aux données de l'expérience scientifique. C'est assez dire, me semble-t-il, que ces notions sont objectives !

CHAPITRE VII

Légitimité de la science basée sur le monde objectif c'est-à-dire sur l'expérience

- § 1. *Légitimité théorique.* Toute science est relative, mais cette certitude relative sera suffisante si elle est vérifiée par l'expérience matérielle.
- § 2. *Légitimité pratique.* La science satisfait de plus en plus aux besoins matériels de l'humanité !
- § 3. *Conclusion.* Souveraineté de la science.

Baser la science sur le monde objectif, c'est la baser sur l'expérience, comme le font tous les empiristes ; c'est

(1) Je fais allusion ici à une conférence du prof. Minkowski de Göttingue dont la *Revue scientifique* a rendu compte en 1909.

lui donner comme limites, avec Locke, les limites mêmes de l'expérience ⁽¹⁾; c'est dire, enfin, que je lui concède les méthodes qui ont été les plus prodigieusement fécondes pour elle.

La science est ma préoccupation journalière et la recherche paraît être un des besoins de mon esprit. Qu'on ne s'étonne donc pas si cette analyse laisse percer un peu d'enthousiasme et si elle prend parfois un ton de panégyrique. Il y a, en effet, dans l'étude de la nature, dans cet apport, si minime soit-il, à l'édifice des connaissances humaines, un élément de bonheur indiscutable.

§ 1. LÉGITIMITÉ THÉORIQUE

J'ai montré ailleurs que, pour la science, connaître c'est classer, et que notre classification restera toujours incomplète. Par conséquent, toutes nos théories et toutes nos lois sont provisoires. Elles sont admises jusqu'à preuve du contraire.

J'insiste à dessein sur ce caractère transitoire de la science expérimentale parce que, souvent, ses représentants les plus autorisés ont cherché à laisser dans l'ombre ce qu'elle a de précaire. On peut être naturaliste, mais on reste homme, et il est si difficile à l'homme de ne pas dogmatiser.

On invoque volontiers la vérité absolue des mathématiques et cela paraît être un argument en faveur de la science en général. Tel ne devrait pas être le cas, cependant, car la plupart de ceux qui professent cette opinion croient que la certitude mathématique absolue est d'un ordre particulier.

(1) V. LOCKE. *Œuvres* d'après Fouillée. *Hist. phil.*, p. 332.

Pour moi je ne puis apercevoir une différence essentielle entre les mathématiques et les sciences expérimentales. Je vais donc être obligé de prouver, d'une part, que les mathématiques sont assimilables aux sciences naturelles et, d'autre part, que ces deux disciplines peuvent atteindre à une certitude suffisante.

1^o Les mathématiques m'ont toujours paru être dérivées de l'observation. On connaît le raisonnement : Nous savons que 2 et 2 font 4 à force d'avoir vu cette vérité réalisée autour de nous ⁽¹⁾ ; nous sommes persuadés que

(1) Cela paraîtra vraisemblable à tous ceux qui ont observé comment les enfants et les peuples de la nature apprennent à compter. C'est d'abord sur les doigts, c'est-à-dire les choses extérieures avec lesquelles l'enfant fait ses premières expériences, ensuite c'est au moyen d'objets, tels que cailloux, petites boules, etc.

Malgré leur instruction très développée, les commerçants chinois ont toujours un cadre pour leurs comptes. C'est un rectangle en bois, muni de tringles où sont enfilées de petites sphères ; le tout ressemble beaucoup à l'appareil qu'emploient les joueurs de billard pour marquer leurs « points ». Avec cet instrument, ils font les quatre opérations, très rapidement et sans se tromper. Ceux qui ont beaucoup d'expérience, arrivent au même résultat avec le calcul mental. A force d'avoir vu douze boules réunies, après qu'ils en avaient poussé trois fois quatre ensemble, ils sont parvenus à trouver que $3 \times 4 = 12$.

La numérotation décimale des nombres, commune à presque tous les peuples, est aussi basée sur le nombre des doigts, c'est-à-dire des premiers objets observables. A cet égard, il est également caractéristique de constater que les chiffres romains inférieurs se notent tous avec l'unité, le V qui représente l'ensemble des doigts d'une main et le X qui représente les dix doigts d'un homme.

On admet une origine unique pour tous les peuples malais du Pacifique. Ils sont cependant tellement différents d'un archipel à l'autre et les distances qui les séparent sont si énormes, qu'on peut être certain de l'antiquité de leurs migra-

deux lignes parallèles se prolongent jusqu'à l'infini, sans se rencontrer, parce que nous avons généralisé après avoir fait un grand nombre d'expériences à ce sujet.

Je n'ai jamais pu croire que les mathématiques fussent sorties entièrement de la raison humaine, comme Minerve en armes du cerveau de Jupiter.

On me fera l'objection classique, que les figures géométriques parfaites n'existent pas dans la nature !

Nous trouvons pourtant, dans le monde, des choses se rapprochant tellement de cette perfection qu'il a été très facile à l'homme de puiser là ces notions. Pour quelques-unes de ces figures, nous avons même dû nous armer des instruments modernes les plus puissants, afin d'apercevoir qu'elles différaient de la conception idéale que nous nous en faisons.

Un des cas les plus typiques, c'est celui des cristaux. Pour la mesure de leurs angles, le goniomètre d'application permet d'obtenir des résultats assez précis ; preuve en soient les remarquables travaux de Haüy.

Le goniomètre à réflexion de Wollaston est beaucoup plus exact, mais, en se servant de cet instrument, on a parfois des incertitudes au sujet de certaines facettes qui ne donnent pas une réflexion franche.

tions. Par conséquent leurs dialectes ont eu le temps de se différencier beaucoup, mais presque tous ont conservé le même mot, ou tout au moins la racine originelle, pour les chiffres cinq et dix. (Malais : *lima* et *sepoulou* ; dialecte de Samoa : *lima* et *sefoulou* ; dialecte de Hawaï : *lima* et *sehou-lou*). C'est donc que ces chiffres qui correspondent au nombre des doigts, seraient parmi les plus anciens et remonteraient à une période antérieure à la scission de la tribu primitive.

Tout cela montre bien l'influence prépondérante de l'observation à l'origine du calcul arithmétique.

Lorsqu'enfin nous avons affaire au goniomètre de Babinet, avec sa lunette et son collimateur, les inégalités et les imperfections des faces cristallines deviennent si visibles et si gênantes que le calcul en est beaucoup compliqué.

Il résulte de cela qu'on a considéré jadis, de bonne foi, les facettes des cristaux, comme des figures géométriques parfaites. C'est grâce à cette quasi-erreur qu'on a pu établir la théorie si féconde des plans réticulaires, basée sur le calcul des paramètres. Ainsi, en chassant la géométrie de la surface des gros cristaux, souvent irréguliers, les progrès de la technique la faisaient rentrer dans la maille des réseaux et dans la molécule cristalline.

C'est pourquoi je ne vois aucune raison de douter que la géométrie soit dérivée de l'observation, comme toutes les autres sciences. Il est vrai que la déduction joue dans les mathématiques un rôle beaucoup plus considérable qu'ailleurs, mais leurs prémisses nous ont été fournies par l'observation qui a contrôlé ensuite, pas à pas, les généralisations successives de notre raisonnement. C'est dire que les conclusions, fussent-elles mathématiques, ne me semblent pas absolues. Tout revient donc à des calculs de probabilité. C'est la grande objection qu'on fait à la science.

Cela m'amène à faire la preuve de ma seconde affirmation :

2° Cette relativité compromet-elle la certitude scientifique? Je ne le pense pas, parce que cette certitude se justifie au moyen de considérations pratiques, matérielles, objectives.

Si, *en pratique*, nous pouvons admettre *comme certaines* la plupart des conclusions scientifiques extrême-

ment *probables*, qu'importe la minuscule fraction des probabilités contraires ?

Serait-ce une infériorité que d'opérer, avec des vérités relatives, dans un monde qui a précisément une valeur relative ? En aucune façon.

La preuve que de telles vérités sont suffisantes se trouve dans l'expérimentation qui est le complément de l'induction. L'expérience ⁽¹⁾ est une démonstration, apportée par nos sens, que notre connaissance de l'univers sensible est satisfaisante, en pratique. C'est pourquoi la méthode expérimentale a fêté de pareils succès.

Par exemple : je sais que le carbone dégage de la chaleur en se combinant avec l'oxygène de l'air ; je vais donc allumer mon poêle pour me réchauffer, et je me réchauffe en fait. Peu m'importe si cette combinaison est endothermique dans d'autres régions de l'espace, sur une autre planète. Mon expérience a réussi, mon but est atteint ; c'est que mon approximation est suffisante, ma science peut s'en contenter. Le résultat en est tangible, « *it works* ».

C'est ainsi que raisonnent — consciemment ou inconsciemment — tous ces chercheurs, tous ces savants, auxquels on tresse des couronnes. Se contentant des certitudes relatives déjà acquises, ils se basent sur elles pour imaginer de nouvelles expériences qui étendront le patrimoine scientifique de l'humanité.

Au lieu de discuter avec les abstrauteurs de quintessence, ils vont de l'avant et leurs conquêtes sont autant

(1) Inutile de dire qu'il s'agit ici d'expérience scientifique et non de ce qu'on appelle, abusivement, selon moi, expérience subjective.

d'arguments. L'événement leur a donné raison, car ils ont brisé toutes les résistances.

Ils ont si bien triomphé, que des esprits superficiels ont pu croire à la possibilité d'une science absolue. Pour moi, je n'aurai garde d'oublier le caractère précaire de celle-ci, mais je persisterai à la tenir pour conforme au monde objectif et je l'apprécierai d'après ses applications et au moyen de l'expérience de chaque jour.

§ 2. LÉGITIMITÉ PRATIQUE

La science étant la connaissance apportée par l'intermédiaire de mes sens, c'est par eux que je la jugerai. Ce témoignage est singulièrement éloquent.

Si les monuments édifiés par nos ingénieurs s'écroulaient, si le seul résultat des conduites d'eau était l'inondation et celui des usines à gaz, les explosions, si les machines à vapeur étaient impuissantes, les moteurs électriques des monstres dangereux et déréglés, que toute la mécanique, enfin, devint une vaste confusion, je ne croirais plus aux savants ni aux techniciens.

Mais, regarde autour de toi, lecteur, et, à moins que tu ne sois sur les glaciers des Alpes, dans les déserts, ou en plein Océan, tout ce que tu verras sera le produit de la science humaine.

Cette maison qui m'abrite, cette plume qui court sur le papier, cette lampe qui m'éclaire, ce papier lui-même, ils sont les résultats des études de milliers d'hommes, les applications de connaissances acquises au cours des siècles.

Tous les voyageurs ayant quelque peu parcouru notre globe sont navrés de voir la nature céder le pas de plus en plus à la civilisation. Bientôt les forêts vierges ne

seront plus, les marais auront été desséchés, les déserts seront fertilisés et couverts de cultures. Bientôt les chemins de fer auront deshonoré tous nos blancs sommets, et le dernier de nos ravins abritera son usine.

Aussi, de toutes parts, voyons-nous des efforts faits en vue de conserver des parcelles de la nature primitive. On a créé des parcs nationaux aux Etats-Unis, et d'autres peuples ont suivi cet exemple. En ce moment, l'Allemagne et la Suisse établissent des Réserves pour y laisser intacts, comme en un musée, quelques restes de végétation originale. Pourquoi cela ? Parce que l'industrie et l'agriculture, ces deux grandes applications de la science, ont envahi notre planète entière. Elles sont devenues les maîtresses du monde. Avec elles on fait la guerre, par elles on développe les arts de la paix. De quel côté sera la victoire ? Du côté des meilleurs canons et des plus puissants cuirassés ; et, dans la lutte économique, la suprématie appartiendra à la nation qui fera les plus importantes découvertes et qui saura le mieux en tirer parti.

Qu'est-ce que la richesse entre les mains d'un homme qui ne sait rien des lois de la finance ? Une illusion appelée à se dissiper bientôt ! Qu'est-ce que le pouvoir pour qui méconnaît les règles fondamentales de la sociologie et du droit ? Un instrument de ruine pour tous ! Qu'est-ce que la production artistique, enfin, pour qui ne veut avoir aucune norme et fait fi des expériences d'autrui et des siennes propres ? Pas autre chose que le chaos !

Depuis le sauvage qui empoisonne ses flèches, ou le paysan qui sème son grain et laboure son champ parce qu'il sait en tirer une récolte, jusqu'au marin orientant ses voiles à la brise, ou au physicien apportant

un dernier perfectionnement à la machine électrique, tous se basent sur les expériences faites, mettent à profit les connaissances accumulées par leurs devanciers, utilisent, en un mot, le patrimoine scientifique de l'humanité.

Que dire de cet esprit étroit qui a parlé de la « banqueroute de la science » ? Il a osé écrire cela avec une plume d'acier, sur du papier fait à la machine; il n'a pas craint de faire reproduire cette opinion par des presses rotatives et ce sont les chemins de fer, qui ont répandu dans le monde entier ce nouvel évangile ! N'est-ce pas bien démonstratif ?

Ou bien Brunetière n'avait-il en vue que la banqueroute de la science par rapport aux aspirations les plus intimes de l'homme, l'impuissance des savants devant la douleur ou la passion, leur radicale incapacité de pénétrer dans ce tréfond de moi-même qui est assoiffé de fraternité et écrasé par le sentiment de son éternelle solitude ?

Mais s'il en était ainsi, l'éminent critique aurait alors commis la plus grande des confusions. J'ai de la peine à croire qu'il ait pu, ne fût-ce qu'un instant, prêter l'oreille aux histrions de la libre-pensée⁽¹⁾ et chercher dans la science objective la satisfaction de sentiments subjectifs.

Objectivement, la science n'a jamais fait banqueroute qu'avec les ignorants, les esprits incapables d'applica-

(1) J'entends par là, non pas les libres-penseurs en général, fussent-ils matérialistes, mais ces esprits singuliers qui font de la libre-pensée une foi et, de la science, une religion. Invoquant la Raison, lui rendant un culte, ils ont une orthodoxie, fulminent l'excommunication contre les hérétiques, et croient plus fort à leur propre infaillibilité que les catholiques les plus dévots à celle du Saint-Père.

tion à cause de leurs connaissances incomplètes, les demi-savants dont les insuccès ont fait avorter tant d'entreprises, les rêveurs se basant sur des chimères au lieu d'étudier les faits. Ces rêveurs surtout ont égaré les hommes et les capitaux à la poursuite de mirages décevants.

Qui nous délivrera des ignorants et des incapables, qu'ils soient ingénieurs, médecins, financiers, juristes, politiciens, naturalistes ou hommes de science !

Il est de mode aujourd'hui d'attirer les foules. Les hautes Ecoles, comme presque tous les Etablissements d'instruction, veulent enregistrer de gros chiffres. On appelle à la culture toutes les couches de la société et, pour détenir le record du nombre, on néglige la valeur. Il semble qu'ayant plus de choix, on aurait pu devenir plus sévère dans la sélection ; c'est presque toujours le contraire qui eut lieu, malheureusement.

Aussi, en présence de tant d'incapacités et de médiocrités, jetées sur le marché intellectuel, la banqueroute de la science a-t-elle semblé parfois réelle, mais elle ne s'est jamais produite pour la science véritable, dans l'acception que nous donnons à ce mot.

§ 3. CONCLUSION

Malgré le caractère précaire des méthodes et des résultats scientifiques, considérant cette formidable puissance qui a créé notre civilisation, on comprendra que mon esprit subjugué se soit incliné et qu'il n'ait pu s'empêcher de proclamer, dans le monde objectif au moins, la souveraineté de la science.

Désormais mon ambition fut de contribuer à édifier celle-ci, et je m'efforce d'y apporter mon très modeste

concours en observant ça et là un fait de plus. Je me console de cet humble résultat, par la pensée que le nombre est infini de ceux qui peinent sur leur petite tâche. Seul le total des efforts est considérable.

CHAPITRE VIII

La religion étudiée à la lumière de la connaissance objective

- § 1. *La science des religions montre l'origine humaine des religions, elle y distingue deux éléments : le rite et le dieu.*
- § 2. *La notion de Dieu dans les religions humaines. Chez les chrétiens, les Juifs, les bouddhistes, les bramanistes, les polythéistes, les animistes, les fétichistes, partout on décèle l'idée de cause première ou dérivée.*
- § 3. *Conclusion. Les religions sont soumises à l'investigation scientifique mais la notion de Dieu, pour autant qu'elle coïncide avec l'idée de la cause première, échappera à la science et restera inconnaissable.*
-

§ 1. LA SCIENCE DES RELIGIONS

Dans le chapitre IV, j'ai analysé en détail *ma* religion, je me suis efforcé d'en faire ressortir le caractère subjectif et de mettre en lumière les conclusions qu'elle m'imposait.

Maintenant que j'ai reconnu l'existence d'un monde objectif, je pense qu'il est utile de dire ce qu'est pour moi *la* religion, ou mieux ce que sont les religions. Car je ne voudrais pas qu'on pût croire que les phénomènes

appelés de ce nom par les hommes, ne suscitent pas mon intérêt.

La science des religions se base exclusivement sur les faits; c'est dire qu'on ne devra pas attendre de moi l'exposition complète de ce sujet qui nécessiterait des compétences ethnographiques, linguistiques et historiques que je ne possède pas.

Outre la compétence, cette étude implique aussi une impartialité si haute et si sereine, que bien peu d'hommes ont pu y atteindre. Presque tous ceux qui ont traité cette question se sont laissé influencer par leurs idées personnelles et par leur sentiment à l'égard de la religion. Ils ont versé dans la polémique ou le panégyrique.

Les plus savants ont succombé à la tentation de chercher dans le monde objectif la confirmation de leurs convictions particulières.

Emile Burnouf qui, des premiers, a écrit sur *la science des religions*, expose de façon magistrale la méthode à suivre. Faute de pouvoir reproduire ici son premier chapitre, j'y renvoie le lecteur.

Une seule phrase serait à supprimer, c'est à la page 2, lorsqu'il dit : « La philosophie.... intervient aussi pour
« sa part dans la science des religions. Sans doute les
« systèmes métaphysiques ne changent rien aux faits et
« modifient peu les inductions qu'on en tire, mais la
« science des religions n'est pas seulement une réunion
« de faits, elle est une théorie, et, suivant les systèmes
« philosophiques que vous aurez adoptés, vous cons-
« truirez de façon différente la partie interprétative de
« la science. »

Autant j'applaudis à l'affirmation que les systèmes

métaphysiques ne changent rien aux faits et fort peu aux inductions, autant je crois que l'influence de la métaphysique est désastreuse dans l'édification d'une théorie. Lorsque cette influence se fait sentir, c'est presque toujours pour faire atténuer ou négliger certains phénomènes gênants. On le voit chez Burnouf lui-même qui, malgré sa haute compétence, n'a pu s'empêcher de dire leur fait aux orthodoxies, en les traitant de stationnaires (cf. chap. 17 et 18). Or il est incontestable que les orthodoxies ont évolué, qu'elles évoluent même tous les jours.

Deux exemples entre beaucoup d'autres : D'une part, qu'on veuille bien se rappeler ce qu'est devenu le dogme de la théopneustie dans l'orthodoxie protestante, depuis cinquante ans ? A l'heure actuelle, qui croit encore à l'inspiration plénière des Ecritures ? D'autre part, de même que les papes ont peu à peu évoqué à eux toutes les questions dogmatiques, jusqu'au jour où le concile du Vatican décréta l'infailibilité doctrinale, de même récemment le Saint-Père intervint dans les questions d'organisation et d'administration les plus spéciales. N'avons-nous pas vu dernièrement tout l'épiscopat français, qui aurait accepté la loi sur les associations cultuelles, s'incliner cependant devant le *veto* de Rome, à propos de cette affaire ne touchant en rien au dogme ? Après l'infailibilité dogmatique, on en viendra sans doute à l'infailibilité administrative. Après avoir dépouillé les conciles, on dépouillera les évêques, ainsi semble le vouloir l'évolution fatale d'une centralisation à outrance. Est-il vraiment possible de soutenir encore que les orthodoxies n'évoluent pas ?

Pour étudier les religions au point de vue scientifique,

le système que je défends ici me semble présenter l'avantage d'une parfaite indépendance par rapport aux *a priori* dogmatiques ou philosophiques. A l'inverse de tous les doctrinaires, je ne suis pas anxieux de savoir si mes études m'amèneront à reconnaître dans les divinités le produit des tromperies d'une caste sacerdotale, ou si j'y décèlerai un élément psychologique inhérent à la nature humaine, ou enfin si je resterai perplexe en présence de faits contradictoires ? Cela pourra m'intéresser et avoir une certaine utilité, mais cela importe aussi peu à la sérénité de mon âme que les derniers perfectionnements apportés aux turbines ou aux machines électromotrices.

J'ai déjà dit qu'en matière de science des religions, la connaissance des faits me manquait dans une large mesure ; en revanche, les méthodes me sont accessibles et je me réserve le droit de les juger. J'ai donc examiné ce qui me fut présenté par les savants compétents au point de vue linguistique, ethnographique, anthropologique. M'efforçant de distinguer entre les phénomènes étudiés et les tendances personnelles, j'ai constaté que les interprétations les plus admissibles et les plus impartiales étaient généralement celles des auteurs ayant des convictions religieuses plutôt négatives. C'est que, le plus souvent, les faits les plus immédiatement accessibles, étaient favorables à une telle manière de voir : 1^o Un observateur impartial, tenant compte de ces faits, n'aurait certainement pas proclamé la supériorité absolue du christianisme. 2^o Après un examen détaillé de la question, il aurait réduit toute une partie des religions — la principale, pour les esprits inférieurs, — savoir les mythes, le surnaturel et les rites aux éléments humains qui les avaient engendrés.

Il m'a donc semblé avantageux d'accepter ces conclusions comme les plus vraisemblables.

Un seul point paraissait obscur, c'était la divinité. Burnouf a dit, avec raison, que, dans toute religion, il y a deux éléments essentiels : le rite et le dieu. L'histoire du rite a été faite et, si elle est incomplète encore, elle a été étendue par des hypothèses suffisamment plausibles. Pour le dieu, il plane une incertitude ; voyons l'histoire du dieu.

§ 2. LA NOTION DE DIEU DANS LES RELIGIONS HUMAINES

Plus une religion se développe, plus la notion de Dieu y acquiert d'ampleur ; en définitive, il est placé à l'origine du monde. Comme créateur, ou comme force immanente de l'univers, il devient l'équivalent de la cause première.

Examinons donc cette notion dans les principales religions, et voyons si, véritablement, l'idée de cause tient toujours de près ou de loin au concept de la divinité.

a) *Dans le christianisme.* — Il est évident que Dieu, le Père, créateur du ciel et de la terre, est bien à l'origine de tout. De plus, conçu à la manière de Jahvé, mais avec le caractère d'universalité que lui ont donné les chrétiens aussi bien que les Juifs modernes, il constitue un être immatériel et transcendantal.

Transcendance ou immanence, la question fut chaudement discutée, mais il faut reconnaître que, chez les âmes particulièrement mystiques et dans les Eglises les plus puissantes et les plus nombreuses, dans l'orthodoxie en un mot, la transcendance a toujours dominé.

b) *Chez les Juifs de l'ancienne Alliance.* — La conception de Dieu, quoique moins épurée, est cependant suffi-

samment monothéiste pour qu'elle se laisse assimiler facilement à la cause première.

Même la notion sacerdotale et théocratique du Dieu fort et jaloux, analogue à Assour, Amon et Mardouk, renferme l'idée de la toute puissance de cet être, tandis que les autres dieux des peuples voisins sont de faux dieux. Jahvé est aussi le créateur, comme Elohim après qu'il fut synthétisé. Il s'occupe des affaires des hommes, mais, dès qu'il se manifeste, il perd son caractère et devient le reflet des fantaisies d'un despote prononçant l'interdit, ou l'esclave d'un sacerdoce avide, vivant de ses autels, ou bien encore le fétiche d'hommes incultes demandant des miracles.

De temps en temps seulement, s'élèvent les voix isolées de prophètes, chez qui une idée plus pure de la divinité amène des protestations véhémentes en présence des superstitions de leur temps. Qu'on s'efforce de pénétrer l'esprit de leur prédication et l'on verra qu'ils combattent toute espèce de matérialisation. C'est par le cœur et individuellement que se révèle l'Eternel, disent-ils.

Peut-être faut-il voir dans ces affirmations une intuition que si Dieu est universel, s'il est la cause première, il ne peut pas être connu objectivement ou au moyen d'une manifestation quelconque, passant par l'intermédiaire de nos sens.

c) *Israël nomade*. — Il ne savait rien de Jahvé; ses Elohim se révélant dans le bruissement du feuillage ou dans le silence des nuits sereines du désert, avaient de singulières affinités avec les esprits de l'animisme dont ils dérivait. Et, plus tard, comme maintenant encore, on voit réapparaître ces formes ancestrales dans des superstitions diverses.

Là aussi transparait la notion de cause, comme nous le verrons pour l'animisme lui-même.

d) *L'Islam*. — Il n'apporte pas des lumières nouvelles. Allah est à l'origine de tout; on comprend bien que, dérivé de Jahvé et du Dieu des chrétiens, il ne puisse contenir autre chose. La provenance des matérialisations classiques saute aux yeux : le prophète, son paradis, le fatalisme, ne furent-ils pas de merveilleux moyens de conquête? Pour le reste, l'Islam est une civilisation plutôt qu'une religion; c'est ce qui constitue pour les races inférieures sa supériorité incontestable sur le christianisme. Il en résulte aussi toutefois qu'on y distingue moins facilement les caractères du dieu.

En revanche certains musulmans connaissent des doctrines épurées qui correspondent à divers degrés de la sainteté, mais, semblables aux adeptes de la discipline du secret, dans l'ancienne église et chez les gnostiques, c'est par des initiations successives qu'ils y atteignent. Ces doctrines réservées sont singulièrement philosophiques; on y voit poindre l'idée de l'universalité de Dieu. Allah devient presque le Créateur d'une façon générale, en devenant non seulement le dieu du prophète, mais aussi celui des chrétiens et celui de tous les esprits religieux. De sorte qu'on peut dire : si Mahomet a négligé de donner l'universalité à Allah, c'était pour l'y laisser arriver par ses propres moyens.

e) *Chez les bouddhistes et chez les adorateurs de Brama*. — Là, l'idée de la cause première et inconnaisable éclate dans toutes leurs doctrines religieuses, et jusque dans les cultes védiques, parfois un peu naturistes. Pour ces cultes, il est frappant de voir que la principale manifestation de la puissance divine est le feu.

Ce feu, qu'on allume au foyer domestique, qui consume les offrandes sur l'autel, qui donne la chaleur bienfaisante et qui est assimilé au soleil. Ce culte solaire est le plus remarquable de tous ; on en voit des traces, non seulement dans la religion persane, où il atteint un haut degré de développement, mais aussi dans le bramanisme, le bouddhisme et dans tous les rites secrets de tous les âges et de tous les lieux. Cette tradition semble être partie de l'Inde et avoir irradié sur l'Extrême-Orient tout entier, puis sur l'Occident. C'est une vénération pour la source de toute énergie, de toute chaleur, de toute vie. La lumière qui brille à l'Orient vient éclairer la terre et, ici-bas, le feu en est la représentation.

Qu'on me permette un souvenir personnel : Dans toute l'île de Java, le bouddhisme et le bramanisme ont cédé la place, il y a quelques siècles, à l'Islam envahisseur. Une seule peuplade a résisté : elle habite, dans l'Est, le massif montagneux le plus élevé, le Tenger. Ces bramanistes sont groupés autour d'un volcan actif qu'ils adorent, comme la manifestation du Dieu ; ils l'appellent le Bromo, prononciation javanaise du mot Brama. Or le Bromo est, à ma connaissance, le seul volcan javanais où la lave en fusion soit parfois visible⁽¹⁾. La nuit, et par des temps sombres, on voit du feu au fond du cratère, tandis que dans les autres volcans, (et ils sont nombreux) on observe seulement des émissions de gaz, des souffioni, des sources bouillantes, sulfureuses, ou des salses.

Eh bien, les indigènes que j'ai interrogés m'ont tous dit que le Bromo était sacré parce qu'on y voyait du feu.

(1) Cf. DE LAPPARENT, *Traité de géologie*, I, 396.

Même les musulmans que j'avais amenés de la plaine, comme porteurs, ou comme domestiques, n'ont pas voulu monter avec moi au sommet du cône, tandis que nous avons visité ensemble nombre d'autres cratères en activité. Ils furent unanimes à déclarer que le Bromo était une puissance spéciale, puisque « il y avait là un feu » que personne n'avait allumé — *api, jang orang tida pasang*.

Je ne pus m'empêcher alors de penser aux théories dont nous sommes si fiers ! Je crois que le noyau central incandescent est la façon la plus acceptable d'expliquer le volcanisme, et j'étais frappé de voir ces indigènes, vénérer dans cette matière en fusion la substance universelle. Entre elle et la matière cosmique des nébuleuses, dans laquelle Laplace voit le premier rudiment des mondes, il n'y avait qu'une différence de condensation.

Je conclus en disant que, dans les grandes religions indoues, comme dans leurs formes les plus inférieures, la notion de l'origine de l'univers est contenue en germe, et je comprends que ces idées aient abouti à cette grandiose synthèse du panthéisme où Brama, l'être neutre, est immanent et se manifeste dans le grand Tout.

f) *Le polythéisme*. — Cette forme de religion implique une idée d'origine plus difficile à déceler. Cependant, la plus grande partie de la mythologie grecque n'est-elle pas destinée à nous renseigner sur les causes des phénomènes ? L'arc-en-ciel est le voile d'Iris ; les vives couleurs de l'aurore sont les doigts de roses de la déesse ; la mer en furie, c'est Neptune agitant son trident et l'Etna qui fume s'explique par la forge de Vulcain.

En l'absence d'une cause connue, on imagine un mythe.

D'une part, le polythéisme grec aboutit au monothéisme et au panthéisme que nous avons déjà étudiés, d'autre part, il tire ses origines de l'animisme.

g) *L'animisme*. — Il est le point de départ des grandes religions et se manifeste encore dans beaucoup de superstitions diverses.

Toutes les notions d'esprits, les Elohim et les Rephaïm des Hébreux, les Djinn des Arabes, les Sjétan des Malais et en général les personnifications des phénomènes de la nature, sont toujours nés de la crainte ou de l'étonnement, résultant de l'ignorance des causes.

Des arbres, remarquables par leur grandeur ou leur isolement, des fleuves, des torrents, des sources, des cratères volcaniques, des montagnes, les orages, de vieilles ruines,... sont le siège de puissances bienfaisantes ou malfaisantes. C'est que des hommes, ignorant l'origine de ces choses, s'efforcent inconsciemment de leur trouver une cause et, comme ils ne peuvent pas fabriquer eux-mêmes ces objets, du même coup cette cause leur paraît être supérieure aux forces humaines. Elle devient capable d'engendrer les plus terribles catastrophes : l'inondation, les éruptions, les épidémies, la foudre, etc.

Cette idée de cause est plus qu'une hypothèse, on peut parfois la constater directement. Il n'est pas facile de l'étudier chez des êtres à intelligence rudimentaire ; si on les interroge, ils se troublent, ou bien ces notions sont peu précises, se déforment facilement ou échappent à l'analyse.

Pour les observer, il faut que l'occasion se présente d'elle-même. Si vous voulez commettre un acte, si vous manifestez une intention contraires aux coutumes, vous

remarquerez qu'on vous blâmera ou qu'on vous retiendra. Vous avez heurté une superstition, ou vous alliez le faire. Ne vous impatientez pas, ne passez pas outre, surtout ne souriez pas; informez-vous plutôt, non pas en philosophe, mais en homme soucieux de sa sécurité compromise et, dans ce cas, l'indigène vous répondra.

M'occupant de botanique, il m'est arrivé à plusieurs reprises de vérifier la vénération qu'ont les primitifs pour certains arbres.

— Il ne faut pas toucher à ce banian, me disait-on.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il y a un esprit.

— Qu'importe à l'esprit si je cueille une fleur ?

— L'esprit sera mécontent parce que cet arbre lui appartient.

— De quel droit lui appartient-il ?

— Parce qu'il l'a fait pousser.

Que de fois m'a-t-on répondu par de semblables arguments !

On ne saurait montrer plus clairement que l'esprit est vénéré à titre de cause.

Qu'est-ce en effet que la première forme de la possession ? Ce n'est pas le tombeau des ancêtres — comme on a voulu le montrer pour les origines de la propriété foncière — ce sont les produits de l'industrie individuelle. Le sauvage ne possède ni le sol, ni les eaux, mais il a son arc et ses flèches. Parmi les civilisations plus avancées, où existe encore la forme communiste de la propriété, chez les tribus arabes, dans les dessa malaises, le terrain, les rivières, parfois même les plantations ou des troupeaux sont propriétés communes; par contre, les armes, les outils, ou les vêtements que chacun a su

se façonner et créer de toutes pièces sont et restent propriétés individuelles. Il apparaît toujours légitime, chez l'homme le plus primitif et jusque chez les animaux, que l'objet fabriqué de ses mains, la friandise conquise par son industrie, soit la propriété de l'individu.

Voilà pourquoi, je n'ai pas été étonné d'apprendre que l'esprit fût possesseur de l'objet hanté, parce qu'il en était le créateur. J'y vois cette idée de cause dont je parlais en commençant. Cause seconde, je le veux bien, mais cause mystérieuse, inconnue à l'homme auquel cette superstition s'adapte et qui ne saurait aller jusqu'à concevoir une cause première.

h) *Le fétichisme*. — J'y distingue des éléments analogues. L'être humain cherche à augmenter sa puissance, à se protéger, à se guérir, au moyen de son fétiche. Incapable de reconnaître l'origine de la force et de la faiblesse, de la richesse, de la pauvreté ou de la maladie, il attribue ces vicissitudes à des objets familiers qu'il vénère et auxquels il rendra un culte; quitte à les détruire, lorsqu'il aura constaté l'absence de ce lien de causalité.

§ 3. CONCLUSION

Puisque la notion de cause première est si intimement liée à l'idée de Dieu, il en résulte que cette partie-là de la religion ne sera pas analysée par la science; celle-ci se bornera à déclarer la cause première inconnaisable et toutes les définitions de la divinité dénuées de fondement. Bien plus, à propos des affirmations des âmes religieuses supérieures, proclamant la transcendance et l'immatérialité de Dieu, la science devra constater que cet être restera à jamais une énigme ou une absurdité pour quiconque se fie exclusivement au témoignage de ses sens et de la logique.

Les soi-disant manifestations divines, pouvant affecter nos sens, tombent dans le domaine objectif et seront ramenées tôt ou tard à des causes secondes. Il se présentera trois cas :

Ou bien, on fournira la preuve (par la plus grande vraisemblance) que les faits sont inexacts et mal observés, — ou bien, on en décelera la cause physico-chimique et l'on reproduira à volonté le phénomène, — ou bien enfin, on conclura que les faits sont exacts, qu'ils ont une cause physique, mais que cette dernière ne peut être élucidée dans l'état actuel de nos connaissances.

En résumé, le savant ne peut voir dans la religion, que le résultat de l'évolution des idées et des rites, engendrés par l'ignorance et par la crainte. La relation avec un être immanent, transcendantal, ou spirituel, mais objectif, restera pour lui une illusion. Tout ce qu'on nomme révélations spirites ⁽¹⁾, expériences religieuses.

⁽¹⁾ Il convient de dire deux mots du spiritisme, ce mélange d'observations, de théories et de supercheries. A l'examiner de près, et en éliminant tous les cas douteux, ou mal observés, il ne reste guère qu'un certain nombre de phénomènes d'hypnotisme, de suggestion et peut-être quelques cas d'objets influencés à distance par la pensée humaine. Quoique inexpliqués encore, ces derniers ne sont pas en contradiction avec les découvertes modernes sur les divers modes de rayonnement de l'énergie.

Envisagé sous cet angle, le spiritisme perd tout son charme, parce qu'il perd les esprits. Or ceux-ci sont en réalité la théorie, le *deus ex machina*, qui doit nous expliquer tous les mystères.

Cette persistance des spirites à vouloir toujours mettre au premier plan les phénomènes observés, les expériences faites, toute cette ferblanterie scientifique dont ils aiment à se parer, me semble des plus caractéristiques. En effet, tout ce qui les frappe, et dont ils ne peuvent trouver la cause (coups mystérieux, mouvements d'objets, écriture médiumnique, etc.) est

miracles ou surnaturel, doit lui apparaître comme un amas d'erreurs, de supercherie et de phénomènes psychologiques plus ou moins bien connus.

Etant données les prémisses ou, si l'on préfère, le préjugé scientifique, c'est là de beaucoup la théorie la plus vraisemblable.

Il est un peu sommaire d'expédier ainsi, en quelques lignes et sans distinction, une telle masse de témoignages, mais, si je voulais entrer dans le détail, il serait infiniment trop long de le discuter, parce que chaque cas mériterait d'être étudié en particulier.

Je me borne donc à une généralité.

attribué aux esprits. Au lieu d'une cause première, ils en ont une infinité d'autres, qui sont secondaires, mais qui n'en restent pas moins inconnues, ce sont là les dieux véritables de cette religion. Aussi, est-ce à eux que s'adressent tous les rites et à eux que se rend, en quelque sorte, le culte. C'est pourquoi on ne saurait nier les relations étroites du spiritisme avec l'animisme.

M. Gustave Lebon a publié dans la *Revue scientifique* du 26 Mars et du 2 Avril (Paris 1910) deux articles qui constituent un réquisitoire fort sévère, mais très bien conçu, contre les prétentions scientifiques du spiritisme. J'y renvoie mes lecteurs, qui trouveront là un exposé de l'état d'âme d'un naturaliste en présence de ces problèmes.

Le Dieu des théosophes est plus défini et supérieur au divin des spirites, en ce sens qu'il peut se révéler directement. Il ressemble déjà mieux à Brama car il est immanent et certains élus peuvent communiquer avec lui par le moyen des extases. Comme les bramanistes, les théosophes sont ravis au septième ciel et présentent des phénomènes psychologiques semblables à ceux que les neurologistes ont décrit si souvent dans les cas dits de *mind-cure*.

CONCLUSIONS DE LA PREMIÈRE PARTIE

Je crois donc à l'existence du monde objectif; j'y crois de toute la force de mes *a priori* de naturaliste. Et je crois au monde subjectif, parce que c'est la seule certitude absolue que je possède; si ce monde n'existe pas, alors il n'y a plus rien, ni être, ni pensée, ni univers.

Pour concilier ces deux manières de voir, il faut une séparation complète des deux domaines, car leurs méthodes, leurs *a priori* et leurs résultats diffèrent au point qu'il existe entre eux une foule de contradictions.

Ne voulant sacrifier ni l'un ni l'autre, et incapable de vivre avec des équivoques, j'ai livré ma personnalité à l'un et j'ai enfermé l'humanité dans l'autre. Il m'a suffi, pour cela, de reconnaître que je diffère du reste des hommes, une vérité qu'aucun philosophe ne m'avait enseignée jusqu'ici, qui est loin d'être aussi paradoxale qu'elle en a l'air, qui résout les contradictions auxquelles je faisais allusion tout à l'heure, une vérité au moyen de laquelle je peux vivre en paix avec ma raison et avec ma conscience, et qui présente une quantité de conséquences aussi avantageuses que pratiques pour la vie de tous les jours.

DEUXIÈME PARTIE

APPLICATION

Introduction

J'ai montré dans la première partie de ce travail quel était mon système ; il me reste à prouver que ce n'est pas une théorie vaine et qu'il est possible pratiquement de vivre en harmonie avec cette philosophie.

Pour cela, j'aurai recours à quatre méthodes qui sont autant d'arguments :

1^o Raconter mon histoire et l'on apprendra comment ces vérités se sont imposées à moi, peu à peu.

2^o Indiquer la solution des antinomies qui m'ont le plus tourmenté autrefois, quand je cherchais leur coordination dans une doctrine philosophique déjà établie.

3^o Etudier les trois principales activités humaines : la psychologie, l'éthique et l'esthétique, c'est-à-dire l'activité mentale, la morale et l'art dans leurs rapports avec ma manière de voir ; m'efforcer d'exposer de quels éléments objectifs et subjectifs chacune d'elles se compose pour moi et expliquer les réactions de ces éléments les uns sur les autres.

4^o Dire enfin, aussi objectivement et impartialement que possible, quelles sont les conséquences pratiques de mon système et l'on verra que j'ai raison de les croire bienfaisantes pour l'humanité et pour moi. J'espère ainsi le fonder en droit, après l'avoir fondé en fait.

CHAPITRE PREMIER

Evolution personnelle

Refusant de sacrifier, d'une part, mes sentiments au témoignage de ma raison et, d'autre part, mes connaissances scientifiques positives et leurs conséquences les plus vraisemblables à mes convictions religieuses ou philosophiques, j'en étais arrivé à croire à l'existence de deux vérités, séparées par une cloison étanche. — Cela supprimait les antinomies logiques, mais laissait subsister des conflits. C'est pourquoi j'en suis venu à éliminer toute contradiction en attribuant une des deux séries de vérités à l'humanité ainsi qu'au monde sensible et l'autre exclusivement à moi-même.

Est-il bien nécessaire de narrer le début de mon évolution ? N'a-t-on pas deviné qu'arrivé au terme de mes études et décidé à prohiber toute équivoque, je me suis trouvé en face de cette alternative angoissante : choisir entre un positivisme sans entrailles et un spiritualisme qui menaçait mon amour de la science expérimentale ?

Ayant lu ce qui précède, l'on aura compris que je me sois refusé à sacrifier une partie de moi-même : ma raison ou mon sentiment, ma science ou mes convictions philosophiques et religieuses. Je m'y suis refusé d'abord de même qu'un homme qu'on emmène au supplice et qui se débat avec l'énergie du désespoir entre les mains de ses bourreaux. Je voyais, tout proche, le moment du sacrifice, lorsqu'une chance de salut m'est apparue. Je venais de reconnaître que ma raison s'occupait surtout du monde extérieur et que mon sentiment logeait au plus profond de mon moi, dans un monde intérieur, différent du précédent.

Constatant, alors, que ces deux mondes étaient à jamais séparés. comprenant que l'un ignorait l'autre au point de pouvoir douter légitimement de son existence, j'en vins à me demander pourquoi notre entendement, par habitude de l'unité, voulait mettre d'accord les sens et le moi, la science et la conscience, l'objectif et le subjectif.

A-t-on assez parlé de la cloison étanche en philosophie et affirmé qu'elle ne résolvait rien ? Pourtant, est-elle si absurde ? Au début d'une étude de l'introspection, ne nous enseigne-t-on pas à récuser le témoignage de nos sens, à refuser toute réalité à ce que nous voyons autour de nous, y compris notre propre corps, afin de mieux rentrer en nous-mêmes et de mieux distinguer le moi ?

Cela ne signifie rien ou bien cela veut dire que, pour concevoir mon moi, je dois renoncer à toutes les données des sciences positives. N'est-ce pas là, déjà, reconnaître le principe de la cloison étanche ?

Il m'apparut donc qu'il fallait séparer absolument les deux domaines, aussi bien que la double série de leurs conclusions. Depuis ce moment, dès que j'apercevais des contradictions entre l'une des séries et l'autre, je ne m'en inquiétais plus parce que la contradiction n'est pas réelle. quand ses deux termes n'ont aucune relation entre eux.

Théoriquement et logiquement, il m'était indifférent que l'homme fût libre dans un cas et déterminé dans l'autre, puisque ce concept « homme » avait une signification différente suivant le point de vue auquel je me plaçais. C'est pourquoi je prétendais pouvoir conclure à des contraires et à d'apparentes antinomies. C'était la cloison étanche !

J'ai raisonné de cette façon pendant longtemps. Car la philosophie que j'expose ici n'est pas un simple jeu de mots. C'est une conviction vécue, que celle dont je parle ! C'est la raison pour laquelle aussi elle a évolué comme tout organisme doit le faire.

Voici quelle fut sa modification subséquente :

A vivre ainsi, en partie double, s'il est permis de le dire, j'arrivais à juger chaque chose de deux manières différentes et parfois opposées. Cela n'avait pas grand inconvénient parce que la nature même de la chose jugée décidait généralement de la mesure qui devait lui être appliquée : celle du scientifique ou celle de ma conviction intime. Il était rare aussi que je fusse dans le doute au sujet de l'action provoquée par le jugement ; étant une extériorisation, elle devait être basée sur les données objectives. Mais il y avait des cas où les sentiments violents et les passions subjectives étaient déchaînés en moi et venaient troubler mon raisonnement objectif.

Par exemple : je voyais commettre une action injuste. je m'efforçais de réparer le dommage, en me disant que l'auteur n'était pas objectivement responsable mais, en même temps, au-dedans de moi, mon indignation s'accroissait parce que, dans mon for intérieur, j'admettais la responsabilité du coupable.

Ainsi j'éprouvais des tiraillements et des colères que je m'expliquais mal. D'une part, je sentais l'absurdité de châtier les coupables puisque, au point de vue du droit déterministe, il n'y en a pas ; d'autre part, je trouvais légitime d'accabler de mon mépris le méchant parce que je le décrétais responsable par rapport à moi... j'y trouvais même une certaine satisfaction.

Cela dura jusqu'au jour où je m'avisai de mon erreur.

J'avais tort de juger mes semblables de deux façons différentes ! En les jugeant subjectivement, j'avais commis le péché de la conclusion par analogie mal fondée. En les jugeant, à la fois, déterminés objectivement et responsables subjectivement, j'avais oublié que les hommes n'existaient pas du tout à ce deuxième point de vue.

Subjectivement, il ne pouvait y avoir qu'un seul homme, dans le sens que j'attachais à ce terme et cet homme, c'était moi. Ou bien — pour m'exprimer sous une autre forme, — je m'aperçus qu'il y avait autour de moi des humains, c'est-à-dire des êtres animés, déterminés par les lois d'airain de la nature, ne ressemblant en rien à un autre être, essentiellement différent, un être de liberté et de volonté, un surhomme — si on veut l'appeler ainsi — et cet être, c'était ma propre personnalité.

« Voilà, certes, pensera-t-on, un bien formidable orgueil ! »

Peu m'importe, pourrais-je répondre abruptement, en me plaçant à mon point de vue subjectif, mais je ne le dirai pas, car il me plaît de m'expliquer. J'ajouterai donc : je ne suis pas aussi orgueilleux que vous le croyez ! On s'en convaincra en examinant les choses de plus près.

Me voici, moi seul, libre et responsable devant ma conscience ; je me trouve en face d'un monde dont je décrète la réalité de par ma libre volonté, et ce monde est déterminé. Dans ces conditions, impossible de me dérober à la conclusion suivante :

Je suis responsable de mes réactions à l'égard de ce monde, mais ce monde n'est pas responsable envers moi. J'ai le devoir de condamner mes fautes ; je n'ai

pas le droit condamner celles des autres, j'ai tout au plus celui de les rendre inoffensives.

Si j'ai fait du mal, j'en éprouve du remords et, si je suis la victime de ce que vous appelez la méchanceté des hommes, je n'ai pas le droit de me plaindre ni le moyen de haïr. Comment l'aurais-je, puisque ces souffrances sont causées non par des hommes semblables à moi mais par des mannequins fort bien articulés.

Vraiment cela peut-il s'appeler un formidable orgueil, et cette façon de voir ne se rapproche-t-elle pas singulièrement du pardon réitéré, prêché par l'Évangile ?

Après avoir reconnu mon erreur, je crois donc être parvenu à une plus juste appréciation des choses. Je n'émettrai plus de jugements mi-partie objectifs, mi-partie subjectifs. Désormais, il y aura seulement l'humanité jugée avec les critères de la science et moi jugé par mon sentiment intime. Ainsi, j'ai soustrait les hommes à la critique passionnée de mes sentiments et j'ai arraché ma personne aux critères matériels de la science.

Dès l'instant où je me suis rendu compte de cette vérité, je n'ai plus senti le hiatus douloureux entre l'action et mon sentiment intérieur ; le problème m'apparut alors dans toute son étendue, en même temps que sa solution devenait véritablement générale.

Cette solution prenait les proportions d'un système embrassant l'univers tout entier, ainsi que toutes les activités de mon être. Il ne s'agissait plus des antinomies de la foi et de la science mais de toutes les antinomies, les difficultés, les angoissantes contradictions dont le chemin de la vie est semé. Elles se résolvaient d'elles-mêmes en si grand nombre, que je fus convaincu de la nécessité d'un essai plus étendu de ma méthode de raisonnement.

Cet essai se poursuit et il se pourrait qu'il se poursuivît longtemps encore. Son résultat, jusqu'à présent, a été de donner réponse à une foule de questions que j'avais crues insolubles. Ce sont quelques-unes d'entre elles, que j'ai analysées dans les chapitres qui suivent.

CHAPITRE II

Solution de quelques antinomies

- § 1. *Libre arbitre et déterminisme.* Le déterminisme scientifique et ma liberté, leur coëxistence. L'univers est un mécanisme mais je garde ma liberté parce qu'en cela je diffère des autres. La liberté de choix est une erreur en biologie.
- § 2. *L'âme matérielle et l'âme immatérielle.* Mon âme ne peut pas être matérielle mais la personnalité humaine résulte évidemment du jeu d'organes formés par de la matière.
- § 3. *Unité et diffusion du moi.* L'unité de mon moi est incontestable. Le moi organique est diffus dans la matière vivante chez les animaux et chez les autres hommes.
- § 4. *Idées innées et tabula rasa.* J'ai des idées ou du moins des sentiments innés. La science moderne démontre cependant que les idées innées sont une illusion chez les hommes. Les idées innées n'existeraient donc que chez moi.
- § 5. *Le devoir et l'instinct social.* Mon devoir est absolu, c'est l'impératif catégorique de Kant, mais les sociétés humaines sont guidées par un instinct social.
- § 6. *L'univers infini et l'univers limité.* L'univers objectif est limité, mon univers est infini.
- § 7. *Conclusion.*
-

§ 1, LIBRE ARBITRE ET DÉTERMINISME

a) *Déterminisme scientifique.* — Dans le monde sensible et objectif tout est déterminé par les lois immuables de la nature.

Dans ce monde, une humanité s'agite, soumise à des nécessités physiologiques et psychologiques. Cette humanité travaille, expérimente, discute ; elle présente des phénomènes sociaux et religieux dont les plus intelligents, parmi les hommes, ont découvert l'origine et la raison d'être. Pour ces phénomènes aussi, il y a des règles fixes auxquelles les humains veulent se donner l'illusion d'échapper, mais leur tentative est vaine.

Pauvres êtres minuscules, perdus sur le globe obscur d'une petite planète qui roule indéfiniment autour de l'un des innombrables soleils de l'univers, ils sont la proie de toutes les superstitions et de toutes les erreurs. Ces erreurs se dissiperont seulement, petit à petit, à mesure que se révéleront aux chercheurs les causes éternelles d'une évolution fatale.

Dans la nature, telle qu'elle nous est révélée par les sciences, il n'y a place pour aucune indétermination. Il ne vaudrait pas la peine d'étudier cet univers s'il n'était pas déterminé. A quoi bon m'asseoir devant mon microscope si ce que j'y vois aujourd'hui ne m'apprend rien pour demain ?

Par conséquent, ce monde objectif tout entier, y compris les hommes et mon propre corps, sera déterminé, ou bien il ne sera pas, ou bien il sera un nonsens !

b) *Ma liberté.* — Cette conclusion qui ruine la liberté humaine ne peut pas menacer la mienne parce que tous les phénomènes dont je viens de parler n'ont aucun rapport direct avec ma personnalité subjective, ma conscience psychologique ou mes sentiments.

L'existence du monde sensible est en effet une création de ma volonté. J'ai décrété sa réalité, comme une solu-

tion satisfaisante de mes difficultés. Comment donc pourrait-il réagir sur moi ?

Postuler un ordre de choses déterminé pour en conclure à ma propre détermination serait une pétition de principes.

c) *Ma liberté ne détruit pas le déterminisme du monde.* — De même que ce monde, mécaniquement organisé, ne saurait compromettre ma liberté, de même ma libre volonté ne doit pas rendre illusoire la détermination du monde sensible. Il convient donc de réfuter l'objection qui consiste à dire qu'une seule action libre peut détruire le mécanisme universel. Une telle action, — dit-on — aurait des répercussions lointaines qui rompraient la série prédéterminée des phénomènes.

Je crois qu'il y a là une grande erreur et qu'en examinant la question de près l'objection tombe.

On confond ici le fatalisme avec le déterminisme !

Non ! par une action volontaire et libre, je n'abolirai pas le déterminisme parce qu'il consiste dans la succession nécessaire de certains phénomènes sous certaines conditions et pas en une autre chose. Je puis faire varier les conditions mais je ferai varier, en même temps, les phénomènes, ainsi que leurs plus lointaines conséquences. Au lieu de supprimer le déterminisme, cette constatation le démontre plutôt.

En revanche, le fatalisme devient une impossibilité ; du reste il m'a toujours paru absurde.

Si, comme je le crois, je peux intervenir dans l'ordre de la nature pour en modifier le cours et induire de nouveaux faits, il est évident que la destinée ultérieure de ce monde ne saurait être *prédéterminée*. Elle ne peut plus être prévue et calculée d'avance.

d) *Coexistence de ma liberté et du déterminisme.* — Prenons un exemple montrant l'influence que je peux exercer sur l'univers sensible :

Du sommet d'une haute montagne, j'ai fait rouler une pierre dans le précipice. En faisant cela, librement, je n'ai pas contrevenu aux lois de la matière. Au contraire, j'ai créé une nouvelle chaîne de déterminations.

Dès qu'elle fut extériorisée, mon action a été soumise aux nécessités mécaniques qui en feront sortir toutes les conséquences. Mais, à l'origine, au moment où j'ai pris ma résolution, un acte créateur a eu lieu, une vibration nerveuse a suivi puis un mouvement musculaire et la pierre est tombée, décrivant une courbe parfaitement définie. Les fragments gisent maintenant épars au pied des rochers où ils seront à jamais les témoins d'une action libre.

Sans moi cette pierre n'aurait pas roulé. Elle a rompu le fatalisme de la nature mais elle n'a pas détruit le déterminisme dont elle fait partie.

Certes, ce déterminisme serait compromis si *moi*, libre, je faisais partie de ce monde déterminé. Mais, précisément,... j'échappe à cet univers qui m'est subordonné et sur lequel je viens d'agir.

C'est pourquoi mon indépendance subsiste très grande, très étendue et, en quelque sorte, créatrice.

Cette liberté précaire, que Kant localise dans une sphère intemporelle, ne saurait me satisfaire ; elle est bonne pour les autres hommes. Quand il dit que « si « l'on connaissait tous nos mobiles, toutes nos idées, « toutes nos passions, on pourrait calculer notre conduite future avec autant de certitude qu'une éclipse de

« lune ou de soleil »⁽¹⁾, je réponds que si une personne connaît mes motifs et mes idées c'est bien moi, cependant j'ai le sentiment très net que je ne puis pas prévoir ma décision avant qu'elle soit prise.

J'avais la possibilité de me soustraire à cette discussion en disant que, dès l'instant où je parle de liberté, je rentre dans mon for intérieur. Dans ces conditions, j'avais le droit de douter, non seulement des résultats de mon action, mais encore de mon action extérieure elle-même.

Que sais-je de la pierre et de son existence ? Une supposition, une hypothèse ! Qu'est-ce que la pierre en soi ? Je l'ignorerai toujours ! Et, enfin, que m'importent les objections faites à ma conviction subjective par des hommes que je me refuse à considérer comme mes semblables ?

Toutefois, cette réponse ne m'a pas suffi, c'est pourquoi j'ai tenu à exposer la théorie qu'on vient de lire.

N'éprouvant aucune difficulté à croire que je puis influencer sur la marche des phénomènes objectifs, je ne vois pas pourquoi j'évitais de l'admettre ouvertement.

e) *Remarques sur la liberté de choix*. — Les naturalistes ont dit qu'une action libre serait un miracle parce

⁽¹⁾ KANT. *Raison pure*, II, 249, d'après Fouillée, *Hist. phil.*, 403. — Il est juste de dire que Kant, comme la plupart des philosophes, parle toujours en employant un pluriel qui est plus ou moins majestueux. Quand il dit *nous*, on ne sait pas s'il veut dire *le moi* ou bien s'il entend associer les autres hommes à son raisonnement personnel.

S'il parle des autres hommes, il fait bien d'atténuer, ou même de nier la liberté ; je suis convaincu qu'elle leur fait défaut. Mais si je dois appliquer le raisonnement à moi-même, à moi seul, alors je ne peux plus le suivre et je ne saurais assez exalter l'indépendance de ma volonté.

qu'elle apporterait un élément hétérogène dans l'évolution générale. Aussitôt, les spiritualistes effrayés se sont acharnés sur la liberté, pour en atténuer les conséquences. Ils l'ont restreinte au simple choix et ils ont invoqué les limites matérielles imposées à la puissance humaine; en un mot, ils se sont efforcés de lui enlever ce reflet de surnaturel dont on voulait la doter.

Je n'ai jamais compris cette attitude qui constitue un compromis inacceptable pour l'une au moins des deux parties; car la liberté de choix est non seulement insuffisante pour satisfaire mon sentiment intime, mais encore, elle est une illusion dans le monde objectif et scientifique. En voici la preuve :

Généralement, on cherche à démontrer la possibilité de ce choix⁽¹⁾ en disant qu'un corps inerte, attiré par deux forces égales et de sens contraire, restera immobile tandis qu'un être animé, l'âne de Buridan par exemple, sollicité par deux bottes de foin également appétissantes, se décidera toujours pour l'une d'elles.

Ainsi posé le problème me paraît mal posé.

Leibnitz en avait déjà l'intuition quand il disait que, pour qu'un baudet, placé dans de telles conditions, pût rester immobile il faudrait que son échine séparât le monde en deux parties symétriques.

Cette réponse invraisemblable correspond pourtant à une idée juste, c'est-à-dire qu'une force d'attraction parfaitement égale des deux bottes de foin est pratiquement impossible à réaliser et que, par conséquent, maître Aliboron se décidera forcément pour l'une plutôt que pour l'autre.

(1) V. en particulier FULLIQUET. *Essai sur l'obligation morale*, p. 35 et sq., Paris, Alcan, 1898.

On peut le démontrer de la façon suivante :

Il est antiscientifique d'expérimenter avec un animal aussi compliqué qu'un mammifère et sur la psychologie duquel nous ne savons presque rien.

Prenez, au contraire, un organisme simple et vous pourrez constater qu'il se comporte réellement comme une machine ; vous y vérifierez l'existence des fameux *points morts*, semblables à ceux de la course d'un piston. Les deux forces antagonistes étant rigoureusement égales, l'âne restera entre ses deux bottes de foin et y périra. Seulement l'âne, dans ce cas, sera un végétal ou un protiste.

Un exemple me fera mieux comprendre.

Tout le monde connaît la sensibilité géotropique qui fait que les végétaux, couchés par l'orage, redressent leurs tiges vers le ciel sous l'influence de la pesanteur. L'attraction agit comme une sorte d'excitant, induisant un mouvement inverse.

Fixons donc une plante verticalement avec son sommet organique dirigé vers le bas. Elle va être sollicitée à la fois de tous les côtés pour effectuer une courbure en haut. Il semblerait donc que la résultante dût être égale à zéro et que, s'il y avait là un mécanisme, la tige fût forcée de continuer à croître en ligne droite vers le centre de la terre.

C'est inexact. La tige se recourbe sur un côté quelconque et érige son sommet vers le ciel.

L'âne a choisi, dira-t-on !

Il n'en est rien. L'observation montre que tout végétal, en voie de croissance, manifeste des balancements organiques qui sont invisibles à l'œil et qu'on appelle des *nutations*. Par conséquent la tige ne pouvait pas être

verticale; elle s'est recourbée du côté où a eu lieu la première nutation. L'âne a choisi, mais c'est parce que la force était plus grande d'un côté que de l'autre.

Au contraire, attachons la même plante horizontalement sur un clinostat et exposons-la à une force identique à elle-même : la pesanteur qui agira pendant le même temps, tantôt sur le côté droit, tantôt sur le côté gauche; alors l'attraction sera tout à fait égale dans les deux directions et il y aura un point mort. La tige ne se recourbera pas, elle poussera en ligne droite. L'âne n'a pas choisi.

Cet être vivant est bien une machine, il est incapable de faire un libre choix.

f) *Conclusion*. — Le monde est donc un mécanisme; il en est de même pour les hommes et pour mon propre corps mais je conserve, dans ma personnalité subjective, une volonté libre dont le pouvoir est très étendu et ne se borne pas à la liberté de choix.

L'antinomie est ainsi résolue, mais, pour cela, il faut que j'admette que je suis différent des autres hommes.

Je me réserve de montrer plus tard combien les conséquences de cette conclusion, paradoxale en apparence, sont avantageuses.

§ 2. L'ÂME ET LE CORPS

Une deuxième antinomie est celle qui existait entre ma personnalité, ma pensée immatérielle, mon moi subjectif et l'être que les naturalistes appellent *homo sapiens*.

a) *Exposition*. — 1° Mon moi, ma pensée, mes sentiments sont d'essence spirituelle, c'est-à-dire d'une nature opposée à celle de la matière. Je ne puis en douter, puis-

que le monde sensible n'avait pas encore de réalité lorsque j'ai découvert ce moi et que j'en ai eu conscience.

En vérité, ce moi étant irréductible et inanalysable, il est impossible de le définir. Avec les termes de *spirituel* et d'*esprit*, je ne fais que le baptiser d'autre manière. Ces mots sont commodes cependant et je m'en servirai en spécifiant qu'ils désigneront seulement le caractère propre du monde subjectif et du moi.

2° Comparée à la mienne, la personnalité humaine est une chose essentiellement différente. Je ne veux pas d'emblée la qualifier de matérielle mais cela est vraisemblable. Ce qui est certain, c'est qu'elle est fort compliquée et une recherche approfondie sera nécessaire pour lui arracher son secret.

Je constate, tout d'abord, qu'elle relève du domaine objectif. Les humains sont en dehors de moi et je ne puis pas être convaincu de leur réalité sans statuer le monde sensible tout entier.

Par conséquent, dans l'étude que j'entreprends, je n'aurai que deux sources de renseignements : le témoignage de mes sens et le raisonnement. Je vais faire de la science et, plus particulièrement, de l'histoire naturelle.

Les philosophes et les savants ont toujours discuté sur la question de l'âme humaine et trois courants d'opinion se sont formés :

Les idéalistes et spiritualistes ont admis qu'elle avait un caractère immatériel, c'est-à-dire mal défini, ou même pas défini du tout.

Les matérialistes ont nié l'âme-esprit et ils ont ramené ses manifestations à des phénomènes matériels ou dynamiques.

Les agnostiques ont déclaré le problème insoluble.

De nos jours, il n'est pas douteux que les solutions matérialistes aient gagné beaucoup de terrain. Les découvertes modernes, en particulier les localisations cérébrales et la psychologie physiologique, ont réduit à néant une quantité d'arguments, autrefois classiques, en faveur du spiritualisme.

En y regardant de près, les définitions spiritualistes de l'âme semblent impliquer déjà la matérialité, ou bien elles sont des non-sens ⁽¹⁾.

En outre, au point de vue physiologique, « lorsqu'on « étudie le fonctionnement du cerveau, il faut étudier les « fonctions psychiques au même titre que les fonctions « motrices, sensibles ou du langage ». C'est Grasset ⁽²⁾ lui-même qui l'avoue malgré des convictions spiritualistes ouvertement affichées.

Il ajoute même (l. c., p. 8) : « La conscience (sui- « conscience) est une fonction de certains neurones « psychiques que j'appelle supérieurs, tandis qu'elle « n'appartient pas aux neurones psychiques, dits infé- « rieurs. Les neurones conscients sont aussi matériels « que les inconscients. »

Les adversaires de notre auteur, tels que Janet et d'au-

⁽¹⁾ V. par exemple W. JAMES. *In Arch. psychol.*, V. 3, 1905. Il dit : « Elle — la première personne à laquelle nous nous « adressons — perçoit sa vie spirituelle comme une espèce de « courant intérieur, *actif, léger, fluide, délicat* et opposé à « quoique ce soit de matériel. »

Or, on peut lui rétorquer que tous les adjectifs employés par lui pour qualifier cette âme impliquent quelque chose de matériel.

⁽²⁾ V. GRASSET. *Introd. physiol. à la philosophie* (Bibl. phil. cont.), Paris, 1908, p. 7.

tres, les partisans de la théorie classique, diffèrent seulement de lui parce qu'ils n'admettent pas une localisation des phénomènes de conscience. Ils attribuent ces phénomènes à un fonctionnement spécial des neurones qui sont aussi le siège des phénomènes inconscients.

Mais il est un axiome au-dessus de toute discussion, actuellement, en neurophysiologie, c'est que les *processus* psychiques humains même les plus élevés, comme ceux de sui-conscience, sont produits par le fonctionnement de certains organes matériels, les cellules nerveuses. On ne discute plus que sur le mode de transmission et de transformation de l'énergie.

Nous ne connaissons pas ce fonctionnement d'une manière complète mais nous pouvons l'imaginer ⁽¹⁾. C'est évidemment une espèce de vibration, c'est-à-dire un mouvement moléculaire ou autre, se transmettant de proche en proche mais, à coup sûr, rien qui ne soit pas matériel, rien qui soit abstrait.

A cause de notre ignorance, la psychologie, comme science, nous paraît encore distincte de la physiologie mais il n'y a aucune raison scientifique, à l'heure présente, pour ne pas admettre que ces deux ordres de choses finiront par se confondre. Ils y tendent en réalité.

(1) Pour l'expliquer, on a émis de nombreuses hypothèses. Une des plus vraisemblables consiste à réduire la conscience humaine à une illusion provenant de la cénesthésie et de la succession rapide des sensations. Je reconnais volontiers pourtant qu'en l'état actuel de la science, il serait impossible de fournir la preuve expérimentale, directe, de l'une quelconque des théories mécanistes en cours.

Au besoin, j'accepterais donc de considérer provisoirement la conscience humaine comme irréductible et comme un principe donné, utile pour les recherches et analogue aux fluides des anciens physiciens.

La philosophie se voit ainsi dépouillée peu à peu de tous ses sujets d'étude. Ce qui s'est passé pour la psychologie était déjà arrivé pour l'origine du langage, pour la constitution de la matière, pour le problème de la vie et ce n'est pas fini.

Je renvoie ceux que pourrait intéresser l'exposé détaillé de ces divers dépouillements à la conférence de M. le professeur Millioud, faite à la réunion des philosophes de la Suisse romande en 1907 et parue dans la *Revue de théologie et de philosophie*. La liste en est plus complète et l'éloquence de l'auteur plus convaincante que la mienne.

Ces dépouillements proviennent évidemment de ce que la méthode scientifique, de plus en plus consciente de ses prémisses, s'applique maintenant à l'ensemble des problèmes qui préoccupent l'humanité.

On accepte les résultats de la science parce qu'on se rend toujours mieux compte que l'expérience objective est le seul moyen de réunir le *consensus* général ⁽¹⁾ des hommes.

Or, l'expérience objective, la seule qu'on puisse qualifier de scientifique, s'occupe exclusivement des faits perçus par nos sens. Le *consensus* n'est donc possible qu'à propos de choses matérielles ou à propos des forces qui en émanent.

Si la psychologie est une science analogue à la physiologie, il faut bien admettre que son objet est matériel ou dynamique.

Par conséquent, je crois qu'il n'est pas exagéré de dire

(1) *Consensus* indispensable pour rendre possibles les applications scientifiques collectives. Il faut être d'accord pour pouvoir travailler ensemble.

que, de nos jours, la seule conclusion scientifique vraisemblable est que l'âme — si âme il y a — est un produit de la matière.

c) *Conclusion.* — L'antinomie est donc absolue : âme matérielle et âme non matérielle !

Que croire et que... sacrifier ? La science ou mon introspection ?

Je réponds : ni l'une, ni l'autre.

1° L'âme humaine... ce que les hommes appellent de ce nom, ce que la science étudie sous ce vocable, doit son existence à des forces physico-chimiques et à une substance nerveuse ; c'est une partie du corps.

2° Mon âme reste immatérielle, mon moi subsiste comme entité irréductible.

§ 3. UNITÉ ET DIFFUSION DU MOI

C'est là un problème qui n'a jamais soulevé les passions. Il a été discuté seulement entre hommes de science et philosophes à la recherche de la vérité.

Cette circonstance me donnera d'autant plus de liberté pour faire constater l'antinomie absolue qui existe entre mon résultat subjectif et celui de la science expérimentale.

a) *Exposition.* — 1° Parlant subjectivement, je m'aperçois, dès l'abord, que ce moi possède une unité remarquable.

Quand je rentre en moi-même et que je réfléchis au passé ou à l'avenir, c'est toujours moi qui réfléchis. Je sens constamment cet être identique qui agit et qui pense.

Il n'est pas jusqu'à mes rêves. — si par hasard je me souviens d'un songe — où je n'aie pas vu le même moi en fonction.

Je puis affirmer aussi l'intégrité de mon individualité par rapport aux influences du dehors et du dedans. Les plus violentes émotions, un changement total de milieu, des maladies graves, la perte d'une partie de ma substance ⁽¹⁾, n'y ont jamais changé quoi que ce fût. De sorte que, si je me l'applique à moi-même, je puis répéter avec une entière bonne foi l'affirmation du *Dictionnaire de l'Académie* à propos du moi : « Malgré le « changement continuuel de mon individu physique, mon « moi subsiste toujours ».

J'ajouterai que ce moi invariable dans le temps est parfaitement unifié. Les dédoublements de la personnalité, étudiés en psycho-physiologie et en psychiatrie, n'ont aucun sens subjectivement parlant. Je ne puis pas les concevoir.

En résumé, s'il y a quelque chose d'homogène et de stable au monde, c'est bien mon moi et il n'est pas d'être ou de raisonnement qui puisse m'enlever cette conviction.

2^o Eh bien ! je le demande à tous ceux qui s'occupent de sciences naturelles : y a-t-il rien de plus variable et de moins unifié que l'individu vivant ?

La personnalité change parallèlement avec l'organisme. Toutes les circonstances qui modifient celui-ci, affectent celle-là. L'âge, les émotions, les traumatismes, les états pathologiques, influent à tel point sur la psychologie des sujets qu'ils subissent parfois de véritables transformations à cet égard.

De plus, le moi organique est diffus un peu partout,

(1) Mon expérience est restreinte, il est vrai, à quelques blessures, mais peu importe.

dans le corps entier. Si quelqu'un est amputé d'un membre, son moi subsiste, mais il est altéré. Vu la différenciation du système nerveux, cette altération est très faible ; c'est pourquoi elle passe inaperçue. Il suffit d'augmenter graduellement les ablations de parties corporelles pour voir l'individualité se modifier. Dès qu'on touchera la moëlle ou le cerveau, ces modifications seront si importantes qu'elles deviendront évidentes à quiconque.

Il n'y a là qu'une question de degré.

Certaines maladies, atteignant les centres préposés aux fonctions psychiques supérieures, peuvent même produire ce fameux dédoublement de la personnalité tant étudié à l'heure actuelle.

On verra un seul et même homme vivre deux vies parallèles qui se succèdent l'une à l'autre. Tel commerçant habitant une petite ville de province se réveillera un jour en plein Paris sans pouvoir imaginer comment il y est venu. C'est qu'à un moment donné il a échangé sa personnalité contre celle d'un commis-voyageur et, en l'hypnotisant, on arrivera à connaître toute l'odyssée dont sa mémoire consciente aura perdu le souvenir.

Cela montre bien que ces facultés, dont l'union constitue l'individu, sont dissociables et variables à l'infini. Elles sont des fonctions comme le langage, la digestion ou la reproduction et ces fonctions résultent de l'activité d'une série d'organes réunis dans la boîte crânienne des vertébrés.

Les philosophes paraissent avoir quelque peine à se persuader de cette vérité expérimentale ⁽¹⁾ ; dans leurs

(1) M. Bergson me paraît faire une exception remarquable à cette règle.

Etant au fait de toutes les découvertes de la biologie mo-

argumentations les plus objectives, on voit presque toujours transparaître la notion d'un moi subjectif et métaphysique.

Des confusions sans fin ont été provoquées ainsi et elles ont empêché beaucoup de bons esprits de s'entendre sur ce sujet.

b) *Discussion*. — Pour montrer les difficultés inextricables auxquelles on se heurte, en mélangeant ainsi les domaines objectif et subjectif et en voulant étudier la question de la personnalité à la lumière combinée de l'un et de l'autre, il suffira d'envisager le problème de la reproduction.

J'y aperçois une preuve indiscutable de la variabilité du moi. Je vais donc l'examiner brièvement, car il constitue l'objection principale des naturalistes à la définition du moi proposée par le *Dictionnaire de l'Académie*.

Rappelons cette définition et l'exemple servant à l'illustrer : « Malgré le changement continu de l'individu physique, le même moi subsiste toujours ».

Adoptant ce point de vue, il devient tout de suite évident qu'un des changements principaux de l'individu physique est la reproduction. On trouve tout naturel que le moi de la mère subsiste mais on ne nous dit rien du moi de l'enfant. Cette nouvelle personnalité est tout à fait différente de l'organisme qui lui a donné nais-

derne, on voit bien qu'il a été vivement frappé de la difficulté de maintenir une individualité unifiée et stable, en présence des observations des psycho-physiologistes et des phénomènes de la reproduction et de la conjugaison chez les protistes.

Aussi a-t-il sacrifié l'unité de la personnalité sur l'autel de la science (V. Bergson. *Evolution créatrice*, Paris, Alcan, 1909, p. 4 et 13 et seq.).

sance ; cependant, auparavant, cet enfant faisait partie de la substance et de la personnalité de la mère ⁽¹⁾.

La difficulté est encore plus grande si l'on envisage la question chez les êtres inférieurs. La personnalité, bien qu'elle y soit obscure, doit exister aussi chez les unicellulaires. La preuve en est que l'homme, auquel on ne conteste pas cette personnalité, passe toujours par une phase unicellulaire, comparable à celle d'un infusoire. Or, tous les unicellulaires, y compris l'œuf humain, se reproduisent par scissiparité ; c'est par division simple que les ovogonies se multiplient pour donner naissance aux ovocytes et aux ovules.

Dès lors, où devons-nous localiser le moi primitif après la division de la cellule ? Sera-ce dans la moitié gauche ? ou dans la moitié droite ? ou dans les deux moitiés en commun ? ou dans ni l'une ni l'autre de ces deux moitiés, le moi ayant disparu pour laisser agir deux individualités entièrement nouvelles ?

Qu'on y prenne garde, de la solution adoptée dépendra l'explication à donner du transfert de personnalité de la mère à l'enfant chez l'homme lui-même.

En se plaçant au point de vue positiviste, on pourrait peut-être soutenir que le moi de la mère disparaît pour

(1) Ou bien veut-on admettre la création d'un moi à la naissance de chaque individu ?

Je rappellerai seulement, à ce propos, que le mot de création n'est pas scientifique. Si cela ne suffisait pas, je demanderais encore qu'on voulût bien m'indiquer, avec quelque vraisemblance, le moment précis où apparaît cette conscience de soi. Cela n'est pas sans importance, car il pourrait en découler des conséquences juridiques fort graves.

Poser cette question, c'est la résoudre et l'on sait fort bien que la fonction psychique de conscience se développe peu à peu en même temps que le cerveau et avec lui.

faire place à une nouvelle individualité, mais il est évident qu'au point de vue subjectif, adopté par le *Dictionnaire de l'Académie*, c'est une absurdité. Par conséquent, la quatrième alternative est exclue.

Il est impossible aussi d'admettre que le moi reste commun. Que le rejeton retrouve en lui des affinités profondes avec ses ancêtres, je le veux bien, mais il se sent spécifiquement différent. Certaines observations faites dans le règne animal le démontrent.

Depuis Charles Bonnet, qui s'étonnait de la faculté de régénération chez les polypes, nombreux ont été les expérimentateurs dans ce domaine. Il en est peu, pourtant, qui aient eu des résultats aussi variés que ceux de M. le prof. Fuhrmann de Neuchâtel, avec les Turbellaires. Il a donné naissance par exemple à des spécimens bicéphales en sectionnant de diverses manières des vers normaux et ces êtres monstrueux se meuvent avec difficulté, les deux moitiés se gênant mutuellement. Chacune veut aller de son côté et, souvent, il y a rupture violente; malgré que l'une soit produite par bourgeonnement sur l'autre, les mouvements ne sont pas du tout coordonnés. Il y a donc deux individualités bien distinctes.

Comme il s'agit là d'excroissances latérales, se développant peu à peu, on pourrait supposer que le moi de la mère reste à l'organisme primitif, mais, nous le répétons, que faut-il admettre dans le cas de la scissiparité?

Si l'on y réfléchit, ou bien si l'on considère seulement les phénomènes compliqués de la caryokinèse, qui répartit la substance avec une parfaite exactitude entre les deux cellules filles, les deux premières alternatives indiquées paraissent inadmissibles. Dans le *processus* de la conjugaison, on se heurte également à des difficultés insur-

montables quand on tente de transporter la notion subjective du moi dans le domaine scientifique.

Au contraire, la question est toute simple, si je me place au point de vue objectif pur. En effet, en observant des êtres en dehors de moi, je vois des modifications de leur personnalité correspondre aux changements physiques de leur individu et il me reste à m'inscrire en faux contre l'exemple du *Dictionnaire de l'Académie*. Nous dirons donc que le moi change et se transforme comme l'individu physique et ses autres fonctions : respiration, digestion, reproduction.

c) *Conclusion*. — On le voit, l'antinomie est irréductible. D'une part, l'unité fondamentale, absolue, le moi métaphysique ou plutôt subjectif constituant le centre de ma personnalité ; d'autre part, le moi organique et diffus, la résultante des innombrables personnalités cellulaires, l'illusion psychologique de l'unité, engendrée par la succession rapide des sensations sur un même écran enregistreur : le cerveau.

Toutes les écoles philosophiques modernes se sont heurtées à cette difficulté insoluble et, incapables d'en faire la synthèse, elles ont dû sacrifier l'une ou l'autre alternative. Elles ont renoncé, du même coup, à satisfaire l'un des deux besoins essentiels de mon cœur : le sentiment et la raison objective.

Désireux de vivre en paix avec moi-même et de ne pas me mutiler, intellectuellement parlant, j'ai procédé ici, comme pour les autres problèmes. Je me suis laissé convaincre que les deux termes contraires étaient exacts.

Le premier, la personnalité organique et diffuse, devenait le lot des humains en général ; il restait lié aux déterminants cellulaires matériels, porteurs de ce caractère héréditaire.

Le second, au contraire, le moi unique, central, irréductible, métaphysique, ne concernait que moi seul.

Plus de contradictions, si je reconnais enfin courageusement que je diffère des autres hommes sur ce point !

§ 4. IDÉES INNÉES ET TABULA RASA

a) *Exposition*. — 1^o Tous mes sentiments sont *a priori* ; je me suis efforcé, non de le démontrer, mais de l'exposer dans la première partie de cette étude. Cela équivalait à dire que ces sentiments étaient innés en moi, si toutefois il est possible d'affirmer quelque chose relativement à ma naissance.

2^o Qu'en est-il pour l'humanité en général ?

Il est évident que les idées innées lui font défaut ou, du moins, s'il en existe, n'ont-elles pu se former que par hérédité. L'habitude d'une idée, se continuant pendant plusieurs générations, se fixe sous forme matérielle dans l'organisme et peut se transmettre aux descendants.

C'est dire que si, en apparence, il y a des idées innées pour l'individu, il n'y en a pas pour l'espèce.

b) *Discussion*. — Beaucoup de personnes ont cru, autrefois, à la présence d'idées innées chez les hommes. Leibniz, qui partageait cette opinion, n'admettait pas qu'il y eût un grand nombre de ces idées-là ; il pensait seulement que l'intelligence, engendrant les idées, était innée et cela revient au même pour le principe. Beaucoup de philosophes l'ont suivi et le principal argument de ces partisans de l'innéité fut toujours la science mathématique. Pour eux, cette science serait née tout entière de l'entendement humain et de la raison, sans la collaboration des sens ni des sensations.

J'ai déjà expliqué, (I^{re} Partie, chap. VII) pourquoi cette manière de voir me paraît scientifiquement invraisemblable, aussi n'est-elle pas un argument pour moi. En outre, les recherches expérimentales modernes des psycho-physiologistes me semblent contribuer à rendre peu vraisemblable la théorie des idées innées. Une courte digression me permettra de m'en expliquer brièvement.

On me dit que toutes les idées universelles et nécessaires sont innées et l'on en donne la formule suivante, d'après Leibniz : « Ces idées sont en nous comme des « inclinations, des dispositions, des virtualités naturelles », et ailleurs : « Les sens, quoique nécessaires pour « toutes nos connaissances actuelles, ne sont point suffisants pour nous les donner toutes, puisque les sens ne « donnent jamais que des exemples. Or, tous les exemples qui confirment une vérité générale ne suffisent pas « pour établir la nécessité universelle de cette vérité. D'où « il paraît que les vérités nécessaires, telles qu'on les « trouve dans les mathématiques, doivent avoir des « principes dont la preuve ne dépende point des exemples ni, par conséquent, du témoignage de nos sens⁽¹⁾. »

Les idées, dites innées, désignent donc bien ces vérités générales qui sont admises par tous les hommes et qui « viennent de la réflexion » et du raisonnement. Or que devient cette théorie, s'il est prouvé que :

1^o Les vérités générales, admises par tous, sont dérivées d'expériences répétées.

2^o La réflexion et le raisonnement, invoqués ci-dessus,

(1) LEIBNIZ, d'après Fouillée. *Hist. phil.*, p. 308.

ont pour base des associations d'idées, lesquelles ne sont jamais nécessaires ni universelles.

Une telle preuve me semble avoir été fournie de la manière suivante.

Les associationnistes ⁽¹⁾ enseignent que les opérations mentales, même les plus compliquées, peuvent se ramener à l'association des idées, qui est le phénomène primaire et fondamental, celui par lequel le sujet en expérience établit un rapport entre deux notions simples et, conjointement, un contact entre deux cellules cérébrales — pour parler en anatomiste. — Par conséquent, s'il y

(1) Quoiqu'on en ait dit l'associationisme est encore la théorie générale la plus vraisemblable pour quiconque est à la recherche d'une explication scientifique des phénomènes psychologiques. Peut-être bien qu'elle n'est pas vraie ; après la critique très serrée de M. le professeur Claparède dans son *Association des idées*, il semble bien que plusieurs observations soient en contradiction avec elle, mais cet auteur ne présente pas d'autre hypothèse générale à la place de l'associationisme et la plupart de ses chapitres se terminent par un point d'interrogation ou bien par un appel à un principe subjectif interne. Or ce principe doit être : ou bien réductible à des phénomènes physico-chimiques encore inconnus et à des structures produites par l'hérédité de certaines habitudes de sensations, ou bien, il comporte dans la pensée de l'auteur des éléments qui ne sont ni matériels ni énergétiques. Dans ce second cas, ce principe ne me paraîtrait pas scientifique, selon le sens que j'attache à ce terme et toute la critique que j'ai faite au sujet des confusions entre l'objectif et le subjectif s'y appliquerait. Tout bien considéré, il semble donc que, faute de mieux, on puisse adopter provisoirement la théorie des associationnistes.

Plus tard on découvrira peut-être qu'il y a une autre opération mentale à la base de notre intelligence, mais cette opération sera tout aussi mécanique que l'association, ou bien elle ne constituera pas une explication. Or, si elle est également mécanique, il est probable qu'elle se prêterait à un raisonnement analogue à celui que j'ai fait pour l'association.

avait quelque chose d'inné en l'homme, ce devrait être l'association de certaines idées, ou, du moins. leur évocation.

Expérimentons maintenant sur un grand nombre d'individus par la méthode des interrogations. Notre premier résultat sera que ces associations échappent à toute règle ⁽¹⁾. On trouve des analogies quand il s'agit de gens qui ont reçu une éducation semblable, qui appartiennent à une même famille ⁽²⁾, à un même groupe ethnique, mais, prenons en considération l'ensemble, l'humanité, il n'y a plus alors aucune norme.

Les vérités générales acceptées par tous les hommes ne se retrouvent jamais, paraît-il, dans de simples associations d'idées ⁽³⁾; elles proviennent d'un *complexus* :

⁽¹⁾ Une foule d'auteurs ont expérimenté dans ce domaine, chez des hommes normaux, des malades, des enfants, des sujets soumis à la faim, à l'influence de narcotiques, etc.; les noms des psychologues et psychiatres suivants sont bien connus à cet égard : Kræpelin, Münsterberg, Sommer, Jastrow, Nevers, Bourdon, Ziehen et d'autres. Leur grand nombre ne doit pas étonner parce que ces expériences sont relativement faciles à exécuter. Avec les listes de mots-tests qui ont été établies, celle de Sommer en particulier, chacun peut vérifier la diversité infinie des associations ou des évocations produites et leur apparente irrégularité.

Pour prouver combien les individus-sujets diffèrent à cet égard, il suffit de jeter les yeux sur les classifications qu'on a tenté d'établir parmi les associations. Non seulement ces classifications sont très compliquées, mais même elles diffèrent toutes les unes des autres. Claparède en indique huit dans son livre sur les associations d'idées, avec la sienne propre, cela fait neuf et toutes sont bien peu comparables entre elles, aussi le tableau qu'il en a dressé est-il fort instructif.

⁽²⁾ Cf. JUNG. *Arch. de psychologie*, VII, 160 (1907).

⁽³⁾ Ces indications m'ont été encore confirmées par le Dr Ladame qui est médecin de l'Hospice des aliénés de Genève

l'observation, l'expérience et la réflexion. En outre les habitudes et les hérédités de l'homme y jouent un rôle prépondérant que personne ne met en doute.

On peut en conclure : 1^o que les vérités admises par tout le monde sont dérivées et que l'expérience y joue son rôle ; 2^o que l'opération mentale primitive et spontanée, l'association d'idées, échappe, pour ainsi dire, à toute règle et varie presque avec chaque individu.

Par conséquent, ou bien les idées innées sont tout autre chose que ce que croient les philosophes, c'est-à-dire qu'elles sont dues à l'association des idées ou à telle autre opération mentale simple, variable avec chaque être humain, ou bien elles sont des vérités raisonnées, acceptées par tous les hommes et, alors, elles sont secondaires et dérivées des expériences les plus nombreuses et les plus répétées des lois de l'univers.

Je termine ma digression en répétant ce que je disais au début : les recherches de la psychologie expérimentale ne me semblent pas parler en faveur de la théorie des idées innées.

Du reste, cette théorie est loin d'être admise par tout le monde et les positivistes nient purement et simplement l'innéité. Ils croient, avec Locke, que, dans l'homme, il n'y a rien qui n'y ait été apporté par ses sens ou par ceux de ses ancêtres.

Herbert Spencer entre autres a conclu de sa vaste

et qui a procédé à de nombreuses expériences de ce genre sur des malades et sur des sujets normaux. Je le remercie d'avoir bien voulu me communiquer ses résultats. Ils montrent que les associations raisonnées et que l'on pourrait appeler intelligentes sont précisément les plus rares, les plus irrégulières et les plus longues à se produire.

expérience scientifique que la seule base de la connaissance était la sensation. Des sensations, de leurs différences ou ressemblances, naît la pensée.

Hume a montré que l'habitude de la succession de certaines sensations ferait naître l'idée de causalité et plusieurs autres idées générales ; puis Spencer a affirmé que, lorsque cette habitude se serait prolongée assez longtemps, elle pourrait influencer l'organisme au point de le modifier. Ce serait, en quelque sorte, la déformation professionnelle de la pensée. Dès lors l'habitude deviendrait organique et héréditaire ; elle constituerait les idées soi-disant innées, qui seraient universelles parce qu'aucun individu ne peut refuser l'héritage de son espèce et qui seraient nécessaires parce qu'elles s'imposent à l'individu comme une constitution toute faite.

C'est pourquoi, on a pu dire que la nature correspond à la représentation que les hommes s'en font, par la raison que cette représentation a été engendrée par la nature.

Cette manière de voir est certainement la plus vraisemblable et je ne doute pas que tous les bons esprits eussent adhéré d'emblée à des propositions aussi raisonnables si elles n'avaient pas eu pour corollaire la ruine de la morale et de toute idée religieuse⁽¹⁾.

(1) Car il y a un antagonisme entre la science telle qu'on la conçoit aujourd'hui et la morale véritable, absolue, souveraine, telle que la réclame la conscience. Un grand esprit comme M. Renouvier a eu la loyauté de le reconnaître quand il a subordonné « les phénomènes à la conscience et dans la conscience même la raison théorique à la raison pratique ».

Cela revient à dire : Périissent la science et la connaissance plutôt que d'abandonner les règles morales. (RENOUVIER. *Science de la Morale*, 1869, d'après Fulliquet, *Essai sur l'obligation morale*, 1898.)

c) *Conclusion.* — Pris entre ces deux contraires : idées innées et principes imprimés, peu à peu, par les sensations, dans le cerveau plastique de l'homme, je n'hésite pas.

J'admets, pour l'humanité, le cerveau plastique ainsi que les principes engendrés par la nature et je retiens, pour moi, cette conception de certitude plus immédiate, mais aussi plus personnelle et plus intime : une vérité née avec moi et si étroitement liée à mon individu qu'elle en fait partie intégrante.

§ 5. LE DEVOIR ET L'INSTINCT SOCIAL

Une autre antinomie est celle du devoir et de l'instinct social. Comme pour la liberté, j'en accepte les deux termes. L'un, l'instinct social, résultat des études approfondies de nombreux naturalistes, s'applique à l'humanité. L'autre est applicable à moi-même, c'est le devoir.

Exposition. — 1^o Le devoir est pour moi un sentiment primaire, un *a priori* : c'est l'impératif catégorique que je trouve au fond de mon être et qui fait partie de ma personnalité. Considéré ainsi, subjectivement, il est indépendant de ses conséquences. Par conséquent, sa valeur ne consiste pas dans l'action qui est objective, elle est exclusivement dans l'attitude de la volonté se décidant à l'action.

Je ne puis pas adhérer, il est vrai, à la conclusion de Kant, à savoir que le devoir est le respect de la loi pour la loi elle-même. Comme je l'ai exposé ailleurs, je distingue devant moi un autre but : le souverain bien et le bonheur, mais cela ne change rien à l'antinomie, car j'admets, avec Kant, qu'il faut « obéir à cette loi (la loi de la conscience), fût-ce au préjudice de

tous les penchants ⁽¹⁾ ». J'ajoute seulement qu'il faut agir ainsi, précisément pour atteindre mon but, le bonheur. Le devoir devient donc un moyen mais il conserve exactement la même nature absolue.

2° Objectivement parlant, qu'est-ce que le devoir ? Examiné à la lumière de la science, c'est un phénomène très général qui a tous les caractères d'un instinct et d'un instinct social.

J'emprunte à M. le prof. Claparède ⁽²⁾ une liste des caractères spécifiques de l'instinct ; on verra qu'ils se retrouvent tous dans le devoir envisagé scientifiquement.

I. L'instinct est un acte global, intéressant l'activité de l'individu tout entier et non pas seulement celle d'un organe isolé. Cela est évident aussi pour le devoir dont l'accomplissement nécessite, parfois, des efforts prolongés et compliqués.

II. L'instinct étant une réaction globale monopolisant l'attentivité de l'individu, il a fallu qu'il jouît d'une certaine élasticité afin de pouvoir être momentanément reculé ou modifié s'il est dans l'intérêt du sujet (et, pour notre cas, dans l'intérêt de la communauté) de tourner subitement son activité dans une autre direction.

Or l'accomplissement d'un devoir peut être aussi différé dans le but de satisfaire à un second devoir plus urgent. Témoin ce soldat désertant pour quelques jours afin de subvenir à la subsistance de ses vieux parents et revenant ensuite se constituer prisonnier, malgré la punition sévère qu'il savait avoir encourue.

III. L'instinct obéit à la loi de l'intérêt momentané,

(1) KANT, cit. par Fouillée. *Extraits*, p. 366.

(2) Ed. CLAPARÈDE. *Théorie biol. du sommeil*, in *Arch. de psychol.*, IV, 280 et seq. (1905).

c'est-à-dire qu'à chaque instant c'est l'instinct qui importe le plus qui prend le pas sur les autres. Ce qui revient à dire : à chaque instant un organisme agit suivant la ligne de son plus grand intérêt (et, dans notre cas, du plus grand intérêt de la communauté).

On a vu qu'un devoir peut être différé mais il est évident qu'il peut être aussi supprimé. Une mère de famille qui négligerait ses enfants pour s'occuper de philanthropie générale ne remplirait pas son devoir parce que l'amour maternel est plus important pour la communauté qu'une activité de portée générale dans le domaine de la bienfaisance. Il y a une hiérarchie des devoirs, analogue à celle des instincts, et leur utilité pour la société semble bien être déterminante lorsqu'on veut fixer l'ordre de leur subordination.

IV. Pour être accompli, l'instinct exige une disposition spéciale, un certain état interne de l'organisme. Dans la plupart des cas, sa manifestation implique l'existence de certains facteurs physiologiques (état du sang, sécrétion des glandes sexuelles, etc.), par exemple : l'animal au guet, l'oiseau qui cherche une place où fixer son nid.

Ce caractère est peu apparent pour le devoir mais on peut dire pourtant que, dans la plupart des cas, la pitié ou la colère ou l'émotion ont précédé un acte de dévouement, de charité et, en général, l'exécution d'un devoir difficile. Or la pitié, la colère, les émotions sont des mouvements de l'âme qu'accompagnent toujours des réflexes organiques notables, tels que : les dilatations ou les contractions des muscles vaso-moteurs, les altérations du rythme cardiaque, la sécrétion des glandes, etc.

V. La connaissance qu'on a des impulsions de l'instinct permet de le modifier plus ou moins par la

volonté pour l'adapter aux circonstances du dehors. Il y a là un élément d'intelligence, un élément mental.

C'est aussi le cas pour le devoir. Il est adapté aux circonstances par la réflexion de l'individu. Tel soldat combattant, qui fera le coup de feu avec énergie parce qu'il veut défendre sa patrie et son foyer, se penchera avec compassion, une fois le combat fini, sur un ennemi blessé et soulagera sa souffrance.

VI et VII. L'instinct présente des réactions qui ne sont *pas dirigées contre le stimulus*, comme tel, mais qui ont une portée beaucoup plus lointaine; il exige, par conséquent, *que ces réactions soient coordonnées*.

C'est également vrai pour le devoir qui est parfois très compliqué et qui peut naître d'une circonstance fortuite très simple. Pour l'accomplir, il s'agit souvent de procéder à toute une série d'actes qui doivent être rigoureusement coordonnés afin de satisfaire la conscience.

VIII. Dans l'instinct, des *stimuli* secondaires peuvent, par expérience associative, se substituer aux primaires. Claparède cite le cas du chat attiré d'abord à la salle à manger par l'odeur du rôti et qui y accourt ensuite, lorsqu'il entend la cloche du repas.

Là encore, il y a identité avec le devoir. Il n'est pas rare, en effet, de voir des pompiers ou des soldats exposer réellement leur vie pendant une manœuvre d'exercice, c'est dire que ces hommes tiennent à faire leur devoir, même quand aucun danger véritable ne menace la communauté ou la patrie. La simple répétition des actes qui accompagnent généralement un grand péril, comme la guerre ou l'incendie, réveille en eux l'idée de devoir et ils joueront leur existence pour accomplir les mouvements destinés à combattre ces calamités même quand elles seront fictives.

Si, au lieu d'une analyse, je faisais maintenant un exposé scientifique de ce qu'est le devoir chez les différents peuples du globe, il serait facile de montrer que son mode, l'obligation, est toujours le même, mais que sa manifestation est infiniment variable. Nous verrions, en Europe, les vieux parents entourés de respect et d'affection et, sur la Terre de Feu, au contraire, les enfants empressés à les faire disparaître. Ces faits étant connus de tous, il est inutile de répéter ici ce que d'autres ont dit mieux et avec plus de détails que je ne puis le faire.

Qu'il me suffise donc de rappeler le caractère généralement utilitaire du devoir et son adaptation aux conditions locales. Qu'il me suffise de remémorer que son développement est parallèle à celui de la vie sociale, si bien qu'en comptant les devoirs d'un homme on pourrait juger de l'état de civilisation de son pays d'origine. On comprendra, dès lors, pourquoi la conclusion des positivistes, qui expliquent la conscience morale par l'instinct social, c'est-à-dire par un élément relatif, essentiellement variable et utilitaire, nous paraît la plus vraisemblable au point de vue scientifique.

Conclusion. — On trouverait avec peine une définition plus radicalement contradictoire de mon impératif catégorique, absolu, invariable et dépourvu d'utilitarisme.

Cependant, là encore, toute contradiction tombe si je m'attribue la conscience morale, absolue, subjective et si je laisse à l'humanité l'instinct social, contingent et utilitaire.

Une difficulté existe, ici, plus apparente que dans les antinomies précédemment étudiées : l'idée du devoir est intimement liée chez moi à une extériorisation. Comment donc concilier ma notion absolue avec une

action qui, dès le début de son extériorisation, se manifeste dans le domaine objectif ?

C'est ce que je tâcherai d'expliquer dans mon chapitre sur la Morale. Il s'agit là du problème principal de l'application de ma théorie à la vie pratique. Or la morale, tout entière, est une règle de vie, par conséquent, il convient de réserver pour être traitée dans ce chapitre spécial la question des applications pratiques.

§ 6. L'UNIVERS LIMITÉ ET INFINI

Examinons, pour terminer, une antinomie entre deux notions qui paraissent être plus objectives : l'univers est limité et il est infini.

La contradiction est frappante.

1^o L'univers, que j'ai statué objectivement, implique une conception limitée de l'infini. L'infini, en science, est une quantité avec laquelle on calcule et, si l'on veut éviter des erreurs, on doit tenir compte de ses limites. On raisonne même continuellement avec ces limites et l'on obtient ainsi des solutions souvent fort différentes de celles qu'on atteindrait avec un univers illimité. Comme preuve, il suffit de rappeler le problème d'Achille et de la tortue, posé par Zénon, et que j'ai étudié, p. 296.

2^o Au contraire, si je réfléchis subjectivement à mon univers, c'est-à-dire que je considère mes sensations ou mes sentiments qui le constituent, je retrouve la notion absolue de l'infini telle que je la conçois dans le tréfond de moi-même. Cette notion exclut toute limitation.

Néanmoins il n'y a pas là de contradiction nécessaire; pour éviter qu'il n'y en ait une, il me suffit de penser que mon univers, celui que je pourrais appeler le *Grand Tout*, n'a pas et ne peut pas avoir une réalité objective et, par conséquent, matérielle. Le Grand Tout !

j'en fait partie moi-même ; c'est l'illimité, c'est l'absolu, c'est Dieu.

Comment les hommes, déterminés, matériels, mécaniques, comprendraient-ils ces réalités ineffables, immédiates et inexprimables ? C'est impossible ! Même s'ils s'efforçaient de décrire un univers illimité, ils arriveraient tout au plus à me convaincre qu'ils se sont laissés aller à un jeu de leur imagination, à des contacts déréglés de leurs cellules cérébrales.

Inutile d'insister, chacun aura compris que, si mon univers intérieur est illimité, celui des hommes, l'univers objectif, ne peut être que borné. Je statue le monde objectif par une convention vis-à-vis de moi-même, et je le statue limité⁽¹⁾ ; comment pourrait-il donc être autre chose ?

§ 7. CONCLUSION

Je ne veux pas allonger ces démonstrations. Ces quelques exemples suffiront pour exposer le schéma de mon raisonnement. Grâce à eux j'aurai pu montrer comment je supprime les antinomies au moyen de mon hypothèse de l'existence réelle du monde objectif et aussi pourquoi je suis dans la nécessité de refuser aux autres hommes la faculté de résoudre ainsi le problème. Lorsque ceux-ci viendront m'affirmer avoir une conception analogue à mon subjectivisme, on verra au chapitre suivant pourquoi je serai obligé de leur répondre qu'ils sont le jouet d'une illusion.

(1) Je suis même forcé de le statuer limité parce qu'autrement il renfermerait des antinomies irréductibles. Or, si je le statue, c'est précisément pour qu'il résolve ces contradictions. Il serait donc doublement absurde de le croire illimité.

CHAPITRE III

La psychologie

La conséquence de l'hétérogénéité qui existe entre les hommes et moi, est la constitution d'une double psychologie.

§ 1. *La psychologie du plaisir.* Mon plaisir et mon déplaisir sont des sentiments, ceux de l'humanité sont des réactions physiologiques et probablement physico-chimiques.

§ 2. *Le raisonnement.* Les principes d'identité et de causalité qui sont primaires chez moi, sont dérivés de l'habitude de certaines connexions nerveuses chez les hommes.

§ 3. *Les sensations* sont, pour les hommes, un ensemble de réactions physico-chimiques mais elles deviennent, pour moi, les révélations d'un noumène.

§ 4. *La mémoire* chez les hommes et chez moi.

§ 5. *La pensée.*

§ 6. *Le subjectif et la personne.*

§ 7. *Conclusion.*

Remarque. — Objection : Refuser d'admettre une analogie entre les autres hommes et moi est d'un orgueil insensé. —

Réponse : Non, car c'est la seule philosophie rigoureusement logique.

Du fait que je crois à une hétérogénéité foncière entre les hommes et moi, se dégage cette conséquence immédiate de la nécessité de créer deux psychologies différentes : l'une personnelle, subjective ; l'autre, humaine, objective, scientifique.

C'est en voulant couler dans le même moule deux ordres de choses aussi disparates que je m'étais heurté aux antinomies étudiées précédemment. En résolvant ces dernières comme je l'ai fait, j'ai déjà exposé la plus grande partie de ma psychologie. Je ne ferai que conti-

nuer mon étude en passant en revue ici : le sentiment de plaisir, le raisonnement, les sensations, la mémoire, la pensée et le subjectif. Même en y ajoutant le sentiment de la liberté et de l'infini, la nature de l'âme, le problème de la personnalité, les idées innées et l'instinct social, traités au chapitre II, ma liste est bien incomplète. Cependant ces quelques notions suffiront, peut-être, pour montrer combien il y a peu d'analogie entre ce qu'elles désignent chez moi et ce qu'elles signifient pour le reste de l'humanité.

§ 1. LA PSYCHOLOGIE DU PLAISIR

Mon plaisir et mon déplaisir sont des sentiments. Le plaisir et le déplaisir des hommes sont un ensemble de phénomènes physiques et chimiques ou, si l'on préfère, psychiques ⁽¹⁾.

Cette différence m'est démontrée aussi *a posteriori*, puisque mon plaisir n'est jamais régulièrement proportionnel ni concomittant de ce que je nomme ainsi chez mon prochain. Il m'arrive souvent d'éprouver du plaisir, alors que les autres hommes ne présentent aucune des réactions portant ce nom ; quelquefois, au contraire, j'ai du plaisir en même temps qu'ils en manifestent. Il n'y a donc aucune relation entre ces deux choses.

La même remarque s'applique à ce plaisir, absolu pour moi, très grand chez les autres, que j'appelle le bonheur.

(1) J'emploie ce mot, à condition qu'il soit sous-entendu que le psychisme sera un terme provisoire désignant une forme tellement compliquée de l'énergie mécanique, qu'il serait peu pratique de la vouloir analyser aujourd'hui.

§ 2. LE RAISONNEMENT

Le raisonnement logique n'est pas aussi hétérogène que les phénomènes précédents. Je rencontre les notions d'identité et de causalité à la fois dans le monde objectif et dans le monde subjectif, mais ce qui en constitue le fondement et qui est, en réalité, un sentiment est très différent de valeur, suivant que je l'examine chez les hommes ou dans mon for intérieur.

Chez les autres hommes, je vois le principe de causalité fondé probablement sur des successions habituelles de sensations reliées peut-être de manière indirecte par des images, et le principe d'identité reposant sur des connexions cérébrales, organiques et, en quelque sorte, obligatoires.

Chez moi, au contraire, ces deux principes s'imposent par eux-mêmes, ils y revêtent le caractère d'une révélation intime.

Cependant, les conséquences de prémisses si différentes sont remarquablement semblables. D'une part, la logique qui en dérive est une science humaine ; il est peu de sujets sur lesquels le *consensus* soit aussi unanime. D'autre part, je n'ai pas pu refuser à cette logique mon adhésion personnelle.

N'en pourrait-on pas induire l'analogie du sentiment générateur chez les autres et chez moi ?

Cela ne me paraît pas du tout démontré parce que l'identité de ces deux logiques n'est réelle que si je raisonne objectivement. Les explications suivantes en fourniront peut-être la preuve.

Quand j'ai décrété l'existence objective de l'univers, si ma logique subjective n'avait pas été conforme à celle

qui y règne, je n'aurais pas pu y vivre ; j'aurais renoncé à mon hypothèse de l'existence réelle. Bien mieux, la considération principale qui m'a conduit à accepter cette hypothèse est précisément le fait que ce monde sensible était conforme à ma logique. Par conséquent, il est bien compréhensible qu'*a posteriori* je retrouve, dans l'univers objectif, la logique que, *a priori*, j'y avais, pour ainsi dire, introduite. Il n'y a là aucune raison de croire que les hommes possèdent un sentiment analogue au mien.

Du reste, lorsque j'applique ma logique à mon univers subjectif, le *consensus*, très remarqué tout à l'heure, cesse comme par enchantement. Par exemple, je vais conclure, du fait de mon sentiment religieux, à l'existence de mon Dieu intérieur ; si je communique cela à mes semblables, je deviens objet de moquerie pour les uns qui me taxent de superstition et je suis objet de scandale pour les autres qui m'accusent d'anéantir la foi, en outre les logiciens impartiaux me font observer qu'un sentiment et un besoin ne sont pas des bases suffisantes pour autoriser une conclusion de portée générale.

Je persiste donc à admettre que mes notions de causalité et d'identité n'ont pas le même fondement que celles des humains en général.

§ 3. LES SENSATIONS

Les sensations des hommes sont également tout à fait différentes des miennes.

La sensation humaine, dans le domaine objectif, est à l'origine un mouvement mécanique que l'on peut mesurer ; c'est d'abord le déplacement d'un corps, l'ondulation de molécules matérielles ou éthérées, ensuite

une vibration dans le cylinder-axe d'un nerf sensitif, enfin une image qui se produit à l'intérieur du cerveau, par le fait de quelque modification chimique ou physique. Qu'est-ce que cette image ? C'est une inconnue, une hypothèse, suggérée par l'observation de l'ensemble des phénomènes réceptifs et moteurs. Nous appelons cet ensemble image parce que cela est commode pour étudier la marche de ces multiples transformations d'énergie jusqu'au moment où se produiront les réactions constatables extérieurement. Ces mêmes réactions peuvent être extériorisées tout de suite, ou bien accumulées, dans l'organisme, à l'état potentiel. Elles sont généralement très compliquées et la principale, chez l'homme, est la parole, mais toutes sont matérielles et énergétiques.

Pour étudier le mécanisme de la sensation, il vaut mieux ne pas s'adresser au roi des animaux qui est un sujet beaucoup trop compliqué pour l'état actuel de nos moyens d'investigation. Prenons plutôt des organismes inférieurs et là nous assisterons à des phénomènes simples ; nous verrons alors combien ceux-ci ressemblent à une réaction chimique. On les appelle, dans ce cas et avec raison, des tropismes⁽¹⁾. Eh bien !

(1) Il est de fait que, lorsqu'on voit les pucerons de Jacques Loeb se retourner tous vers la lumière avec une précision mathématique chaque fois qu'on change l'orientation du récipient où ils sont contenus, on a beaucoup plus l'impression d'assister à une expérience électro-magnétique qu'à une réaction psychique. — Et quand ce même expérimentateur très sagace sensibilise de petits crustacés, en versant un peu d'acide dans l'eau où ils évoluent, on voit ces animaux, qui nageaient dans les directions les plus variées, affluer tous, immédiatement, du côté le plus éclairé. On se rend compte, alors, que ce phénomène ressemble bien plus à une réaction chimique, induite par un catalyseur, qu'à un acte organique.

entre ce que nous nommons scientifiquement la sensation raffinée de l'homme et le tropisme obscur de ces êtres, il n'y a qu'une différence de degré, puisque l'échelle animale présente toutes les formes intermédiaires.

Par conséquent si nous voulons rester fidèles à nos observations, nous ne chercherons pas dans la sensation humaine autre chose qu'une série de réactions physiques et chimiques. Toutefois la complication de ces phénomènes est si fabuleuse que leur étude est encore impossible aujourd'hui, et il vaut mieux leur appliquer simplement ce terme général de sensation.

Ou bien — car je n'ai aucune raison de prendre parti dans le débat — je pourrais admettre avec M. Le Dantec que la sensation est liée, chez les humains, à un élément spécial, le psychisme, qui serait un caractère très saillant de la matière vivante, commun à toute la série organique. En effet, scientifiquement, ce psychisme doit être partout, à des degrés divers, ou bien il n'est nulle part.

Quant à savoir s'il se passe dans le cerveau quelque chose qui ne soit pas un mouvement ni du psychisme objectif, ou à demander s'il s'y forme des images conscientes, des perceptions analogues aux miennes, c'est là une question mal posée à laquelle je suis obligé de répondre par la négative. C'est même une supposition antiscientifique, parce qu'elle introduit dans le monde objectif une notion qui, par définition, lui est étrangère.

Je vais maintenant résumer ce que j'ai déjà dit de mes propres sensations : comme mes sentiments, elles ont le caractère de révélations, mais il y a là une petite diffé-

rence : pour mes sentiments, c'était moi-même qui se révélait à moi-même ; pour mes sensations, au contraire, elles sont provoquées par quelque chose qui est probablement en dehors ⁽¹⁾ de moi, ... peut-être par un nou-mène mystérieux. Comme elles font déjà partie de moi lorsque je les connais, je ne saurai jamais rien sur leur cause. Avant d'admettre une réalité objective, mon corps reste donc lui-même aussi un inconnu pour moi parce que je le connais seulement au moyen des perceptions qui m'en parviennent. C'est assez dire la différence considérable existante entre ma sensation qui ne m'enseigne rien, subjectivement parlant, et la sensation humaine qui est la source de toute la science des hommes.

§ 4. LA MÉMOIRE

La mémoire humaine est une sorte d'appareil enregistreur. Par son moyen, certaines fibres nerveuses peuvent entrer en action et réveiller une image déjà produite, autrefois, par un excitant différent. Le mot image est pris, ici, dans son sens objectif, c'est-à-dire qu'il équivaut à un ensemble de réactions ou à leur cause hypothétique.

La théorie, généralement adoptée, de nos jours, est que la mémoire n'est pas une fonction particulière, mais que chaque neurone serait susceptible de mémoire.

On distingue aussi dans la mémoire divers éléments : l'acquisition, la conservation, l'évocation et la localisation ; on montre le rôle prépondérant qu'y joue l'association des idées ; mais les détails de la théorie importent

(1) Je n'en suis pas très sûr, mais ça n'a pas d'importance pour ma théorie.

peu, il suffit de constater l'apparence mécanique du phénomène.

Ma propre mémoire, au contraire, est fort différente. Elle est analogue à ma sensation. C'est la faculté que je possède de pouvoir reproduire quand je le désire l'une de mes sensations, laquelle reparaît, alors, d'une façon un peu atténuée.

Cette faculté est sous la dépendance presque immédiate de ma volonté. Je me souviens parce que je le veux et lorsque je désire fixer un souvenir, je fais attention ; or cette attention est également volontaire.

Cependant, je puis oublier, non pas de cet oubli absolu qui est l'équivalent du non-être, mais oublier d'une manière partielle. Il peut me manquer un fait dans une série continue ; je me souviens de ce qui précède et de ce qui suit ; je me souviens même de l'existence du fait, mais j'ai oublié sa nature et alors.... je le cherche.

Malgré un effort considérable, je ne le trouve pas ! Dois-je en conclure que ma volonté est impuissante ? Non ! mais je sens fort bien que l'attention ne fut pas suffisante, au moment où se produisit la sensation évoquée maintenant en vain. Aussi cette sensation qui, à l'état de souvenir, ferait partie de mon moi, n'est plus comprise dans ma personnalité ; elle me semble faire partie, à nouveau, du noumène indéterminé et inconnu.

Que la mémoire se rétablisse un peu plus tard, et cette sensation passée y aura surgi derechef ; elle aura quitté l'inconnu pour rentrer en moi, suivant le procédé d'une nouvelle perception qui est réveillée dans mon for intérieur et qui n'y était pas l'instant d'avant. Toutefois, je concède qu'il y a cette différence : c'est que, lors

de l'apparition d'une sensation, une modification concomittante du noumène extérieur à mon corps a dû se produire, tandis que la manifestation du souvenir me paraît impliquer seulement une transformation effectuée à l'intérieur de mon cerveau.

Si l'on veut bien se rappeler, maintenant, que mon corps et mon cerveau font également, pour moi, partie du noumène, et qu'ils sont complètement séparés de ma personnalité, comme le domaine objectif est séparé du subjectif, on comprendra que cette concession ne compromette pas ma théorie générale. J'ai reconnu que, dans le phénomène de mémoire, mon cerveau pouvait avoir une activité concomittante mais l'hétérogénéité subsiste complète entre ma mémoire et celle d'autrui.

§ 5. LA PENSÉE

Ma pensée est la faculté que je possède d'établir des rapports entre mes sensations, entre mes états de conscience et de mettre en rapport les unes avec les autres ; ces rapports sont organiques, raisonnables, ils utilisent largement les principes logiques dont il a été question.

Chacun des éléments qui constituent cette pensée, à savoir : les sensations, les relations de causalité et d'identité, l'être pensant, etc., diffère donc, comme nous l'avons vu plus haut, suivant que j'envisage ma personnalité ou celle d'autrui. Dans ces conditions, la réunion de ces éléments, dans l'un et dans l'autre cas, ne saurait être semblable.

Tandis que ma pensée a pour base mon moi, la pensée des autres hommes est fondée sur les connexions nerveuses, encore inexplicquées, qui transforment l'excitation centripète en réaction centrifuge, coordonnée et adaptée.

On lit dans les dictionnaires que la pensée est la faculté de former des idées, c'est-à-dire des images conformes aux objets. Cela est vrai pour l'humanité en général, si l'on appelle image la transformation de l'excitation en réaction, tandis que pour moi, si j'en demeure à mon point de vue subjectif, l'idée est la même chose que l'objet et je pourrais répéter avec Berkeley : « *esse est percipi*. »

§ 6. LE SUBJECTIF ET LA PERSONNE

Quand je parle de ces notions, il importe de bien spécifier si je me place à mon point de vue subjectif ou à celui d'autrui ; en effet, l'existence d'un subjectif humain est incontestable. Je n'en veux d'autre preuve que le mot « subjectif » qui a bien été créé pour désigner quelque chose.

Il est évident, aussi, que ce subjectif humain est pour moi une partie de mon domaine objectif ; mon subjectif est donc radicalement différent de celui des autres hommes, de même que ma personne ne peut pas être comparée à la leur.

Pour m'en convaincre, je n'ai qu'à envisager des concepts qui sont considérés très généralement comme relevant de l'appréciation personnelle, par exemple : la religion ou l'esthétique, et je me rends compte combien ils sont différents de ce que j'appelle ainsi. Non pas que je sois frappé par des divergences de forme ou de fond, fort naturelles après tout, mais les *mobiles* et les *principes* sur lesquels les autres hommes que moi peuvent baser leur foi religieuse et leur appréciation esthétique sont impossibles à comparer aux miens.

Alors que le subjectivisme, dans l'humanité, peut

devenir un élément très dangereux. puisqu'il sanctionnerait tous les déportements des anormaux, il est, chez moi, la source unique et profonde de ma connaissance, de ma morale et de ma religion.

Il n'est donc pas douteux que le mot subjectif, comme tous ceux que je viens d'analyser, a une valeur différente, suivant qu'il concerne l'humanité ou bien moi-même.

Je puis en dire autant de la personne. Le sentiment de conscience chez les hommes ⁽¹⁾, cette impression, dont ils me font part, d'un être unifié peut résulter, si nous en croyons les psychologues non métaphysiciens, de l'enchaînement et de l'association même des états internes. Ces psychologues en voient une preuve dans le fait que le changement est une condition de l'intégrité de la sensibilité, car, sans le changement, la fatigue intervient et la sensibilité disparaît.

On dit aussi que la différenciation de la personne par opposition avec la réalité objective, le sentiment d'objet extérieur, pourrait être produit par les perceptions, c'est-à-dire par la combinaison des sensations.

Quoiqu'il en soit de toutes ces théories, il en résulte que ma personne diffère essentiellement de la personnalité étudiée par les psychologues précités. Pour s'en convaincre il suffira qu'on veuille se reporter à ce que j'ai dit de mon *moi* absolu. Je l'ai analysé déjà plusieurs fois et il ne me paraît pas nécessaire d'y revenir ici.

§ 7. CONCLUSION

Inutile d'allonger la liste de ces entités hétérogènes; les précédentes suffisent pour démontrer la nécessité

(1) Et peut-être aussi chez les animaux.

d'établir une distinction très nette entre ma psychologie et celle d'autrui.

Dans ces conditions, il serait peut-être avantageux de posséder deux séries de termes s'appliquant aux deux séries parallèles des concepts et pour cela il y aurait lieu de créer des noms scientifiques nouveaux désignant les modifications physico-chimiques intimes qui provoquent les réactions humaines. Les mots que nous utilisons maintenant sont des *egomorphismes* ⁽¹⁾, si l'on veut bien me permettre ce néologisme.

La tentative de créer un tel vocabulaire a été faite, et je pourrais emprunter aux psychologues physiologistes leur singulière nomenclature. Je pourrais garder le terme de mémoire pour ma mémoire à moi et appeler ce qui

(1) Certains psychologues reprochent volontiers à ceux qui étudient la psychologie animale d'appliquer aux animaux des notions inadéquates à leur organisation quand ils parlent de la douleur, du plaisir et de la mémoire d'un chat, d'un poisson, ou d'un insecte.

C'est là de l'anthropomorphisme, disent-ils, c'est-à-dire une erreur qui consiste à prêter aux bêtes des sentiments propres à l'homme. Nous ne connaissons, chez les animaux, que des réactions mécaniques, affirme-t-on, et de là découle la nécessité de leur donner des noms spéciaux.

Pour moi, je crois cette manière de voir très juste, mais je vais plus loin : j'estime que, outre les sentiments des animaux, de plus tous ceux de mes semblables encore me sont et me resteront inconnus. La seule donnée scientifique claire que je possède à leur sujet, c'est la réaction mécanique, c'est-à-dire l'antikinèse.

Conclusion : On trouve illégitime une assimilation entre les sentiments animaux et les sentiments humains. Cette même assimilation me paraît encore plus illégitime entre mon sentiment et celui des autres hommes. C'est pourquoi je propose d'appeler egomorphisme l'erreur qui consiste à prêter mes propres sentiments à des animaux ou à d'autres hommes. En le faisant, j'outrepasse la logique.

correspond à cette faculté, dans le domaine objectif. la rémanence de l'excitant. La sensation resterait un monopole de ma personnalité et elle serait remplacée, dans le domaine objectif par le terme de réception, de même que l'antikinèse remplacerait le mot réaction.

Toutefois, cette nomenclature qui est assez peu claire me semble être prématurée et en outre tout à fait inutile. S'il est entendu que *ma* sensation ne saurait être assimilée à *la* sensation en général, que *ma* personnalité est essentiellement différente de *la* personnalité des autres hommes, que *ma* conscience n'a rien à voir avec *la* conscience dans le domaine objectif, il n'y a pas à craindre de confusions. La présence du pronom possessif de la première personne suffira pour montrer le point de vue auquel je me place et fixera la valeur des termes que je lui adjoints. Je conserve donc le vocabulaire courant qui a l'immense avantage d'être connu d'une façon générale.

En fait de psychologie, il n'y a ici que des linéaments; on n'aura qu'à prolonger les lignes en vue d'obtenir l'application de mon système à toutes les notions.

§ 8. REMARQUE SUR L'ANALOGIE EN PSYCHOLOGIE

Il reste une objection, à laquelle il a été déjà répondu dans les deux chapitres qu'on vient de lire, mais cette objection a une telle importance, qu'il est nécessaire de l'examiner pour elle-même.

On peut la formuler comme suit :

« Vous parlez de *vos* sentiments, de *vos* sensations, « de *vos* notions subjectives, mais vous semblez ignorer « que beaucoup d'hommes prétendent ressentir des « choses identiques. Ils les ont analysées comme vous,

« mieux que vous ! Cette liberté dont vous êtes si fier,
« ils y ont fait appel avant vous, cette conscience morale
« que vous constatez, ils l'ont décrite avant vous, ce
« moi enfin, rebelle à l'analyse, a été l'objet des réflexions
« de toutes les générations de philosophes.

« Et cela ne serait qu'une illusion ? Alors que vous
« constatez une analogie indéniable, au moins dans les
« termes, vous voulez douter qu'il y ait analogie réelle
« entre votre psychologie et celle de l'humanité ?

« On a dit que Voltaire, seul, avait plus d'esprit que
« tout le monde, mais que tout le monde avait plus
« d'esprit que Voltaire et vous, allant plus loin encore,
« vous prétendez être le seul à avoir raison contre tout
« le monde. Bien mieux, la même affirmation (p. ex. :
« la liberté) qui est vérité pour vous deviendrait erreur
« pour autrui ! Est-ce admissible ?... »

J'espère avoir été assez sévère envers moi pour rendre l'impression produite sur mes lecteurs. Je n'ai pas craint de forcer la note, parce que je ne puis pas répondre à cette objection d'une manière directe. Ma seule réponse possible est, en effet, une attaque et j'ai essayé d'en faire excuser la rudesse par la sévérité à mon propre égard.

Je l'avoue, je ne puis pas répondre à cette objection, mais j'ai déjà montré qu'il serait injuste de m'accuser à ce propos d'être orgueilleux, puisque la première conséquence de mes affirmations est de me faire mieux sentir ma responsabilité et d'atténuer celle des autres hommes à mon égard. Il est vrai qu'au point de vue de la logique et de la vraisemblance l'objection est grave ; toutefois, si l'on a eu la patience de me suivre jusqu'ici, que l'on veuille bien me nommer une philosophie qui soit pleinement satisfaisante pour un esprit loyal, impartial

et... conséquent. Pour peu que l'on soit habitué à la subtilité extrême des maîtres de la pensée, et que l'on ait gardé intact cet instinct de la logique, de l'unité et de l'identité, on aura de la peine à me citer un philosophe qui ait résolu, autrement que par des artifices, le problème de la liberté, celui du déterminisme scientifique, celui de la personnalité, ou celui du plaisir !

Je montrerai plus loin, avec plus de détails ⁽¹⁾, le naufrage de tous les idéalismes contre le roc insensible et immuable de la science expérimentale et l'on verra aussi le moniste, se débattant, impuissant, au milieu de difficultés inextricables et se niant lui-même pour fonder sa théorie.

J'ai vu l'idéaliste inventer le paratonnerre avec Benjamin Franklin, étudier la physique avec Lord Kelvin, découvrir les microbes avec Pasteur. J'ai entendu des monistes faire appel à la justice idéale et des matérialistes prêcher la fraternité universelle. J'ai vu également le solipsiste attablé devant un excellent repas dont il ne mettait guère en doute l'existence. J'ai surpris encore tel agnosticiste de marque s'en prenant à des spiritualistes pour prouver l'inanité de leur doctrine ; cet agnosticiste devait pourtant professer en théorie que ces questions étaient inconnaissables et qu'il était outrecuidant de prendre parti à leur égard. J'ai aperçu, enfin, l'éclectique cueillant ça et là des théories séduisantes, pour en faire un tout rempli de contradictions internes et indigestes à ma pensée.

En face de telles inconséquences, je ne puis pas hésiter.

(1) Voir Chap. VI, § 2, c.

En m'exceptant du monde, en refusant de croire à une analogie qu'aucune logique, aucune expérience ne m'impose, je me trouve infiniment plus raisonnable qu'en adoptant une philosophie en révolte ouverte avec les principes les plus certains de ma raison.

Ma réponse à l'objection sera donc : ayant à choisir entre un système philosophique contradictoire, quelque'il soit, — ils le sont tous, — et ma conclusion dite orgueilleuse de répudier toute analogie avec les autres hommes, j'accepte la seconde alternative ; et j'ai la prétention de la croire plus sensée puisqu'elle supprime les antinomies.

Entre l'aveu d'impuissance et une expérience hasardée, je choisis cette dernière et je tente l'élaboration d'un système philosophique personnel.

CHAPITRE IV

La morale

- § 1. *Son fondement.* Fondement objectif : *l'utilité sociale.*
Fondement subjectif : *mon bonheur personnel.*
- § 2. *Son application, les devoirs.* Devoirs envers le prochain, devoirs envers moi-même, devoirs envers Dieu.
- § 3. *Le problème de la souffrance.* Pour moi la souffrance de l'âme est : ou bien un remords et elle est méritée, ou bien un égoïsme déguisé et elle ne doit pas être, ou bien une sympathie et elle est un privilège. La souffrance physique est méprisable pour qui a la maîtrise de soi. C'est un accident.

§ 1. SON FONDEMENT

a) *Objectif.* — Je suis convaincu que, consciemment ou inconsciemment, le but final de tous les hommes est

la poursuite de ce qu'ils nomment le bonheur, ce mot étant entendu dans un sens très large, c'est-à-dire avec une portée sociale.

Pour arriver à ce but, ils emploient des moyens déterminés qu'ils appellent : règle de vie, ou morale.

Chez des êtres vivant isolés, à l'état sauvage, cette morale est fort simple. Tout ce qui apporte une jouissance, un plaisir, est *bien* : tout ce qui provoque du déplaisir est *mal* ; l'utilitarisme le plus terre à terre y constitue le grand levier de l'évolution et de la sélection naturelle.

Chez les hommes réunis en associations et pourvus d'une psychologie plus complexe, le phénomène est resté au fond le même ; il est devenu seulement plus compliqué. Je crois que le principe de la morale fut toujours la satisfaction des instincts, mais ces instincts devinrent, peu à peu, si nombreux et si variés que souvent ils entrèrent en conflit les uns avec les autres. Ils formèrent bientôt un tel enchevêtrement que, dans beaucoup d'actions, l'utilitarisme est maintenant difficile à discerner. Par exemple, on ne croirait guère à un but utilitaire quand on voit des personnes se sacrifier pour le bien d'autrui. Cependant, scientifiquement, on ne peut pas nier que l'individu ne poursuive, là encore, la satisfaction de son instinct social. Cet instinct a dû se fixer, au cours de la longue sélection, opérée parmi les sociétés luttant entre elles pour l'existence. Celles qui possédaient les représentants ayant l'instinct social le plus fort et capables de se dévouer pour le bien public devaient nécessairement triompher des réunions d'égoïstes et des isolés.

S'il est une vérité dans le monde organique, c'est bien

le « *Vae soli!* » des anciens. Pour en comprendre toute la portée, il faut avoir vécu parmi les peuples inférieurs, où le fait d'être exclu de la tribu, de la caste, de la famille, constitue une peine au moins égale à la peine de mort.

Conclusion : Tout ce qui est avantageux pour la société dans laquelle on vit, forme le bien. La morale utilitaire est la morale du monde objectif et la raison, éclairée par la science, est à même d'en fixer les principes.

b) *Subjectif*. — Lorsque je me considère subjectivement, je dois avouer que, pour moi, le seul mobile utilitaire constitué par l'instinct social est insuffisant ; il ne m'amènerait pas jusqu'à l'altruisme parce que mon but est la recherche de mon bonheur qui est souvent antagoniste de celui du prochain.

J'ai constaté pourtant que j'étais altruiste. Quelle en est donc la cause ? C'est ma conscience morale, le principe que j'ai appelé un impératif catégorique, pour emprunter le mot de Kant ⁽¹⁾.

Ce terme exprime aussi bien que possible le sentiment que j'éprouve. je ne saurais donc mieux faire que de l'adopter.

Ainsi c'est ma conscience morale qui sera, pour moi, le principe moteur.

Dire que c'est un principe moteur, c'est sous-entendre qu'il n'agira pas toujours directement. J'ai déjà men-

(1) On me dira : Impératif catégorique, donc obligation. Comment pouvez-vous vous sentir obligé à l'égard de mécaniques telles que les hommes ?

Qu'on veuille bien se reporter aux *Devoirs envers le prochain*, où j'ai tâché de réfuter cette objection.

tionné le fait que, pour tout ce qui a une répercussion dans le monde objectif, ma conscience morale est soumise à ma raison, laquelle peut, au besoin, imposer silence à mon sentiment primordial. Il suffit que le principe de l'altruisme soit reconnu d'une façon générale, le reste se fait, pour ainsi dire, automatiquement. Je voudrais le démontrer ici par un exemple, et je prends à ce propos la vivisection.

Il m'est pénible de faire souffrir et de voir souffrir autour de moi ; ma conscience m'ordonne de m'y opposer, mais, comme je sais que des expériences sur les animaux vivants sont indispensables quand on veut trouver de nouvelles méthodes opératoires ou thérapeutiques, susceptibles d'être appliquées à l'homme, je n'éprouve aucune difficulté à faire taire un moment ma pitié.

Si l'on m'accusait, dans ce cas, de sacrifier mes sentiments, alors qu'ailleurs je cherche à les sauvegarder à tout prix, je répondrais que, dans le premier cas, mon sentiment s'est tu automatiquement ⁽¹⁾ parce que je lui ai donné une bonne raison et que ce n'était probablement pas arrivé dans les autres occasions.

A part l'attitude altruiste, dont j'ai déjà parlé, il n'y a pas de principes généraux fixes, concernant ma conscience morale, il n'y a que des cas particuliers. Autant j'approuve le raisonnement de Kant lorsqu'il déclare universels les principes de la morale humaine, autant je comprends peu ce philosophe, quand il s'agit de moi.

En effet, c'est dans chaque cas spécial que ma con-

(1) Pour le détail de ce phénomène psychologique, je renvoie à ce que j'en ai dit p. 278, 1^{re} Partie.

science décide. Quoiqu'elle soit guidée par ma raison, cependant elle se prononce d'une façon qui, extérieurement, paraît tout arbitraire, quand il s'agit d'actions concernant les hommes. Par exemple : tantôt ma conscience m'interdira un mensonge, tantôt elle m'y obligera. Elle m'interdira de dissimuler l'oubli d'un objet par l'affirmation que je l'ai perdu, mais elle ne me permettra pas de renseigner exactement ce pauvre phthisique qui m'interrogerait anxieusement au sujet de sa maladie.

Conclusion : Le bien, subjectivement parlant, est aussi ce qui me rend heureux. mais ce bonheur a ici une condition préalable, c'est la satisfaction de mon sentiment absolu du devoir. Ce devoir prononce des arrêts souverains, dans chaque cas particulier, parfois en consultant ma raison et parfois sans lui demander son avis. Quoique leur principe soit analogue, ma morale diffère donc essentiellement de la morale objective.

§ 2. SON APPLICATION, LES DEVOIRS

Avant de les passer en revue, je rappelle encore que le mot devoir a une signification fort différente suivant qu'il me concerne ou que je l'applique à l'humanité en général. Ou plutôt, il a la même signification objective pour l'humanité et pour moi, mais, pour moi-même, il possède en outre un sens très spécial et subjectif. C'est pourquoi, dans chaque série de devoirs, je devrai distinguer ceux qui s'extériorisent par des actes et ceux qui ne s'extériorisent pas, c'est-à-dire ceux qui restent en moi comme états d'âme, comme attitude subjective.

Les premiers relèvent exclusivement de la morale utilitaire et sociale, ils seront définis par la science, je m'y

orienterai au moyen de la méthode expérimentale et avec ma raison. En pratique, ils aboutiront probablement chez moi aux mêmes résultats altruistes que chez les autres hommes, avec cette différence cependant que, pour moi, cet altruisme aura comme principe ma conscience morale, et non plus un simple instinct social.

Les seconds, ceux qui ne s'extériorisent pas, auront aussi ma conscience comme mobile. mais, là, l'utilitarisme ne jouera plus aucun rôle; il n'y aura plus que mon impératif catégorique, sur lequel la science et les méthodes scientifiques seront sans action.

On établit en général trois catégories de devoirs : envers le prochain, envers soi-même et envers Dieu. Quoique cette classification soit très artificielle, je la suivrai parce qu'elle est commode.

a) *Devoirs envers le prochain.* — *Je commence par ceux qui s'extériorisent en des actes.* Ils doivent être jugés objectivement puisqu'ils s'appliquent au monde objectif. Ce sont les plus nombreux, ceux auxquels on pense dès l'abord, lorsqu'il est question de morale.

J'ai montré que cette morale devait être utilitaire et sociale. Dès lors, mon devoir sera de faire ce qui est utile et avantageux pour ma famille, pour ma patrie, pour l'humanité.

S'il y a des conflits entre ces divers points de vue, il va sans dire que leur ordre de séquence sera probablement aussi l'ordre de leur subordination. Par exemple, quand il y aura conflit entre un devoir humanitaire et un devoir patriotique, ce dernier devra primer.

La raison en est évidente : la lutte pour l'existence entre les groupes ethniques (nations ou races) est indéniable, et il est absurde de combattre les siens. Le

devoir objectif, c'est-à-dire l'intérêt bien entendu de tout homme, — le mien aussi, — est de contribuer au triomphe de l'humanité sur le reste de la nature et, dans l'humanité, on doit tendre à la suprématie matérielle, intellectuelle, morale, de sa propre race et de sa patrie sur les autres races et sur les autres patries.

Je n'irai pas jusqu'à dire que tous les moyens soient bons, parce qu'il en est dont l'efficacité immédiate est compensée par de terribles déceptions ultérieures. Telles sont l'injustice et l'oppression. Toutefois, je concède volontiers que, si je les désapprouve, *socialement parlant*, ce n'est pas au nom d'une morale supérieure mais uniquement parce que je ne crois pas à leur succès définitif.

On m'objectera certains actes, regardés comme particulièrement héroïques, où il semble qu'un homme ait sacrifié sa famille à sa patrie. En y regardant de près, on verra peut-être qu'il n'en est rien. En se dévouant pour sa patrie, Winkelried savait fort bien que l'on prendrait soin de sa femme et de ses enfants ; ses paroles avant de mourir en font foi et rendent son acte d'autant plus admirable. De plus, l'intérêt de sa famille se confondait avec celui de la patrie, en ce sens que toutes deux eussent souffert de l'oppression étrangère.

On pourrait m'objecter encore l'esprit de parti et montrer qu'il sème la ruine s'il n'est pas subordonné au sentiment patriotique. Or, je tiens à faire remarquer que le parti n'est pas un groupe ethnique, comme la famille, la patrie ou la race. C'est une coalition d'individus, laquelle se justifie seulement quand elle contribue au bonheur et à l'utilité du groupe auquel elle appartient.

Un parti qui s'est emparé du pouvoir peut avoir en

vue son propre intérêt si cet intérêt est, ou veut être, conforme à celui de la communauté. Mais s'il poursuit un intérêt opposé à celui de la patrie, il sera un parti d'oppression ou de trahison. Par conséquent, le dévouement à un parti ne saurait se justifier dans tous les cas ni sans restriction.

Ma morale objective est donc utilitaire. Ce qui est utile aux hommes est bon. Et l'utilité sera déterminée par la science expérimentale.

C'est du reste ce que l'on peut induire des faits.

N'est-ce pas au nom d'une hygiène bien entendue, qu'on isole les malades, qu'on assainit les villes ? De tous côtés les chemins de fer et les tramways sillonnent la contrée pour transporter plus vite et plus confortablement les voyageurs d'un point à un autre. Partout les questions économiques ont passé au premier plan et, par des concessions douanières ou par des indemnités pécuniaires, on compense facilement la perte d'un territoire.

On ne fait plus la guerre pour une affaire d'amour-propre, mais on la ferait pour obtenir des débouchés commerciaux. Seuls, les hommes de science, sont arrivés à obtenir des *consensus* de l'ensemble des nations. Pour combattre le choléra ou la peste, on a accepté des quarantaines qu'on eût considérées autrefois comme attentatoires au droit des gens. Les gouvernements qui les ont instituées, l'ont fait uniquement sur la foi des médecins, afin d'éviter à leur peuple des souffrances et des deuils prématurés.

Quand il s'agit d'utilité publique, on fait fléchir toutes les règles du droit et de la justice dite idéale.

En somme, n'est-ce pas normal ?

Puisque les sociétés humaines sont en concurrence sur un globe limité, ce seront, parmi les mieux armées pour la lutte, celles qui auront le mieux compris et le mieux soutenu leurs intérêts, qui subsisteront. Les autres sont appelées à disparaître, c'est même déjà chose faite pour plusieurs d'entre elles. Où sont les Tasmaniens faibles et bornés ? Où seront bientôt les Papous d'Australie, qui épuisent leurs forces en des combats meurtriers entre peuplades voisines et chez lesquels les vieillards accaparent toutes les femmes de la tribu ? Incapables de s'assimiler à notre civilisation, ils seront bientôt décimés.

Mieux inspirés, les Malais — et, parmi eux, surtout les Javanais — ont assuré l'avenir de leur race par la symbiose avec les plus forts, c'est-à-dire les Européens. Ils constituent pour ces derniers, une main-d'œuvre à bon marché, soumise et de qualité supérieure ; aussi, dorés et déjà, les effets de la protection se font sentir et ces indigènes pullulent dans ces îles pour le plus grand profit de leurs maîtres.

D'autres, encore plus forts, les Jaunes, ont accepté directement la lutte et tous ceux qui connaissent leur civilisation savent qu'un jour viendra où le Blanc devra refouler le Jaune, ou bien être dominé par lui.

Que deviennent, dans ces cas, les considérations de sentiment ? On s'en sert parfois, on les inscrit sur un drapeau, mais, si l'on y regarde de près, elles ne comptent pour rien dans les décisions graves que les meneurs de peuples sont appelés à prendre.

Lorsque je conclus à une morale utilitaire pour les hommes, je suis d'accord avec mon temps, je ne me fais pas l'effet d'être un anachronisme au milieu de la civilisation moderne.

L'utilitarisme sera donc aussi mon guide dans mes rapports avec le monde objectif. Je m'efforcerai avant tout d'être utile aux autres hommes.

Cela m'amène à parler des devoirs qui ne s'extériorisent pas. Ai-je véritablement envers mon prochain des devoirs qui ne s'extériorisent pas d'une manière directe par des actes, c'est-à-dire des devoirs qui soient subjectifs ?

Il est paradoxal, en effet, de parler de devoir subjectif à l'égard d'un prochain qui est objectif. Dès l'instant où je rentre en moi-même, je dois douter de la réalité du monde extérieur ; comment donc aurais-je un devoir envers un prochain qui est peut-être une illusion ?

Formulée ainsi, la question me semble mal posée. Mon prochain n'est pas, à proprement parler, inexistant. On se rappelle que j'ai statué le monde objectif ; mieux que cela, j'ai dû reconnaître qu'il éveillait en moi des sentiments subjectifs ⁽¹⁾ ; par conséquent, il ne faut pas s'étonner si ce prochain objectif éveille ma conscience morale subjective.

Il n'y a donc là qu'une apparence de paradoxe et, en pratique, ma conscience morale m'oblige à une attitude foncièrement bienveillante pour les hommes. C'est cette attitude qui a provoqué en moi le désir d'être utile à autrui, désir mentionné ci-dessus. Mais cette attitude ne se limite pas à des extériorisations, car, si j'ai accompli d'une façon parfaite et sans en négliger aucun

(1) S'il s'agissait de convaincre un idéaliste, je rappellerais que, sans même recourir à l'hypothèse du monde objectif, il est clair que déjà mes sensations peuvent éveiller chez moi certains sentiments, or mon prochain est pour moi, avant toute chose, un ensemble de sensations.

tous mes devoirs matériels, immédiats envers le prochain, ma conscience n'est pas encore satisfaite ; elle m'ordonne la bonne volonté intérieure pour l'humanité tout entière. Le « tu aimeras ton prochain comme toi-même » a toujours trouvé de l'écho dans mon cœur.

Je me suis souvent heurté à l'indifférence ou parfois à une hostilité sourde. Il y a des hommes qui ne pardonnent pas les bienfaits ! Néanmoins, je puis me rendre le témoignage que j'ai cherché à gagner l'affection de ceux avec lesquels je me suis trouvé en contact. Je n'y ai renoncé qu'en présence de l'impossibilité où j'étais de modifier un cerveau haineux.

Ce devoir subjectif à l'égard de l'humanité, cette attitude intime est non seulement obligatoire pour moi, mais elle est, au fond, la seule qui soit conséquente, étant donné mon système. Que signifient la haine, la rancune, l'envie ou la jalousie envers des êtres qui sont des mannequins, c'est-à-dire des mécanismes parfaitement déterminés ? De tels sentiments sont absurdes quand on a affaire à des irresponsables. Tout au plus pourrai-je plaindre les hommes, lorsque je les verrai inéluctablement entraînés par leurs mauvais penchants vers la souffrance ou la ruine.

On peut formuler une deuxième objection au devoir envers le prochain, tel du moins que je conçois ce devoir, et je désire y répondre ici. Elle est analogue à la précédente, quoiqu'elle en diffère un peu cependant. Je l'exprimerai de la façon suivante :

On a vu que ma conscience morale subjective pouvait me donner des ordres concernant les autres hommes faisant partie du monde objectif ; mais comment puis-je me sentir obligé de soulager une douleur ou de procurer

un plaisir à mon prochain, si ce dernier n'a pas des sentiments analogues ? Poser cette question, n'est-ce pas reconnaître du même coup que mes sentiments subjectifs, douloureux et agréables, sont synonymes de la douleur ou du plaisir d'un être humain objectif ?

J'en pourrais répondre que j'obéis à ma conscience, sans discuter ses injonctions, mais, dans le monde objectif, j'ai dit que je voulais raisonner mon devoir ; je vais donc essayer de le faire.

Qu'est-ce que le bien et l'agréable pour un mécanisme ? C'est son bon fonctionnement et celui-ci est réalisé, lorsque l'organisme est placé dans les conditions les plus favorables pour cela. Tout ce qui est déprimant abaisse la tension artérielle, entrave le jeu des organes et celui du cerveau, diminue en un mot le « *rendement de la machine* » et doit être écarté.

Par contre, une bonne nourriture, accompagnée d'un état psychique favorable, (produit lui-même par un milieu agréable et par une éducation et une instruction appropriées) tendent à donner à la machine son maximum de force.

Je parle ici de conditions psychiques parce que l'homme, — même l'homme matériel, objectif, tel que je le conçois, — ne vit pas de pain seulement. Son organisme comprend un cerveau qui, lui aussi, réclame sa part de nourriture sinon spirituelle, du moins intellectuelle.

Par conséquent, du moment que j'ai admis l'existence réelle des hommes, fussent-ils des machines, je sens le devoir de contribuer à leur bon fonctionnement. Or, comment ai-je connaissance que tout va bien à cet égard ? Par le moyen des réactions produites, et que

j'appelle douleur, ou plaisir, ou émotions, car il existe une douleur, un plaisir, des émotions, scientifiquement définis et très différents des miens comme on peut le concevoir.

Je puis fort bien m'appliquer au bonheur de l'humanité sans croire que ce bonheur (= ensemble de réactions) soit équivalent du mien (= sentiment *a priori* faisant partie de ma personnalité).

Si l'on me demandait maintenant, objectivement, comment je me sens obligé de contribuer au bon fonctionnement de l'humanité-machine, je répondrais que c'est une affaire de logique, pour ainsi dire. Etant donné que j'ai accepté l'existence d'un mécanisme, et que je connais le moyen de m'en servir, il me paraîtrait condamnable de le mal employer et de le détériorer. Bien plus, si, à l'aide de ma liberté, il m'est possible d'intervenir dans la séquence déterminée des phénomènes, pour y créer des conditions favorables au bon rendement de la machine, je me sentirai obligé à une telle intervention et je trouverai cela raisonnable.

Mais, me dira-t-on, confessez alors que vous êtes incapable d'une action héroïque car on ne se sacrifie pas pour des objets !

Là encore, je répondrai : Erreur ! des objets inanimés ont souvent provoqué des actes d'héroïsme. Le soldat ne sacrifie-t-il pas sa vie pour défendre son drapeau et combien de fois, dans des incendies, des sauveteurs ne se sont-ils pas exposés à la mort pour arracher aux flammes les livres de compte d'une maison de commerce. Rappellerai-je aussi ce que certains naturalistes ont enduré pour conserver leurs collections !

En résumé, je puis donc dire que je me sens obligé à

une attitude de bonne volonté envers mon prochain et cette attitude se traduira par des actes destinés à lui être utile, au point de vue matériel.

b) *Devoirs envers moi-même.* — Après avoir reconnu que mon but est la recherche du bonheur, il semble que mes devoirs envers moi-même ne méritent plus guère le nom de devoirs. Pour les accomplir, on pourrait croire qu'il suffise de satisfaire à mes besoins et à mes instincts. Tel n'est pas le cas pourtant, car mon bonheur n'est pas seulement matériel et objectif, comme celui de l'humanité, il est d'une espèce fort supérieure et beaucoup plus rare. Il implique aussi l'épanouissement d'un sentiment intime très complexe, présentant des éléments moraux, esthétiques et intellectuels, il comprend enfin la tranquillité d'une conscience morale qui ne supporte pas d'être contrariée, sous peine de produire un malaise incompatible avec l'état de bonheur cherché.

1° Dans le domaine objectif, la poursuite de ce qui m'est agréable, ne me conduira pas forcément à une morale terre à terre et simpliste. Car la satisfaction directe d'un instinct n'est pas toujours productrice de bonheur et la recherche du plaisir n'est pas chose tellement aisée. Cette recherche demande de la réflexion, il faut prévoir l'avenir, souvent même il faut lutter afin d'éprouver un plaisir. Réfléchir à ces choses c'est trouver que la poursuite du bonheur et même, simplement, le désir d'éviter une souffrance future obligent parfois à de très grands efforts immédiats.

Surpris un jour par la crue subite d'un grand torrent dont je suivais le lit, et acculé à la lisière d'une de ces forêts tropicales dont l'enchevêtrement est tel qu'il donne l'impression d'une muraille infranchissable, je me trou-

vais dans l'alternative suivante : Ou bien attendre, sous la pluie, jusqu'au lendemain et laisser aux eaux le temps de s'écouler, ce qui était alors la quasi certitude d'une fièvre maligne; ou bien rejoindre le campement, en coupant ma route avec un sabre d'abattis, au milieu des ronces, des lianes, des buissons et des arbres, en soulevant des essaims de mouches et en troublant les amphibiens répugnants ou les reptiles dangereux qui habitent le bord des cours d'eau. Inutile de dire que je choisis la seconde alternative et que je préfèrai deux ou trois heures d'un travail écrasant à la probabilité de souffrances qui auraient pu durer de longues années.

J'en conclus que j'ai des devoirs envers moi-même.

Comme dans le paragraphe précédent, je distinguerai parmi eux, d'une part, les devoirs se rapportant à mon corps, se traduisant par des actes et relevant du monde objectif, et, d'autre part, les devoirs subjectifs concernant seulement ma personnalité consciente.

Les devoirs envers mon corps, quoiqu'ils nécessitent de l'énergie et de la réflexion, ne se heurtent pourtant pas à de grandes difficultés et le but conscient de la recherche du bonheur, est certainement un encouragement efficace.

Je ne faillirai à ces devoirs que par négligence ou pour n'avoir pas compris les conséquences de telle de mes actions. Dans les deux cas, les désagréments et les douleurs qui en seront la conséquence viendront corroborer mes remords ou mes regrets, comme on voudra les appeler. Si je cède à la gourmandise du moment, j'aurai une indigestion; si je me laisse aller à l'inaction, je serai affecté des maladies propres aux oisifs. Péché devient

donc ici synonyme d'ignorance, de stupidité ou d'un manque maladif de volonté.

Cette poursuite du bonheur a une conséquence que certains blâmeront peut-être mais que je considère, au contraire, comme une supériorité de ma morale. La voici : lorsque j'exerce mon activité dans le monde objectif, si je ne contreviens en rien à mes devoirs envers le prochain ⁽¹⁾ et si je ne mets pas en danger ma paix ou mon bonheur à venir, j'ai non seulement le droit, mais encore le devoir, de procurer à mon corps tout le plaisir et toutes les sensations agréables possibles. L'ascétisme, qui recherche la souffrance pour la souffrance, me paraît être un non-sens et une mauvaise action ⁽²⁾.

2° Quant aux devoirs que j'ai envers ma personnalité consciente et qui ne se traduisent pas par des actes, ils se réduisent à un seul. Celui-ci est très difficile à exposer, comme tout ce qui est subjectif ; pour l'expliquer plus clairement, on me permettra une réminiscence.

Je me rappelle avoir lu *La cloche engloutie* de Gerhart Hauptmann. De cette pièce fort intéressante quoique un peu obscure, on peut conclure que le pardon eût été accordé au héros, qui a commis tous les péchés imagi-

(1) Si j'y contrevenais, ma conscience me le reprocherait et je ne pourrais pas être heureux.

(2) Objectivement, quelle raison aurais-je, après tout, de ne pas donner à mes activités toute leur extension et de ne pas satisfaire à tous mes instincts, pour autant qu'ils ne portent pas préjudice à autrui, ni à mon corps matériel ?

Subjectivement, puisque le Créateur, auquel je veux croire, a doué ma personnalité du sentiment de plaisir, pourquoi ne rechercherais-je pas ce plaisir partout où il ne heurte pas ma conscience ?

nables, s'il était resté fidèle à lui-même et s'il n'avait pas désespéré ⁽¹⁾.

Cette manière de voir fera peut-être comprendre mon sentiment auquel elle correspond assez bien. Désespérer, abandonner la maîtrise de soi-même, se laisser aller à être le jouet de son imagination, ne plus réagir d'une manière volontaire, abdiquer,... cela a pu m'arriver en certains moments sombres de l'existence mais cela ne doit pas être. C'est le vrai, le seul péché contre moi-même, à ce qu'il me semble. Après ces périodes d'ébranlement moral, toujours un remords vint réveiller mon âme et m'exciter à reprendre en main la direction de ma pensée flottante.

Je dois garder la maîtrise de moi. Tel est le devoir que j'ai envers ma personnalité, et ce devoir est dans ma pensée, il n'a rien d'extérieur.

c) *Devoirs envers Dieu.* — 1^o *Devoirs subjectifs.* J'intervertis ici les rôles; je parlerai en premier lieu des devoirs qui ne nécessitent pas une extériorisation et qui sont purement subjectifs. Ce sont les seuls que je puisse concevoir et admettre envers Dieu.

Ils se réduisent à un : la prière. En effet, pour moi, la prière se produit dans le for intérieur. Elle est affaire entre Dieu et moi, ou plutôt, — puisque Dieu habite en

(1) Après tous ses forfaits Henri dit au curé : « Je suis Moi » et je sais ce que je veux et ce que je peux. Maintes fois j'ai « démolì des moules de cloches et peut-être lèverai-je un jour « mon marteau pour démolir une cloche que la foule a com-
« posée d'orgueil, de méchanceté, d'envie et de tout ce qui est « mauvais. » Mais, après son désespoir, la sorcière dit à ce même Henri : « Tu mourras. Quand, comme toi, on s'est « envolé vers la lumière et qu'on est retombé, il faut qu'on « soit écrasé. »

moi, — elle est un phénomène qui ne sort pas de ma personnalité et dont je n'ai à rendre compte à personne.

Je crois bien que seules l'adoration et l'action de grâce sont justifiables, mais quelles raisons aurais-je de supprimer d'autres formes d'invocation si mon sentiment les réclame ? En tout cas, le domaine subjectif entier est accessible à la prière et, dans le monde objectif, lorsque certains phénomènes éveillent en mon âme des sentiments puissants, je ne vois pas pourquoi je me priverais de les présenter à Dieu, si cela me procure un soutien moral.

Par exemple : Je sais bien que, scientifiquement, rien ne peut arrêter les progrès de telle maladie, que la mort va coucher dans la tombe un être aimé, et qu'il serait absurde de demander un renversement des lois de l'univers. Mais cette affection qui est en moi subjective, et qui ignore l'univers, qui s'adresse non pas à un être, mais à un reflet habitant au-dedans de moi, elle m'est sacrée et je n'ai aucune raison de ne pas la porter devant celui que j'appelle Dieu puisque j'en tire un soulagement à ma douleur et une espérance.

2^o *Devoirs objectifs*. Quoique je ne les considère pas comme des devoirs envers Dieu, je dois cependant parler maintenant des cérémonies religieuses et de tout ce qui s'y rapporte parce que c'est ici le lieu où, généralement, on traite de ce sujet.

Ces phénomènes sont extérieurs à moi et ont été étudiés à la lumière de l'histoire des religions. La raison d'être que leur prêtait la superstition, à savoir la possibilité de communiquer avec des êtres surnaturels, et de se concilier leur faveur, s'est effondrée pour le savant.

Il en est resté, cependant, une tradition respectable et

un symbolisme fécond en enseignements. Aussi serait-ce une erreur bien fâcheuse de mépriser les rites parce qu'ils sont incompatibles avec l'esprit moderne. Souvent la subtile intelligence de génies religieux perdus dans les brumes d'un lointain passé a deviné des vérités profondes et les a conservées en les voilant de symboles et en les incorporant au cérémonial des cultes.

Loin de moi donc, la pensée de jeter le discrédit sur les assemblées et cérémonies religieuses.

Objectivement il me paraît avantageux que les lieux de culte soient fréquentés parce que le symbolisme garde longtemps son secret et qu'une seule inspection ne saurait suffire à sa compréhension. En outre, l'ambiance créée par la réunion d'hommes religieux, surtout lorsque leur religion est spiritualiste comme le christianisme, doit forcément exercer une influence salutaire sur la mentalité générale de ceux qui se réunissent.

En revanche, si je me pose la question à moi-même, et si je me demande pourquoi je vais au temple, je dois loyalement constater que la raison sus-indiquée, c'est-à-dire l'intérêt inspiré par les symboles, n'est pas seul en jeu.

Dans notre état social actuel et avec les idées courantes relatives à la liberté de conscience, je ne fais ni bien ni mal à tel ou tel de mes semblables en fréquentant, ou non, un temple. Par conséquent, moralement parlant, je n'ai à consulter à ce sujet que mon sentiment personnel et le degré de bonheur que je puis en retirer.

Or, il est incontestable que j'éprouve une jouissance intime en assistant à un culte solennel. C'est pour cela que j'y assiste. Je vais au temple ou à l'église parce que cela me fait plaisir.

D'aucuns pourraient penser que, si j'y allais par devoir, avec l'idée de «témoigner ma déférence à Dieu», ce serait plus méritoire ! Pour moi, je ne le crois point, parce que mon Dieu est beaucoup au-dessus de cela. Lors donc que je participe à une cérémonie religieuse extérieure, je ne prétends trouver en elle que la satisfaction directe qu'elle me procure et non pas une sorte d'effluve surnaturelle.

On tentera de me retourner le raisonnement scientifique pour me l'appliquer et l'on va me dire que cette satisfaction ressentie par moi est une illusion, une suggestion, subie d'autant plus fortement qu'elle s'exerce au milieu d'une foule. Mais on sait que cette argumentation ne peut pas m'atteindre, attendu que mon sentiment subjectif échappe, pour moi, à toute explication. Je continuerai donc à aller aux offices du culte pour y éprouver à nouveau le réconfort et la paix que j'y ai déjà rencontrés en d'autres occasions.

§ 3. LE PROBLÈME DE LA SOUFFRANCE

Je n'aurais pas épuisé le sujet de la morale, si je ne donnais pas mon opinion sur l'angoissante question de la souffrance.

Je ne parlerai pas ici de la souffrance d'autrui, parce que j'ai déjà exposé mon sentiment à cet égard quand j'ai reconnu mon devoir de contribuer au bonheur de l'humanité. Ainsi que le montre si clairement M. le professeur Fulliquet⁽¹⁾, la souffrance, chez les hommes, me paraît aussi résulter d'un mauvais fonctionnement de la machine humaine, de même que le bonheur me semble

(1) FULLIQUET. *Le problème de la souffrance* in Mémoires publiés à l'occasion du Jubilé de l'Université de Genève, Genève 1909, p. 15-23.

être synonyme de fonctionnement normal de cette machine. De là provient la grande valeur éducative de la douleur ; c'est un merveilleux régulateur. Dans une certaine mesure, une interprétation analogue pourrait s'appliquer aussi à mon être physique mais, dans ce cas, la valeur éducative ne serait pas aussi évidente. En revanche, ma propre souffrance, en particulier ma souffrance morale a un caractère tout différent ; il convient donc de l'analyser ici.

Je connais deux sortes de souffrances, la souffrance du corps, d'origine matérielle et la souffrance de l'âme, d'origine morale.

a) *La souffrance de l'âme* est de beaucoup la principale, elle est due à deux causes.

1° La souffrance peut provenir en moi de mon prochain. C'est celle que j'éprouve par sympathie pour l'humanité. Or cela n'est pas une souffrance, à proprement parler. Je vais tâcher d'en fournir la preuve :

Je pourrais dire que cette souffrance résulte d'une erreur, ma personnalité subjective étant incapable d'éprouver une sympathie réelle pour des êtres à l'existence desquels elle n'est pas tenue de croire. Mais on a vu au paragraphe précédent que cet argument ne me suffit pas. Je vais donc m'interroger minutieusement : est-ce moi qui souffre et que je prends en pitié, sous le nom de sympathie, ou bien est-ce réellement mon prochain malheureux que je plains ?

Si c'est moi, c'est de l'égoïsme déguisé⁽¹⁾ et je suis absurde de me forger une douleur imaginaire.

(1) On connaît la spirituelle boutade d'Alph. Karr : Le mendiant ne te doit aucune reconnaissance, si tu lui as donné des souliers ; tu l'as fait par égoïsme parce que *tu avais froid à ses pieds*.

Est-ce mon prochain, au contraire ? Alors ce n'est pas moi qui souffre directement et ma sympathie a pour but, conscient ou inconscient, d'alléger le malheur d'autrui ; car il est certain que la sympathie l'allège, j'en fais souvent l'expérience. A ce compte-là, je ne peux pas prétendre que ce soit réellement une souffrance pour moi, c'est bien plutôt un privilège. Si je me refusais à exercer cet altruisme, alors j'éprouverais une véritable douleur, c'est-à-dire un remords.

2° La souffrance peut provenir en moi de moi-même. Elle consiste à faire le mal⁽¹⁾. Or j'ai montré que cela est possible seulement si je ne tiens pas compte des injonctions de ma conscience, si j'agis par méchanceté, ou par le fait de cette atonie morale particulière, décrite dans un paragraphe précédent. Dans tous ces cas, il est évident que la souffrance est la conséquence directe du mal que j'ai fait ; c'est en réalité du remords, je l'ai donc bien méritée et je dois l'accepter. Car je pouvais l'éviter et mes efforts devront tendre à prévenir le retour de semblables choses, puisque je me sens libre et responsable de mes actes.

Par conséquent, la souffrance morale doit m'apparaître comme transitoire et, lorsque je parviendrai au souverain bien, elle ne pourra plus exister.

b) *La souffrance du corps*. — Reste ma douleur physique, celle que je ressens dans mon corps objectif, celle qui résulte de l'hyperexcitation de certains de mes nerfs.

Pour moi, je me refuse à appeler cela de la souffrance, elle n'est qu'une douleur que je puis mépriser. C'est un

(1) C'est la théorie déjà exposée par M. le prof. Fulliquet qui montre à ce sujet que la *mind-cure* et l'action de la *science chrétienne* pourraient bien avoir là une base rationnelle.

accident qui est généralement passager quand il est très aigu et qui ne me semble pas mériter qu'on échafaude une théorie pour l'expliquer.

Quelques-uns, peut-être, trouveront que j'en parle à la légère ; ils penseront que, si je méprise cette souffrance-là, c'est que je ne la connais pas. Je tiens à leur répondre que c'est plutôt le contraire qui est vrai. J'ai passé par différentes maladies, et je n'ignore, ni les maux de dents, ni les maux de tête, j'ai ressenti même, à plusieurs reprises, des douleurs néphrétiques, que les médecins affirment être les plus intenses que l'homme puisse supporter.

C'est donc par expérience que je dis : La douleur physique est un détail et un détail de peu d'importance, pour qui ne s'abandonne pas à ses impressions et garde la maîtrise de soi. C'est si vrai que, dans le but de sauvegarder sa santé, on s'expose parfois volontairement à une douleur physique intense.

Je connais un homme qui, s'étant blessé un jour avec un coutelas, au moyen duquel il dépeçait un animal déjà en partie décomposé, et connaissant les suites d'un empoisonnement du sang, se cautérisa lui-même en appliquant à plusieurs reprises sur la plaie un morceau de fer rougi au feu. Après chaque application, il enlevait avec son couteau les chairs calcinées à la surface de la partie lésée.

Cet homme n'était pourtant pas un être insensible, car il faillit, par deux fois, s'évanouir quand, sous la pression de sa main, il sentit le fer s'enfoncer en grésillant dans les chairs et l'odeur de corne brûlée lui monter aux narines ; et même à la suite de l'opération ses vêtements étaient tout mouillés de sueur.

Cependant, je crois que tout individu raisonnable en aurait fait autant, s'il eût été placé dans les mêmes conditions, c'est-à-dire loin de tout secours et dans un pays où le climat rend souvent fatales les maladies.

Non, la douleur physique n'est pas une vraie souffrance, mais elle peut lui donner naissance, sous forme de malheur moral et nous retombons alors dans les cas examinés ci-dessus. Par exemple : une maladie, un accident, peuvent provoquer une infirmité. On se dit bientôt : ce n'est pas juste et l'on voudrait maudire le jour de sa naissance. Or, il est absurde de récriminer, *c'est mal !* Eh bien ! c'est ce mal et non pas l'infirmité par elle-même qui constitue la souffrance. On s'en convaincra, pour peu qu'on y réfléchisse. Si l'on ne se révolte pas, si l'on accepte son sort avec patience, il en résultera peut-être un bien, et cette infirmité pourra devenir un élément de sérénité et de bonheur. Les partisans de la « *science chrétienne* » (christian science) l'ont compris et on peut affirmer hardiment que c'est là le secret de leurs succès si grands.

c) *Conclusion* : La souffrance ne me paraît pas être ce que l'on en pense généralement. Ou bien elle est morale, et elle est alors synonyme de remords ; elle est donc condamnable et transitoire. Ou bien elle est physique, et c'est un détail peu important, momentané.

Il me semble superflu, par conséquent, d'avoir une théorie de la douleur. Pour moi, le problème de la souffrance n'existe pas, il n'y a que celui du mal, lequel est un problème moral résolu par l'impératif catégorique absolu, subjectif et *a priori*.

CHAPITRE V

L'Art

- § 1. *Son fondement.* Fondement objectif : *L'observation, les règles et les canons. L'art vise à procurer du plaisir à l'humanité.* — Fondement subjectif : *Il n'y a plus de règles objectives et il y a un seul but : mon plaisir.*
- § 2. *Application.* Objectivement, *l'artiste doit procurer du plaisir sans contrevenir à la morale (c'est-à-dire à l'utilité) sociale.* — Subjectivement, *je puis dire que je prends mon plaisir artistique où je le trouve, avec la seule restriction de ma conscience morale.*
- § 3. *La critique artistique.* *Les critiques confondent souvent l'objectif avec le subjectif et il en résulte des erreurs et des difficultés sans nombre. Cela n'est plus possible avec mon système.*
-

§ 1. SON FONDEMENT

L'esthétique, qui est avec la morale un des principes directeurs de l'activité humaine, comprend, comme elle aussi, une partie objective où les méthodes scientifiques sont applicables et une partie subjective qui échappe au domaine de la science.

a) *L'élément objectif* est très important. C'est un ensemble de règles, que personne ne conteste, et qui ont été d'abord déduites empiriquement et, ensuite, expérimentalement contrôlées. Tout le monde reconnaîtra leur caractère objectif et même scientifique. On sait, par exemple, que l'association de certains sons est agréable pour l'oreille tandis que d'autres sont choquants lorsqu'on les réunit. Pour produire le maximum d'effet dramatique, on admet qu'il faut une gradation du dia-

logue et une certaine soudaineté dans l'action. Dans les arts graphiques, les lois de la perspective et d'une association judicieuse des couleurs doivent être respectées. Les « canons », enfin, dont on se sert aujourd'hui, ont été établis d'après une méthode rigoureusement scientifique, par des observations nombreuses dont on a pris la moyenne.

Les physiciens qui ont étudié les dissonances et les assonances, les couleurs complémentaires et la perspective, pourront nous donner une explication rationnelle de la nécessité de ces règles d'art. Faisons un pas de plus et nous verrons qu'on cherche même à établir scientifiquement la norme du beau en prenant la moyenne des appréciations personnelles d'amateurs d'art les plus nombreux possible. En se basant là-dessus, on a modifié beaucoup de « canons », accentuant ou atténuant telle ou telle partie, parce qu'on a appris, pour l'avoir expérimenté, que les modifications adoptées augmentaient l'impression esthétique laissée par l'ensemble sur le public.

La portion objective des arts est donc sujette à la recherche expérimentale, au même titre que n'importe quel autre phénomène.

On m'objectera qu'avec une pareille esthétique, je suis incapable de rendre compte de ces divergences, si nombreuses qui ont rendu proverbiale l'inutilité des discussions sur les goûts et les couleurs.

Je n'oublie certes pas les différences d'appréciation, mais je les réduis à ce qu'elles sont, c'est-à-dire aux différences individuelles de structure. Pour cela, il me suffit de rappeler qu'il n'y a pas un spécimen humain qui soit organiquement identique à l'autre. Comment

verraient-ils tous exactement la même teinte en regardant le ciel et entendraient-ils le même son quand le tonnerre gronde,... comment leur cerveau donnerait-il une réaction identique à un excitant identique, puisque leurs yeux, leurs oreilles, leur cerveau sont un peu différents les uns des autres ?

Cependant ces organes sont homologues, c'est pourquoi il sera facile d'établir la moyenne dont je parlais tout à l'heure ; elle deviendra une norme pour un temps et pour un groupe ethnique déterminés. Les grands artistes d'une époque seront ceux qui se rapprocheront le plus de cette moyenne, c'est-à-dire qui amèneront, chez le plus grand nombre de leurs semblables, les réactions du plaisir esthétique.

b) *Elément subjectif*. — Je note tout d'abord que plusieurs seraient assez enclins à reconnaître la réalité de cet élément et l'on mettrait volontiers sur son compte les appréciations qui me sont particulières, en les attribuant à la structure spéciale de mon système nerveux. Pour éviter cette interprétation, je dois donc répéter que l'élément subjectif réel ne peut exister que chez moi. Ce que les hommes appellent de ce nom est une illusion résultant de la succession rapide des images ou de la cénesthésie.

Par conséquent, si, en matière esthétique, il y a des divergences parmi les hommes à cause de la diversité de leur cerveau, entre eux et moi, cette divergence devient une hétérogénéité fondamentale que la structure organique ne suffit pas à expliquer.

Si je mets des lunettes colorées, la teinte de tout ce qui m'entoure change ; cela me paraît tout à fait comparable aux différences existant entre les hommes et provenant

des organes. Mais, quand j'envisage le plaisir ou le déplaisir que me procure une œuvre d'art, alors je n'ai plus rien de commun avec le reste de l'humanité soumise aux lois de l'esthétique et des moyennes, alors il n'y a plus pour moi de norme artistique, de règle ni de canon. Je ne puis comparer cette hétérogénéité qu'à celle existant entre un sourd qui se rend compte de la vibration des cordes d'un piano en y appuyant la main pendant l'exécution d'un morceau et le plaisir d'un amateur de bonne musique doué d'une ouïe intacte.

Quoique j'aie bien l'intuition qu'il me soit théoriquement impossible d'exprimer cela pour autrui, je voudrais pourtant tâcher de faire comprendre quelque peu ma parfaite indépendance subjective et sa légitimité.

Qu'est donc pour moi une œuvre d'art, ou un objet de beauté ? C'est, d'une part, une chose que je perçois, qui est par conséquent objective, matière à étude scientifique et dont je peux analyser les sons ou les couleurs ; mais, d'autre part, c'est aussi un sentiment subjectif lequel est concomittant. Est-il réveillé par l'objet ?.. Peut-être, je ne sais, peu m'importe. Que sais-je même de la réalité de cet objet ? Une seule chose est certaine, au point de vue subjectif, c'est le plaisir que j'éprouve et que je m'efforcerai de renouveler ⁽¹⁾.

On aura beau m'expliquer que c'est à cause de l'alliage harmonieux de deux couleurs complémentaires que mon regard se délecte à la contemplation d'une tapisserie, je resterai sceptique et je préférerai toujours un mauvais tableau qui me fera plaisir à une toile de maître qui me

(1) Cependant mes tentatives seront vaines probablement, parce que, chez moi, aucune émotion artistique n'est tout à fait semblable à une autre.

laissera froid. De même, je serai beaucoup plus porté à attribuer la jouissance éprouvée, lors d'un concert, à la bonne disposition de mon esprit, qu'à la maîtrise de l'orchestre qui a joué avec un ensemble surprenant.

Il y a souvent parallélisme entre ces faits extérieurs et mon sentiment subjectif, cela est vrai ; *mais, ce parallélisme fait si souvent défaut*, que je me défendrai d'en tirer des conclusions.

C'est surtout dans le domaine artistique que mon plaisir est capricieux. Il constituera donc pour moi une raison de plus de me méfier des règles objectives.

Tel de mes lecteurs envisagera mon cas comme pathologique. Au risque de m'exposer à être taxé d'anormal, je vais cependant exposer ma façon de sentir à cet égard.

En matière de musique, je suis un Béotien, cependant il m'est arrivé d'éprouver une joie intense et presque surhumaine, à l'audition de tel morceau de maître. En revanche, la même mélodie jouée par la même personne, dans une autre circonstance, alors que j'étais dans une disposition d'esprit différente, ne m'a procuré aucune jouissance ; je ressentais plutôt de l'ennui ; c'était au point que je ne reconnaissais pas cette mélodie. Pourtant, autour de moi, des assistants appréciaient la musique et me firent constater que c'était la même qu'autrefois. Je m'efforçai alors de retrouver les impressions passées, mais je ne le pus jamais.

Le plaisir que je ressens n'est jamais directement proportionnel à l'excellence de la musique ou de son exécution, il dépend de mes dispositions intérieures.

Un coin de nature m'enchanté, une vue m'émeut si profondément que j'en ai eu parfois les larmes aux yeux. Eh bien, je suis revenu au même lieu, sans pouvoir

éprouver un sentiment identique. Tout était changé pour moi.

Chose curieuse, les productions de la peinture, de la sculpture et du dessin, surtout celles qui représentent la figure humaine, sont les plus aptes à réveiller en moi un plaisir répété et semblable à lui-même, tandis que la musique garde l'influence la plus capricieuse.

La littérature occupe une place intermédiaire, due probablement au fait que je suis sensible d'une manière différente à l'action dramatique et à l'harmonie des mots. L'action m'empoigne et je la *vis*, pour ainsi dire, comme j'arrive à *vivre* un tableau, mais de beaux vers me bercent, quand bien même ils n'auraient pas de sens très précis. Dans ce dernier cas, l'impression est presque aussi variable que celle de la musique.

J'ai lu très rapidement *Cyrano de Bergerac*, de Rostand, parce que cette histoire m'intéressait ; puis j'ai relu certains fragments, en me les répétant à haute voix lorsqu'ils me plaisaient. Plus tard j'ai repris la pièce à nouveau et l'intérêt pour l'action dramatique fut analogue parce que je l'avais un peu oubliée ; mais, en me reportant aux passages qui m'avaient charmé autrefois par leur grâce, plusieurs d'entre eux me parurent fades et je me suis demandé : comment ai-je pu m'enthousiasmer pour cela ? D'autres fragments, en revanche, qui m'avaient laissé indifférent me procurèrent un grand plaisir.

Il est donc bien clair que mon sens esthétique subjectif, comme ma conscience morale particulière, échappe à toute règle et que, pour les œuvres d'art comme pour les devoirs, si je juge subjectivement je juge chaque cas isolément et pour lui-même. Je ne puis en tirer aucune conclusion générale et, inversement, les lois

générales de l'esthétique, applicables à autrui, ne correspondent chez moi à aucune réalité. Ma notion du beau et du bien a une signification différente de celle qui est fixée objectivement et, si je puis ainsi dire, scientifiquement, pour les autres hommes.

J'ai parlé jusqu'ici de l'impression d'art au point de vue subjectif. Que dire de la production artistique ? Peu de chose, car je n'ai pas le tempérament d'un artiste ; je ne suis ni peintre, ni musicien, ni poète. Pourtant, il m'est arrivé une ou deux fois d'avoir fait des travaux littéraires ; c'est seulement sur ces cas bien rares que je puis me baser. Or, en chacune de ces occasions, ce que j'ai écrit l'a été sous l'empire d'un sentiment très violent, d'une émotion profonde, sans penser en aucune manière à faire connaître ce que j'écrivais ; dans un cas même, j'écrivis malgré ma ferme intention de ne communiquer à personne ce qui venait sous ma plume.

Pourquoi ai-je écrit ? Il me serait bien difficile de le dire. Je crois cependant que ce fut, à chaque reprise, un dérivatif, une sorte de soupape de sûreté, destinée à atténuer un sentiment qui m'étouffait. On dit que c'est la seule manière de faire de l'art vrai ; mais, alors, je ne pourrais pas concevoir qu'il y ait des artistes professionnels parce qu'il me semble impossible de supporter longtemps un état d'âme pareil.

Je résumerai ce qui précède en disant : 1^o Il n'y a pas de parallélisme entre le fait objectif et l'impression esthétique subjective que j'en reçois. 2^o Mon sentiment de plaisir ou de déplaisir esthétique est souvent en contradiction complète avec les lois et les règles de l'art.

D'où je conclus — et l'on m'excusera de me répéter, — que mon sentiment de la beauté diffère totalement de ce qu'on appelle de ce nom chez les humains autres que moi.

§ 2. SON APPLICATION

L'esthétique, comme la morale, a pour but le bonheur et, ici, on ne le contestera guère parce que cela est vrai, aussi bien pour moi subjectivement, que pour mes semblables, si je juge objectivement.

Pratiquement, lorsque je voudrai apprécier une œuvre d'art, je devrai choisir l'une des deux alternatives suivantes :

1^o Faire plaisir à mon prochain et, alors, je devrai respecter toutes les règles et tenir compte des moyennes d'appréciation de mon temps et de mon milieu. 2^o Faire plaisir à moi-même et alors, je devrai rechercher ce qui suscitera en moi le maximum de jouissance artistique. Dans ce cas, je ne tiendrai compte des lois de l'esthétique qu'autant que cela me plaira.

1^o Etudions d'abord la première alternative et pour cela prenons un exemple : il est une tendance générale chez les peintres et les sculpteurs d'aujourd'hui ; ils pensent qu'une œuvre d'art ne doit pas être une copie de la nature, mais l'expression de l'idée ou de l'impression de l'artiste. Cette recherche, quant à moi, me semble mauvaise et un tableau pour lequel le peintre a cherché le fini des détails me procure souvent plus de plaisir qu'une de ces toiles, dites vigoureuses, où tout est esquissé à grands traits.

Est-ce à dire que je n'apprécie pas cette façon-là de peindre ? Non point ! Lorsque je serai devant un chef-d'œuvre de ce genre, je saurai bien y distinguer la mise en pratique de règles d'art, que je connais, et dont tout le monde constate l'effet. Peut-être même éprouverai-je quelque plaisir parce que j'emprunterai pour un instant

le point de vue des autres hommes. Etant conscient des divergences entre mon sentiment et l'esthétique de mes contemporains, je pourrai d'autant mieux faire abstraction momentanée de mes préférences pour juger d'un tableau ou d'une statue en vogue.

La preuve, c'est que je placerais volontiers un buste de Rodin dans mon salon, ou dans mon vestibule, où je sais qu'il contribuera à une décoration destinée à être vue par mes visiteurs. Mais si j'avais à orner ma chambre de travail, j'y mettrais un Schwabe, un Bouguereau, ou telle production sculpturale de cette école italienne qui pousse le détail et le « fini » jusqu'à la mignardise. Je donnerais la préférence à ces artistes parce qu'ils éveillent en moi des sentiments plus agréables.

Je ne crois pas rabaisser l'art, en lui demandant un peu de bonheur pour l'humanité. J'admets qu'il doit élever l'âme, épurer le goût et adoucir les mœurs des hommes, mais il doit aussi et surtout les rendre heureux. L'art humain devra être subordonné à la morale sociale parce qu'une société soucieuse de sa sauvegarde ne saurait tolérer une chose, si belle soit-elle, lorsqu'elle contrevient aux lois et qu'elle est nuisible à la communauté; mais cette considération elle-même ne prouve-t-elle pas que l'art doit avant tout procurer du plaisir !

Genève possède une « Société de l'art social ». Elle a pour but de permettre aux gens peu fortunés la fréquentation de concerts et de représentations dramatiques de valeur. Son succès a été complet et je ne doute pas que l'influence bienfaisante de la beauté classique sur des personnes qui en sont généralement sevrées ne soit déjà manifeste dans notre population. Mais il est bien évident que le résultat eût été nul, si l'impression ressentie par

les auditeurs avait été désagréable. Etant donnée la culture relativement restreinte du public auquel on s'adressait, je reconnais qu'au début beaucoup de choses restèrent incomprises, cependant le sentiment général devait être agréable, sous peine de voir les spectateurs désertier les représentations.

J'en conclus qu'objectivement, en restant dans les limites d'une morale utilitaire, l'art doit procurer du bonheur à l'humanité. Ce n'est pas là le rabaisser ; c'est au contraire l'élever à ce qui est son plus beau titre de gloire.

2^o Subjectivement, il est encore plus évident que l'art doit concourir à mon bonheur, et cela sans restrictions, attendu que sa valeur éducative ne saurait entrer pour moi en ligne de compte. Comme ma personnalité reste toujours invariable, l'art ne peut pas la changer.

Quant à la valeur morale de mon sentiment artistique, elle m'est fournie par ma conscience, qui prononcera dans chaque cas, et qui m'empêchera de trouver un plaisir véritable à une œuvre désapprouvée par elle.

Dans ces conditions, on ne pourra pas, non plus, m'accuser d'abaisser le niveau de mon plaisir esthétique. Cette accusation serait encore plus fausse si on l'adressait à ma production artistique, puisque celle-ci constitue l'expression de mes sentiments les plus puissants, et que je répudie l'idée d'en faire un usage intéressé. L'art, ainsi conçu, est donc aussi assez indépendant, son but étant de satisfaire avant tout l'artiste lui-même.

§ 3. LA CRITIQUE ARTISTIQUE

Il est remarquable que, souvent, des gens compétents, des spécialistes, prononcent en matière d'art les juge-

ments les plus contradictoires. C'est au point que les dissentiments des critiques entre eux sont devenus proverbiaux.

Cela paraîtra naturel, cependant, à toute personne séparant nettement ce qui est objectif de ce qui est subjectif; elle reconnaîtra alors que les artistes jugent, en général, d'après leur sentiment. Ils condamneront parfois avec énergie un tableau, une sculpture, une pièce dramatique, ayant de la valeur objectivement parlant parce que cela ne leur plaît pas; c'est là leur droit mais ils veulent ensuite prouver que l'œuvre ne vaut rien en elle-même et c'est là preuve absurde.

Je sais fort bien que, si le critique connaît son métier, et que la pièce est médiocre, il trouvera bien vite objectivement le défaut de la cuirasse. Il démontrera alors qu'il y a, telle erreur de perspective dans le tableau, ou telle invraisemblance dans le drame,... et ce sera exact.

Mais il ne s'agit pas de cela. Je veux parler en ce moment d'une œuvre d'art sans défaut apparent ou pénible, mais ne satisfaisant pas le sentiment esthétique d'un critique. Celui-ci, habitué à la confusion de ce que l'humanité nomme le subjectif et l'objectif, voudra prouver la réalité de son sentiment par le même moyen que ses critiques objectives, et il ne s'apercevra pas de son inconséquence. Il regrettera que tel tableau ne provoque pas en lui telle émotion désirée, de même que, tout à l'heure, il se plaignait d'une faute de perspective et il s'efforcera de trouver des arguments à l'appui de son dire.

A ce moment-là, si ses contradicteurs ne sont pas compétents, ils finiront par se taire et ils croiront que le critique leur est très supérieur; ils feront comme les fidèles qui admiraient d'autant plus la pythie de Delphes, que ses oracles devenaient plus incompréhensibles.

Par contre, si les discuteurs sont de compétence égale et de tempérament vif, alors la discussion commencera de s'envenimer, car il est impossible de prouver quoi que ce soit de subjectif ⁽¹⁾. Tout essai de ce genre est voué à l'insuccès et fait croire aux autres hommes à une entreprise violente contre ce qu'il y a en eux de plus intime et de plus indépendant.

Quiconque veut démontrer son sentiment (en admettant qu'il en ait un), est par force dans une position fausse par rapport à son interlocuteur. Si ce sentiment s'impose à l'individu et le domine, son contradicteur lui paraîtra être bien inepte ou bien impertinent pour refuser d'accepter des arguments irréfutables !... Le discoureur ne s'apercevra pas que ses arguments sont subjectifs et par conséquent, par définition, valables pour lui seul.

Depuis que je me suis convaincu de cette vérité, et depuis que je me crois d'une nature spéciale, j'ai cessé de vouloir prouver quoi que ce soit en matière de sentiment. Je m'efforce toujours de m'en tenir exclusivement aux questions de fait, c'est-à-dire au domaine objectif. J'accepte de discuter la direction d'une ligne, l'ouverture d'un angle, les combinaisons des couleurs, le nombre des syllabes d'un vers, toutes choses qui ont une existence en dehors de moi, qui peuvent se mesurer et que tout homme peut contrôler. Au contraire, je garde pour moi mes impressions subjectives, ou, si je les commu-

(1) Ce mot est appliqué ici à des hommes, et il est synonyme de particularité psychologique individuelle. Il est évident que ce que les hommes appellent subjectivisme chez eux-mêmes, n'a pas la même valeur que mon subjectivisme à moi, mais peu importe pour mon raisonnement car leur sentiment existe pourtant.

nique. ce n'est pas pour les prouver, encore moins pour les imposer, ou même pour les discuter. c'est simplement, comme je l'ai fait à plusieurs reprises au cours de cette étude, pour les faire connaître à ceux qui auraient quelque sympathie à leur égard... Et encore, je ne me fais pas d'illusion au sujet de la profondeur de cette sympathie, parce que je n'ai garde d'oublier que le sentiment subjectif des autres hommes est très différent du mien.

Cette règle de conduite a non seulement fait disparaître de ma route beaucoup de difficultés et de contrariétés, mais elle a éclairé d'un jour tout nouveau les dissensions entre les hommes et j'ai acquis la conviction que, si ces derniers pouvaient posséder mon point de vue, toutes les discussions vaines cesseraient. Car il y a deux sortes de discussions :

1^o Celles qui concernent les faits et qui sont fécondes parce qu'elles aboutissent à une conclusion. Témoin le célèbre débat entre le Dr Bastian et Pasteur, débat qui provoqua les expériences classiques et irréfutables de Pasteur sur la génération spontanée.

2^o Celles qui concernent les sentiments et qui sont stériles, car elles ne convaincront personne. Témoins les discussions sur les sympathies et les antipathies personnelles, sur un cas de conscience ou sur une forme d'art. Allez donc prouver à un amoureux que l'objet de sa passion doit lui être indifférent ou à un artiste que son idéal de beauté est faux !

Ces discussions-là disparaîtraient le jour où l'on saurait mieux faire le départ entre ce qui est objectif et ce qui est subjectif.

§ 4. CONCLUSION

4. *Conclusion.* — Les conséquences du système que je viens d'exposer correspondent d'une manière remarquable à ce qui se passe en pratique.

Reconnaissance de la légitimité d'une esthétique moyenne pour les hommes qui m'entourent, subordination de cet art à la morale sociale, suppression des discussions irritantes ou sans issues, à propos de questions de sentiment et maintien de mon appréciation personnelle indépendante, tels sont les éléments de l'art tel que je l'entends. Mes lecteurs penseront peut-être, comme moi, qu'avec cela on peut atteindre au maximum de bonheur possible dans ce domaine contesté de l'esthétique, où, très facilement, le doute, les désaccords et les haines compromettent la sérénité de ceux qui s'y intéressent.

CHAPITRE VI

Conséquences pratiques

- § 1. *Introduction.* Je voudrais justifier mon système en montrant l'utilité de ses conséquences en pratique.
- § 2. *Conséquences pour les sciences pures et appliquées.* Mon attitude est celle du chercheur absolument impartial qui s'incline toujours devant les faits sans aucun parti-pris. En cela je me crois supérieur au créationiste qui tremble devant l'évolution et à l'idéaliste qui se base sur les mystères encore insolubles pour la science. En revanche je suis sur pied d'égalité avec les monistes, les positivistes et les matérialistes.
- § 3. *Conséquences pour la philosophie.* Ma philosophie est la connaissance de moi-même. A ce point de vue elle me paraît supérieure à celle des monistes et des positivistes qui voudraient réduire ma personnalité aux données scientifiques et matérielles et m'arracher ainsi un élément de mon bonheur.
- § 4. *Conséquences pour la religion.* a) En Dogmatique : 1° L'abolition des dogmes, mais la conservation du sentiment religieux qui est un élément de bonheur pour moi. 2° Le renoncement à toute discussion logique en ces matières et par conséquent : tolérance absolue pour toutes les convictions qui ne compromettent pas la morale ou l'état social.
- b) En Apologétique : Je ne puis plus imposer ma foi, je peux tout au plus la proposer et je ne puis même pas prétendre au monopole de la vraie religion.
- c) En Morale : Croire à ma responsabilité et pas à celle des autres est un principe fécond. Je me sens obligé de travailler à la bonne marche de l'humanité et je n'ai pas le droit de ressentir de la haine ou d'éprouver du ressentiment pour mon prochain.
- d) En Ecclésiologie : Je ne puis pas créer une Eglise subjective, mais je puis accepter l'Eglise objective, si elle est capable de donner du bonheur aux hommes. Je reconnaîtrai alors la parfaite fraternité qui unit ses membres, mais je serai contraint de leur refuser l'égalité.
-

§ 1. INTRODUCTION

Le système que je viens d'exposer dans ces pages risque de prêter le flanc à des critiques très graves au point de vue moral. Accorder à ma personnalité une place pareille, paraîtra à plusieurs un monstrueux égoïsme. C'est pourquoi je voudrais m'expliquer à cet égard.

Malgré le danger du pragmatisme, qui me semble être un dissolvant au point de vue social, je vais cependant adopter sa méthode, car elle est propre à frapper l'esprit humain. Pour défendre mon système, je vais montrer son utilité.

Je n'indiquerai ici que des choses déjà dites, ou bien des conséquences de théories émises précédemment, mais il convenait de grouper tout cela sous la forme d'une sorte de plaidoyer.

Si je réussis à démontrer que ma philosophie a des conséquences bonnes, c'est-à-dire utiles, alors on me concédera au moins le droit de la conserver. La voir adopter par d'autres est un désir trop présomptueux et qui, du reste, ne cadrerait pas avec l'idée que je me fais de l'humanité. Mon plaidoyer sera donc fait seulement *pro domo*, sans ambition de prosélytisme et je croirai avoir atteint mon but si mes contemporains trouvent ma philosophie assez féconde pour m'épargner le blâme ou la raillerie !

§ 2. CONSÉQUENCES POUR LES SCIENCES PURES
ET APPLIQUEES

a) *Mon attitude à l'égard de la science pure.* — Convaincu que, dans le monde objectif, je dois chercher

seulement des phénomènes matériels, que tout y est déterminé par les relations immuables des faits entre eux, j'aborde l'étude de la nature avec le désir de la connaître telle qu'elle est.

Persuadé que le surnaturel, au sens ordinaire du mot, n'est que de l'ignorance, je m'efforcerai — partout où je le rencontrerai, — de déceler les causes matérielles ou énergétiques des phénomènes restés mystérieux. Si je ne trouve pas tout de suite la solution d'un problème objectif, je ne me reposerai pas sur l'existence d'un Dieu transcendant pour le résoudre.

J'irai jusqu'à répudier ces abstractions qui, même dans les cercles scientifiques sont acceptées en guise d'explication dans beaucoup de cas embarrassants ; par exemple : la sensibilité du protoplasme provoquant les réactions des êtres organisés aux excitants, l'affinité chimique pour rendre compte des combinaisons et des décompositions des corps, la variation pour expliquer l'évolution des animaux et des plantes, etc. Je saurai dire : *je ne sais pas !* Au lieu de me payer de mots, je chercherai les causes avec les méthodes dont la fécondité est aujourd'hui établie : l'observation minutieuse et l'expérimentation.

Trouverai-je quelque chose ? Je l'ignore. Mais il est certain que j'apporterai à l'édifice ma pierre, si minuscule soit-elle, et j'entourerai de mon respect et de mon admiration tous ceux qui cherchent de même. Si l'occasion s'en présente, je ferai mes efforts pour les seconder, malgré leurs déficits moraux, lorsqu'ils en auront. Qu'ils soient ambitieux, égoïstes, âpres au gain, haineux ou envieux, je ne saurais pour cela réprouver leurs découvertes. Pauvres machines humaines, cerveaux mal réglés,

il faut les plaindre tout en tirant profit de leurs travaux pour l'humanité ou pour moi-même.

En ce qui concerne la recherche scientifique, je revendiquerai la plus grande liberté d'action ; tous les moyens me paraîtront légitimes qui ne se heurteront pas aux principes du droit, c'est-à-dire aux lois de la sociologie. Partout, je serai autorisé à demander *pourquoi* et n'importe quel homme pourra en faire autant. Rien ne me semblera impossible et je me refuserai à poser des limites à la science.

Eh bien ! cette liberté absolue et cette curiosité universelle ne sont-elles pas les éléments de progrès les plus actifs ?

Le rôle des prophètes de malheur est si ingrat, en science, qu'on est toujours étonné de le voir assumé à nouveau par des hommes intelligents. Que reste-t-il de l'affirmation que la synthèse chimique des corps organiques est impossible ? A-t-on assez nié aussi la réalisation du plus lourd que l'air en aérostation ! Restreindre les sujets d'étude des expérimentateurs paraîtra donc aux esprits réfléchis, non seulement une imprudence, mais une regrettable entrave mise aux recherches à venir.

L'histoire nous enseigne, au contraire, que rien n'est plus fécond que de mettre en doute les solutions toutes faites, les autorités et la tradition ; la poursuite de ce qui est soi-disant impossible est souvent le facteur principal des découvertes les plus remarquables.

Seuls, des préjugés métaphysiques peuvent induire des gens cultivés à vouloir soustraire certains domaines à l'investigation scientifique. C'est pourquoi tant de savants crient : Sus à la métaphysique ! Ceux-ci m'ap-

prouveront lorsque je conclurai en disant que les limites de la science doivent être celles qu'elle se pose à elle-même, à savoir : les limites du monde sensible.

Telle est la conséquence directe de mon système. Il y a là un avantage considérable que me concéderont certainement tous les pragmatistes.

b) *Mon attitude à l'égard de la science appliquée.* — Il est à peine besoin de parler de cette dernière; ses applications ont toutes pour but de rendre la vie de l'humanité plus facile; elles accélèrent le développement matériel de la civilisation et mériteront, par conséquent, mon approbation au même titre que la science pure. J'aurai toutes les raisons possibles pour y contribuer dans la mesure de mes moyens.

Il serait contraire à mes convictions, de déclarer sacrilège l'homme qui s'élance dans les airs sur une machine volante, de même que je ne pourrais pas blâmer le psychologue réduisant la religion au phénomène de l'extase, ou le sociologue la ramenant au rite et au dogme obligatoire, c'est-à-dire à la chose sacrée.

Ce sont là des inventions, des applications, des résultats de la science et je ne puis qu'y adhérer. Ce qui ne veut pas dire que j'abdique mon sens critique, mais j'envisage les faits seuls, et, s'ils sont bien observés, si les expériences sont bien faites, j'en accepte toutes les conséquences, même les conséquences philosophiques, lorsqu'il y en a. Par définition, cela m'indiffère, au point de vue de mes sentiments.

c) *Comparaison de mon attitude avec celle des philosophes.* — Qu'on veuille bien comparer la sécurité de cette attitude avec celle des hommes dont toute la science, toute la vie, tout l'idéal, sont liés à une métaphysique quelconque :

1^o) Voyez un *spiritualiste* de l'ancienne école. il croit que tous les êtres animés ont été créés par Dieu et sa foi est ébranlée en constatant l'apparition d'espèces nouvelles par évolution et mutation. Il n'a que deux alternatives : Ou jeter sa philosophie et sa religion par dessus bord, ou bien faire front contre la science et contraindre au silence tous ses représentants.

Je ne fais pas un anachronisme, en parlant de cette seconde alternative ; de nos jours encore il y a beaucoup d'esprits bornés, gavés de métaphysique, qui résoudraient le problème par la violence s'ils en avaient le pouvoir.

2^o) Considérez aussi un simple *déiste*, partisan de la liberté. j'imagine que sa conviction sera singulièrement atteinte par les découvertes modernes sur les tropismes.

Je ne veux pas dire que tous les actes, surtout les actes humains, aient été réduits à des tropismes. Nous en sommes très loin. Cependant il est indéniable qu'il y ait des tropismes, dans le sens que les botanistes ont toujours donné à ce terme et que M. Lœb a fait sien pour le règne animal. Or n'est-il pas vraisemblable d'admettre non la certitude mais la possibilité de ramener un jour les réactions compliquées des organismes supérieurs aux réactions simples des êtres inférieurs.

Qu'on y parvienne donc et cet homme, qui a nié les tropismes parce qu'ils ne cadraient pas avec sa métaphysique, verra cette même métaphysique s'écrouler et sera en proie à l'anarchie intellectuelle.

3^o) Prenons enfin, comme point de comparaison, un de ces esprits supérieurs dont la critique est très avertie et pour qui la foi en la liberté dépend de certains hiatus dans la chaîne des phénomènes. Leur raisonnement est

très convaincant parce qu'il s'appuie sur l'expérience elle-même, mais tous les arguments en sont basés sur notre ignorance actuelle.

Ces maîtres montreront, par exemple, que la mécanique abstraite est réductible à des lois mathématiques, mais que la mécanique concrète est obligée d'accepter, comme fait encore inexpliqué, la loi de l'attraction universelle; on en conclut que cette loi pourrait bien être contingente. (V. Fouillée. *Hist.* p. 542). Or aujourd'hui, déjà, de nombreux physiciens se sont attelés à ce problème et, au lieu de se buter à l'attraction de la matière, c'est au contraire de la résistance des champs électro-magnétiques créés par le mouvement et des pressions de l'éther qu'ils nous parlent, éther qui serait formé lui-même de fragments d'ions ou d'électrons immatériels. Je ne suis pas assez rompu au raisonnement mathématique pour pouvoir suivre leurs démonstrations, mais je sais fort bien que nombreux sont les savants qui jugent les anciennes explications insuffisantes et qui sont à la recherche d'une nouvelle solution.

Est-ce à dire qu'ils ne la trouveront jamais? Voir là dedans quelque chose d'actuellement contingent est raisonnable, certes, mais affirmer que jamais nous n'aurons la clef de l'énigme est un peu imprudent.

On dit aussi que la vie ne peut pas être ramenée aux forces physiques et chimiques, parce qu'elle ne consomme aucune énergie. Il y aurait ainsi, en elle, quelque chose de non mécanique. Là encore, on se base sur l'impossibilité actuelle de la synthèse du protoplasme vivant. Supposons qu'elle soit réalisée et cette argumentation serait certainement affaiblie.

En psychologie, le raisonnement est plus frappant

encore. Pour rendre compte d'une foule de phénomènes, on se base sur la conscience psychologique, sur le psychisme. Cette méthode a été féconde et W. James a pu dire que « la psychologie a fêté de grands triomphes » depuis qu'elle a courageusement adopté cette voie de « postuler les faits de conscience, sans les critiquer ». (V. James in *Arch. de Psychol.* V. p. 3. ann. 1905).

On pourrait en dire autant sur la force vitale, car les néo-vitalistes actuels ne sont pas sans avoir largement contribué au progrès de la physiologie.

En réalité ces concepts comme la force vitale, le psychisme, etc., sont des hypothèses qui jouent le rôle de béquilles dans les sciences biologiques, comme les fluides l'ont fait longtemps en physique.

Parce que l'hypothèse des fluides a été féconde, il ne s'ensuit pas qu'elle aurait dû être conservée, de préférence à celle des mouvements vibratoires et qu'il eût été avantageux de renoncer à ramener toutes les branches de la physique à la seule mécanique.

En l'état présent de la psychologie, il est un peu pédant et malcommode de parler physiologiquement ⁽¹⁾

(1) M. le prof. Claparède a beau jeu, pour se moquer des naturalistes qui, en psychologie animale, veulent supprimer les étiquettes psychologiques, ainsi que l'assimilation des réactions de l'animal à celles de l'homme, de dire : « On n'a plus » alors devant soi, qu'un monceau de mécanismes simples, de « photo-réceptions, de phono-réactions, de réflexes et d'antikinèses et il est impossible de se reconnaître au milieu de cette » ferraille. Tandis qu'il est tellement plus compréhensible de « parler de la joie, de la douleur ou du repentir d'un chien » parce que nous comparons l'ensemble de cette attitude à « l'ensemble de notre attitude lorsque nous sommes joyeux, » tristes ou honteux ». (V. *Arch. de psychol.* V. p. 29, ann. 1905).

et de considérer tous les faits mentaux comme des transformations nerveuses ; mais, de là à décréter que l'unification de la physiologie et de la psychologie ne se fera jamais, de là à dire que le phénomène de conscience restera éternellement une énigme pour le naturaliste, il y a un abîme. Malheureusement cet abîme est franchi trop facilement par les hommes qui cherchent à fonder leur métaphysique, leur philosophie ou leurs idées religieuses sur les éléments encore mystérieux de la science⁽¹⁾.

Si je reconnais l'utilité de ces concepts, aujourd'hui irréductibles, et si je m'en sers volontiers, dans certaines recherches, je ne le fais pourtant que parce que je les regarde comme des béquilles destinées à disparaître pour faire place à l'unification des sciences et amener à une idée plus rigoureusement mécaniste de l'univers.

Mais en basant une philosophie sur le caractère insoluble des hypothèses-béquilles que je viens d'étudier, on s'expose à être démenti par les faits ; or cela est facile, car, en science expérimentale, un seul résultat positif annule tous les résultats négatifs antérieurs quel qu'en puisse être le nombre. C'est pourquoi, désireux d'asseoir mes convictions sur des bases aussi stables que possible, je n'ai pas pu suivre sur ce terrain les philosophes modernes.

(1) C'est pour réagir contre cette tendance, j'imagine, que des esprits altérés de précision scientifique et hostiles à toute compromission métaphysique ont demandé l'abrogation du vocabulaire psychologique : c'est pour marquer les distances avec les philosophes qu'ils voudraient remplacer cette nomenclature par des néologismes enfantins et compliqués, basés sur des hypothèses encore invérifiables, à cause de l'état rudimentaire de la science.

Ils pensent, probablement, qu'à l'aide de cette substitution, on pourrait supprimer le concept de conscience qui s'attache aux mots désignant les opérations de la pensée.

4° En revanche, dans le domaine scientifique, je me trouve sur un pied d'égalité complète avec les *monistes*, les *matérialistes* et les *positivistes*, pour lesquels la science expérimentale est aussi la seule connaissance normative et l'unique préoccupation.

§ 3. CONSÉQUENCES POUR LA PHILOSOPHIE

a) *Mon attitude à l'égard de la philosophie.* — Persuadé que la philosophie n'a plus de rôle à jouer dans le monde objectif où le progrès des sciences positives la dépouille peu à peu de tous les problèmes dont elle s'était attribué l'étude, je la vois se réfugier dans mon domaine subjectif. Elle s'y cantonne dans l'investigation de mon moi et de ma personnalité; là elle m'aide à me reconnaître au milieu de mes sentiments, de mes sensations et de mes représentations. « Γνωθι σεαυτόν » murmure ma conscience, dans le tréfond de moi-même et, dès lors, débarrassé des contingences objectives, dans la pleine liberté de ma pensée, j'explore cette tour d'ivoire, qui est le point de départ de ma connaissance. J'y rencontre des révélations magnifiques et je puis les ordonner sans autre préoccupation que la satisfaction de mon sens intime.

Jamais le danger de mon ignorance des faits extérieurs qui ont bouleversé tant d'autres systèmes ne m'arrête dans mon labeur; je construis ainsi, peu à peu, dans le calme et la sérénité parfaite d'une solitude absolue, un temple intérieur à la gloire de ce *Plus grand*, de cet Idéal, devenu mon Dieu souverainement bon, souverainement juste et souverainement beau.

Comment un fait extérieur, une théorie, une objection humaine, pourraient-ils me troubler, après que j'ai

acquis la certitude de la vérité absolue de mes *a priori* et reconnu que tout ce qui est objectif et en dehors de moi est matière à connaissance indirecte ou dérivée ? Comment une affirmation d'un homme, fût-elle subjective par rapport à lui, pourrait-elle influencer sur ma philosophie, puisque le subjectif de cet homme est pour moi-même de l'objectif ?

Est-ce à dire que ma philosophie soit immobile ? Loin de là, car, si je ne permets pas au monde objectif de me poser des objections, je m'en fais à moi-même, comme Cyrano. « avec assez de verve, pour défendre qu'un autre me les serve ». Aussi les problèmes ne me manquent pas et, subjectivement, comme dans le monde objectif, je réfléchis, je cherche, j'analyse. Toutefois, là, je puis étudier, construire, modifier en toute liberté d'esprit et avec une parfaite loyauté vis-à-vis de moi-même parce que je sais d'avance qu'aucune conséquence ne sera susceptible de porter atteinte à mon bonheur et à mon équilibre intellectuel ou moral. J'ai également la certitude que ces théories subjectives n'influeront pas sur ma conduite à l'égard d'autrui, puisque cette conduite est déjà objective et qu'elle est basée sur l'existence réelle du monde sensible.

Quel est le système philosophique humain qui présente de tels avantages ?

Assurément aucune des philosophies idéalistes ou spiritualistes que nous avons vues être à la merci d'une découverte scientifique !

b) *Comparaison avec le solipsisme*. — On me dira que j'exagère et qu'il y a le solipsisme qui est également inattaquable. On a affirmé qu'il était le seul système rigoureusement logique, mais il est aussi le seul qui

n'ait aucun adepte, parce qu'il est absurde. En niant, purement et simplement, le monde extérieur, on s'interdit tout progrès et l'on perd toute raison de vivre.

Ma philosophie n'a pas les inconvénients du solipsisme, et elle partage néanmoins avec lui l'avantage d'une attitude capable d'élever mon âme au-dessus des douleurs, des injustices et des désagréments de ce monde que l'on a nommé une vallée de larmes. Une catastrophe, un accident, sont, pour moi, les résultats nécessaires des lois d'airain de la nature ; une injustice, une persécution, sont le fait de cerveaux mal bâtis ou insuffisamment évolués ; les petits désagréments quotidiens qui atteignent mon corps, peuvent diminuer son confort, mais ce corps est lui-même objectif et je ne m'exagère pas la valeur de ces choses qui m'arrivent.

L'unique fait que je puisse imaginer comme un cataclysme qui me surviendrait, ce serait la destruction ou une altération de ma personnalité. Mais il faudrait, pour cela, que quelque chose d'extérieur, d'objectif, pût y pénétrer, ce qui est impossible par définition.

Je plane donc au-dessus de ce monde et, si je lui accorde une existence réelle, ce n'est guère que pour satisfaire ma logique.

Ma paix n'est troublée que si je viole les indications de mes sentiments et, en particulier, celles de ma conscience ; alors je suis coupable, je dois me l'avouer, et je dois me réformer.

Que l'on veuille bien considérer avec quelle sérénité un homme pourra supporter de voir ses bienfaits payés de la plus noire ingratitude, s'il est convaincu que la personne ingrate n'est qu'un mannequin ! Avec quel calme siégera-t-il aussi comme juré à la Cour d'assises s'il

peut se dire : J'ai à décider, non pas de la culpabilité d'un accusé, mais de l'utilité ou du danger de cette machine humaine pour l'ensemble de la société ! Quelle sera l'intime satisfaction du philosophe, se heurtant à d'irréductibles oppositions personnelles, lorsqu'il connaîtra l'incapacité radicale des contradicteurs de pénétrer dans son for intérieur, où sont enfouies les preuves absolues, mais inexprimables de son système. Les adversaires disparaîtront, il n'y aura plus que des cerveaux manquant de perspicacité.

Eh bien, cette sérénité, ce calme, cette satisfaction, sont devenues miennes, depuis que j'ai découvert les vérités que j'expose dans ces pages.

c) *Comparaison avec le dualisme.* — A côté du solipsisme, il est un autre système philosophique qui permet une adhésion sans restriction à la fois à la science et à la métaphysique : c'est celui que M. le prof. Flournoy a toujours défendu avec autorité. Il consiste à dire qu'il y a deux ou même plusieurs vérités. Il y aurait ainsi une vérité scientifique, une vérité philosophique, une vérité religieuse. il pourrait y en avoir d'autres encore. C'est un peu le principe adopté par le prof. Gourd et exprimé au moyen de ses différentes dialectiques incoordonnables entre elles.

De cette manière, on supprime toutes les antinomies et la seule question qui se pose, désormais, est celle-ci : Peut-il y avoir plus d'une vérité ?

Evidemment, il est aussi impossible de prouver que la vérité est unique que de prouver qu'elle est multiple et, pour réfuter ce système, j'en suis réduit à déclarer que mon sentiment, mon esprit, ne peuvent pas se résoudre à admettre des vérités multiples. Comme on l'a vu dans

l'historique que j'ai fait de mon développement intellectuel, j'éprouvais déjà du malaise en acceptant deux ordres de choses à la fois vrais et contradictoires ; c'eût été bien pire si leur nombre se fût encore accru. C'est pourquoi la synthèse devenue possible, fût-ce au prix de la liberté de mes semblables, m'a fait l'impression d'un progrès et d'un soulagement.

d) *Comparaison avec le positivisme et les systèmes réalistes.* — Quand je compare mon attitude à celle des philosophes de tendance positiviste, il me semble que j'ai aussi sur eux des avantages pratiques marqués.

Parqués dans ce qui est objectif, ils en sont réduits à nier toute philosophie et à renoncer à ce subjectif humain que je considère comme un peu illusoire, mais qui est cependant parfois, dans la vie de l'humanité une parcelle de bonheur, une étincelle d'idéal.

Cette espèce d'illusion, cet idéal, est si bien enraciné au cœur de l'homme, qu'il ne peut pas le renier. Ainsi, après une profession de foi matérialiste, on lit souvent des appels à la justice qui font sourire quand on les compare avec les prétentions des matérialistes. Ailleurs, encore, les apôtres du positivisme éprouvent, comme son chef, Aug. Comte, le besoin d'ériger les idées de leur intelligence en idoles, sur le piédestal de leur présomption.

J'ai déjà tâché de faire ressortir la pétition de principe qui est à la base de tous les systèmes matérialistes (v. Part. I, chap. VI). Je désire seulement montrer ici leurs conséquences pratiques fâcheuses.

Ce n'est pas le subjectif humain seul qu'il me faudrait nier, si j'étais positiviste, c'est encore le mien propre. Il faudrait m'abaisser au rang de mécanisme, renoncer à

ma liberté, à la permanence de mon moi et jusqu'à ma notion du bonheur. C'est dans la science que je serais forcé de chercher la définition de ce bonheur, et cette définition serait synonyme de différenciation organique, c'est-à-dire une illusion pour l'individu que je suis. En un mot, la science s'arrogerait le droit de diriger tout mon être. Pour le coup, je pourrais répéter avec Juvénal « *Et propter vitam vivendi perdere causas* ».

Enfin, une conséquence plus paradoxale encore de mon adhésion au positivisme, ce serait mon renoncement à tout effort en vue de contribuer au bonheur de mes semblables.

Rien n'est changé, cependant, par votre système pour ce qui concerne vos semblables, dira-t-on. Ils sont, pour vous, des machines et ils le resteront, si vous adhérez au positivisme. C'est vrai, répondrai-je, mais, actuellement, j'ai une raison de contribuer à la bonne marche de l'humanité, mon sentiment du devoir m'y oblige. Au contraire, si j'étais positiviste, il me semble que je n'en aurais aucune. En effet, si ma conscience morale était, pour moi, seulement un instinct social, elle ne suffirait pas à réveiller mon altruisme. Je suis bien capable, à l'occasion, de dompter mes penchants, si mon bonheur futur est en jeu, mais si ma conscience n'a pas cette valeur absolue que je lui prête, je ne vois pas pourquoi je lui sacrifierais mes désirs et mes passions.

En conséquence, j'affirme qu'avec des convictions positivistes, je ne pourrais pas être un membre utile de la société humaine. En effet, adopter loyalement et entièrement les doctrines monistiques ou matérialistes, ce serait lâcher la bride aux tendances égoïstes du primitif qui est en moi. Malheur dès lors à ceux qui se

mettraient au travers de mes projets ! Contre eux, tous les moyens me seraient bons, pourvu que j'échappe aux châtimens prévus par les lois.

Non ! la négation de toute philosophie ne me séduit pas. Car les systèmes monistique, positiviste et déterministe ne sont pas des philosophies. Ils constituent chacun une science en fait ou en devenir. Si je faisais mien l'un de ces systèmes négatifs, il serait certainement incompatible avec mon propre bonheur. Déjà, en voyant disparaître ma foi en ma liberté, je serais au désespoir de me sentir un rouage infime d'une mécanique aussi grande qu'elle est absurde et je maudirais ma pensée qui me permettrait de mesurer mon infortune.

§ 4. CONSÉQUENCES POUR LA RELIGION

J'ai déjà exposé ce que pouvait être ma religion, j'ai montré sa base dans mon sentiment et dans ma conscience morale. Cela suffit pour faire comprendre ce qu'elle a de subjectif et ce qu'elle a d'objectif.

Je me bornerai à envisager ici les conséquences religieuses de mon système ; elles sont nombreuses et s'étendent fort loin ; cependant avec un peu d'application et de logique, je vais m'efforcer de les poursuivre. Quelques-unes risquent d'être taxées de nuisibles par des esprits opposés aux innovations, mais, pour la plupart d'entre elles, leur utilité ne sera contestée par personne. Je considérerai successivement ces conséquences, en Dogmatique, en Apologétique, en Morale et en Ecclésiologie.

a) *En Dogmatique.* — 1° *A propos du contenu de la dogmatique, c'est-à-dire du dogme.* Il est à cet égard, une première conséquence, que je crois fort avantageuse, c'est la réduction du dogme à sa plus simple expression.

Il est évident que, si ma religion est basée seulement sur ma foi à mon Dieu subjectif, toutes les définitions de Dieu, empruntant un terme au vocabulaire objectif seront caduques et l'expression intellectuelle de ma foi en langage objectif deviendra une quasi impossibilité. A prendre les choses à la lettre, je ne pourrai pas expliquer aux hommes la place que mon Dieu occupe chez moi, la nature de mes relations avec lui, et les caractères qu'il possède, parce que les mots employés auront une valeur différente pour les autres que pour moi. Une seule chose pourra être établie, et encore sera-t-elle de nature négative, c'est que mon Dieu n'est pas matériel. Quant à son équivalence avec la cause première objective, on se souvient que je n'ai rien pu affirmer à ce propos et que j'ai laissé la question ouverte.

C'est donc pour moi, uniquement, que je puis définir Dieu, et je ne manque pas de le faire, de manière à donner satisfaction à mes sentiments subjectifs. Ainsi, j'ai été induit à le qualifier très souvent de bon, de beau et de juste.

Cette justice n'est pas du tout équivalente à une justice légale et je ne trouve aucune contradiction entre cet attribut et la bonté ; parce qu'une peine ou une rétribution quelconque, venant sanctionner cette justice, ne me paraissent pas nécessaires. Ma conscience morale a, en elle-même, sa sanction que les hommes ne connaissent point. Il en résulte que j'ai toujours réprouvé le dogme des peines éternelles ou temporelles, si répandu dans les religions humaines. Cette menace divine me semble illogique et heurte ma conscience ; il en est de même pour l'idée de l'immortalité conditionnelle préconisée par de nombreux théologiens.

Il résulte encore de ma façon d'envisager les attributs de Dieu, que la doctrine de la rédemption par le sang répandu me devient inutile. Cette dernière fut imaginée, indubitablement, afin de rendre acceptable pour l'entendement humain la coëxistence de la bonté et de la justice divines. Cette coëxistence n'a pas besoin d'explication pour moi, c'est pourquoi ce dogme ne m'intéresse pas ; tout au plus pourrais-je dire qu'il éveille ma sympathie, à cause de ce qu'il contient d'esprit de sacrifice et de dévouement. A l'aide de l'histoire, je comprends sa raison d'être pour le christianisme, mais, dans mon for intérieur, le sentiment qui lui correspond n'a qu'une relation très éloignée avec mon moi religieux.

Avant d'aller plus loin, comparons déjà cette façon de penser à celle des théologiens partisans du dogme de la rétribution divine et de la rédemption conditionnelle. Afin de montrer que leur attitude est moins consolante que la mienne pour l'humanité, il me suffira d'observer leur manière d'agir. Souvent, j'ai vu des pasteurs attachés à ces croyances venir réconforter des familles affligées par la perte d'une personne ayant fait profession d'athéisme sa vie durant. Eh bien ! en pareil cas, je n'ai jamais entendu un ecclésiastique avoir la cruauté de parler de ce dogme, alors même qu'on l'interrogeait directement à cet égard. Je ne puis que féliciter ces ministres du culte, car tout homme qui agirait autrement, en ce XX^{me} siècle, jetterait le discrédit sur sa propre religion.

Une foi pour laquelle ces dogmes seraient indifférents, sinon inutiles, pourrait donc bien présenter quelque supériorité, puisque, dans les consolations qu'elle départirait, il n'y aurait aucune doctrine cruelle à cacher.

Les dogmes autres que ceux qui concernent la nature de la divinité empruntent de plus en plus leurs éléments au monde objectif, à mesure qu'on s'éloigne davantage du Verbe central : Dieu. En étudiant le passé, on verra qu'ils se justifient objectivement par l'histoire ; on devra même estimer, dans quelques cas, qu'ils furent utiles pour certains états de civilisation et qu'ils rendirent les hommes capables de l'action bonne, mais je confesse qu'ils m'intéressent de moins en moins. Dans le chapitre, « Religion », j'ai analysé plusieurs de ces dogmes et j'ai dit combien ils m'indifféraient ; je m'abstiendrai donc de prendre parti à leur sujet.

Est-ce à dire que ma religion soit de qualité inférieure ?

Loin de là ! Je voudrais montrer même qu'elle supporte la comparaison avec le christianisme le plus spiritualiste. Afin de rendre mes arguments plus acceptables, je me placerai un instant au point de vue d'un lecteur discutant mon système. Je dirai donc :

Tout le monde doit reconnaître que la foi a engendré le dogme, et non l'inverse. Ce sont les chrétiens qui, en présence de la personnalité du Christ, ont tenté d'expliquer sa grandeur morale par la filialité divine. Ce sont les âmes les plus pieuses et les plus mystiques qui ont traduit par la notion d'un pardon gratuit et d'un sacrifice expiatoire, la sensation de rénovation morale ⁽¹⁾, ressentie lors de la soumission absolue de l'individu à sa conscience. Ce sont les hommes les plus fervents qui ont formulé la doctrine de l'inspiration des Ecritures, parce qu'ils avaient senti, plus profondément que d'au-

(1) Il suffit de renvoyer le lecteur aux très nombreux cas relatés par W. JAMES dans son livre sur *l'Expérience religieuse*, pour montrer la réalité de ces sentiments.

tres, une émotion sainte les pénétrer à la lecture de la Bible.

Dès lors, il semble bien prouvé que l'admiration pour la grandeur morale et religieuse du Christ, le sentiment de rénovation du néophyte, l'émotion du lecteur de la Bible, soient véritablement supérieurs aux dogmes de la filialité divine, du pardon par le sang répandu et de la théopneustie. Ceux-ci ne sont-ils pas la conséquence de ceux-là !

Qu'un homme ait éprouvé cette admiration, cette rénovation, cette émotion, et il possédera les éléments religieux par excellence ; s'il se refuse à admettre les dogmes qui en sont dérivés et qui en constituent la traduction intellectuelle, ce ne sera que pour deux raisons : Ou bien ce sera parce que cet homme n'aura pas de besoins intellectuels, ou bien parce qu'il aura un cerveau un peu différent de celui du reste de l'humanité.

Tel est mon cas, probablement, puisque cette traduction du monde moral et subjectif en formules objectives me choque et me semble inutile et peu logique.

C'est pourquoi, tout en conservant les sentiments qui ont donné naissance au dogme, l'expression intellectuelle de ce dernier reste, pour moi, très accessoire.

En cela je crois être, pourtant, dans la ligne de la tradition spiritualiste la plus pure. J'ai déjà relaté ailleurs certaines paroles du Christ, montrant combien subjective était aussi sa foi religieuse, et je voudrais pouvoir retracer ici, dans la succession des prophètes d'Israël, la lente éclosion d'une notion toujours plus épurée de la divinité..... Mais ce n'est pas seulement parmi les prophètes que cette évolution est sensible, c'est aussi parmi les esprits religieux de tous les temps. Tous ont été

sans cesse à la recherche du divin dans la nature, les idoles, les icônes, les philosophies, les théologies même, pour en arriver à cette éternelle vérité, proclamée par le prophète Jérémie :

Après ces jours-là, dit l'Eternel :
Je mettrai ma loi au-dedans d'eux,
Je l'écrirai dans leur cœur ;
Et je serai leur Dieu
Et ils seront mon peuple.
Celui-ci n'enseignera plus son prochain,
Ni celui-là son frère en disant :
Connaissiez l'Eternel !
Car tous me connaîtront
Depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dit l'Eternel.

(Jerem. 31/33-34)

Je ne sais rien de plus profondément religieux que cette promesse, mais aussi rien qui corresponde mieux à ma propre conception du divin. Conviction profonde, existence intérieure et subjective de Dieu, inutilité de la tradition,... tout y est !

Je conclus donc, avec une entière sérénité, que je n'ai nul besoin de la dogmatique pour ma vie intérieure et mon activité externe.

Conséquence immédiate : je me vois obligé à une tolérance absolue à l'égard de celui que j'appelle mon prochain. Car mon indifférence pour le dogme, n'implique pas l'hostilité, mais plutôt le contraire. Une attitude bienveillante s'impose à moi à l'égard de toutes les convictions sincères, exception faite, cependant, pour les doctrines qui ont comme but l'oppression matérielle et la tyrannie.

Autre conséquence de cette suppression de la dogma-

tique : c'est la possibilité de m'associer aux hommes de bonne volonté, quelles que soient leurs opinions, c'est-à-dire à ceux dont une structure cérébrale appropriée a fait des éléments utiles pour l'ensemble de la société.

Ces conclusions ne sont-elles pas estimables ? N'est-ce pas là un peu le programme des chrétiens modernes les plus influents et, de ce chef, n'y aurait-il pas lieu d'en induire la supériorité du système philosophique qui les a dictées ?

2° *La base de la dogmatique, la foi* : Que ma dogmatique soit un peu rudimentaire, je le veux bien, mais elle rachète par sa solidité ce qui pourrait lui manquer en étendue.

Ce que j'ai dit de la stabilité des bases de ma philosophie, est vrai. *a fortiori* pour celles de ma foi. Qui sera jamais capable de l'ébranler objectivement, puisqu'elle est en dehors et au-dessus du monde objectif, et comment serait-elle ébranlée subjectivement, puisqu'elle est un élément de mon bonheur et satisfait mon sentiment intime ?

On le voit, la position est inattaquable.

Qu'on lise l'admirable page de Jouffroy décrivant le naufrage de sa foi et l'on comprendra que j'apprécie la solidité inébranlable de mon attitude ; je dois à celle-ci de pouvoir dire, avec l'apôtre Paul, que « ni la mort, ni « la vie, ni les anges, ni les archanges, ni les choses « présentes, ni les choses à venir, ni les puissances, ni « la hauteur, ni l'abîme, ni rien au monde, ne pourra « me séparer de l'amour de Dieu ». (Rom. VIII, 38 et 39.)

Les croyants les plus attachés à leur foi, ceux chez qui elle revêt ce caractère d'une vérité absolue, sont presque tous plus ou moins intolérants. Cela se com-

prend. Un homme possédant la vérité et le salut et se considérant comme l'égal des autres, doit tout faire pour répandre ces biens inappréciables.

Quant à moi, j'échappe à cette nécessité ; grâce à mon système, je puis admettre, en effet, qu'il y a une vérité absolue, mais qu'elle ne saurait être imposée aux autres hommes, puisqu'ils sont différents de moi. Ou bien, si je veux exprimer la même chose d'une manière moins paradoxale, je dirai qu'il y a deux formules d'une seule vérité, l'une pour mon être subjectif, conscient et libre, et l'autre pour les mécanismes de l'univers.

Il me sera donc possible d'allier une conviction absolue à une tolérance très grande, limitée seulement par les lois de la morale sociale.

Il me serait facile de stigmatiser ici les persécutions, les cruautés, les infamies et les horreurs commises au nom des dogmes, par les orthodoxies de toutes les religions connues ! Et les dogmes chrétiens, qui passent pour être l'expression de la charité la plus parfaite, n'échapperaient pas à ces reproches, car ils eurent aussi de sanglantes conséquences. Mais ces faits sont connus et il est inutile de les énumérer pour faire toucher du doigt l'avantage d'une conviction religieuse dont la dogmatique est absente et où l'intolérance devient une action mauvaise et absurde.

b) *En Apologétique.* — Une tolérance aussi grande n'est-elle pas fatale à l'apologétique ? Je ne le pense pas, mais je concède que cette discipline va en être transformée.

Ma foi n'étant démontrable qu'à moi, mon sentiment religieux n'existant qu'au fond de ma personnalité subjective, il est évident que je ne saurais prêcher cette foi

à des phénomènes objectifs, que j'appelle des hommes, et qui ignorent tout de mes sentiments. Puisque la vérité n'est pas la même pour eux que pour moi, puisqu'ils sont confinés dans la matière et dans la force, tandis que j'y échappe, comment pourrais-je leur communiquer la vérité intime de ma religion ?

Je n'ai donc pas le droit d'imposer ma foi à autrui ni même de la présenter comme la vraie religion.

Je prétends, cependant, que cette supériorité en matière de tolérance n'est pas une infériorité en matière d'apologétique, car, ce que je n'ai pas le droit d'*imposer*, je puis le *proposer*. Je n'affirmerai pas, il est vrai, une vérité qui n'en est pas une pour l'humanité, mais du moins, je décrirai une méthode de connaissance et je certifierai qu'elle fait mon bonheur.

Je sais fort bien que mon bonheur, ma pensée, ne sont pas ceux des autres. Mais qu'importe, si, en montrant aux hommes le fond de cette pensée, je les amenais à m'imiter, extérieurement au moins, et si, en jetant cette semence d'idéal dans un monde objectif et matériel, je contribuais à répandre un peu de bonheur en régularisant et en améliorant la marche du mécanisme universel, en un mot, si, par ma libre intervention, j'induisais une nouvelle série de phénomènes susceptibles d'accélérer la lente évolution des êtres vers un progrès fatal.

Puisque mon système conclut à la justice et à la tolérance, qui sait si quelque lecteur, se donnant l'illusion de posséder un domaine subjectif analogue au mien, n'adoptera pas telle de mes conclusions et amènera ainsi, du même coup plus de tolérance et plus de justice sociale dans les sociétés humaines ?

Cette seule éventualité, envisagée par ma conscience

morale, a suffi pour que je me sentisse obligé de parler.

L'apologétique subsiste donc ; quelle va être sa forme ?

Je m'efforcerai d'exposer aux hommes mes convictions et mon système ; je leur dirai que j'y puise le bonheur et la sérénité. Je leur affirmerai que ces vérités sont, pour moi, plus certaines que le soleil brillant dans l'espace, mais que je me crois un être spécial, que je ne suis pas sûr d'avoir pu exprimer l'inexprimable et que, par conséquent, ils resteraient dans la logique, en doutant de mes paroles.

Voici ce que je crois. J'en suis heureux. Tâchez d'en faire autant. Telle pourrait être ma prédication. Une telle méthode ne saurait ambitionner d'atteindre les résultats obtenus par les sermons enflammés des fougueux adeptes d'une dogmatique très étroite. Par contre, elle serait plus saine pour notre civilisation, où les névrosés abondent et, telle quelle, elle ferait peut-être impression sur les penseurs.

Dans sa forme, n'est-elle pas un peu celle de maint apologète et prédicateur modernes ? Ceux-ci mettent toujours au premier plan aujourd'hui ce qu'ils nomment improprement l'expérience personnelle et psychologique. N'est-ce pas là mon cas avec cette différence, toutefois, que je n'affirme pas la possibilité d'une expérience semblable pour tous.

En tout état de cause, je me refuse à croire que mon apologétique doive être fâcheuse. Elle me semble posséder cet avantage incontestable, sur toutes les autres, d'impliquer une absolue indépendance de la pensée humaine et de la recherche scientifique. Elle aurait aussi comme conséquence d'enlever toute acrimonie à ces discussions religieuses dont la violence est proverbiale,

et qui cesseraient le jour où l'on aurait compris le rôle prépondérant du sentiment subjectif en ces matières. A supposer qu'on l'eût compris, on comprendrait du même coup que le prosélytisme ne peut pas se faire au moyen d'arguments logiques mais bien par voie de suggestion et l'on recourrait plus souvent à la force de l'exemple.

c) *En Morale religieuse.* — J'ai déjà montré ce qu'était ma morale, mais je tiens à faire ressortir ici les conséquences altruistes et bienfaisantes de ma foi.

Je répète que c'est, pour moi, un principe fécond de croire à ma responsabilité et au déterminisme de l'humanité. En effet, d'une part, il engendre la patience, le pardon des offenses et, d'autre part, il m'induit à aimer mon prochain. Je dis aimer parce que le sentiment qui m'oblige à travailler au bonheur de mon prochain me paraît être synonyme d'amour.

Mais, dira-t-on, c'est là tout au plus de la bienveillance, de l'intérêt, ce n'est pas de l'amour vrai, vivant, palpitant, tel qu'il éclate à chaque ligne de l'Evangile, tel qu'il se manifeste dans l'amour filial, maternel, conjugal, ou dans l'amour pour la patrie.

Je voudrais réfuter ce reproche et en montrer l'inanité.

Pour cela je demanderai qu'on veuille bien analyser rigoureusement la notion d'amour. Qu'est-ce que l'amour ? C'est un sentiment que nous reconnaissons, chez les hommes, au moyen des actions et réactions qu'il provoque. Nous constatons ainsi qu'il implique, de la part de celui qui l'éprouve, une volonté de procurer de la satisfaction, du bonheur matériel ou moral à l'être aimé. Parfois cette volonté est si forte que, pour l'accomplir, la personne qui aime sacrifiera délibérément son plaisir personnel et jusqu'à sa propre vie.

Cependant beaucoup d'efforts sont inintelligents et tel pourra compromettre, sans le vouloir, le bonheur de ceux qu'il aime ; on en pourrait conclure à une cessation momentanée de l'amour. Or nous savons bien qu'un véritable amour est constant ; c'est pourquoi nous le voyons non pas dans les actes seulement mais dans une attitude de volonté bonne et dans une intention bienveillante soutenue. Cette attitude et cette intention, ni les vicissitudes de l'existence, ni les erreurs temporaires, ni même l'ingratitude de ceux que nous aimons, ne sauraient les altérer.

Ce n'est pas tout : On peut imaginer, en effet, qu'un homme cherche à faire le bonheur d'un autre, sans l'aimer réellement. Quelle différence y a-t-il donc entre celui qui poursuit le bonheur d'autrui par amour et celui qui le fait par devoir ?

C'est que le premier éprouve un sentiment de plaisir, tandis que le bienfaiteur par devoir est obligé de vaincre une répugnance et de faire effort pour renoncer à son égoïsme. Si l'homme de devoir ressent une satisfaction, ce sera celle qui est produite *a posteriori* par la tranquillité de la conscience. L'homme qui aime, au contraire, poursuit à la fois son propre bonheur, en recherchant celui de l'être aimé ; chez lui, le sentiment de plaisir est *a priori* et concomittant de l'acte altruiste.

L'amour me paraît donc résider dans une attitude altruiste spontanée de l'individu, c'est-à-dire dans un altruisme accompagné du sentiment de plaisir.

Eh bien, je prétends que ces caractères s'appliquent à mon attitude vis-à-vis de mon prochain, quand bien même il est un mécanisme pour moi. On a déjà vu que je lui pardonnais ses offenses et que je me sentais obligé

de travailler à son bonheur. Il me reste à affirmer qu'en le faisant, j'éprouve un sentiment de plaisir *a priori* et non pas seulement une satisfaction de conscience résultant du devoir accompli.

C'est absurde et c'est impossible, diront quelques-uns, mais ceux qui ont bien voulu suivre mon raisonnement comprendront d'emblée qu'il s'agit là d'un sentiment subjectif. A ce titre, je me refuse à le discuter et à en tirer des conséquences logiques, applicables au domaine objectif; en outre, je ne saurais admettre que des hommes le missent en doute. J'ai du plaisir à répandre du bonheur autour de moi, cela suffit pour que je me croie fondé à dire que j'aime mon prochain.

Il est certain qu'en vertu de mes propres principes, je serai porté à ambitionner en première ligne pour mon prochain le bonheur matériel. Mais peut-on dire que ce soit là un inconvénient? Et la véritable charité, celle qui est de beaucoup la plus utile, socialement parlant, ne s'efforce-t-elle pas d'abord de nourrir et de vêtir les deshérités avant d'entreprendre la conversion de leur âme?

Ma morale sera donc approuvée au point de vue social, puisqu'elle m'induit à être un membre utile de la société; cependant, possède-t-elle ce caractère absolu qui lui confère sa nature religieuse, et qui seul peut satisfaire ma conscience?

Je réponds oui et voici pourquoi :

J'ai montré que mon attitude à l'égard du monde objectif et de l'humanité était la bienveillance et l'amour, c'est-à-dire l'intention bonne. Cette intention devra s'extérioriser par des actes, mais, dès leur origine, ces actes tomberont dans le domaine objectif. C'est un

être objectif, mon corps, qui sera l'instrument imparfait de mon moi subjectif. Cet instrument est déterminé, comme tout le reste, et en lui l'acte, une fois induit, suivra le cours fatal de sa destinée. C'est seulement par une autre intention, suivie d'une autre décision subjective, que je pourrai produire un nouvel acte susceptible de modifier le premier.

Par conséquent, il n'y a bien vraiment que mon intention, ma décision subjective, qui comptent; la répercussion objective n'est pas soumise à mon contrôle, comme telle. Quand bien même, pour la société, la seule valeur de mon action doive être son utilité objective ⁽¹⁾, cependant, pour ma conscience subjective, la seule chose qui importera, ce sera l'intention.

Ainsi, un acte, fût-il le plus fécond en conséquences heureuses, risque d'être condamné par ma conscience; un sacrifice même, ou un dévouement, seront désap-

(1) C'est aussi d'après ce critère seulement, que je permettrai aux hommes de me juger. C'est celui de la justice humaine, cela est indéniable ! Et cela est bien, car les bonnes intentions ne doivent pas compter, quand elles ne sont pas suivies d'effet. L'humanité pourra toujours dire que l'enfer en est pavé.

N'est-ce pas là, encore, une conséquence heureuse de ce système de philosophie, que de faciliter la distinction entre les deux justices, toujours antagonistes, et de montrer leur raison d'être à toutes deux ? D'une part, la justice légale qui ne peut et ne doit s'attacher qu'aux faits. D'autre part, cette justice supérieure qui ne doit s'occuper que des intentions et qui devrait pouvoir sonder les cœurs.

Que d'erreurs, de catastrophes, de disputes, de révoltes, de crimes même, n'ont pas d'autre cause que la confusion fréquente de ces deux justices !

Quand donc tous les hommes se rendront-ils enfin compte qu'ils n'ont pas le droit de juger leurs semblables, — pas plus que d'être jugés par eux, — uniquement d'après les intentions ?

prouvés, s'ils sont accomplis par pure ostentation. La fin ne saurait justifier l'intention.

Une telle morale qui ne s'arrête pas seulement aux faits mais qui exige plus que l'obéissance extérieure à la lettre de la loi, qui pénètre jusqu'à mon âme, qui dicte une attitude à ma volonté et à tout mon être, qui m'élève au-dessus des contingences matérielles, qui me fait mépriser les préjugés et l'opinion publique, pour satisfaire ma conscience et qui enfin m'arrache à la justice humaine, tout en m'enseignant à la respecter dans les limites du monde objectif, n'est-elle pas digne d'être appelée une morale religieuse ?

En tous cas elle revêt pour moi ce caractère d'absolu, de divin, de sacré, qui est seul capable d'entraîner mon adhésion complète et ma soumission sans conditions.

En résumé, mes convictions ont, en morale, deux conséquences : 1^o L'amour pour mon prochain. 2^o La nécessité de juger mes semblables d'après leurs actions et moi-même d'après mes intentions, malgré le règne incontesté de l'utilitarisme dans le monde objectif.

d) *En Ecclésiologie*. — Que sera mon église ? va-t-on me demander. Pour répondre à cette question je distinguerai d'abord deux sortes d'églises :

Subjectivement, dirai-je, je ne puis être que le seul prêtre et le seul fidèle de mon Eglise. Cette idée ne choquera pas trop les partisans du sacerdoce universel, mais il est évident qu'elle ne sera pas suffisante au point de vue objectif. Examinons donc l'Eglise, dans le monde sensible, l'Eglise humaine. Qu'est-elle pour moi ?

Sans doute, elle se réduit théoriquement à une assemblée d'organismes déterminés et mécaniques, mais, pratiquement, elle est ce que mes lecteurs savent : une

organisation qui, comme toute chose objective, peut éveiller en moi des sentiments subjectifs. Or n'ai-je pas montré, plus haut, que ces sentiments étaient bien-faisants pour ma personnalité et que j'ai du plaisir à certaines cérémonies religieuses. Eh bien, le raisonnement qui s'appliquait aux cérémonies s'applique aussi à l'Eglise et je puis dire que j'éprouve de la satisfaction à collaborer avec des hommes sur lesquels, et au moyen desquels, je puis agir et exercer cette action bonne, étudiée en morale.

Ils ont beau être des mécanismes, que m'importe, puisque mes sentiments sont réels et que ces mêmes sentiments peuvent me servir à édifier mon bonheur, *en faisant celui des autres*.

En disant cela, je ne voudrais pas risquer d'être mal compris. Je veux dire que le bonheur des autres est d'un ordre très différent du mien. Il consiste en un ensemble de réactions nerveuses qui signifient un fonctionnement normal et bien adapté des mécanismes en question. Or ce bon fonctionnement est demandé par ma conscience qui m'oblige à y contribuer, puisque je peux le faire par mes actes librement décidés. Par conséquent il est naturel que j'éprouve de la satisfaction à la bonne marche d'une Eglise, quoiqu'elle soit objective ; je me sens obligé de lui apporter mon concours parce que cet organisme, soumis aux lois de la physiologie et de la psychologie des foules, me paraît être un facteur nécessaire au bonheur d'un grand nombre d'hommes. Ce facteur est donc utile au bon fonctionnement de la machine sociale humaine.

Dans ces conditions, on comprendra que toutes les formes ecclésiastiques me semblent avantageuses, si elles

sont adaptées aux besoins des fidèles ; une Eglise qui ferait le bonheur d'un petit nombre et opprimerait les autres ne saurait prétendre à mon approbation.

Je reconnais donc que l'Eglise objective peut exister légitimement. Mais, où est la communion qui doit régner entre tous ses membres, que deviennent les sentiments de fraternité chrétienne et humaine qu'on va exiger de moi ? Puis-je les éprouver sans renier mes propres principes ?

Voyons d'abord la communion spirituelle. Si l'on veut appliquer ce terme au sentiment de satisfaction auquel je faisais allusion tout à l'heure et que j'ai éprouvé dans le sein d'une organisation ecclésiastique, je puis affirmer qu'il ne m'est pas étranger, quoique je puisse douter qu'il soit accessible aux autres hommes.

Ensuite, au sujet de la fraternité, je répondrai avec conviction que j'éprouve ce sentiment pour les chrétiens et pour l'humanité en général. Si j'avais un frère, j'aurais une affection tout à fait analogue à son égard parce que mon frère serait objectif comme le reste du monde.

Mais, dans ce terme de fraternité, tel qu'il est compris par l'homme moderne, se cache peut-être une exigence plus grave, que la Révolution française a affirmée : c'est l'égalité. Posée ainsi, de façon radicale, loyale et péremptoire, la question est résolue d'avance pour moi. Elle est en opposition avec la base même de toute ma philosophie.

Non, aucun homme, aucune créature, aucun être, appartenant au monde objectif, ne pourrait se comparer à ma personnalité subjective.

En résumé : 1^o Impossibilité d'une Eglise subjective qui serait un non-sens.

2^o Reconnaissance d'une Eglise objective qui m'inspirera des sentiments de bienveillance et de fraternité, si elle remplit ces conditions : Contribuer au bonheur des hommes et provoquer chez moi, pendant ses cérémonies religieuses et à propos de l'administration de la charité, ces sentiments de plaisir intérieur mentionnés plus haut.

3^o Impossibilité d'une égalité complète entre les autres hommes et mon moi subjectif.

Tel sera mon point de vue ecclésiastique. Qu'on le discute, certes je l'admets, mais je prétends qu'il en vaut bien un autre, puisqu'on ne saurait en tirer aucune conséquence fâcheuse pour une Eglise fidèle aux principes de charité, de justice et de fraternité du christianisme.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

Conclusion générale

Toutes les contradictions sont levées mais pourquoi avoir écrit ce livre ? Parce que ce système, quand bien même il serait une illusion pour un autre homme que moi contribuerait cependant s'il était adopté par lui au bonheur de cet homme et à celui de l'humanité par extension.

Je viens de faire le plus grand effort possible pour atteindre à une philosophie générale qui soit rigoureusement logique et débarrassée de toute antinomie.

Dans tout ce qui précède il me semble qu'il n'y a plus de contradiction ; la seule qu'on pourrait m'objecter. c'est ce livre lui-même.

Pourquoi raconter tout cela à des mécanismes irresponsables ?

A cette question, j'ai déjà répondu dans le paragraphe 4, c, du chapitre précédent, mais je répéterai ici que, si je puis contribuer à la bonne marche des mécanismes humains, je dois le faire, fût-ce en leur présentant un système qui ne serait vrai que pour moi seul.

Je terminerai donc par les mots que j'employais en parlant de la défense et de la propagation de ma foi : Voilà ce que je crois, j'en suis heureux ; que d'autres tâchent de croire de même, et, quand bien même cette théorie serait une illusion pour eux, peut-être y trouveront-ils quelque satisfaction.

Dans tous les cas, mes lecteurs peuvent être certains que cette manière de voir, s'ils l'adoptaient, ne les entraînerait jamais à commettre une action mauvaise pour l'humanité, pour leur patrie, pour leur famille ou pour leur personne. C'est ce que je voudrais avoir réussi à prouver dans les pages qu'on vient de lire.

APPENDICE

En terminant ce travail, je tiens à remercier ceux qui ont bien voulu s'intéresser à mon entreprise. C'est tout d'abord, en ce qui concerne l'*Institut national genevois*, Monsieur le Président, Conseiller d'Etat Henri Fazy, Monsieur le Vice-Président, professeur docteur Emile Yung et Monsieur le secrétaire général, docteur John Briquet. Grâce à leur bienveillant appui, il m'a été donné de faire cette publication dans des conditions très favorables.

Je désire aussi exprimer ma gratitude envers tous ceux qui m'ont encouragé dans mes recherches parce que, sans leur aide, je n'aurais peut-être pas pu me risquer ainsi sur un terrain qui n'est pas le mien.

Je nommerai en première ligne Monsieur le Recteur E. Montet qui, par ses encouragements répétés, m'a ramené à ce travail plusieurs fois interrompu ; ensuite Monsieur le professeur G. Fulliquet, Doyen de la Faculté de Théologie qui m'a aidé par sa grande lucidité d'esprit et ses connaissances étendues. Monsieur le professeur Th. Flournoy qui, depuis si longtemps a eu la bonté de s'intéresser à mes efforts, Monsieur le professeur Bernard Bouvier qui m'a indiqué plusieurs citations judicieuses. Monsieur le professeur Adrien Naville, Monsieur le professeur Edouard Claparède et enfin mon ancien maître, Monsieur le professeur Aug. Chantre qui malheureusement a renoncé depuis quelque temps à son enseignement, mais qui a bien voulu conserver de la sympathie à son ancien étudiant.

J'ai encore une dette de reconnaissance à l'égard des hommes éminents qui se réunissent chaque année à Rolle pour disserter de philosophie en se promenant suivant la mode antique. Ils m'ont fait l'honneur de m'admettre dans leur cercle et j'ai puisé là presque tout ce que je sais de la philosophie contemporaine. Il est bien évident, en effet, qu'au milieu des travaux de laboratoire il est difficile de se tenir au courant du mouvement de la pensée moderne. Impossible de nommer tous les participants à ces réunions, mais je ne puis passer sous silence les professeurs de philosophie de nos trois Universités romandes : MM. Werner, Pierre Bovet et Maurice Millioud, ce dernier surtout qui m'a donné d'excellents conseils sur la manière de combler les lacunes trop graves de mes connaissances en philosophie.

Je tiens enfin à remercier tout spécialement Monsieur le pasteur Théophile Muller qui a consenti à m'aider dans la correction des épreuves de ce travail et à la vieille amitié duquel je dois d'avoir pu mettre au point une foule de détails.

Il en est d'autres, malheureusement, auxquels je ne peux plus apporter mon témoignage de respect et de reconnaissance. Je songe ici à ceux de mes anciens professeurs de l'Université de Genève que j'ai eu la tristesse de voir disparaître et qui appartenaient aux deux Facultés où j'ai fait des études autrefois : Les Sciences et la Théologie.

La Faculté de Théologie a perdu les professeurs Marc Doret, Ernest Martin, Gaston Frommel et John Cougnard.

Quoiqu'il ne fût pas théologien, je ne veux pas oublier

non plus le regretté professeur J.-J. Gourd ; alors que j'hésitais à séparer le subjectivisme de l'objectivisme, afin de sauver à la fois mon sentiment et ma raison, ce courageux partisan du dualisme jeta dans la balance le poids de son autorité.

La Faculté des Sciences, pour sa part, a perdu aussi deux hommes qui ont certainement exercé une grande influence sur mes études : c'est d'abord le professeur Thury dont les connaissances encyclopédiques et l'inépuisable bonté ont laissé chez tous ceux qui l'ont connu un souvenir ineffaçable ; c'est ensuite la puissante personnalité de Carl Vogt. L'antipathie de celui-ci à l'égard des théologiens était bien connue, mais elle provenait uniquement de son respect pour les preuves scientifiques et de son besoin d'une parfaite loyauté vis-à-vis de lui-même. Minutieux observateur du monde sensible, il n'imaginait pas qu'on pût admettre une autre autorité que le fait matériel. Ma grande admiration pour ce respect de la méthode scientifique, cette patience dans l'observation, cette vie consacrée à la recherche de la vérité matérielle, cette énergie dépensée à défendre la philosophie du sens commun qui serait la plus féconde si, pour allumer les lumières d'ici-bas, elle n'éteignait celles du ciel, ont certainement contribué à développer en moi l'amour de la science.

C'est pourquoi partagé entre mes sympathies pour les savants et pour les philosophes, j'ai cherché toujours à concilier ces deux états d'âme. Cela m'amène à dire quelques mots au sujet de ce travail lui-même.

Lors de la réunion de la *Société helvétique des Sciences naturelles* à Bâle, en Septembre 1910, dans la conférence qu'y fit le professeur Ostwald sur la philosophie de la

nature, le célèbre chimiste demandait que des hommes de science plutôt que des philosophes de profession fussent chargés d'établir une philosophie acceptable pour les naturalistes. Il disait à peu près ceci : « Il faut pour cela un homme ayant une culture scientifique générale, mais il faut que cet homme se soit aussi spécialisé dans une branche et qu'il ait fait des recherches originales, car celui-là seul qui y a travaillé par lui-même assignera à la science expérimentale sa véritable place. »

Puissent ces paroles, sortant d'une bouche aussi autorisée, servir d'excuse à la présente étude, car je viens de tenter une entreprise excédent peut-être mes faibles moyens. On m'aurait pardonné d'avoir conçu un système philosophique qui me fût particulier, mais on trouvera bien présomptueux d'avoir voulu l'exposer alors que je manque d'une préparation philosophique suffisante pour en discuter tous les détails.

C'est dire que je ne me fais pas d'illusion sur les qualités de ce travail, car si j'ai accompli autrefois le cycle des études théologiques, qui ont pu me fournir quelques notions de philosophie et d'histoire, et si, pour cette raison, j'ai quelque supériorité par rapport aux philosophes de la nature selon le cœur d'Ostwald, cependant, depuis fort longtemps, les sciences sont devenues mon unique occupation. Or chacun sait que chez les naturalistes on ne s'exerce guère à l'abstraction ni au beau langage.

Par conséquent, il n'y a ici ni une érudition que je ne possède pas, ni une information philosophique très avertie, ni une forme littéraire parfaite. On n'y a même pas trouvé un exposé complet du sujet, car un

système tel que celui-ci ne s'édifie pas en un jour ; il faut des années de méditation pour l'organiser dans toutes ses parties.

J'espère donc qu'on usera d'indulgence à mon égard, on se souviendra que le désir d'être complet est souvent désastreux pour le progrès de la science — « Vollständigkeit ist der Tod der Wissenschaft » a dit Ulrich von Wilamowitz — et l'on ne me reprochera pas trop mon silence sur bien des questions dont je trouverai la solution seulement plus tard,.... si je la trouve jamais.

Malgré toutes ces difficultés, j'ai cependant tenté l'entreprise pour les raisons suivantes :

1^o J'ai été frappé — comment ne le serait-on pas ? — du conflit aigu, dans la pensée moderne, entre la science concrète et la philosophie abstraite ; car la science n'est pas en conflit seulement avec la religion, mais aussi avec la philosophie la moins métaphysique, la plus logique et la plus sincère, lorsque cette philosophie veut tenir compte du moi et donner à la personnalité sa véritable valeur.

J'ai tellement souffert de ces antinomies tiraillant mon esprit dans deux directions opposées qu'il me fallut absolument trouver une solution.

Après y être arrivé, le calme est enfin revenu et j'assiste maintenant en spectateur au combat de ceux qui ont pu contenter leur esprit en acceptant un seul des deux termes contradictoires et pourtant nécessaires. S'étant mutilés eux-mêmes d'une certaine manière, ils ne comprennent pas que d'autres personnes veuillent se mutiler aussi, mais d'une manière inverse. A chaque instant, je suis sollicité de prendre parti par quelqu'un des combattants et quand je réponds par la négative, je pressens qu'on

me suppose des motifs intéressés. Comment pourrait-il en être autrement ? Les hommes sentent bien qu'intellectuellement il est indispensable de se prononcer

Voilà donc le premier motif qui m'a mis la plume à la main ; c'est le désir d'établir mon entière bonne foi, lorsque je prétends comprendre et réunir dans mon esprit, d'une part, la tendance de ceux qui poursuivent la vérité scientifique par la méthode expérimentale et *qui lui subordonnent tout le reste*, et, d'autre part, les aspirations de ceux qui, imaginant une connaissance plus immédiate des choses, voudraient échapper à la matière et à l'énergie dont nous ressentons de toutes parts l'étreinte.

2^o J'ai pensé aussi être utile à quelques personnes. Je ne veux pas prétendre par là que ma philosophie puisse être adoptée par d'autres hommes, cela serait en contradiction avec mon solipsisme applicable à moi seul. mais au milieu du désarroi intellectuel moderne il y a peut-être quelque avantage à montrer qu'une solution positive des antinomies a été trouvée.

Je me souviens que lorsque j'étais en proie au conflit dont j'ai parlé, j'aurais éprouvé une grande satisfaction si quelqu'un m'eût dit, avec preuves à l'appui, qu'il avait résolu le problème. Quand bien même la solution m'eût été inaccessible, j'aurais repris courage en me disant qu'au moins la question ne devait pas être considérée à tout jamais comme insoluble.

Des conversations avec mes amis et avec quelques-uns de mes étudiants m'ont amené à penser que d'autres cerveaux que le mien pourraient se trouver dans cet état d'équilibre instable et tirer profit de mes affirmations.

3^o Ces raisons qui m'ont décidé à me mettre au travail eussent été insuffisantes cependant pour me pousser à

publier tout de suite le résultat de mes réflexions ; car il aurait été avantageux d'élaborer tout cela à loisir. Avec le temps, j'aurais eu la possibilité de combler les déficits énumérés tout à l'heure ; mais plus tard, avant une vieillesse toujours incertaine, aurais-je pu vraiment rédiger un travail de cette nature ?

Et cette tradition qui veut qu'un naturaliste attende un âge avancé avant d'exposer sa philosophie, est-elle donc si avantageuse ?

Dans ce cas, n'y a-t-il pas lieu de craindre un affaiblissement des facultés intellectuelles ?

J'ai donc préféré me contenter de cet essai incomplet, plutôt que de renoncer définitivement à mon entreprise ou de la renvoyer à un moment où mon cerveau aurait perdu de son élasticité.

4° Les encouragements de ceux qui furent mes professeurs et que je considère encore comme mes maîtres et leur affirmation que la théorie exposée ici n'a pas encore été préconisée, ont fixé ma décision. Puisse celle-ci ne pas me nuire trop dans l'esprit des naturalistes épris exclusivement de recherches expérimentales !

Genève, 20 décembre 1910.

B.-P.-G. HOCHREUTINER

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
<i>Introduction</i>	245

Première Partie. — EXPOSITION

A. La connaissance subjective dérivée de mes sentiments

CHAPITRE I. — ANALYSE DU MOI SUBJECTIF.	255
CHAPITRE II. — MES SENTIMENTS.	259
§ 1. La conscience psychologique	260
§ 2. Le sentiment de l'absolu.	263
§ 3. Le sentiment du plaisir et du déplaisir	265
§ 4. Le désir du plus grand plaisir	267
§ 5. La conscience morale	268
§ 6. Le sentiment de liberté	269
§ 7. Le principe d'identité	270
§ 8. Le principe de causalité	270
§ 9. Le sentiment religieux.	271
§ 10. Les autres sentiments	273
CHAPITRE III. — RELATIONS DE MES SENTIMENTS	
ENTRE EUX	275
§ 1. Le sentiment du plaisir	275
§ 2. Ma conscience morale.	277
§ 3. Ma liberté	278
§ 4. Conclusion.	279
CHAPITRE IV. — LA RELIGION DÉRIVÉE DE MA	
CONNAISSANCE SUBJECTIVE.	280
§ 1. Analyse de ma conception de Dieu	280
§ 2. Eléments subjectifs et objectifs de la divinité; leurs rapports	285
§ 3. La tradition et le dogme	287
§ 4. L'attribut providence	291

CHAPITRE II. — SOLUTION DE QUELQUES ANTINOMIES.	353
§ 1. Libre arbitre et déterminisme.	353
§ 2. L'âme et le corps	360
§ 3. Unité et diffusion du moi	365
§ 4. Idées innées et tabula rasa.	372
§ 5. Le devoir et l'instinct social	378
§ 6. L'Univers limité et infini.	383
§ 7. Conclusion	384
CHAPITRE III. — LA PSYCHOLOGIE	385
§ 1. La psychologie du plaisir	386
§ 2. Le raisonnement	387
§ 3. Les sensations.	388
§ 4. La mémoire.	391
§ 5. La pensée.	393
§ 6. Le subjectif et la personne.	394
§ 7. Conclusion	395
§ 8. Remarque sur l'analogie en psychologie.	397
CHAPITRE IV. — LA MORALE	400
§ 1. Son fondement	400
§ 2. Son application, les devoirs	404
§ 3. Le problème de la souffrance	419
CHAPITRE V. — L'ART	424
§ 1. Son fondement.	424
§ 2. Son application	431
§ 3. La critique artistique	433
§ 4. Conclusion	437
CHAPITRE VI. — CONSÉQUENCES PRATIQUES.	438
§ 1. Introduction	439
§ 2. Conséquences pour les sciences pures et appliquées	439
§ 3. Conséquences pour la philosophie . . .	447
§ 4. Conséquences pour la religion	453
CONCLUSION GÉNÉRALE.	471
APPENDICE	472

II

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS

COMPTE RENDU
DES
TRAVAUX DE L'INSTITUT
PENDANT L'ANNÉE 1909

L'Institut a publié en 1909 les volumes suivants :

1^o *Bulletin*, t. XXXVIII, 565 pages, 5 planches et 16 vignettes. — Contenu varié.

2^o *Bulletin*, t. XXXIX, XIV-522 et CXXI pages, 7 planches et 9 vignettes. — Ce volume est entièrement consacré à la biographie suivante :

Danielle PLAN. *Un Genevois d'autrefois. Henri-Albert Gosse (1753-1816)*, d'après des lettres et des documents inédits.

TRAVAUX DES SECTIONS

I

Section des Sciences naturelles et mathématiques.

Les communications suivantes ont été présentées :

M. Paul CHENEVARD. Note sur la flore du Tessin.

M. le prof. FEHR. Léonard Euler, mathématicien et physicien.

M. B.-P.-G. HOCHREUTINER. Dr ès sc. La géographie botanique au point de vue de l'art et de l'histoire des flores.

IDEM. Une monstruosité singulière du *Gentiana lutea*.

IDEM. Les torsions monstrueuses dans le règne végétal.

M. le Dr Ch. LADAME. L'association des idées comme méthode d'examen dans les maladies mentales.

M. MARGOT. L'industrie du quartz fondu.

M. Eug. PITTARD, Dr ès sc. L'anthropologie du Valais.

IDEM. Découvertes anthropologiques dans la Dordogne.

M. SCHÆR. Découverte d'un nouvel anneau de la planète Saturne.

IDEM. Sur un nouvel appareil téléphotographique à miroirs.

M. le prof. E. YUNG. Expérience sur la suggestibilité.

Une séance publique spéciale a été consacrée à commémorer le centenaire de la naissance de Charles Darwin, séance dans laquelle le célèbre naturaliste anglais a été successivement étudié comme zoologiste par M. le prof. E. YUNG, comme botaniste par M. J. BRIQUET, comme biologiste par M. HOCHREUTINER, comme psychologue par M. le Dr CLAPARÈDE, et comme philosophe par M. le prof. FLOURNOY.

II

Section de Littérature.

Les lectures suivantes ont été faites :

M. le prof. B. BOUVIER. Deux lettres d'Amiel.

M. Ed. CHAPUISAT. M^{me} de Staël et le résident Desportes.

M. René MORAX. La culture de l'esprit en Suisse.

M. RAISIN. Sonnets.

III

Section des Beaux-Arts.

Communications présentées :

M. DOMPMARTIN. Les procédés de reproduction par les trois couleurs.

M. G. DÉRIAZ. Les habitants de la vallée de Rippel (Valais).

Cette section a organisé du 1^{er} au 25 octobre, au Musée Rath, une exposition des œuvres de ses membres, laquelle a obtenu un plein succès.

IV

Section d'Industrie et d'Agriculture.

Travaux présentés :

M. CHAPONNIÈRE. La culture lyonnaise du chrysanthème.

M. KIENITZ. La télégraphie sans fil.

M. NEURY. La taille des arbres fruitiers.

M. NICODET. Un nouvel enfumoir pour abeilles.

IDEM. La réunion, à Genève, des délégués des sociétés d'agriculture de la Suisse romande.

COMPTE RENDU
DES
TRAVAUX DE L'INSTITUT
PENDANT L'ANNÉE 1910

Au cours de l'année 1910, l'Institut a publié deux volumes de ses *Mémoires* :

1^o Tome XX, 668 pages, 66 vignettes, 25 graphiques et 18 planches, 1906-1910. Ce volume renferme les travaux suivants :

Jules NICOLE. *Les papyrus de Genève. Papyrus grecs. Textes et lettres*. Tables du premier volume. — Publié en 1906.

Georges NICOLE. *Meidias et le style fleuri dans la céramique attique*. — Publié en 1908.

Eugène PITTARD. *Anthropologie de la Suisse : Crania helvetica*. I. *Les crânes valaisans de la vallée du Rhône*.

2^o Tome XXI, 554 pages et 1 carte. Ce volume est entièrement consacré au travail suivant :

Paul CHENEVARD. *Catalogue des plantes vasculaires du Tessin*.

TRAVAUX DES SECTIONS

I

Section des Sciences naturelles et mathématiques.

Pendant l'année 1910, il a été tenu 7 séances, dont 4 accompagnées de projections lumineuses et plusieurs furent l'occasion de l'exposition d'objets de démonstration. Nos séances sont de plus en plus fréquentées : nous avons même une fois — ce qui n'était encore jamais arrivé — dû nous transporter dans la grande salle de l'Institut.

Les communications suivantes ont été faites :

M. J. BRIQUET, D^r ès sc. Compte rendu du III^{me} Congrès international de botanique tenu à Bruxelles en 1910 et de l'inauguration du nouveau Jardin botanique de Berlin la même année.

IDEM. Les formations végétales de la Corse (projections).

M. J. CARL, D^r ès sc. Voyage zoologique aux grands lacs de l'Afrique centrale (projections).

M. le prof. Ed. CLAPARÈDE. Compte rendu du jubilé de J.-H. Fabre, le célèbre entomologiste de Sérignan.

M. le D^r DORDU. Recherches sur la faune profonde du lac Léman.

M. B.-P.-G. HOCHREUTNER, D^r ès sc. Sur une maladie des plants de vignes américaines observée à Veyrier.

M. le D^r Ch. LADAME. Les manifestations artistiques des aliénés.

M. Eug. PITTARD, D^r ès sc. Comparaisons sexuelles du crâne humain.

M. le prof. J. REVERDIN. L'armature génitale mâle des papillons (projections).

M. Paul RUDHARDT. Utilisation des papiers et cartons dans l'industrie électrique.

La Section a eu à déplorer la perte du prof. van BENEDEN, le célèbre physiologiste de Liège, et d'un botaniste universellement connu, le prof. Melchior TREUB, ancien directeur de l'Institut botanique de Buitenzorg. En revanche, la section a élu membre correspondant M. J.-H. FABRE, le génial entomologiste de Sérignan, au jubilé duquel M. le prof. Ed. CLAPARÈDE avait bien voulu représenter l'Institut. Nous avons aussi présenté une adresse de félicitations à un de nos membres émérites, M. le prof. J. REVERDIN, au moment où celui-ci se retirait de l'enseignement.

II

Section des Sciences morales et politiques, d'archéologie et d'histoire.

Les communications suivantes ont été faites :

M. Daniel BERSOT, privat-docent. L'enseignement du journalisme dans les Universités et Hautes Écoles.

M. Alph. BOUBIER, Dr ès sc. De la langue internationale *Ido*.

M. le prof. GENTET. La navigation aérienne et la neutralité suisse.

M. O. KARMIN, Dr phil. L'apprentissage à Genève de 1555 à 1603. Recherches d'archives.

M. Eug. PITTARD, Dr sc. Les premiers étages du développement social. Recherches d'anthropologie dans la Dordogne.

Outre un certain nombre de membres honoraires, ont été élus membres effectifs : M. le prof. E. MILHAUD et M. X. COMBOTHÉCRA, D^r en droit. La section a admis sur sa liste de membres correspondants : MM. Brutus CLAY, ministre des Etats-Unis; ROOSEVELT (Etats-Unis); ZITELMANN, professeur de droit romain à l'Université de Bonn; LEONHARD, professeur de droit romain à l'Université de Breslau; GHEORGOR, professeur de philosophie à l'Université de Sofia; le Rév. CAYLEY HEADLAM, président du King's College à Londres; le pasteur Ch. WAGNER, à Paris; KIRKPATRICK, professeur à l'Université d'Edimbourg; Lord REAY, président de la British Academy, Londres; DORNER, recteur de l'Université de Königsberg; JACOB ARTIN PACHA, président de l'Institut égyptien au Caire.

III

Section de Littérature.

Cette Section a tenu, au cours de l'année 1910, deux séances de membres effectifs et quatre séances ordinaires. A la séance publique annuelle de l'Institut, M. Alfred DUFOUR a lu le rapport sur le concours ouvert entre stagiaires; il a été accordé deux accessits (sujet : Correspondances et Mémoires du XVIII^{me} siècle).

La Section a entendu les communications suivantes :

M^{me} Emilie GAUTIER. Causerie sur la littérature pour l'enfance.

M. Frédéric GÖRG. *Les Dieudonné*, drame en trois actes.

M. Henri ODIER. *Néron*, drame en un acte.

M. DE REYNOLD. Une tentative de drame national au XVIII^{me} siècle.

M. Virgile ROSSEL. Notice sur Edouard Rod.

M. Edouard TAVAN. Quatre poésies.

Un poème à M. Ed. TAVAN, par M. Ed. ROD.

La section a admis un certain nombre de membres honoraires, parmi lesquels M. Gaspard VALETTE ; elle a élu membres émérites MM. les prof. DUVILLARD et RITTER, membres effectifs M. le prof. Paul OLTRAMARE et M. Albert MALSCH, membre correspondant M. Louis DUMUR, du *Mercure de France*, à Paris.

IV

Section des Beaux-Arts.

La Section des Beaux-Arts a tenu sept séances ordinaires et deux séances de membres effectifs. Elle a entendu les communications suivantes :

M. DOMPMARTIN. Un voyage à Venise (projections).

M. JEANMAIRE. Une excursion pédestre jurassique en trois Jours de la Joux-Perret à Bâle.

Une course de section, avec 20 participants, a été faite pendant les vacances de Pâques, à Avenches, Estavayer et Morat. Deux expositions ont été faites sous les auspices de la Section : l'une de toutes les photographies prises dans les courses de la Section ; l'autre d'œuvres peintes par MM. DUMONT, PORTIER et ULDRY. Une exposition au Musée Rath, par tous les membres de la Section, est à l'étude pour l'année 1911.

Nous avons eu le chagrin de perdre deux membres honoraires, MM. FASANINO, sculpteur, et D. IHLY, peintre, décédés en 1910.

V

Section d'Industrie et d'Agriculture.

Il a été tenu en 1910 trois séances de membres effectifs et huit séances ordinaires, au cours desquelles les communications suivantes ont été faites :

M. ALMÉRAS. Le chômage moderne, causes et remèdes.

M. le Dr CURCHOD DE ROLL. Les rayons X et les accidents du travail.

M^{me} DESQUARTIERS. Emigration de nos ouvriers de campagne au Canada.

IDEM. La question du cidre.

M. E. NEURY. La taille des arbres fruitiers.

M. J. NICODET. L'outillage moderne en petite culture.

IDEM. Les maladies des plantes potagères et les moyens de les combattre.

IDEM. La destruction des mulots.

Comme les années précédentes, la Section a montré son intérêt aux divers concours agricoles régionaux en leur allouant des subsides; elle a également procédé à des essais de nouvelles variétés de plantes potagères.

COMPTE RENDU
DES
TRAVAUX DE L'INSTITUT
PENDANT L'ANNÉE 1911

Le Bâtiment électoral, qui renfermait les locaux affectés à l'Institut national genevois, devant être prochainement démoli et reconstruit, nous avons dû procéder à un déménagement provisoire du mobilier et des collections. Grâce à la bienveillance du Conseil administratif de la Ville de Genève, le mobilier a été logé à l'Ecole des Casemates, les livres à la Bibliothèque publique et les collections de la Section des Beaux-Arts au Musée d'Art et d'Histoire. Les séances des Sections ont eu lieu à l'Université, après autorisation du Département de l'Instruction publique. Nous présentons ici au Conseil administratif et au Département de l'Instruction publique, l'expression de notre reconnaissance.

TRAVAUX DES SECTIONS

I

Section des Sciences naturelles et mathématiques

Au cours des sept séances tenues en 1911, la Section a entendu les communications suivantes :

M. le prof. ASKANAZY. La greffe musculaire.

M. le Dr Frank BROCHER. La biologie de l'utriculaire.

M. le prof. L. DUPARC. Les gisements de platine de l'Oural.

M. le prof. H. FEHR. Les institutions nationales en mathématiques.

M. B.-P.-G. HOCHREUTNER, Dr ès sc. La philosophie d'un naturaliste.

IDEM. Les graines sauteuses ou « jumping beans. »

M. le Dr HUGUENIN. L'influence du corps thyroïde sur les éléments figurés du sang.

M. le Dr Ch. LADAME. Les cellules géantes du cerveau humain.

M. Oscar MESSERLY. Le nouveau cadastre fédéral et le registre foncier.

M. le Dr ODIER. La sérothérapie des tumeurs malignes.

M. Eug. PITTARD, Dr ès sc. Dernières fouilles préhistoriques dans la Dordogne.

IDEM. L'état actuel des recherches relatives aux races humaines primitives.

MM. Eug. PITTARD et DEMOLE. Les nucléi préhistoriques.

M. SCHÆR. Sur la construction de son nouveau grand télescope à miroir.

M. le prof. Emile YUNG. Les variations de la coquille de l'escargot.

IDEM. La mémoire des Patelles.

IDEM. Démonstration de Baccillus vivants de Java.

MM. YUNG et CHTCHASTNI. Les organes des sens des papillons dans les familles des Piérides, Satyrides et Nymphalides.

La Section a reçu trois nouveaux membres honoraires : MM. le Dr HUGUENIN, John JULLIEN et LAGOTALA. Elle a eu à déplorer la perte d'un de ses plus anciens membres, le prof. G. JULLIARD, et celle de l'un de ses correspondants, le prof. MAIROT de Dijon. Elle a souscrit au monument élevé à la mémoire de notre membre correspondant le prof. VAN BENEDEN de Liège et à celui récemment élevé à Vienne à la mémoire de Michel SERVET.

II

Section des sciences morales et politiques, d'archéologie et d'histoire

Pendant les quatre séances de l'année 1911, cette Section a entendu la lecture des mémoires suivants :

M. le prof. Emile CHAIX. La situation géographique de Genève et quelques unes de ses conséquences.

M. X. S. COMBOTHÉCRA, Dr en droit. Monarchie et République.

M. L. HERSCH, privat-docent. L'immigration féminine aux Etats-Unis.

M. le prof. L. WUARIN. Du renchérissement de la vie.

M. Henri FAZY ayant donné sa démission de président de la Section, en a été nommé président honoraire.

III

Section de Littérature

Les travaux suivants ont été présentés :

M^{lle} F. GUILLERMET. Mirages, drame.

M. Adrien BOVY. Les origines, l'enfance, la jeunesse et la maturité de l'école genevoise de peinture,

La Section a collaboré, en outre, à la séance annuelle de l'Institut au cours de laquelle M. le prof. Bernard BOUVIER a fait une communication sur *H.-F. Amiel et l'Institut*. L'Assemblée a entendu également des poèmes de M. Ami CHANTRE et de M. Jacques CHENEVIÈRE.

Le 23 novembre 1911, la Section a tenu à l'Aula de l'Université, une séance commémorative en l'honneur de Ph. MONNIER et de Gaspard VALLETTE. MM. Bernard BOUVIER, Paul SEIPPEL et Albert BONNARD ont prononcé des allocutions. M. Henry SPIESS a lu un poème intitulé : *La Cendre et le Flambeau* et M^{lle} LAVATER a donné lecture de quelques fragments des *Causeries genevoises* et des *Croquis de route*. M. BARBLAN prêtait son concours à la soirée et a dirigé l'exécution de deux chœurs.

IV

Section des Beaux-Arts

Les faits les plus saillants de l'activité de cette Section pendant l'année 1911 peuvent être résumés comme suit :

1. Causerie sur l'instruction par l'image, avec exposition de documents, par M. Aug. HÉBERT.
2. Soirée musicale offerte aux membres de la Section, par M. le prof. Louis REY, violoniste.
3. Communication sur l'île de Porquerolle, avec exposition de dessins, par M. JEANMAIRE, peintre.
4. Excursion de Pâques à l'Abbaye de Pommiers, suivie d'un compte rendu, par M. J. DOMPMARTIN.

5. Exposition des œuvres des membres de la Section au Musée Rath du 20 septembre au 22 octobre.
6. Excursion d'automne à La Roche, suivie d'un compte rendu, par M. J. DOMPMARTIN.

La Section a tenu au total huit séances : elle a reçu huit nouveaux membres et en a perdu deux par décès. Elle a fourni une allocation à la Société auxiliaire du Musée du Vieux-Genève et de photographies documentaires, à la Société internationale d'art public à Bruxelles, à la Société suisse des monuments historiques et à la fédération des Sociétés artistiques à Genève.

V

Section d'Industrie et d'Agriculture

Pendant l'année 1911, la Section a tenu trois séances de membres effectifs et six assemblées ordinaires. Elle a entendu les communications suivantes :

M. le Dr J. BARTH. Les maladies d'intoxication par les gaz dans l'industrie.

M. BENOIT. Causerie sur le jardin fruitier et le verger de Rioud-Bosson.

M^{me} DESQUARTIERS. Rapport sur les graines distribuées en 1910.

M. NEURY. Causerie sur les soins à donner aux arbres fruitiers au printemps.

M. NICODET. Les maladies des plantes potagères et les remèdes à employer pour les combattre.

IDEM. Les animaux nuisibles aux plantes et les moyens de les détruire.

IDEM. Les soins à donner aux semis.

Six nouveaux membres honoraires ont été admis dans la Section ; deux autres se sont retirés et nous avons eu à déplorer le décès de deux membres honoraires. Le Bureau de la Section a été renouvelé : tous les membres sortants ont été réélus. Une visite collective au domaine de Riond-Bosson près Morges a été faite le jour de l'Ascension. Des prix ont été remis à plusieurs expositions cantonales. Enfin des graines de diverses variétés nouvelles de légumes et de fleurs ont été distribuées aux membres pour être expérimentées.

INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Comptes de l'Exercice 1909, approuvés par l'Assemblée générale

Recettes		Dépenses	
Solde disponible au 1 ^{er} janvier 1909.	Fr. 6,911 79	Allocation de la Section des Beaux-Arts (1909)	Fr. 400 —
Allocation de l'Etat	» 5,000 —	Allocation de la Section de Littérature (1909)	» 400 —
Remboursement pour chauffage de la Société lepidoptérique. . . .	» 6 —	Indemnité du secrétaire général (un semestre)	» 150 —
Reçu de la Ville de Genève pour subvention annuelle, pour la bibliothèque (convention du 12 septembre 1907).	» 200 —	Indemnité du bibliothécaire . . .	» 300 —
Intérêts sur dépôt à la Banque de Genève.	» 128 55	Frais d'impressions, <i>Mémoires, Bulletin</i> et impressions diverses.	» 8,937 55
		Dessin du diplôme de l'Institut et note de la Société des Arts graphiques	» 885 —
		Eclairage et chauffage	» 94 95
		Gratification au concierge du Bâtiment Electoral	» 50 —
		Prime d'assurance.	» 42 —
		Frais divers	» 379 10
Total des recettes	Fr. 12,246 34	Total des dépenses	Fr. 11,638 60
A déduire dépenses de l'exercice	» 11,638 60		
Excédent des recettes	Fr. 607 74		

INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Comptes de l'Exercice 1910, approuvés par l'Assemblée générale

Recettes		Dépenses	
Solde disponible au 1 ^{er} janvier . . .	Fr. 780 75	Indemnité du secrétaire général . .	Fr. 300 —
Allocation de l'Etat	» 5,000 —	» du bibliothécaire	» 300 —
Reçu de M. Hochreutiner, trésorier de la Section des Sciences naturelles, allocation pour les <i>Mémoires</i> . .	» 1,000 —	Frais d'impression <i>Mémoires</i> . . .	» 3,500 —
Reçu de M. Briquet pour compte de M. Chenevard, pour les <i>Mémoires</i> .	» 500 —	Facture « Atar » pour l'Almanach et pour les diplômes	» 658 —
Reçu de la Ville de Genève pour subvention annuelle pour la bibliothèque	» 200 —	Facture de la Société des Arts graphiques	» 165 —
Reçu de M. le Dr Cordès pour les publications, don gracieux	» 50 —	Éclairage, chauffage	» 122 60
Intérêts sur dépôt à la Banque de Genève	» 43 90	Prime d'assurance	» 42 —
Total des recettes	Fr. 7,574 65	Frais divers	» 240 70
A déduire dépenses de l'exercice.	» 5,328 30		
Excédent des recettes	Fr. 2,246 35	Total des dépenses	Fr. 5,328 30

INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

Comptes de l'Exercice 1911, approuvés par l'Assemblée générale

Recettes		Dépenses	
1 ^{er} janvier 1911. Solde disponible à		Allocation de la Section d'Industrie	
la Banque de Genève	Fr. 2,297 40	et d'Agriculture	Fr. 400 —
8 juillet. Reçu de M. Chevrier, soit de		Alloc. de la Section des Beaux-Arts	» 400 —
la Musique de Landwehr, le prix		Alloc. de la Section de Littérature .	» 400 —
de cinq vitrines	» 300 —	Indemnité au Secrétaire général (un	
Allocation de l'Etat pour 1911. . .	» 5,000 —	semestre)	» 150 —
Allocation exceptionnelle de l'Etat .	» 2,000 —	Indemnité au Bibliothécaire . . .	» 300 —
Reçu de la Ville de Genève l'allocation		Frais d'impression (<i>Mémoires et Bul-</i>	
annuelle pour la Bibliothèque	» 200 —	<i>tin</i>)	» 5,000 —
31 décembre. Intérêts sur dépôt à la		Prime d'assurance et frais d'avenant.	» 44 —
Banque de Genève	» 61 85	Facture Vuagnat, combustible. . .	» 68 —
		Frais de transport et de déménagement	
		des tableaux de l'Institut. .	» 155 85
Total des recettes.	Fr. 9,859 25	Frais divers de la Bibliothèque et	
A déduire dépenses de l'exercice	» 7,103 60	autres	» 275 75
Excédent des recettes	Fr. 2,665 65	Total des dépenses. . . .	Fr. 7,103 60

ÉTAT DES MEMBRES

DE L'

INSTITUT NATIONAL GENEVOIS

au 31 Décembre 1912

COMITÉ DE GESTION

Président de l'Institut : M. Henri FAZY.

Vice-président : M. Emile YUNG.

Secrétaire général : M. John BRIQUET.

MM. Bernard BOUVIER.

Henri LE GRAND ROY.

Eugène RITTER.

C. VULLIÉTY.

Bibliothécaire : M. Joseph DUVILLARD.

Section des sciences naturelles et mathématiques

MEMBRES EFFECTIFS :

Bertrand, Louis, directeur du Collège, Petit-Lancy.

Briquet, John, Dr ès sc., directeur du Conservatoire et
du Jardin botaniques, 33, chemin des Clos, Pâquis.

Cordès, Auguste, docteur en médecine, chemin du
Square, 13.

Frey-Gessner, Dr ès sc., conservateur du Muséum
d'histoire naturelle, chemin de la Roseraie, 23.

Hochreutiner, B.-P.-G., Dr ès sc., conservateur au
Conservatoire botanique, avenue Wendt, 49, *secrétaire*.

Ladame, Paul, docteur en médecine, Rond-Point de
Plainpalais, 5.

Oltamare, Hugues, docteur en médecine, professeur à l'Université, *secrétaire adjoint*, Corraterie, 11.

Yung, Emile, Dr ès sc., professeur à l'Université, rue St-Léger, 2, *président*.

MEMBRES ÉMÉRITES :

Prévost, Jean-Louis, docteur en médecine, professeur à l'Université, rue Eynard, 6.

Reverdin, Jacques-Louis, docteur en médecine, professeur honoraire à l'Université, rue du Rhône, 43.

MEMBRES HONORAIRES :

Albaret, John, ingénieur, chemin de la Colombe, Conches.
André, Emile, Dr ès sc., préparateur à l'Université, Délices, 10.

Askanazy, Max, docteur en médecine, professeur à l'Université, rue de Candolle, 6.

Audéoud, Georges, docteur en médecine, Chêne-Bourg.
Bader, Charles, pharmacien, chemin Dumas, 11.

Bard, Louis, docteur en médecine, professeur à l'Université, rue des Tranchées, 44.

Barde, Auguste, docteur en médecine, rue du Mont-de-Sion, 8.

Batelli, Frédéric, docteur en médecine, rue Eynard, 6.

Bernoud, Alphonse, Dr ès sc., quai des Eaux-Vives, 32.

Carl, J., Dr ès sc., assistant au Muséum d'histoire naturelle, Bastions.

Cellérier, Gustave, quai des Eaux-Vives, 32.

Chaix, Emile, professeur au Collège, avenue du Mail, 23.

Chavannes, professeur au Technicum, boulevard Helvétique, 4.

Chenevard, Paul, rue de la Cloche, 8.

Chodat, Robert, Dr ès sc., professeur à l'Université, Pinchat près Carouge.

Claparède, Edouard, docteur en médecine, professeur à l'Université, chemin de Champel, 11.

Demole, J.-B., méd.-dentiste, place Bel-Air, 2.

D'Espine, Adolphe, docteur en médecine, professeur à l'Université, rue Beauregard, 6.

Dordu de Borre, docteur en médecine, Bruxelles.

Dubois, docteur en médecine, rue St-Léger, 4.

Duboule, Emile, maître au Collège, avenue des Volandes, 3.

Dünand, Pierre-Louis, docteur en médecine, professeur honoraire à l'Université, rue Daniel-Colladon, 3.

Duparc, Louis, Dr ès sc., professeur à l'Université, rue de Lancy, 3, Carouge.

Fehr, Henri, Dr ès sc., professeur à l'Université, route de Florissant, 72.

Gandolfi-Hornyold, von, Dr ès sc., Villa Beaulieu, Champel.

Goldblum, Henryk, assistant à l'Université, rue de Saussure, 6.

Goss, Jacques, professeur au Technicum.

Grintzesko, Jean, Dr ès sc., rue de St-Jean, 69.

Grintzesko, Alice, Dr ès sc., rue de St-Jean, 69.

Guye, Charles-Eugène, Dr ès sc., professeur à l'Université, Florissant, 4.

Guye, Philippe-Auguste, Dr ès sc., professeur à l'Université, chemin Bizot, 3, Florissant.

Haltenhoff, Georges, docteur en médecine, professeur à l'Université, chemin Krieg, 9, Florissant.

Huguenin, B., docteur en médecine, rue du Port, 11.

Jaquerod, David, mécanicien, rue du Commerce, 7.

Juge, Marc, Dr ès sc., maître à l'Ecole professionnelle, rue Pierre-Fatio, 14.

Jullien, John, libraire, avenue du Mail, 18.

Kennel, Pierre, docteur en médecine, rue de Lausanne, 14

Ladame, Charles, docteur en médecine, médecin adjoint à l'Asile de Bel-Air, Chêne.

Lagotata, arsenal de Genève.

Le Coultre, Fridtjof, rue Etienne-Dumont, 14.

Lendner, Alfred, Dr ès sc., professeur à l'Université, rue du Nant, 3, Eaux-Vives.

Marcelin, Dr ès sc., chemin de la Montagne, 43, Chêne-Bourg.

Margot, Charles, préparateur à l'Université, Voie-Creuse.

Mazel, Antoine, Dr ès sc., chemin Liotard, 2.

Mégevand, Jules, docteur en médecine, professeur à l'Université, Rond-Point de Plainpalais, 7.

Messerly, Oscar, géomètre, avenue de la Gare des Eaux-Vives, 16.

Métral, Ernest, méd.-dentiste, professeur à l'Ecole dentaire, quai de l'Ile, 15.

Monnier, Alfred, Dr ès sc., professeur à l'Université, 3, rue du Conseil-général.

Mottaz, Grand-Pré.

Müller, docteur en médecine, Nyon, Vaud.

Patte, Auguste, méd.-dentiste, place Bel-Air, 2.

Pernet, Noël, stud. sc., boulevard du Pont-d'Arve, 16.

Pictet, Arnold, Dr ès sc., château Banquet, Sécheron.

Pittard, Eugène, Dr ès sc., maître au Collège, chemin de Florissant, 30.

Pugnat, Amédée, docteur en médecine, place du Molard, 15.

Reber, Burkhardt, cour St-Pierre, 3.

Reverdin, Frédéric, Dr ès sc., avenue de la gare des Eaux-Vives, 44.

Rosier, William, Dr ès sc., conseiller d'Etat, Petit-Saconnex.

Rudhardt, Paul, publiciste, Grand-Pré, Les Sapins, 30.

Sabot, René, assistant à l'Université, rue du Rhône, 54.

Sandoz, Louis, électro-technicien, boulevard des Philosophes, 8.

Schær, H., astronome adjoint à l'Observatoire.

Schidloff, Dr ès sc., assistant à l'Université, chemin des Grands-Philosophes, 8.

Steinmann, Emile, Dr ès sc., maître au Collège, 1, rue du Belvédère.

Tcherniavsky, A., assistant au labor. de physique, rue Bernard-Dussaud, 1.

Tecon, Henri, cand. en méd., La Colombière, Nyon.

Tommasina, Thomas, Dr ès sc., Mon Ermitage, Champel.

Vulliëty, Marc, dentiste, rue de Hesse, 16.

Weber, Edmond, Dr ès sc., 1^{er} assistant au Muséum d'histoire naturelle, rue de Malagnou, 31.

Wunder, Max, assistant de minéralogie, rue Plantamour, 24.

MEMBRES CORRESPONDANTS :

Andrade, Jules, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Besançon.

Blanchard, R., professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Paris, boulevard St-Germain, 226.

Bouvier, Eugène, professeur au Muséum d'histoire naturelle, Paris.

Britton, N.-L., directeur du Jardin botanique de New-York, Bronx Park.

Burnat, Emile, Dr ès sc., botaniste, Nant-sur-Corsier, Vaud.

Capellini, professeur à l'Université de Bologne.

Darwin, Francis, professeur à l'Université de Cambridge, Angleterre.

Delage, Yves, membre de l'Institut de France, professeur à la Faculté des sciences de l'Université de Paris.

Engler, Adolphe, membre de l'Académie des sciences de Prusse, professeur à l'Université, directeur du Musée et du Jardin botaniques de Berlin, Dahlem.

- Fabre, J.-H., entomologiste, Sérignan (Var).
- Ficheur, E., professeur à l'Ecole supérieure des sciences d'Alger.
- Francotte, professeur à l'Université de Bruxelles, rue Gillon, 72.
- Frédéricq, Léon, professeur à l'Université de Liège.
- Garrigou, Joseph-Louis-Félix, professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Toulouse.
- Gravier, Charles, professeur adjoint au Muséum d'histoire naturelle, Paris.
- Hackel, Heinrich-Ernst, professeur à l'Université de Jena.
- Hervé, professeur à l'Ecole d'anthropologie de Paris, 8, rue de Berlin.
- Joubin, Louis, professeur au Muséum d'histoire naturelle, Paris.
- Julin, professeur à l'Université de Liège, 159, rue de Fragnée.
- Laisant, Charles-Augé, Dr, examinateur à l'Ecole polytechnique, 162, avenue Victor-Hugo, Paris.
- Lametz, Pierre-Victor, ancien président de l'Académie de Metz, 76, rue Sainte-Marie, Metz.
- Maiden, J.-H., directeur du Musée et du Jardin botanique de Sydney, Australie.
- Manouvrier, Léonce, professeur à l'Ecole d'anthropologie de Paris, 15, rue de l'Ecole-de-Médecine.
- Marchal, Paul, professeur à l'Institut national d'agriculture de Paris, Villa du Cèdre, Fontenay-aux-Roses (Seine).
- Minet, Adolphe, directeur du journal *L'Electrochimie*, 37, rue de Berne, Paris.
- Perrier, Edmond, professeur au Muséum d'histoire naturelle, Paris.
- Plateau, Félix-Auguste-Joseph, professeur à l'Université de Gand, 148, Chaussée de Courtray, Gand.
- Prain, sir David, directeur des Jardins botaniques de Kew (Angleterre).

- Ranke, John, professeur à l'Université, directeur du Musée anthropologique et préhistorique, Brienverstrasse, 125, Munich.
- Ramwetz, Fernand, professeur à l'Université de Louvain, rue de Tirlemont, 56.
- Ræb, Emile, ancien professeur à l'Ecole de Pharmacie, rue Ste-Odile, 6, Strasbourg.
- Retzius, Gustav-Magnus, professeur émérite à l'Université de Stockholm.
- Schlagdenhauffen, Charles-Frédéric, directeur honoraire de l'Ecole supérieure de pharmacie de Nancy.
- Schwendener, Simon, membre de l'Académie des sciences de Prusse, associé étranger de l'Institut de France, Matthäikirchstrasse, 28, Berlin.
- Tichomirow, Wladimir, professeur à l'Université de Moscou.
- Vallot, Joseph, directeur de l'Observatoire du Mont-Blanc, avenue des Champs-Élysées, 114, Paris.
- Van Bambeke, Charles, professeur émérite à l'Université de Gand, rue Haute, 7.
- Vogl von Fernheim, August, professeur à l'Université de Vienne, Josefstädlerstrasse, 37.
- Vulpinus, Gustav, Dr conseiller médical, 5, Sophienstrasse, Heidelberg.
- Walden, Paul, professeur à l'Institut polytechnique de Riga.
- Wiesner, Julius, membre de l'Académie des sciences de Vienne, Liechtensteinstrasse, 12.
- Zogref, Nicolas, professeur à l'Université de Moscou.
-

**Section des science morales et politiques,
d'archéologie et d'histoire**

MEMBRES EFFECTIFS

Borgeaud, Charles, professeur à l'Université, Onex, près Genève.

Combotheera, X.-S., Dr en droit, rue des Allobroges, 16, *secrétaire*.

Fazy, Georges, avocat, rue des Moulins, 1, *vice-président*.

Fazy, Henri, Conseiller d'Etat, 24, boulevard Helvétique, *président honoraire*.

Milhaud, Edgar, professeur à l'Université, rue St-Victor, *vice-secrétaire*.

Nicole, Jules, professeur à l'Université, chemin de Roches, 9, Terrassière.

Ritter, Eugène, professeur honoraire de l'Université, chemin des Cottages, 3, Florissant.

Verchère, Antoine, professeur honoraire de l'Université, 13, quai des Bergues.

Wuarin, Louis, professeur à l'Université, avenue de l'Ermitage, route de Chêne, *président*.

MEMBRES HONORAIRES :

Eschimann, Daniel, professeur, Versoix.

Art-Guigon, chemin de Beaulieu, 8, Grange-Canal.

Auvergne, Antoine, ancien maître au Collège, 4, Puits-St-Pierre.

Babel, directeur de la Banque de Genève, rue du Commerce.

Bard, pasteur, Carouge.

Barde, Charles, architecte, boulevard Helvétique.

- Basset, J., directeur du bureau central de l'Etat-Civil,
Palais de Justice.
- Bersot, Daniel, privat-docent, rue Caroline, 44.
- Burkhardt, libraire, Molard, 2.
- Candolle (de), Lucien, cour St-Pierre, 1.
- Cartier, François, négociant, Pré-l'Evêque, 7.
- Cellerier, L., rue Massot.
- Chaix, Emile, professeur, avenue du Mail.
- Chalumeau, Lucien, quai des Eaux-Vives.
- Choisy, Albert, avocat, cours des Bastions, 15.
- Choisy, Eugène, professeur à l'Université, boulevard
de la Tour, 4.
- Claparède, Ed., Champel.
- Claparède, Alex., Crêts de Florissant.
- Contat, Jean, graveur, Croix-d'Or, 18.
- Cuchet, Albert, Cour St-Pierre.
- Denkinger, Henri, pasteur, rue Carteret, 20.
- Deonna, Waldemar, Dr ès lettres, 1, chemin de Malagnou.
- Dunant, Albert, ancien conseiller d'Etat, Grand-Mézel.
- Dunant, P.-L.-Maurice, rue Daniel-Colladon, 3.
- Duvillard, Joseph, professeur, Bourg-de-Four, 24.
- Erni, avocat, rue des Moulins, 1.
- Fatio, Guillaume, 7, promenade du Pin.
- Favas, Louis, régent, rue Dancet, 15.
- Ferrière, Louis, pasteur, rue Tœpffer.
- Ferrière, docteur, Florissant.
- Fivaz, directeur de l'Ecole de Commerce, boulevard des
Philosophes.
- Frutiger, G., Dr ès sciences, rue Général-Dufour, 3.
- Gentet, Ferdinand, professeur à l'Université, avocat,
Molard, 4.
- Gomberg, Léon, anc. professeur à l'Académie de com-
merce de St-Gall, rue de la Croix-d'Or, 17.

Goth, Charles, pasteur, quai des Eaux-Vives.

Hersch, L., rue de la Cluse, 13.

Jacques, Henri, régent à la division supérieure de la Servette.

Karmin, Otto, Dr en philosophie, privat-docent, avenue de la Garance, Grange-Canal.

Kling, Henri, prof. de musique, 27, boulevard Georges-Favon.

Kühne, Emmanuel, rédacteur à la *Tribune*, Grange-Canal.

Lombard, Frank, Florissant.

Maday (de), André, privat-docent, boulevard du Pont-d'Arve.

Masson, Edgar, docteur, rue du Marché, 61, Carouge.

Mercinier, Edgar, quai du Léman, 4.

Milleret, Joseph, ingénieur-mécanicien à Chambésy.

Mönch, Auguste, graveur, 6, rue Tronchin.

Moriaud, Paul, professeur à l'Université, place Claparède, 7, *trésorier*.

Naville, Adrien, prof. à l'Université, chemin Dumas.

Plan, Danielle, rue Beauregard, 1.

Reber, ancien député, Cour St-Pierre, 3.

Reverchon, maître au Collège, avenue de Florissant.

Riaz (de), H., Vaud, Chésenex-sur-Nyon, Le Fief.

Richard, Eugène, Conseiller aux Etats, quai des Eaux-Vives, 4.

Rosier, W., professeur à l'Université, Conseiller d'Etat, président du Département de l'Instruction publique, Petit-Saconnex.

Schæffer, secrétaire de la Chambre de Travail, rue du Temple.

Scheffler, Hans, avenue de la Harpe, 2, Lausanne.

Schütz, Alfred, régent, rue Argand, 3.

Seitz, Charles, professeur à l'Université, rue de Malagnou, 20.

- Senglet, J.-M., rue Verdaine, 7.
Stœssel, Marius, promenade St-Antoine, 16.
Terrisse, Jules, Florissant, 5.
Ullmo, Louis, rue de Lyon, 2.
Vincent, F., Longemalle, 2.
Viollier, W., Villereuse, 35.
Weber, G., docteur, route de Chêne.
Werner, Charles, professeur à l'Université, 4, route de Florissant.
Willemmin, Louis, professeur à l'Ecole dentaire, 1, rue Pradier.
Wilmot, Em., boulevard des Philosophes, 23.

MEMBRES CORRESPONDANTS :

- Ars, Christian, B.-R., membre de l'Académie des sciences et lettres, Christiania, Norvège.
Adriani, Giovanni-Battista, membre de la députation royale pour l'histoire du royaume d'Italie, Cherasco.
Bergson, Henri, professeur au Collège de France, villa Montmorency, 18, avenue des Tilleuls, Paris.
Biaudet, Henri, docteur ès lettres, via Attilio-Regolo, Rome.
Bontroux, Emile, professeur à la Sorbonne, directeur de la fondation Thiers, Rond-Point Bugeaud, 5, Paris.
Bridel, Philippe, professeur à l'Université de Lausanne.
Buisson, Ferdinand, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, rue Bobillot, 30, Paris.
Calderoni, professeur de philosophie, via Solferino, 3, Florence.
Capellini, Giovanni, directeur de l'Institut géologique de Bologne, via Zamboni, 65, Bologne.
Cart, Jacques, Cully, Vaud.

- Carutti di Cantogno, baron, sénateur, président de la députation royale pour l'histoire du royaume d'Italie, via della Zecca, 7, Turin.
- Chevallier, Ulysse, correspondant de l'Institut de France, professeur d'histoire à l'Institut catholique de Lyon, Romans (Drôme).
- Clay, Brutus, ministre des Etats-Unis, Richmond, Kentucky, Etats-Unis.
- Cogels, baron Fridégand, sénateur, Belgique.
- Collebille, Méril de, ancien pasteur, Chathamplace, 24, Brighton, Angleterre.
- Coquiel, Charles de, chevalier, professeur honoraire à l'Institut supérieur de commerce, place du Main, 48, Anvers.
- Darlu, A., inspecteur général au ministère de l'Instruction publique, rue de Grenelle-St-Germain, Paris.
- Doblhoff, baron Joseph de, Wühburggasse, 18, Vienne.
- Dognée, Eugène, docteur en droit, rue des Rémontrés, 4, Liège.
- Dorner, Dr, recteur de l'Université de Königsberg.
- Doumergue, doyen de la Faculté de théologie protestante de Montauban.
- Dunant, Camille, rue Providence, 22, Annecy.
- Emerton, professeur à l'Université Harvard, Cambridge, Etats-Unis.
- Gheorgor, professeur de philosophie à l'Université de Sofia.
- Grand-Carteret, John, publiciste, rue de Rome, 1, Paris.
- Greppi, comte J., sénateur du royaume, rue Saint-Antoine, 12, Milan.
- Headlam, rev. Coyley, président du King's College, Londres.
- Howard, Dr L. O., secrétaire permanent de l'Association pour l'avancement des sciences, Washington.
- Jacoub Artim Pacha, président de l'Institut Egyptien, Le Caire.

Kaiser, Jacques, archiviste en chef de la Confédération, Berne.

Kasasis, Néocles, professeur à l'Université d'Athènes.

Kirkpatrick, John, professeur à l'Université d'Edimbourg.

Kummer, Jean-Jacques, docteur, directeur du Bureau fédéral des assurances, Berne.

Lacroix, abbé, ancien professeur à l'Ecole militaire, Modène.

Lallemand, Léon, correspondant de l'Institut de France, rue Bonaparte, 29, Paris.

Lasson, A., professeur à l'Université de Berlin, Friedenau près Berlin.

Leonhard, professeur de droit romain à l'Université de Breslau.

Liebenau, Th. de, archiviste de l'Etat, Lucerne.

Manno, baron D.-Ant., secrétaire de la Députation royale d'histoire nationale, via dell'Ospedale, 19, Turin.

Milkowsky, Zygmund, homme de lettres, Streuli-strasse 31, Zürich.

Millioud, professeur à l'Université de Lausanne.

Molinari, Gustave de, rue Verneuil, 7, Paris.

Montet, Albert de, Corseaux-sur-Vevey.

Münsterberg, Hugo, professeur à l'Université Harvard, Cambridge, Etats-Unis.

Newcomb, Simon, associé étranger de l'Institut de France, Washington.

Pantaleoni, Maffei, professeur d'économie politique à l'Université de Rome, via del Babuino 169.

Peano, G., professeur à l'Université de Turin, villa Barbaroux, 4.

Perrin, éditeur, Chambéry.

Pingaud, Léonce, professeur d'histoire à l'Université de Besançon, rue St-Vincent, 17.

Reay, Lord, président de la British Academy, Londres.

Reyon, Michel, professeur à la Sorbonne, place du Panthéon, 5 bis, Paris.

Roosevelt, ancien président des Etats-Unis.

Schubert, Rodolphe, professeur d'histoire à l'Université de Königsberg, Löbenstrasse 143.

Stein, L., professeur à l'Université de Berne, villa Schönbürg.

Strickler, Jean, ancien archiviste, Kirchgasse 22, Berne.

Strong, professeur à l'Université Columbia, New-York.

Vaihinger, H., professeur à l'Université, Reichardstrasse 15, Halle a. S.

Van den Brœck, Ernest, place de l'Industrie, Bruxelles.

Vincent, J.-M., professeur à John Hopkins University, Baltimore.

Vruland, Williamson up Dike, professeur à l'Université de Princeton, New-Jersey, Etats-Unis.

Wagner, Charles, pasteur, Paris.

Wartmann, Hermann, Dr, secrétaire du Directoire du Commerce, Notkerstrasse 15, St-Gall.

Wendell, Barrett, professeur à l'Université Harvard, Cambridge, Etats-Unis.

Windelband, professeur à l'Université de Heidelberg.

Wirth, Max, ancien directeur du Bureau fédéral de statistique, Vienne, Autriche.

Wolff, Ch.-Joseph, général en retraite, Pont-de-Vaux, Ain.

Zitelmann, professeur de droit romain à l'Université de Bonn.

Zolla, Daniel, professeur à l'Ecole des sciences politiques, rue de Siam, 16, Paris.

Section de littérature

MEMBRES EFFECTIFS :

Blanchard, J., docteur en médecine, rue d'Italie, 11.

Bonifas, Charles, Versoix.

Bouvier, Bernard, professeur à l'Université, rue Charles-Bonnet, 4, *président*.

Chapuisat, Edouard, secrétaire général de la Ville de Genève, route de Malagnou, 39, Le Nant.

Cougnard, Jules, Vert-Logis, Grange-Canal, ou rue des Allemands, 5, *trésorier*.

Dufour, Alfred, avenue de Lancy, 20, Plainpalais.

Malsch, Albert, professeur à l'Université, route de Frontenex, 66, *secrétaire*.

Nicole, Jules, professeur à l'Université, chemin de Roches, Eaux-Vives.

Oltremare, Paul, professeur à l'Université, avenue des Bosquets, Servette.

Spiess, Henri, Florissant, 6.

MEMBRES ÉMÉRITES :

Blondel, Auguste, rue Senebier, 14.

Duvillard, Joseph, professeur honoraire de l'Université, 24, Bourg-de-Four.

Maystre, Henri, ancien pasteur, Métropole, 2.

Redard, Emile, professeur à l'Université, rue de l'Athénée, 15.

Ritter, Eugène, professeur honoraire de l'Université, chemin des Cottages, 3, Florissant.

Tavan, Edouard, professeur honoraire de l'Université, Hauts-Crêts de Champel, 6.

MEMBRES HONORAIRES :

- Ansaldi, Nicolo, chemin des Battoirs, 3, Plainpalais.
Ansaldi, M^{me}, chemin des Battoirs, 3, Plainpalais.
Aubert, Théodore, avocat, Taconnerie, 7.
Auvergne, Antoine, Puits-St-Pierre, 4.
Avénier, Louis, avenue Soret, La Fraisière.
Barde, Edouard, rue Tœpffer, 17.
Baud-Bovy, Daniel, rue des Granges, 14.
Baudin, H., rue St-Léger, 5.
Bogey, Louis, rue des Alpes, 10.
Bonnard, Albert, rédacteur du *Journal de Genève*, rue
Général-Dufour.
Bovy, Adrien, Florissant, 72.
Bressler, Jules, rue du Stand, 54.
Brunet, Paul, boulevard du Pont-d'Arve, 14.
Carrara, Jules, 5, Rond-Point de Plainpalais.
Chantre, Ami, boulevard du Théâtre, 4.
Choisy, Louis-Frédéric, Taconnerie, 7.
Choux, Jean, rue de l'Ecole-de-Médecine, 6.
Copponex, John, rue des Vollandes, 13.
Courthion, Louis, homme de lettres, rue Necker, 17.
Courtois, Louis-J., rue de l'Ecole-de-Médecine, 16.
Cuchet-Albaret, M^{me}, Emilia, chemin des Tennis, Grange-
Canal.
Cuendet, Henri, maître à l'Ecole professionnelle, rue
Liotard, 1.
Debarge, Louis, Crêts de Champel, 12.
Debrit, Jean, chemin de la Montagne, Chêne.
De la Harpe, André, Malombré, 14.
Delphin, Emile, rue St-Victor, 8, Carouge.
Deonna, Waldemar, La Gradelle, Chêne.

- Duboin, Ch.-G., rue Ami-Lullin, 11.
Duchosal, directeur de l'Ecole secondaire des jeunes filles, 13, route de Chêne.
Dunant, Ed., rue Jacques-Grosselin, 6, Carouge.
Fazy, Henri, Conseiller d'Etat, boulevard Helvétique, 24.
François, Alexis, professeur à l'Université, rue Bellot, 5.
Gautier, M^{me} Emilie, Bourg-de-Four, 24.
Gottarge, Amédée de, Malombré, 14.
Grandjean, Frank, maître au Collège, rue de l'Ecole-de-Chimie, 4.
Graz, Alfred, maître au Collège, avenue de la Grenade, 5.
Guillermet, M^{lle} Fanny, rue de la Prairie, 1.
Guinand, Marcel, avocat, rue Petitot, 10.
Guinchard, Fernand, 13, rue de Veyrier, Carouge.
Jullien, Alexandre, Bourg-de-Four, 32.
Jörimann, Planta, Avully.
Kahn-Cartier, M^{me}, Julia, avenue Gambetta, 95, Paris, XX.
Kaufmann, John, maître au Collège, place de la Métropole, 2.
Kirscheisen, Friedrich, rue des Charmilles, 15.
Lambert-Brand, M^{me}, Villa de la Béroche, Chêne.
Lemaître, Auguste, maître au Collège, chemin des Caroubiers, Carouge.
Loriol, Lucien de, promenade du Pin, 1.
Massé, Arthur, rue Imbert-Galloix.
Maystre, Louis, pasteur, avenue de la Servette, 3.
Mercier, Henri, maître au Collège, cours de Rive, 20.
Mobbs, Robert, Taconnerie, 3.
Müller, Charles, pasteur, chemin Désiré, 1, Petit-Saconnex.
Mugnier, Henry, rue des Peupliers, 15.
Nicole, Georges, Dr ès lettres, chemin de Roches, 9.
Odier, Henri, chemin de Champel, 23.

- Oppel, baronne d', boulevard des Tranchées, 8.
Pilorget-Villibourg, (M^{me}), rue Dancet, 10.
Pittard, Eugène, Dr ès sciences, maître au Collège, chemin de Florissant, 72.
Pittard, Eugène, M^{me} (M^{me} Noëlle Roger), Florissant, 72.
Pommier, M^{me}, Lily, route de Chêne, 8.
Raisin, Frédéric, rue Sénebier, 8.
Rosen-Dufaure, M^{me} rue de Lyon, 31.
Roussy, Albert, route de Chêne, 105.
Roy, rue de Berne, 13.
Rudhardt, Paul, Grand-Pré, 30, Les Sapins.
Rueff, M^{lle} (M^{lle} Marcelle Eyris), rue du Mont-Blanc, 14.
Schenker, Manfred, rue Bonivard, 6.
Schneegans, A., maître au collège, rue de l'Ouest, 2.
Séchehayé, Albert, avenue des Charmilles, 39.
Tissot-Cerutti, M^{me} (Hautesource), rue de la Prairie, 25.
Tonneau, Alfred, Corraterie, 14.
Traz, Robert de, rue des Granges, 8.
Vadier, M^{me} Berthe, rue Verdaine, 13.
Vincent, Fr., rue du Mont-Blanc, 7.
Von Ziegler, Henri, rue du Vieux-Billard, 6.
Vulliétty, Henri, privat-docent à l'Université, chemin du Colombier, 11, Servette.
Wuarin, Albert, avenue de l'Ermitage, Grange-Canal.
Wuilleumier, Paul, chemin Désiré, Servette.
Zbinden, Louis, chemin des Voirons, Grange-Falquet.

MEMBRES CORRESPONDANTS :

- Barthélemy, Antonin, Consulat général de France à Southampton.
Bourgeois, Emile, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, rue Maurepas, 19, Versailles.
Bordeaux, H.-J., homme de lettres, rue de Ranelagh, 44, Paris.

Bovet, Ernest, professeur au Polytechnicum, Bergstrasse, 29, Zurich.

Buffenoir, Hippolyte, homme de lettres, rue des Apennins, 15, Paris.

Carrance, Evariste, homme de lettres, rue du Saumon, 6, Agen.

Cérésolle, Alfred-Louis, ancien pasteur à La Chiésaz-sur-
Vevey, Vaud.

Chenevière, Adolphe, rue de Téhéran, 21, Paris.

Chenevière, Jacques, rue de Téhéran, 21, Paris.

Cingria, Vaneyre, A. Rolle.

Clément-Rochat, Adrien, ancien professeur, boulevard
de Graney, 25, Lausanne.

Cornu, Jules, professeur de philologie romane à l'Uni-
versité de Graz, Leimburggasse, 11.

Cornut, Samuel, homme de lettres, place des Batignolles,
12, Paris.

Desjardins, Paul, rue de Boulainvilliers, 27, Paris XVI.

Dueloz, François-Victor, Moûtiers en Tarentaise.

Dumur, Louis, rue Condé, 5, Paris (VI^{me}).

Février, Raymond, pasteur à Saint-Hippolyte-du-Fort
(Gard).

Fontaine, Léon, rue Molière, 53, Lyon.

Fuster, Charles, homme de lettres, rue St-Jacques, 161,
Paris.

Gielly, Louis, homme de lettres, Sienne, Italie.

Giraud, Victor-J., boulevard du Roi, 17, Versailles.

Godet, Philippe, professeur à l'Université de Neuchâtel,
faubourg du Château, 7.

Gross, Jules, chanoine du Grand-Saint-Bernard, Lens,
Valais.

Jacques-Daleroze, Emile, Hellerau, près Dresde, Saxe.

Le Coultre, Jules, professeur à l'Université de Neuchâ-
tel, avenue de la Gare, 4, Neuchâtel.

Loyson, Paul-Hyacinthe, rue du Bac, 110, Paris.

Masson, Pierre-Maurice, professeur à l'Université de Fribourg (Suisse), avenue de Peyrolles, Fribourg.

Michaud, Eugène, professeur à l'Université de Berne, rue d'Erlach, 17, Berne.

Millien, Achille, Beaumont-la-Ferrière (Nièvre).

Morax, René, homme de lettres, Morges.

Morel, Louis, Leonhardstrasse, 15, auf der Mauer, Zurich.

Peschier, Eugène, 10, Schützenstrasse, Constance.

Platzhoff-Lejeune, Lugano, Viganello.

Ramuz, C.-F., rue Boissonade, 14, Paris.

Relave, chanoine, Sury-le-Contat, Loire.

Reynold, Gonzague, comte de, Château de Vinzel, Vaud.

Rossel, Virgile, Palais du Tribunal fédéral, Lausanne.

Schuré, Edouard, homme de lettres, rue d'Assas, 90, Paris.

Secrétan, Eugène, homme de lettres, Le Mélèze, Lausanne.

Seippel, Paul, professeur au Polytechnicum, Zürichbergstrasse, 4, Zurich.

Sigogne, Emile, professeur à l'Université de Liège, avenue de la Toison-d'Or, 72, Bruxelles.

Société italienne pour l'avancement des sciences, via del Collegio romano, Rome.

Tissot, Ernest, homme de lettres, rue de Rannelagh, 129, Paris.

Troubat, Jules, rue de Rennes, 171, Paris.

Vaillat, Léandre, rue César Frank, Paris.

Vallotton, Benjamin, Lausanne.

Week. de, René, Jolimont, 22, Fribourg.

Wittmer, Louis, Freiestrasse, 58, Zurich.

Section des Beaux-Arts

MEMBRES EFFECTIFS :

- Dériaz, Louis, architecte, Cours de Rive, 6, *président*.
Ravel, Edouard, peintre, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, quai de l'Île, 15, *vice-président*.
Dompmartin, Jules, maître de dessin à l'Ecole professionnelle, quai des Eaux-Vives, 10, *secrétaire-archiviste*.
Hébert, Henri, peintre, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, boulevard de la Cluse, 61, Plainpalais, *trésorier*.
Dériaz, Gédéon, architecte, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, rue de la Cité, 24.
Douzon, Théodore, peintre, passage des Terreaux-du-Temple, 2.
Dufaux, Frédéric, peintre-sculpteur, rue de Lausanne, 58.
Furet, Francis, peintre, chemin l'Evêque, avenue d'Aïre, 401.
Le Grand Roy, Henri, peintre en émail, professeur à l'Ecole des Arts industriels, rue de Saussure, 6.
Mittey, Joseph, peintre, chemin du Gué, Petit-Lancy.

MEMBRES ÉMÉRITES :

- Becker, Georges, compositeur de musique, Lancy, Genève.
Darier, Albert, peintre, rue de Malagnou, 29.
Pautex, Louis, peintre en émail, quai des Eaux-Vives, 18.
Reymond, Henri, professeur au Conservatoire de musique, boulevard de Plainpalais, 41.

MEMBRES HONORAIRES :

- Artus, Emile, peintre, rue de la Monnaie, 3.
Baudin, Henry, architecte, rue St-Ours, 6.
Bauquis, Charles, maître de dessin à l'Ecole professionnelle, rue du Léman, 4.
Beaumont de, Gustave, peintre, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, Cour St-Pierre, 1.
Bolle, Alphonse, sculpteur, avenue Wendt, 66.
Bouët, Marc-Louis, architecte, Kær-Melly, Champel.
Caniez, Barthélemy, sculpteur, professeur à l'Ecole des Arts industriels, rue de la Prairie, 27.
Chappuis, François, graveur, professeur à l'Ecole des Arts industriels, rue de la Servette, 47.
Charrey, René, compositeur de musique, boulevard Helvétique, 34.
Châtillon, Louis, maître de dessin à l'Ecole ménagère, route de Chêne, clos Belmont, 4.
Chovin, Louis, peintre, rue du Mont-Blanc, 26, chez M^{me} Thioly.
Crosnier, Jules, peintre, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, place Claparède, 4.
Dauer, W., dessinateur, rue Pradier, 9.
Demole, Henri, peintre en émail, rue du Rhône, 11.
Divorne, Th., dessinateur, route de Chêne, 57.
Dufaux, Antoine, peintre en émail, rue du Mont-Blanc, 4.
Dufaux, Gabriel, peintre en émail, rue du Mont-Blanc, 4.
Dunki, Louis, peintre, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, Aux Grangettes, Chêne-Bougeries.
Durouvenoz, Marc, graveur-dessinateur, rue de Cornavin, 4.

- Dumont, Emile, professeur à l'Ecole des Arts industriels, rue du Conseil-Général, 11.
- Droguet, Maurice, professeur à l'Ecole des Arts industriels.
- Gallay, Henri, architecte, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, Pinchat.
- Garcin, Henri, architecte, avenue de Frontenex, 3, Eaux-Vives.
- Gianoli, Louis, peintre, rue Maurice, 2.
- Gillard, Eugène, peintre, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, à Bernex.
- Gos, Albert, peintre, à Tavel s/Clarens, Vaud.
- Hainard, Philippe, sculpteur, rue Charles-Galland, 13.
- Hébert, Auguste, peintre en émail, boulevard de la Cluse, 61, Plainpalais.
- Hébert, Charles, peintre, boulevard de la Cluse, 61, Plainpalais.
- Huguet, Almiro, sculpteur, boulevard du Pont-d'Arve, 51.
- Huguet, Charles, dessinateur-sculpteur, boulevard du Pont-d'Arve, 51.
- Jacot-Guillarmod, A., professeur de ciselure, Ecole des Arts Industriels.
- Jeanmaire, Edouard, peintre, Cour St-Pierre, 5.
- Ketten, Léopold, professeur de chant, rue du Stand, 58.
- Lanz, Jean, lithographe, rue Bonivard, 4.
- Lanz, Walther, dessinateur-lithographe, rue Bonivard, 4.
- L'Huillier, Eugène, peintre, rue Etienne-Dumont, 16.
- Longuinow, de, Pierre, peintre à Genthod.
- Martin, François, maître de dessin à l'Ecole professionnelle, rue Petitot, 2.
- Mason, Hammond, peintre, sentier de la Roseraie, villa Orlénas, Plainpalais.

- Matthey, Jules, peintre en émail, boulevard Carl-Vogt, 83
Mayor, Elisée, céramiste, Paris.
Mégard, Joseph, peintre-graveur, rue de Carouge, 114.
Molina, Louis, peintre, chemin de la Roseraie, 47.
Morérod, Albert, peintre, quai des Bergues, 25.
Moriaud, Eugène, peintre, rue du Rhône, 19.
Périnet, H.-C., peintre-sculpteur, chemin des Clos, 34,
Pâquis.
Piantoni, Louis, professeur de musique, rue de Carouge,
116.
Portier, Francis, maître de dessin à l'Ecole profession-
nelle, Sécheron.
Rey, Louis, professeur de musique, Rond-Point de
Plainpalais, 1.
Ruegger, Henri, professeur de dessin, rue de l'Univer-
sité, 6.
Sabon, Laurent, peintre, chemin de la Roseraie, 62.
Suppo, Jules, sculpteur, Pinchat.
Séchehayé, Félix, peintre, rue du Cloître, 1.
Silvestre, Albert, peintre, professeur à l'Ecole des
Beaux-Arts, boulevard des Philosophes, 18.
Schmidt, Hugues, peintre, Bourg-de-Four.
Sordet, Eugène, peintre, chemin Sautter, Plainpalais.
Trachsel, A., peintre, rue Petitot, 2.
Uldry, Louis, peintre, route de St-Julien, 20, Carouge.
Vibert, James, sculpteur, professeur à l'Ecole des
Beaux-Arts, chemin de la Chapelle, sur Carouge.
Voizard, Emile, dessinateur-architecte, boulevard de la
Cluse, 26.

MEMBRES CORRESPONDANTS :

- Arrigo, Guisepppe (chevalier), compositeur de musique, Turin via Barolo, 29.
- Bonaventura, Arnaldo, professeur à l'Institut musical de de Florence, à Florence.
- M. le chanoine Bourban, Pierre, vicaire capitulaire, abbaye de St-Maurice, Valais.
- Camuzat, Claude, architecte en chef du département de la Nièvre, Nevers, avenue St-Just, 4.
- Charvet, Léon, architecte, inspecteur de l'enseignement du dessin et des musées, Paris.
- Cozlan, Louis-Léon, compositeur de musique, Marseille, rue de la République, 16.
- Eitner, Robert, critique musical, Templin, en Brandebourg.
- Grand-Carteret, John, publiciste, Paris, rue de Rome, 48.
- Kraus, Alexandre, professeur de musique, Florence, via dei Terretani, 10.
- Meerens, Charles, critique musical, Bruxelles, rue Dupont, 6.
- Milliet, Paul, peintre, Paris, boulevard St-Michel, 95.
- Muzzi, Gioachino, professeur de musique, Rome, via Leon IV, 38.
- Rahn, Adolphe, docteur, professeur d'histoire de l'art à l'Université et au Polytechnicum, Zurich, Thalacker 23.
- Stadler, Jules, ancien professeur d'architecture à l'Ecole polytechnique, Zurich.
- Weckerlin, J.-B., bibliothécaire en chef du Conservatoire national de musique, Paris, rue Rougemont, 8.

Section d'Industrie et d'Agriculture

MEMBRES EFFECTIFS :

Nicodet, Jean, Troinex, *président*.

Vulliétty, Charles, rue des Terreaux-du-Temple, 4, *vice-président*.

Galé, Jules, rue Petitot, 7, *trésorier*.

Chatelan, Emile, rue des Eaux-Vives, 67, *secrétaire*.

Dériaz, Gédéon, professeur d'architecture, Cité, 24.

Graizier, Jean, directeur du Service électrique, rue du Commerce.

Lachenal, F., Plan-les-Ouates.

Monnard, Henri, vétérinaire, rue du Pont-Neuf, Carouge.

Neury, Elie, arboriculteur, rue des Promenades, Carouge.

Rambal, Joseph, régleur, Grand-Pré, 18.

MEMBRES ÉMERITES :

Dériaz, Ami, Peney (Satigny).

Dufour, Auguste, rue Dancet, 12, Plainpalais.

Dumur, Gustave, agence agricole, Longemalle, 16.

Guillaumet-Vaucher, quai des Eaux-Vives, 10.

Paschoud, Charles, chemin Evêque, Charmilles.

Romieux, Henri, Florissant, 5.

MEMBRES HONORAIRES :

Æschbach, électricien, station centrale, en l'Île.

Alméras, propriétaire, Conches.

- Béatrix, François, route de Chêne, 89.
 Bel, Frédéric, rue Sénebier, 4.
 Bergin, Antoine-E., rue Lissignol, 1.
 Blanc, Henri, horloger, Grand-Quai, 18.
 Blanc, Jean, Petit-Lancy.
 Bonnet, Jacques, Charmettes, Chêne-Bourg.
 Borel, Ch., propriétaire, Collex-Bossy.
 Bovet, M^{me}, Auguste, rue Etienne-Dumont, 14.
 Bovet, M^{me} Julie, rue Etienne-Dumont.
 Bret, Théodore, quai des Eaux-Vives, 12.
 Buisson, Marc, graveur, rue du Cendrier, 26.
 Burkhardt, libraire, Molard, 2.
 Camoletti, architecte, rue Petitot, 2.
 Champendal, brasserie, rue Jacques-Dalphin, 29, Carouge.
 Chaponnière, C., rue des Pitons, 3, Plainpalais.
 Chevallaz, Charles, avenue Pictet-de-Rochemont, 2.
 Christin, Jules, Florissant, 55.
 Claus, Charles, pharmacien, place St-Gervais, 5.
 Corbet, Marc-Louis, marchand grainier, Croix-d'Or, 1.
 Courvoisier, Eugène, chemin Sautter, 13.
 Dalphin, E., avenue Industrielle, 12, Acacias.
 Dégallier-Deshusses, Louis, confiserie, Versoix.
 Dérobert, Jean, fabrique de boîtes de montres, Coulouvrenière, 22.
 Desquartiers, L., M^{me}, rue Plantamour, 24, Pâquis.
 Dompmartin, Suzanne, inspectrice des Ecoles enfantines, campagne Richemont, route de Chêne, 43.
 Dunand, Denis, géomètre, rue Jacques-Dalphin, 31, Carouge.
 Durouvenoz, Marc-Auguste, rue Jacques-Dalphin, 52, Carouge.
 Ehrensperger, Charles, armurier, Corratierie.

- Elmer, Charles, électricien, station Centrale, en l'Île.
Enneveux, Marius, fabricant de vitraux, place du Temple, 9, Carouge.
Favre, Jules-W., électricien, chemin de la Chevillarde, 4, Grange-Canal.
Fazy, Georges, avocat, rue des Moulins, 1.
Fol, Jaques, campagne les Colombettes, Servette.
Froreisen, éditeur, boulevard Georges-Favon, 26.
Fuchs, J., ferblantier, rue Lissignol, 10.
Furet, L., graveur, rue de l'Arquebuse.
Gay, Charles, fabricant de chaînes d'or, Glacis de Rive, 5.
Gay, Henri, ingénieur, Rond-Point de Plainpalais, 2.
Gignoux, Charles, négociant, chemin Furet, St-Jean.
Golay, Henri, agriculteur, Châtelaine.
Gonin, Emile, pépiniériste, Onex.
Grunholzer, Otto, rue de Monthoux, 40.
Henchoz, Paul-Alfred, vétérinaire, Moillesulaz (canton).
Hofmann, F., fondeur en cuivre, rue de Richemont, 25.
Hoiler, Léon, abbé, église St-Joseph, rue Petit-Senn.
Hugon, E., viticulteur-pépiniériste, Veyrier.
Keller, M^{me} Aglaé, rue de Lyon, 23.
Kündig, Albert, imprimeur, rue du Vieux-Collège, 3.
Künzler-Mayer, Auguste, rue de Lyon, 84.
Leclerc, Joseph, rue de Carouge, 91.
Lehmann, Auguste, propriétaire, Troinex.
Lemaitre, Louis, Acacias.
Lombard, Frank, chemin de Contamines, 7.
Manz, Arnold, teinturier, place du Marché, 19, Carouge.
Matthey, denrées coloniales, Coutance.
Meier, Henri, chef au Service des Eaux, 2, quai de la Coulouvrenière.
Millieret-Gex, F., ingénieur, Chambésy-Pregny.
Montillet, rue de Neuchâtel, 24.

- Natermann, John, Ecole d'horlogerie, rue Necker.
Olivier, Louis, député, Troinex.
Pasehe, Victor, éditeur, rue Tronchin, 4.
Peillex, Henri, Département du Commerce, Hôtel de Ville.
Pochon, Germain, graveur, Coulouvrenière, 29.
Pouille, Charles-Désiré, ingénieur, Versoix.
Pourrat, Camille, fabricant d'horlogerie, route de Lyon.
Reymann, Ernest, Caisse d'Epargne de Genève.
Richard, Frédéric, libraire, rue du Rhône, 80.
Richter, Paul, imprimeur, rue des Voirons, 10.
Roch, Antoine, secrétaire de la municipalité de Carouge, rue Ancienne, 64.
Roussy, John, mécanicien, rue du Prince, 11.
Ruff, Guillaume, rue des Rois, 1.
Schæfer, Charles, entrepreneur, Montbrillant, 34.
Schæfer, M^{me} Hélène, Montbrillant, 34.
Schautz, directeur de l'Asile de Lœx, Bernex.
Schneebeli, Jacob, mécanicien, rue Bautte, 6.
Schoch, aviculteur, chemin de la Montagne, 57, Chêne-Bougeries.
Scholl, F., fabricant de balances, rue du Cendrier, 13.
Secrétan, Gustave, aviculteur, Crête près Vandœuvres.
Steche, M^{me}, boulevard des Tranchées, 14.
Studer, Jean, imprimeur, Rond-Point de Plainpalais, 3.
Tagini, école des Pervenches, Carouge.
Térond, Arnold, régisseur, rue du Stand, 60.
Thurig, M. et M^{me}, chemin des Bouchets, 15, Châtelaine.
Tourelle, John, rue de St-Jean, 25.
Triebel, M. et M^{me}, Corratierie, 17.
Vairant, A.-J., boulevard Helvétique, 19.
Vettiner, Antoine, Chef de la Sûreté.

Vibert, James, professeur, rue Prévost-Martin, 34, Plainpalais.

Weinhardt, Eug., chemin de la Combette, 4, route de Troinex.

Yung, S.-L., boulevard du Pont-d'Arve.

MEMBRES CORRESPONDANTS :

Baumann, Napoléon, pépiniériste, Bollwiller (Alsace).

Belot, Jean-Baptiste, Ecole nationale professionnelle de Voiron (Isère).

Bruzetto, Aloïs, Uccle, Belgique.

De Vevey, E., directeur de la Station laitière, Fribourg.

Exner, Guillaume-Fr., directeur du Musée technologique de Vienne.

Grandean, Louis-Nicolas, inspecteur général des stations agronomiques, 4, avenue de la Bourdonnais, Paris.

Hæck, Ministère des finances, Belgique.

Laquierrière, Ansbart, vétérinaire de la Seine, 11, rue du Lac, St-Mandé (Seine).

Low, Hugh, horticulteur, Bush Hill Park, Enfield, Angleterre.

Messikommer, directeur d'une exploitation de tourbe à Wetzikon, Zurich.

Nourrisson Bey, Albert, secrétaire de la Société d'agriculture, à Belbeïs, Egypte,

Oberty-Plasse, J.-A., photographe, 9, rue Crudère, Marseille.

Renoud, Jean, 18, rue Lalande, Bourg-en-Bresse.

Tournachon, Félix, photographe, 21, rue de Mailles, Marseille.

Van Geert, Charles, horticulteur, 77, rue de la Province, Anvers.

Vibert, Pierre-Eugène, xylographe, St-Nicolas, Montfort-Samaury (Seine et Oise).

SOCIÉTÉS et INSTITUTIONS CORRESPONDANTES

de l'Institut National Genevois

1. — SUISSE

AARAU.	— Historische Gesellschaft.
BALE.	— Naturforschende Gesellschaft.
* »	— Allgemeine geschichtsforschende Gesellschaft der Schweiz (<i>Quellen zur Schweizerischen Geschichte ; Jahrbuch für Schweizerische Geschichte</i>).
BERNE.	— Société jurassienne d'Emulation, Porrentruy.
»	— Naturforschende Gesellschaft in Bern.
»	— Antiquarische Gesellschaft.
»	— Historischer Verein.
* »	— Société helvétique des sciences naturelles.
FRIBOURG.	— Société d'histoire du canton de Fribourg.
* »	— Société fribourgeoise des sciences naturelles.
* GENÈVE.	— Société des Arts. (<i>Moniteur de l'industrie et de la construction ; Revue polytechnique ; Bulletin</i>).
»	— Société d'utilité publique.

(*) Toutes les sociétés et institutions reçoivent le *Bulletin* ; celles désignées par un astérique reçoivent, en outre, les *Mémoires*.

- GENÈVE — Société suisse de Numismatique.
 » — Société d'histoire et d'archéologie.
 » — Société d'hygiène.
 » — Société d'horticulture et de viticulture.
 GLARIS. — Historischer Verein.
 GRISONS. — Naturforschende Gesellschaft, Coire.
 » — Historisch-antiquarische Gesellschaft, Coire.
 * NEUCHÂTEL. — Société neuchâteloise des Sciences naturelles.
 » — Société d'Histoire.
 SAINT-GALL. — Historischer Verein.
 » — Naturforschende Gesellschaft.
 SCHWYTZ. — Historischer Verein des Kantons Schwytz.
 STANZ. — Historischer Verein der V Orte (Der Geschichtsfreund).
 VALAIS. — Société Murithienne. Sion.
 * VAUD. — Société vaudoise des sciences naturelles.
 » — Société d'agriculture de la Suisse romande.
 * » — Société d'Histoire vaudoise.
 * » — Société d'Histoire de la Suisse romande. (*Mémoires et documents*).
 » — *Revue suisse de photographie*, Lausanne.
 » — *Archives de l'Imprimerie*, Lausanne.
 » — *Chronique agricole*, Lausanne.
 * ZÜRICH. — Antiquarische Gesellschaft.
 * » — Naturforschende Gesellschaft.

2. FRANCE

Savoie :

AIX-LES-BAINS. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.

- ANNECY. — Société florimontane.
» — Académie Salésienne.
CHAMBÉRY. — Société savoisiennne d'Histoire et d'Archéologie.
» — Société d'Histoire nationale de la Savoie.
THONON. — Académie chablaisienne.
-

- ABBEVILLE. — Société d'Emulation de la Somme.
AUTUN. — Société éduenne des Sciences et Arts.
BELFORT. — Société d'Emulation.
BESANÇON. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts.
» — Société d'Emulation du Doubs.
* BORDEAUX. — Société Linnéenne.
» — Faculté des Lettres de l'Université de Bordeaux : Bibliothèque des Universités du Midi et Bulletin italien. (M. Radet, rue de Cheveau, 9 bis).
BOURG. — Société d'Emulation et d'Agriculture de l'Ain.
BREST. — Société académique.
CHERBOURG. — Société nationale des sciences naturelles et mathématiques.
* CONCARNEAU. — Travaux scientifiques du laboratoire de zoologie et physiologie maritime. Concarneau. Finistère.
GAP. — Société d'Etudes des Hautes-Alpes.
* LYON. — Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon.
» — Société d'Agriculture, Sciences et Industrie.
* » — Bibliothèque de l'Université de Lyon, quai Claude-Bernard, 18. (*Annales de l'Université de Lyon*).

- MONTAUBAN. — *Bulletin archéologique et historique de Tarn-et-Garonne*
- ORLÉANS. — Société historique et archéologique de l'Orléanais.
- * PARIS. — Musée Guimet (*Annales du Musée Guimet ; Revue de l'histoire des Religions*).
- » — Société d'Histoire du Protestantisme français.
- » — Société de Biologie.
- » — Société philomathique (Grands-Augustins, 7).
- » — Société d'Hygiène.
- » — *Journal d'Agriculture pratique*.
- RENNES. — Société scientifique et médicale.
- ROUEN. — Société d'Emulation commerciale et industrielle.
- * TOULOUSE. — Société d'Histoire naturelle.
- TOURS. — Société d'Agriculture d'Indre-et-Loir.
- » — Société nationale d'Horticulture de France.

3. — ITALIE

- * BOLOGNE. — Accademia delle Scienze dell' Istituto di Bologna.
- CATANÉ. — Accademia Gioenia di Scienze naturali.
- FLORENCE. — *Bollettino delle Pubblicazioni italiane*.
- » — Société italienne pour l'encouragement et la diffusion des études classiques.
- » — Musée académique de Florence. (Prof. Milani).
- MANTOUE. — Accademia Virgiliana di Scienze naturali e del Museo di Storia naturale.
- * MILAN. — Società italiana di Scienze naturali a del Museo di Storia naturale.

- * MILAN — Regio istituto lombardo delle Scienze e lettere.
- MODÈNE. — Regia accademia di Scienze, lettere ed arti.
- * NAPLES. — Accademia delle Scienze fisiche e matematiche.
- * » — Società reale di Napoli.
- * PALERME. — Accademia reale.
- * PISE. — Società toscana di Scienze naturali.
- * ROME. — Regia accademia dei Lincei.
- * » — Société italienne pour l'avancement des Sciences, via del Collegio romano, 26.
- TURIN. — Société d'archéologie et des beaux-arts de la Province de Turin.
- * » — Accademia delle Scienze di Torino.

4. — ALLEMAGNE

- COLMAR. — Société d'histoire naturelle.
- DANZIG. — Naturforschende Gesellschaft.
- FRIEDRICHSHAFEN. — Verein für Geschichte des Bodensees und Lindau.
- GIESSEN. — Oberhessischer Geschichtsverein.
- * GÖTTINGEN. — Königliche Gesellschaft der Wissenschaften (Nachrichten).
- * HALLE. — Kais. Leop.-Carol. deutsche Akademie der Naturforscher.
- * HAMBURG. — Naturhistorisches Museum.
- * HEIDELBERG. — Naturhistor.-medizin. Verein.
- LENA. — Verein für thüring. Geschichte und Altertumskunde.
- * » — Ienaische Zeitschrift für Naturwissenschaft.
- * LEIPZIG. — K. Sächsische Gesellschaft der Wissenschaften.

- * MÜNICH. — Académie royale des sciences et des lettres.
NÜREMBERG. — Germanisches Nationalmuseum.
POSEN. — Historische Gesellschaft für die Provinz Posen.
STRASBOURG. — Historisch-litterarischer Verein des Vogesenklubs.
STUTT GART. — Württembergische Vierteljahrhefte für Landesgeschichte.
» — Württembergische Jahrbücher für Statistik und Landeskunde.

5. — LUXEMBOURG

- LUXEMBOURG. — Société des naturalistes.

6. — BELGIQUE

- * BRUXELLES. — Académie des Sciences, Arts et Lettres.
* » — Société malacologique de Bruxelles.
» — Société royale de Botanique de Belgique.
LOUVAIN. — Musée belge.

7. HOLLANDE

- * LA HAYE. — Archives néerlandaises.
* HAARLEM. — Archives du Musée Teyler.

8. — AUTRICHE-HONGRIE

- VIENNE. — Gewerbe-Museum.
* » — Académie impériale des Sciences.
* » — Jahreshefte des österr. archäologischen Institutes.

- BUDAPEST. — Officium ornithologicum.
CRACOVIE. — *Bulletin international de l'Académie des Sciences.*
IGLÓ. — Ungarischer Karpathenverein.

9. — SUÈDE

- * STOCKHOLM. — Académie royale d'Histoire et Antiquités.
* » — Académie royale des Sciences, Lettres et Arts.
UPSALA. — Eranos, acta philologica suecana.

10. — NORVÈGE

- * BERGEN. — Bergens Museum.
* CHRISTIANA. — Université royale de Norvège.

11. — GRANDE-BRETAGNE

- * LONDRES. — Société royale de Londres.
* » — Society for the promotion of Hellenic Studies (22, Albermarbstreet, London W.).
MANCHESTER. — Société littéraire et philologique.
* DUBLIN. — Société royale de Dublin.

12. — RUSSIE

- KIEW. — Société des naturalistes.
* MOSCOU. — Société impériale des naturalistes de Moscou.
ODESSA. — Société impériale russe d'Histoire et Antiquités.

- * ST-PÉTERSBOURG. — Société impériale russe classique et orientale.
» Société impériale russe d'Archéologie (rue Liteïnaja, 44).

13. — ESPAGNE ET PORTUGAL

- * BARCELONE. — Institut d'études catalan.
» — Institucio catalana d'història natural.
LISBONNE. — Commission du service géologique.
» — Real Instituto bacteriologico Camara Pestana.
» — Museo ethnologico, Belem (*O archeologo portuguer*).
SARAGOSSE. — Société arragonaise des sciences naturelles.

14. — ROUMANIE

- BUCHAREST. — Académie de Roumanie.

15. — TURQUIE

- * CONSTANTINOPLE. — Institut archéologique russe de Constantinople.
» — Syllogue hellénique, Péra, au Topsilav.
SMYRNE. — Muséum et bibliothèque de l'Ecole Evangélique.

16. — GRÈCE

- * ATHÈNES. — Société archéologique.

17. — ETATS-UNIS

- ALBANY. — University State New-York Library.
* BALTIMORE. — American Journal of Philology (J. Hopkins).

- * BOSTON. — Société d'Histoire naturelle.
- * CAMBRIDGE. — Museum of comparative zoology at Harvard College.
- CHAPEL-HILL. — Elisha Mitchell Scientific Society, N. Car.
- CHARLOTTEVILLE (Virg.). — University of Virginia. Publications.
- * CHICAGO. — Université de Chicago, Classical Philology.
- * CONNECTICUT. — Académie des Arts et des Sciences. (Yale University, New-Haven).
- NEW-ORLEANS. — Académie des Sciences.
- * NEW-YORK. — Académie des Sciences.
- * NORWOOD. — Archaeological Institute of America (Mass.).
- PHILADELPHIE. — Académie des Sciences naturelles.
- ROCHESTER. — Académie des Sciences.
- * SAINT-LOUIS. — Missouri botanical garden.
- » — Académie des Sciences.
- * SAN-FRANCISCO. — California Academy of Sciences.
- * WASHINGTON. — Smithsonian Institution.
- » — Geological Survey.

18. — CANADA

- MONTREAL. — *Canadian Antiq. and Numismatics Journal.*
- * OTTAWA. — Société royale du Canada.
- » — Geological survey of Canada.
- TORONTO. — Canadian Institute.

19. — MEXIQUE

- MEXICO. — Instituto geológico de Mexico.

20. — AMÉRIQUE DU SUD

- * CORDOBA (Argentine). — Académie nationale des Sciences.
* MONTEVIDEO (Uruguay). — *Annales du Musée National*.

21. — CÉYLAN

- COLOMBO. — Ceylon marine biological reports.

22. — AUSTRALIE

- * ADELAÏDE. — Royal Society of South-Australia.
* SYDNEY. — Royal Society of New-South-Wales.

23. — JAPON

- KYOTO. — College of science and engineering,
Kyoto imperial University.
* TOKYO. — Imperial University.



AS
322
I55
t.4C

Institut national genevois
Bulletin

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
